MME RÉCAMIER

Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier, 2 vol. in-8°, 1859.

Ce livre est un monument de piété filiale. La piété filiale n'est pas rare, ni prompte, quand la mort lui enlève l'objet de son culte, à se dissiper dans l'oubli, ce honteux remède aux souffrances du cœur. C'est l'un des sentimens qui sont le fait de notre destinée, non de notre choix, et auxquels Dieu semble avoir voulu attacher le beau caractère de la durée, comme pour nous rappeler sans cesse que nos propres œuvres restent flottantes, et qu'aux siennes seules il appartient de ne pas changer. La piété filiale qui a voulu faire revivre pour le public Mme Récamier a quelque chose de particulier et d'original : elle est un sentiment à la fois naturel et libre, venu en même temps de la destinée et de la volonté humaine. Mme Récamier n'avait et ne devait point avoir d'enfans. « Après avoir pris les eaux d'Aix et en revenant en Touraine rejoindre Mme de Staël, elle s'était arrêtée deux ou trois jours en Bugey pour y visiter une des sœurs de son mari qui habitait ordinairement Belley, petite ville très voisine de la frontière de Savoie. Ce fut là que, séduite par la physionomie d'une petite fille de sa belle-sœur, Mme Récamier eut l'idée d'emmener et d'adopter cette enfant. La proposition qu'elle en fit aux parens fut d'abord acceptée avec reconnaissance; puis, au moment du départ, le sacrifice sembla trop cruel à la jeune mère, et ce projet ne se réalisa pas. Quelques mois plus tard, Mme Cyvoct ayant succombé, à vingt-neuf ans, à une maladie de poitrine, M. Ré-

camier renouvela, au nom de sa femme, la proposition de se charger de sa petite-nièce, et l'enfant, alors âgée de cinq ans, fut envoyée à Paris au mois d'août 1811. » C'est cette enfant, Mlle Cyvoct, aujourd'hui Mme Lenormant, qui publie les *Souvenirs* de Mme Récamier. La tante a été une mère, une mère qui avait choisi sa fille. La fille, après trente-huit ans de vie commune et dix ans de mort, porte à sa mère adoptive une tendresse au moins filiale, autant d'admiration que de tendresse, et un ardent désir d'attirer encore aujourd'hui à l'objet de son culte, de la part de tout le monde, tous les hommages de cœur et d'esprit qu'elle lui offre tous les jours.

Il est presque également beau d'inspirer et d'éprouver un sentiment si passionnément tendre et fidèle. Fût-il seul, ce fait suffirait pour donner au livre qui le retrace un caractère rare et un vif intérêt; mais un autre fait plus singulier s'y rencontre à chaque page. Cette admiration passionnée, cette affection constante, ce goût insatiable pour sa société, sa conversation, son amitié, Mme Récamier les a inspirés non-seulement à sa fille adoptive, à ses relations intimes, mais à tous ceux qui l'ont approchée et connue, aux femmes comme aux hommes, aux étrangers comme aux Français, aux princes et aux bourgeois, aux saints et aux mondains, aux philosophes et aux artistes, aux adversaires comme aux partisans des idées et des causes qui avaient sa préférence, bien plus, à ses rivales dans les affaires de cœur presque autant qu'à ceux-là mêmes dont elle leur enlevait la possession.

Je veux rappeler et réunir autour de cette idole ses principaux et très divers adorateurs. Ce cortége peut seul donner une juste idée de son charme et de son empire.

Mme Récamier entra dans le monde à une époque triste et impure, sous le régime du directoire, c'est-à-dire des conventionnels après le règne et la chute de la convention, républicains sans foi, révolutionnaires décriés, lassés et corrompus, mais point éclairés ni résignés, exclusivement préoccupés de leur propre sort, se sentant mourir et prêts à tout faire pour vivre encore quelques jours, des crimes ou des bassesses, la guerre ou la paix, ardens à s'enrichir et à se divertir, avides, prodigues et licencieux, et se figurant qu'avec l'échafaud de moins, un laisser-aller cynique et des fêtes interrompues au besoin par des violences, ils détourneraient la France renaissante de leur demander compte de leurs hontes et de ses destinées. Les désordres et les périls de la révolution avaient mis la famille de Mme Récamier en rapport avec quelques-uns des hommes importans de ce régime : Barrère venait chez ses parens, elle allait quelquefois aux fêtes de Barras. Sa nièce prend avec raison grand soin de dire « qu'elle resta tout à fait étrangère au monde du direc-

toire, surtout aux femmes qui en étaient les héroïnes. » Pour une nature élevée, fine et honnête comme la sienne, c'était bien assez que les nécessités du temps lui en fissent entrevoir les hommes.

Heureusement pour elle, d'autres hommes entraient alors en scène, d'autres groupes se reformaient au sein de la France encore indignement gouvernée, mais qui du moins n'était plus odieusement égorgée. Bonaparte et son entourage, famille et compagnons de guerre, montaient au pouvoir sous la bannière de l'ordre. Les proscrits de toute classe et de toute date, nobles et bourgeois, prêtres et laïques, émigrés et constitutionnels de 1789, rentraient peu à peu dans leur patrie et dans leur situation. C'est au milieu d'une société empressée de redevenir régulière, tranquille et décente que Mme Récamier, à peine âgée de vingt ans et déjà célèbre pour sa beauté, allait vivre et briller.

C'est avec le héros et le maître de ce monde nouveau que, dans le récit de sa nièce, on la rencontre d'abord. « Le 10 décembre 1797, le directoire donna une fête triomphale en l'honneur et pour la réception du vainqueur de l'Italie. Cette solennité eut lieu dans la grande cour du palais du Luxembourg : au fond de cette cour, un autel et une statue de la liberté; au pied de ce symbole, les cinq directeurs revêtus de costumes romains; les ministres, les ambassadeurs, les fonctionnaires de toute espèce rangés sur des siéges en amphithéâtre; derrière eux, des banquettes réservées aux personnes invitées. Les fenêtres de toute la façade de l'édifice étaient garnies de monde; la foule remplissait la cour, le jardin et toutes les rues aboutissant au Luxembourg. Mme Récamier prit place avec sa mère sur les banquettes réservées. Elle n'avait jamais vu le général Bonaparte; mais elle partageait alors l'enthousiasme universel, et elle se sentait vivement émue par le prestige de cette jeune renommée. Il parut; il était encore fort maigre à cette époque, et sa tête avait un caractère de grandeur et de fermeté extrêmement saisissant. Il était entouré de généraux et d'aides-de-camp. A un discours de M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, il répondit quelques brèves, simples et nerveuses paroles, qui furent accueillies par de vives acclamations. De la place où elle était assise, Mme Récamier ne pouvait distinguer les traits de Bonaparte : une curiosité bien naturelle lui faisait désirer de les voir. Profitant d'un moment où Barras répondait longuement au général, elle se leva pour le regarder. A ce mouvement, qui mettait en évidence toute sa personne, les yeux de la foule se tournèrent vers elle, et un long murmure d'admiration la salua. Cette rumeur n'échappa point à Bonaparte; il tourna brusquement la tête vers le point où se portait l'attention publique, pour savoir quel objet pouvait distraire de sa présence

cette foule dont il était le héros : il aperçut une jeune femme vêtue de blanc, et lui lança un regard dont elle ne put soutenir la dureté; elle se rassit au plus vite. »

Elle n'était pas destinée à ne subir, de la part des Bonaparte et de Napoléon lui-même, que des mouvemens brusques et des regards durs. Lucien Bonaparte était ministre de l'intérieur; spirituel, hardi, libertin, déclamateur, « tout en lui visait à l'effet; il y avait de la recherche et point de goût dans sa mise, de l'emphase dans son langage et de l'importance dans toute sa personne. » La beauté de Mme Récamier le charma; elle s'appelait Juliette : il imagina qu'il la séduirait plus aisément en empruntant à Shakspeare son personnage le plus passionné; il se fit Roméo, et lui écrivit :

LETTRES DE ROMÉO A JULIETTE,

par l'auteur de *la Tribu indienne*.

« Encore des lettres d'amour!!! Depuis celles de Saint-Preux et d'Héloïse, combien en a-t-il paru!... Combien de peintres ont voulu copier ce chef-d'œuvre inimitable!... C'est la Vénus de Médicis que mille artistes ont essayé vainement d'égaler.

« Ces lettres ne sont point le fruit d'un long travail, et je ne les dédie point à l'immortalité. Ce n'est point à l'éloquence et au génie qu'elles doivent le jour, mais à la passion la plus vraie; ce n'est point pour le public qu'elles sont écrites, mais pour une femme chérie... Elles décèlent mon cœur; c'est une glace fidèle où j'aime à me revoir sans cesse; j'écris comme je sens, et je suis heureux en écrivant. Puissent ces lettres intéresser celle pour qui j'écris!!! Puisse-t-elle m'entendre!!! Puisse-t-elle se reconnaître avec plaisir dans le portrait de Juliette, et penser à Roméo avec ce trouble délicieux qui annonce l'aurore de la sensibilité!!! »

Mme Récamier ne voulut ni se reconnaître ni se troubler; elle rendit à Lucien Bonaparte ses lettres devant du monde, et en louant tout haut son talent, petite flatterie qu'il ne méritait pas. Lucien renonça à Roméo et écrivit à Mme Récamier en son vrai nom, aussi peu naturel, aussi ridicule sous sa figure propre que sous le masque. Il ne réussit pas davantage. Mme Récamier montra ces lettres à son mari, en lui proposant de fermer à Lucien sa porte; mais M. Récamier, tout en remerciant sa femme de sa confiance et de sa vertu, l'engagea à ne pas rompre ouvertement avec le frère du général Bonaparte, « ce qui pourrait compromettre gravement et peut-être ruiner sa maison de banque. » Et elle continua en même temps à voir et à repousser son emphatique amoureux.

L'hiver suivant, en 1800, le ministre de l'intérieur donna à son frère, le premier consul, un bal et un concert. Mme Récamier y fut invitée. « Arrivée depuis quelques momens et assise à l'angle de la

cheminée du salon, elle aperçut devant cette même cheminée un homme dont les traits étaient un peu dans la demi-teinte, et qu'elle prit pour Joseph Bonaparte, qu'elle rencontrait assez fréquemment chez Mme de Staël : elle lui fit un signe de tête amical; le salut fut rendu avec un extrême empressement, mais avec une nuance de surprise. A l'instant, Mme Récamier eut conscience de sa méprise et reconnut le premier consul. Elle s'étonna de lui trouver un air de douceur fort différent de l'expression qu'elle lui avait vue à la séance du Luxembourg. Napoléon adressa quelques mots à Fouché, qui était auprès de lui, et comme son regard restait attaché sur Mme Récamier, il était clair qu'il parlait d'elle. Peu après, Fouché vint se placer derrière le fauteuil qu'elle occupait, et lui dit à demi-voix : « Le premier consul vous trouve charmante. »

« On annonça que le dîner était servi. Napoléon se leva et passa seul, et le premier, sans offrir son bras à aucune femme. On se mit à table : la mère du premier consul se plaça à sa droite; de l'autre côté, à sa gauche, une place restait vide. Mme Récamier, à qui la sœur de Napoléon, Mme Bacciocchi, avait adressé, en passant dans la salle à manger, quelques mots qu'elle n'avait pas entendus, s'était placée du même côté de la table que le premier consul, mais à plusieurs places de distance. Napoléon se tourna avec humeur vers les personnes encore debout, et dit brusquement à Garat, en lui montrant la place vide auprès de lui : « Eh bien! Garat, mettez-vous là. » Le dîner fut très court. Napoléon se leva de table et quitta la salle; la plupart des convives le suivirent. Dans ce mouvement, il s'approcha de Mme Récamier et lui demanda si elle n'avait pas eu froid pendant le dîner; puis il ajouta : — Pourquoi ne vous êtes-vous pas placée auprès de moi? — Je n'aurais pas osé. — C'était votre place. — C'est précisément ce que je vous disais avant le dîner, lui dit Mme Bacciocchi. »

Plus d'une grande fortune féminine a commencé dans les cours à moins de frais; mais il n'était ni dans la volonté, ni dans la destinée de Mme Récamier d'accepter celle qui s'offrait ainsi à elle, pas plus les brusques avances de Napoléon que la passion déclamatoire de Lucien. Elle avait dès lors, à vingt-trois ans, une singulière indépendance d'esprit et de cœur, et mettait son plaisir à sentir tous les mérites et à accueillir tous les hommages, sans s'inquiéter de savoir s'ils lui attireraient la faveur ou la mauvaise humeur des puissances du jour. Elle avait d'intimes amis parmi les adversaires déclarés de Napoléon, et leur était hautement fidèle; elle assistait au procès du général Moreau, relevait son voile pour le chercher des yeux sur les bancs des accusés, et lui rendait avec empressement le salut reconnaissant qu'elle recevait de lui. Autour même de Napoléon, parmi

ses plus illustres généraux, elle comptait de nombreux adorateurs, les uns dévoués à leur maître, comme le duc d'Abrantès, les autres frondeurs et opposans, comme le général Bernadotte. Celui-ci avait, en 1802, rendu à Mme Récamier un grand service, en s'employant de très bonne grâce à faire sortir de prison son père, M. Bernard, gravement compromis dans des correspondances royalistes; elle lui en témoigna vivement sa reconnaissance, et, sans devenir auprès d'elle aussi pressant que Lucien Bonaparte, Bernadotte lui écrivait en 1806, presque avec la même emphase sentimentale : « Quand l'amitié, la tendresse et la sensibilité enflamment une âme aimante, tout ce qu'elle exprime est profondément senti. Je n'ai pas cessé de vous adresser mes vœux et mes souhaits, et quoique né pour vous aimer toujours, je n'ai pas dû hasarder de vous fatiguer de mes lettres. Adieu. Si vous pensez encore à moi, songez que vous êtes ma principale idée, et que rien n'égale les tendres et doux sentimens que je vous ai voués. »

Napoléon, qui avait de petites passions à côté des grandes, n'ignorait aucun de ces incidens semés dans la vie d'une femme qui avait attiré un moment ses regards, et en témoignait tout son déplaisir : « Qu'allait faire là Mme Récamier? » dit-il en apprenant qu'elle avait assisté à une séance du procès de Moreau. Et quand le renversement de la fortune de M. Récamier valut à sa femme les témoignages d'une sympathie générale, Napoléon, interrompant le duc d'Abrantès, qui lui en parlait avec émotion, lui dit d'un ton d'humeur : « On ne rendrait pas tant d'hommages à la veuve d'un maréchal de France mort sur le champ de bataille. » Pourtant le premier consul était devenu empereur; il formait sa cour : il y voulait tous les genres d'éclat, la beauté comme les grands noms, les gloires de salon comme celles des camps. Fouché, alors ministre de la police, se chargea d'y attirer Mme Récamier; il avait la confiance ironique des vieux corrompus qui n'imaginent pas que personne leur soit impossible à corrompre. Il entama d'abord sa négociation avec réserve, essayant de faire en sorte que Mme Récamier demandât elle-même une place à la cour. Elle évita de comprendre et de répondre. Fouché fit un pas de plus; il avait probablement pensé plus d'une fois et dit peut-être à ses affidés que le plus sûr moyen de faire Mme Récamier dame du palais, c'était d'en faire aussi la maîtresse de l'empereur, à qui cela plairait, et qui se déferait d'elle ensuite quand il voudrait. Les femmes ne savent pas à quel point la pensée et le langage de la plupart des hommes sont cyniques lorsqu'entre eux ils parlent d'elles, et le feu monterait au visage des moins délicates si elles entendaient quelques-unes de ces conversations. Avec une hypocrisie transparente, Fouché tenta la bonté en même temps

que la vanité pour séduire la vertu. « Napoléon, dit-il à Mme Récamier, n'a pas encore rencontré de femme digne de lui, et nul ne sait ce que serait son amour, s'il s'attachait à une personne pure; assurément il lui laisserait prendre sur son âme une grande puissance qui serait toute bienfaisante. » Mme Récamier résistait toujours, cachant sous des paroles de défiance modeste son inquiétude et son dégoût. Fouché s'impatienta, et, sans doute de l'aveu du maître, il lui dit un jour : « Vous ne m'opposerez plus de refus; ce n'est plus moi, c'est l'empereur lui-même qui vous propose une place de dame du palais, et j'ai l'ordre de vous l'offrir en son nom. » Forcée de s'expliquer, Mme Récamier, qui avait consulté son mari et reçu de lui pleine liberté de suivre ses propres sentimens, répondit par un refus positif. Fouché changea de visage, et, passant de l'impatience à la colère, « il éclata en reproches contre les amis de Mme Récamier, surtout contre Matthieu de Montmorency, qu'il accusait d'avoir contribué à préparer *cet outrage* à l'empereur. Il fit un morceau contre *la caste nobiliaire*, pour laquelle, ajouta-t-il, *l'empereur avait une indulgence fatale*, et il quitta Clichy pour n'y plus revenir. »

La haine du vieux jacobin ne se trompait pas : en même temps qu'elle vivait et brillait dans le monde de la révolution et de l'empire, Mme Récamier avait contracté d'intimes relations dans l'ancienne société française, déjà rétablie à son rang mondain, quoiqu'à peine sortie de la proscription, et là aussi elle était entourée d'adorateurs. C'était au descendant de la plus illustre maison de la vieille monarchie qu'elle racontait les menées du proconsul révolutionnaire de Lyon pour la faire dame du palais du nouvel empereur. Trois générations de Montmorency, Matthieu, vicomte de Montmorency, Adrien, duc de Laval, et Henri de Montmorency, son fils, offraient à Mme Récamier leurs fervens hommages. « Ils n'en mouraient pas tous, disait le duc de Laval, mais tous étaient frappés. » Aucun ne fut frappé aussi profondément que Matthieu de Montmorency : cœur tendre, noble caractère, esprit médiocre, libéral ardent en 1789, chrétien et royaliste repentant en 1800, mais fidèle dans ses amitiés, quelles que fussent les révolutions de ses idées, ce vertueux grand seigneur s'éprit pour Mme Récamier d'une passion pieuse et ombrageuse, qui fut pour lui, pendant vingt-six ans, une préoccupation sérieuse et charmante, bien que quelquefois un tourment, et pour elle un doux et salutaire appui. Il l'aimait en amant, la respectait en frère, et veillait sur elle en directeur tendre et inquiet. Plus spirituel et plus frivole, le duc de Laval, homme du monde élégant et distrait, diplomate intelligent et digne, causeur agréable, fertile en mots heureux et imprévus, garda toute sa vie à Mme Récamier, malgré bien des em-

barras de situation, cette sincère amitié qui peut, entre honnêtes gens, succéder à un sentiment plus tendre. Le fils du duc de Laval, Henri de Montmorency, mourut jeune, et ne put que laisser entrevoir à Mme Récamier, et à peine entrevoir lui-même, le sentiment qu'elle lui inspirait. La possession de ces nobles cœurs ouvrit avec éclat à Mme Récamier les portes du monde aristocratique, et elle y entra comme il convenait à sa fierté naturelle, par droit de conquête, non par faveur.

Un autre homme, bien différent de ceux-là, mais en grand crédit au commencement de ce siècle, parmi les adversaires passionnés que la révolution s'était faits par ses folies et ses crimes, un philosophe converti, M. de La Harpe, prit aussi place dans la cour naissante de Mme Récamier, et apporta son tribut à cette jeune renommée. Je ne pense pas qu'il ait jamais été amoureux d'elle : il était déjà vieux et fort embarrassé d'un mariage ridicule qu'on lui avait fait faire, et qu'au bout de trois semaines il fut obligé de laisser rompre; mais il lui témoignait en toute occasion une admiration respectueuse et tendre. Lorsqu'il faisait à l'Athénée son cours de littérature, une place était réservée pour elle auprès de sa chaire; il allait souvent la voir à Clichy, faisait pour elle des vers et chez elle des lectures, et lui écrivait avec la galanterie d'un vieux lettré de bonne compagnie : « Je vous aime comme on aime un ange, et j'espère qu'il n'y a pas de danger. »

Précisément à la même époque, pendant que Mme Récamier déployait ainsi, dans le palais impérial et dans les salons de l'ancien régime, sur les Bonaparte et sur les Montmorency, son charmant et libre empire, une circonstance et une rencontre fortuites la mirent en rapport avec une personne qui devait occuper dans sa vie, non pas la première, mais une des premières places, et lui faire un peu partager les épreuves d'une orageuse destinée. M. Récamier était en marché pour acheter à M. Necker, dont il était le banquier, l'hôtel n° 7, rue de la Chaussée-d'Antin, et Mme de Staël, alors à Paris, suivait, pour son père, cette petite négociation. Mme Récamier a raconté elle-même, avec un naturel qui ne manque pas de couleur, l'incident qui en fut, pour elle, l'important résultat. « Un jour, dit-elle, et ce jour fait époque dans ma vie, M. Récamier arriva à Clichy avec une dame qu'il ne nomma pas, et qu'il laissa seule avec moi dans le salon, pour aller rejoindre quelques personnes qui étaient dans le parc. Cette dame venait pour parler de la vente et de l'achat d'une maison : sa toilette était étrange; elle portait une robe du matin et un petit chapeau paré, orné de fleurs. Je la pris pour une étrangère. Je fus frappé de la beauté de ses yeux et de son regard; je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais, mais il est

certain que je songeais plus à la reconnaître et pour ainsi dire à la deviner qu'à lui faire les premières phrases d'usage, lorsqu'elle me dit, avec une grâce vive et pénétrante, qu'elle était ravie de me connaître, que M. Necker, son père..... A ces mots, je reconnus Mme de Staël! Je n'entendis pas le reste de sa phrase, je rougis, mon trouble fut extrême. Je venais de lire ses *Lettres sur Rousseau;* je m'étais passionnée pour cette lecture. J'exprimai ce que j'éprouvais plus encore par mes regards que par mes paroles; elle m'intimidait et m'attirait à la fois. On sentait tout de suite en elle une personne parfaitement naturelle dans une nature supérieure. De son côté, elle fixait sur moi ses grands yeux, mais avec une curiosité pleine de bienveillance, et elle m'adressa sur ma figure des complimens qui eussent paru exagérés et trop directs, s'ils n'avaient pas semblé lui échapper, ce qui donnait à ses louanges une séduction irrésistible. Mon trouble ne me nuisit point; elle le comprit et m'exprima le désir de me voir beaucoup à son retour à Paris, car elle partait pour Coppet. Ce ne fut alors qu'une apparition dans ma vie, mais l'impression fut vive. Je ne pensais plus qu'à Mme de Staël, tant j'avais ressenti l'action de cette nature si ardente et si forte. »

Je ne sais si Mme de Staël aussi a décrit quelque part son impression à sa première rencontre avec Mme Récamier; mais, à coup sûr, elle aussi fut vivement frappée. Il suffit, pour en demeurer convaincu, de lire quelques-unes des lettres qu'elle lui écrivit dans le cours de leur longue intimité, et que Mme Lenormant a insérées dans ces deux volumes. C'est une effusion continue d'admiration et de tendresse passionnée, et une confiance pleine d'abandon dans la sympathie, l'affection, la fidélité de l'amie avec qui elle passe tour à tour de la contemplation à l'épanchement. Ces deux personnes se séduisaient et se fascinaient mutuellement, l'une par sa beauté et le charme pénétrant de son commerce, l'autre par la puissance de son âme et de son esprit, qui se répandait comme un torrent autour d'elle, et par la franchise impétueuse et généreuse qu'elle portait dans toutes ses relations, quel qu'en fût le caractère. Jamais peut-être deux femmes, toutes deux célèbres, n'ont été aussi sincèrement unies, et n'ont joui aussi vivement, dans l'intimité comme sous les yeux du monde, de leur très diverse célébrité.

En se liant avec Mme de Staël, Mme Récamier entra dans un troisième monde, fort différent des deux où elle avait déjà tant de succès et d'amis. Là se groupaient des hommes d'un esprit rare, politiques lettrés, libéraux de mœurs et de goûts aristocratiques, les uns débris vivans, les autres héritiers fidèles de 1789, tous décidés, malgré leurs tristesses et leurs mécomptes, à maintenir les principes généreux de cette grande époque et à ne pas désespérer de ses

résultats, et presque tous adversaires déclarés ou observateurs méfians du régime impérial. Là aussi Mme Récamier eut grande faveur et fit de brillantes conquêtes, quelques-unes plus brillantes que solides, comme il arrive de beaucoup de conquêtes, et destinées même à perdre un jour leur apparent éclat. Ce fut là qu'elle connut Benjamin Constant, ce sophiste sceptique, moqueur et corrompu, qui devait avoir le triste sort de prouver lui-même, à la fin de sa vie, qu'il ne méritait pas les amitiés et les succès qu'il avait longtemps obtenus.

Ce n'est pas une des moindres singularités du caractère et de la vie de Mme Récamier que, dans toutes ces sociétés et ces opinions si diverses où elle avait tant de chauds et persévérans amis, elle ait eu aussi beaucoup de vraies et fidèles amies. Malgré les vicissitudes des situations, les animosités politiques, les rivalités d'amour-propre, même les jalousies de ménage, elle avait auprès des femmes presque autant d'attrait et de succès qu'auprès des hommes. Dans le monde napoléonien, la reine de Naples et la reine Hortense lui témoignaient une amitié pleine de coquetterie. Arrivait-elle à Naples en 1813, pendant la fortune du roi Joachim : aussitôt un page de la reine Caroline venait lui apporter les félicitations des deux souverains, leur vif désir de la voir bientôt, et une magnifique corbeille de fruits et de fleurs, « attention particulière de Mme Murat, qui se plaisait à deviner les goûts des personnes qu'elle aimait, et mettait un soin empressé à les satisfaire. » Venaient les cent jours et le bouleversement des rois et des peuples : au premier bruit de l'événement, la reine de Naples écrivait à Mme Récamier : « Si quelques circonstances que je ne désire certainement pas, mais qui peuvent peut-être arriver, vous engageaient à voyager, venez ici, mon aimable Juliette; vous y trouverez dans tous les temps une amie sincère et bien affectionnée. » Le monde changeait de nouveau de face. La reine Caroline, à son tour détrônée et proscrite, vivait solitairement à Trieste; Mme Récamier, voyageant de nouveau en Italie, lui écrivit de Naples même qu'elle ne voulait pas rentrer en France sans aller la voir. « En voyant la date de votre lettre, lui répondit aussitôt la reine déchue, j'ai frémi. Depuis dix ans, un pareil *nom* ne m'était pas parvenu, et j'évitais de me le rappeler, non par indifférence, mais par crainte de compromettre des personnes qui m'ont montré du dévouement, et qui me sont chères. Jugez donc de ma joie lorsque j'ai reconnu l'écriture de mon aimable Juliette. C'était le jour de ma fête, à mon réveil, que votre lettre m'est parvenue, et certes aucun bouquet ne pouvait être reçu avec plus de plaisir que les expressions de votre bonne amitié. Vous avez donc pensé à moi! » Avec moins d'abandon et de vivacité, la reine Hortense, dans sa

haute fortune, témoignait à Mme Récamier les mêmes sentimens, et recevait d'elle, dans la mauvaise, les mêmes marques de fidèle sympathie. A l'autre pôle du monde politique, parmi les belles dames de l'ancienne aristocratie française, Mme Récamier ne rencontrait pas moins d'empressement et de faveur. La comtesse de Boigne devenait pour elle une intime et constante amie. Sans intimité, et dans une relation passagère, la duchesse de Luynes et la duchesse de Chevreuse, sa belle-fille, se livraient au charme de son commerce. La dernière, cette fière personne qui, après s'être tristement résignée à être dame du palais impérial, s'en était vengée et consolée en répondant à l'empereur Napoléon, qui voulait l'attacher au service de la reine d'Espagne, Marie-Louise, détrônée et détenue à Fontainebleau : « Je peux bien être prisonnière, mais je ne serai jamais geôlière, » la duchesse de Chevreuse, exilée à Lyon et presque mourante, écrivait à Mme Récamier : « Je regrette bien de n'avoir pas été un peu de vos amies à Paris; j'aurais pu alors vous être ici de quelque ressource. Véritablement, je vous dirais, comme saint Augustin au bon Dieu : « Charmante beauté, je vous ai vue trop tôt sans vous connaître, et je vous ai connue trop tard. » Excusez ce petit transport qui me donne assez l'air d'un de vos correspondans, et dites-vous que nous vous aimons beaucoup toutes deux. » Enfin des étrangères, des femmes célèbres pour leur propre compte dans le monde européen, Mme de Krüdner et Mme Svetchine, cédaient comme d'autres, même malgré des préventions défavorables, à l'attrait de Mme Récamier, et le lui exprimaient de façons très diverses, mais également significatives. Mme de Krüdner, désirant et craignant tour à tour de l'attirer dans les réunions de prières et de conférences mystiques qu'elle consacrait à la conversion des assistans, surtout à celle de l'empereur Alexandre, lui faisait écrire par Benjamin Constant : « Je m'acquitte avec un peu d'embarras d'une commission que Mme de Krüdner vient de me donner. Elle vous supplie de venir la moins belle que vous pourrez. Elle dit que vous éblouissez tout le monde, et que par là toutes les âmes sont troublées et toutes les attentions impossibles. Vous ne pouvez pas déposer votre charme, mais ne le rehaussez pas. » Plus sérieuse, quoique sous une forme souvent subtile et peu naturelle, Mme Svetchine, après ses premières relations avec Mme Récamier, lui écrivait de Naples : « Notre rapprochement, nos impressions si rapides, ma joie, ma peine, tout cela me paraît comme un rêve; je sais seulement que je voudrais avoir toujours rêvé. Je me suis sentie liée avant de songer à m'en défendre; j'ai cédé à ce charme pénétrant, indéfinissable, qui vous assujettit même ceux dont vous ne vous souciez pas. Si nous nous étions trompées toutes deux, je serais sans consolation,

et ma raison ne serait pas sans reproche; mais qu'importe d'avoir été prudent quand on est bien malheureux? Vous me manquez comme si nous avions passé beaucoup de temps ensemble, comme si nous avions beaucoup de souvenirs communs. Comment s'appauvrit-on à ce point de ce qu'on ne possédait pas hier? Ce serait inexplicable, s'il n'y avait pas un peu d'éternité dans certains sentimens. On dirait que les âmes, en se touchant, se dérobent à toutes les conditions de notre pauvre existence, et que, plus libres et plus heureuses, elles obéissent déjà aux lois d'un monde meilleur. »

L'empressement et la sympathie des visiteurs étrangers pour Mme Récamier ne se manifestaient pas toujours avec tant d'émotion et de gravité. « Dans l'hiver de 1807 à 1808, le grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Strélitz, frère de la reine de Prusse, vint à Paris. Ce fut à un bal de l'Opéra qu'il rencontra pour la première fois Mme Récamier, qu'il avait une vive curiosité de connaître : après avoir causé avec elle toute une soirée, il lui demanda la permission de la voir chez elle; mais, avertie de la défaveur que valait la fréquentation de son salon aux étrangers, princes souverains ou autres, qui venaient à Paris pour faire leur cour au vainqueur de l'Europe, elle lui répondit que, profondément honorée du désir qu'il voulait bien lui exprimer, elle croyait devoir s'y refuser, et elle lui donna les motifs de ce refus; il insista et écrivit pour obtenir la faveur d'être admis. Touchée et flattée de cette insistance, Mme Récamier lui indiqua un rendez-vous un soir où sa porte n'était ouverte qu'à ses plus intimes amis. Le prince arrive à l'heure indiquée, laisse sa voiture dans la rue à quelque distance de la maison, et voyant la porte de l'avenue ouverte, s'y glisse sans rien dire au concierge, et avec l'espérance de n'en être pas aperçu; mais le portier avait vu un homme s'introduire dans l'avenue et marcher rapidement vers la maison. « Hé, monsieur, lui crie-t-il, où allez-vous? Qui demandez-vous? que cherchez-vous? » Le grand-duc, au lieu de répondre, se met à courir, et confirme ainsi le concierge dans la pensée qu'il a affaire à un malfaiteur. Le prince et le vigilant gardien arrivent en même temps dans l'antichambre qui précédait le salon au rez-de-chaussée habité par Mme Récamier; elle entend un bruit de voix et des menaces; elle veut savoir la cause de ce trouble, et trouve le grand-duc de Mecklembourg pris au collet par ce serviteur trop fidèle, aux mains duquel il se débattait. Elle renvoya le portier à sa loge et reçut le prince avec beaucoup de reconnaissance et de gaieté. »

Plus prudent et plus adroit que le grand-duc de Mecklembourg, M. de Metternich alla chez Mme Récamier sans braver ni empereur ni concierge. Il l'avait aussi rencontrée aux bals de l'Opéra, alors fort à

la mode, et il lui demanda la permission de la voir chez elle; mais, soigneux de ménager les susceptibilités impériales, il n'y alla que le matin, aux heures moins observées, où il n'y devait trouver que peu de monde et de plus indifférens visiteurs.

Un plus grand seigneur que M. de Metternich, un neveu du grand Frédéric, le prince Auguste de Prusse, frère du roi Frédéric-Guillaume III, alors régnant à Berlin, alla, pour Mme Récamier, beaucoup plus loin que les plus compromettantes visites. Fait prisonnier en 1806, au combat de Saalfeld, quelques jours avant la bataille d'Iéna, il avait accepté à Coppet l'hospitalité que lui avait offerte Mme de Staël. Il y devint éperdument amoureux de Mme Récamier, au point de la presser avec passion de l'épouser, en rompant par le divorce son mariage avec M. Récamier. Touchée, flattée, peut-être un peu émue, Mme Récamier hésita, promit, écrivit même à M. Récamier, qui, en se montrant prêt à consentir si elle insistait, lui fit d'honnêtes, sensées et affectueuses représentations. Mme Récamier prit la bonne résolution; mais elle eut le tort de laisser le prince Auguste dans une incertitude qu'elle-même ne ressentait plus : il lui en coûtait évidemment beaucoup, moins de renoncer à la brillante situation qui lui était offerte que de mettre fin au triomphe prolongé que lui valait cette passion quasi royale, naïve et exaltée comme le premier amour d'un jeune étudiant. Quatre ans après seulement, elle ôta au prince Auguste toute espérance : il lui demanda de la revoir encore une fois; elle y consentit, et lui donna rendez-vous à Schaffhouse, dans l'automne de 1811. Il y vint et ne l'y trouva pas. « Des circonstances plus fortes que la volonté humaine ne permirent point, disent les *Souvenirs*, que l'entrevue projetée se réalisât; l'exil frappa Mme Récamier à son arrivée à Coppet. » J'ai peine à comprendre comment un exil prononcé en France empêchait une course rapide en Suisse, de Coppet à Schaffhouse, et j'incline à penser que Mme Récamier, un peu embarrassée de l'entrevue, saisit, avec une insouciance un peu dure, un prétexte pour s'y soustraire. Quoi qu'il en soit, le prince Auguste ressentit vivement ce mécompte; il écrivit à Mme Récamier : « Je ne puis concevoir que, ne pouvant ou ne voulant pas me revoir, vous n'ayez pas même daigné m'avertir et m'épargner la peine de faire inutilement une course de trois cents lieues, » et à Mme de Staël : « J'espère que ce trait me guérira du fol amour que je nourris depuis quatre ans. » Il n'en guérit point, et plus de trente ans après, trois mois avant sa mort, il écrivait encore à Mme Récamier : « L'anneau que vous m'avez donné me suivra dans la tombe. » Singulier exemple d'une égale persévérance dans la coquetterie et dans la passion!

Je laisse là les princes pour les artistes. Le premier des sculpteurs

contemporains, Canova, a fait un buste charmant de Mme Récamier. Elle ne le lui avait point demandé : pendant son premier séjour à Rome en 1813, elle avait beaucoup vu Canova, et lui avait témoigné, avec toute la séduction qu'elle y savait mettre, toute son admiration et pour les ouvrages de l'artiste quand elle visitait son atelier, et pour lui-même, lorsque établie à Albano, dans la maison qu'occupait Canova, elle s'était faite à la fois son hôte et sa ménagère, recevant de lui l'hospitalité du toit, et lui donnant à son tour, ainsi qu'à son inséparable frère, l'abbé Canova, celle des repas. Le grand artiste, qui avait l'esprit fin, enjoué, ouvert, avec des manières simples, et presque aussi sensible à l'agrément de la conversation qu'à l'attrait de la beauté, fut charmé de ces avances faites avec tant de grâce, et qui le flattaient dans le culte de son art, en animant, sans la troubler, la paix de sa vie. Il se plaisait à voir Mme Récamier parer son atelier, à la regarder, à causer avec elle, à s'entendre louer par elle, et il prit pour elle une très tendre amitié. Elle le quitta vers la fin de 1813 pour aller passer l'hiver à Naples. Quand elle revint à Rome, Canova et son frère l'abbé l'engagèrent à venir voir, dans son atelier, ses nouveaux ouvrages; elle s'y rendit avec empressement; elle regardait, elle admirait, elle louait; Canova et son frère semblaient distraits et touchés de quelque préoccupation mystérieuse. On entra dans le cabinet particulier de l'artiste, on s'assit; Canova, avec un mouvement de satisfaction impatiente, tira un rideau vert qui fermait le fond de la pièce, et deux bustes de femme modelés en terre apparurent, l'un coiffé en cheveux, l'autre la tête à demi couverte d'un voile : l'un et l'autre reproduisaient les traits de Mme Récamier. « Voyez si j'ai pensé à vous (*mira se ho pensato a lei*), » lui dit Canova avec une effusion joyeuse et s'attendant à un juste retour de surprise reconnaissante. L'artiste connaissait mieux les secrets de la beauté que ceux du cœur et de l'esprit d'une femme. Mme Récamier, qui se savait très belle et s'était, à coup sûr, beaucoup regardée elle-même, ne se trouvait pas une beauté régulière, purement grecque, et faite pour conserver sous le marbre tous ses avantages. Cette personne si soigneuse de plaire, si touchée des hommages et si gracieuse pour ceux qui les lui rendaient, n'eut pas en ce moment assez d'empire sur elle-même pour dissimuler à Canova l'impression peu agréable qu'elle recevait de ce buste, œuvre d'une tendre mémoire. L'amour-propre de la femme n'était pas content, celui de l'artiste fut blessé; on ne parla plus du buste, et plus tard Mme Récamier, qui voulait sans doute réparer sa faute, en ayant demandé à Canova des nouvelles, « il ne vous avait pas plu, lui répondit-il, j'en ai fait une Béatrice. » Ce fut en effet sous le nom de la Béatrice de Dante que Mme Récamier

reparut en marbre; mais après la mort de Canova, son frère l'abbé envoya ce marbre à Mme Récamier, avec ces vers de Dante :

Sovra candido vel, cinta d'oliva,
Donna m'apparve..... (1).

et cette inscription en italien : « Portrait de Juliette Récamier, modelé de mémoire par Canova en 1813, et ensuite exécuté en marbre, sous le nom de Béatrice. »

J'ai parcouru, sans m'arrêter, bien s'en faut, devant tous, la galerie des adorateurs de Mme Récamier, et je n'ai pas encore nommé les deux hommes qui, avec le duc Matthieu de Montmorency, ont tenu, très inégalement, la plus grande place dans sa vie, et qui lui ont donné, l'un toute la sienne avec un désintéressement admirable, l'autre tout ce qu'à la fin d'une carrière bien plus brillante pourtant que traversée, il ne livrait pas à l'égoïsme amer, à l'humeur chagrine et à l'orgueil mécontent, M. Ballanche et M. de Chateaubriand.

Dans l'histoire des amitiés humaines, je n'en connais guère de plus belle, ni qui honore plus l'une et l'autre personne, que celle de Mme Récamier et de M. Ballanche. Aucun attrait, aucun motif tant soit peu mondain ne recommandait le modeste imprimeur de Lyon, je ne dis pas à l'affection, mais seulement à l'attention de la belle dame de Paris. M. Ballanche était laid, de petite condition, inconnu, habituellement silencieux et gauche, au point d'en être quelquefois embarrassant; tous ses mérites étaient cachés sous une enveloppe disgracieuse ou étrange, et ne se révélaient que dans ses écrits ou dans la complète intimité. Mme Récamier les démêla promptement; elle sentit qu'il y avait là un esprit élevé, une belle âme et une inépuisable puissance de dévouement aussi pur que tendre. Presque dès le premier jour où elle fit connaissance avec lui, elle traita M. Ballanche avec cette distinction intelligente et sympathique qui attire les plus sauvages et rassure les plus timides. Aussi, dès le même jour, M. Ballanche fut pris et possédé. « Il m'arrive assez souvent, lui écrivait-il, de me trouver tout étonné des bontés que vous avez pour moi; je n'avais point lieu de m'y attendre, parce que je sais combien je suis silencieux, maussade et triste. Il faut qu'avec votre tact infini vous ayez bien compris tout le bien que vous pouviez me faire. Vous qui êtes l'indulgence et la pitié en personne, vous avez vu en moi une sorte d'exilé, et vous avez compati à cet exil du bonheur. Permettez-moi à votre égard les sentimens d'un frère pour sa sœur. J'aspire après l'instant où je pourrai vous offrir, avec ce sentiment fraternel, l'hommage du peu que je puis. Mon dévouement sera entier et sans réserve. Je voudrais votre bonheur aux dépens du mien. Il y a justice à cela, car vous valez mieux

(1) « Sous un voile blanc, couronnée d'une branche d'olivier, une femme m'apparut. »

que moi. » Ce n'étaient point là des phrases de première et passagère émotion. M. Ballanche tint parole; pendant trente-cinq ans, son dévouement à Mme Récamier fut, comme il l'avait dit, entier et sans réserve. Il n'exigeait rien, ne se plaignait de rien, entrait dans tous les sentimens de Mme Récamier, la conseillait au besoin avec une complète franchise, mais sans l'anxiété dévote de Matthieu de Montmorency, car il ne pensait nullement à la convertir; elle était déjà pour lui une créature céleste, un ange, l'idéal qu'il passait sa vie à contempler, à admirer et à aimer, comme Dante contemplait, admirait et aimait Béatrice en traversant le paradis. « Ma destinée à moi tout entière, lui écrivait-il, consiste peut-être à faire qu'il reste quelque trace, sur cette terre, de votre noble existence. Vous savez bien que vous êtes mon étoile. Si vous veniez à entrer dans votre tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me faire creuser une fosse où je ne tarderais pas d'entrer à mon tour. Que ferais-je sur la terre?... » On ne peut assister sans quelque surprise à cet amour si dégagé de toute prétention, de tout désir, de toute jalousie, et dont pourtant il est impossible de méconnaître la puissante vérité. Et ce qui fait à Mme Récamier peut-être encore plus d'honneur que d'avoir inspiré un tel sentiment, c'est qu'en l'acceptant tout entier elle n'en abusait pas, et le payait d'un retour très inégal sans doute, mais sérieux et sincère. Elle témoignait à M. Ballanche une amitié et une confiance qui, dans ce cercle de brillans adorateurs, lui faisaient, à lui, une situation douce. Elle prenait grand soin de son modeste amour-propre, de sa dignité, de ses intérêts, de ses succès; elle contribua beaucoup à le faire entrer, en 1842, à l'Académie Française, et lorsqu'en 1847, il fut atteint d'une pleurésie mortelle, Mme Récamier, qui venait de subir l'opération de la cataracte et avait besoin du plus profond repos, renonça à toute précaution, vint s'installer au chevet de son ami mourant, ne le quitta plus tant qu'il respirait encore, « et perdit dans les larmes, dit sa nièce, toute chance de recouvrer la vue. »

Quel contraste entre cette relation si sereine et les exigences, les inégalités, les ennuis, les sécheresses et les adorations alternatives qu'imposait à Mme Récamier l'amour de M. de Chateaubriand! La lecture des *Souvenirs* que publie Mme Lenormant à peine achevée, je viens de relire le volume qu'a consacré à Mme Récamier, et à ses rapports avec elle, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, M. de Chateaubriand lui-même. Les femmes ont cela d'admirable que lorsqu'elles rencontrent, dans un homme qui s'occupe d'elles, de grandes qualités, de grands talens, l'éclat du mérite et de la renommée, elles supportent tous les défauts, toutes les prétentions, je dirais presque toutes les tyrannies, et pardonnent tout à la supériorité et à la passion. Ce qui est grand et beau les touche et les

saisit bien plus que ce qui est mauvais et pesant ne les rebute ou ne les effraie, et quelles que soient les épreuves qu'elles subissent, elles ont des trésors de tendresse, de générosité et de patience pour qui les aime et les glorifie en les aimant. M. de Chateaubriand ne s'est pas présenté, à coup sûr, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, sous les traits les moins favorables; il a employé toutes les ressources de son talent à se grandir en se peignant, et lors même qu'il raconte ses erreurs, ses fautes, ses égoïstes tristesses, ses humeurs, les mauvais côtés de son caractère et de son âme, on sent fumer dans ses paroles l'encens que brûle en son propre honneur un insatiable orgueil. Pourtant il ne réussit point à se faire tant admirer qu'on lui pardonne tout; l'impression qui reste de lui, après la lecture de ses *Mémoires*, dans les esprits clairvoyans et libres lui est très-contraire, et pour me servir des expressions les plus douces, nulle sympathie ne s'unit et une juste improbation se mêle à l'admiration qu'inspirent l'élévation de sa nature et l'éclatante originalité de son talent. Il en est autrement après la lecture des *Souvenirs de madame Récamier* : non que le Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'égoïste exigeant, vaniteux, fantasque, ennuyé, amer jusqu'à la haine, ne s'y retrouve souvent, surtout à certaines époques de leurs relations, pendant l'ambassade de M. de Chateaubriand à Londres, le congrès de Vérone et son ministère des affaires étrangères; mais un autre homme, meilleur et plus aimable, y apparaît, un homme capable de tendresse, de respect, de constance, même de modestie et de dévouement dans l'affection souveraine qui remplit sa vie et envers la personne dont il ne saurait se passer. A mesure qu'on avance dans les *Souvenirs*, la figure de M. de Chateaubriand se rassérène et s'épure; naturellement grande et noble, elle devient plus douce et plus affectueuse; les petites passions s'éloignent, un sentiment vrai se déploie. En 1840, il écrit d'une main tremblante à Mme Récamier : « Vous êtes partie, je ne sais plus que faire. Paris est le désert, moins sa beauté. Où vous manquez, tout manque, résolution et projets. Le vieux chat ne peut plus jeter sa griffe, qui se retire. Je rentre en moi; mon écriture diminue; mes idées s'effacent; il ne m'en reste plus qu'une, c'est vous. Mes sentimens ne sont pas diminués comme mon écriture; ils sont plus fermes que ma main. Où avez-vous pris que je me plaignais de votre silence? Je n'ai pas dit un mot de cela. Je suis le plus soumis, le plus dompté de tous ceux qui vous aiment. » Il est impossible de ne pas être touché de ce qui vibre encore dans le cœur de cet illustre vieillard, et de ne pas lui rendre la justice que bien des mauvais démons en sont sortis.

C'est que Mme Récamier avait en général avec ses amis et eut

surtout avec M. de Chateaubriand le beau don de développer ce qu'il y avait en eux de meilleur et de plus satisfaisant pour eux-mêmes comme pour leurs relations avec les hommes, leurs instincts élevés, leurs bons désirs, leurs sentimens généreux et équitables. Elle excellait à toucher sans bruit les cordes nobles et douces de l'âme, à panser les blessures du cœur ou de l'amour-propre, à distraire les tristesses en remplissant et animant doucement la vie. « Peut-être parviendrez-vous, lui écrivait M. Ballanche, à faire trouver en moi des choses qui y sont enfouies. J'en suis certain, s'il y a quelque chef-d'œuvre de caché dans le secret de mon âme, c'est vous seule qui pouvez faire qu'il se réalise. Votre présence si pleine de charme, les doux reflets de votre âme seront pour moi une inspiration puissante. Vous êtes une poésie tout entière; vous êtes la poésie même. » Plus tard, et en lui parlant de M. de Chateaubriand, il lui disait : « La tristesse dont il est obsédé ne m'étonne point; la chose à laquelle il avait consacré sa vie publique est accomplie. Il se survit, et rien n'est plus triste que de se survivre; pour ne pas se survivre, il faut s'appuyer sur le sentiment moral. Votre douce compassion sera son meilleur asile. J'espère que vous le convertirez au sentiment moral; vous lui ferez comprendre que les plus belles facultés, la plus éclatante renommée ne sont que de la poussière, si elles ne reçoivent la fécondité du sentiment moral. » M. de Chateaubriand a dépeint lui-même le bien que lui faisait Mme Récamier et l'état presque tranquille et doux auquel elle l'avait amené. Après avoir, dans ses *Mémoires*, décrit l'Abbaye-aux-Bois, le couvent tout entier, la chambre que Mme Récamier y occupait, la société choisie qui s'y réunissait, il ajoute : « Agité au dehors par les occupations politiques ou dégoûté par l'ingratitude des cours, la placidité du cœur m'attendait au fond de cette retraite, comme le frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une femme dont la sérénité s'étendait autour d'elle sans que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle passait au travers d'affections profondes. Le malheur de mes amis a souvent penché sur moi, et je ne me suis jamais dérobé au fardeau sacré; le moment de la rémunération est arrivé; un attachement sérieux daigne m'aider à supporter ce que leur multitude ajoute de pesanteur à des jours mauvais. En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher dans Mme Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. Elle règle mes sentimens, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs. »

Qui expliquera ce charmant et salutaire empire? Par quels mérites ou par quel art une femme a-t-elle pu acquérir et garder toute sa vie tant d'amis, des amis si divers et plusieurs si éclatans, très inégalement aimés d'elle, et tous contens ou résignés à se contenter de la part qu'elle leur faisait, vivant tous en paix autour d'elle, comme un petit peuple de croyans fidèles, heureux d'adorer ensemble leur commune idole?

Quelle serait à cette question, si elle lui était posée avec pleine connaissance des faits et des personnes, la réponse de La Rochefoucauld, de ce moraliste pénétrant et sec, si habile à démêler les mauvais secrets de l'âme humaine, et à chercher dans ce qui se cache le mobile de ce qui se montre et l'explication de ce qui se voit?

La Rochefoucauld verrait, je crois, dans Mme Récamier, une grande, spirituelle, aimable et très habile coquette, une coquette à la fois conquérante et prudente, insatiable dans sa soif d'hommages et d'adorateurs, consommée dans l'art de mesurer, de distribuer et d'approprier convenablement ses grâces et ses amitiés, et mettant sa vanité à garder les titres de ses conquêtes aussi bien qu'à les acquérir; bien plus aimée qu'elle n'aimait; puissante sur tous ceux qui l'aimaient parce qu'elle ne se donnait à aucun, et les conservant tous parce que nul ne pouvait se vanter de la posséder : vraie reine de salon, dans sa petite chambre de l'Abbaye-aux-Bois comme dans son hôtel de la Chaussée-d'Antin; reine charmante, mais bien plus reine que femme; sans mari, sans enfans, sans amant; isolée au milieu d'admirateurs passionnés, d'amis fidèles et de serviteurs dévoués; trop aimable avec tous pour être avec tous également sincère; lasse peut-être quelquefois des soins que lui coûtait son empire, mais probablement contente, à tout prendre, de son sort, car il était en harmonie avec sa nature, et telle qu'elle-même l'avait fait.

Je ne pense pas que ce soit là de Mme Récamier une explication suffisante ni satisfaisante : qu'elle fût coquette et habile, et d'un cœur plus ambitieux de triomphe et d'adoration que passionné, cela est clair; mais des vérités partielles ne sont pas la vérité, et des traits ne font pas un portrait. Les grandes, belles, spirituelles, aimables et froides coquettes ne sont pas très rares; mais ni leur beauté, ni leur agrément, ni leur habileté ne leur valent la situation et la destinée de Mme Récamier. Je n'ai point été de son intimité ni même de sa cour; je la vis pour la première fois en 1807 chez Mme de Staël, au château d'Ouchy, près de Lausanne; elle était alors dans tout son éclat et au moment de l'un de ses plus brillans triomphes; le prince Auguste de Prusse l'assiégeait de ses instances passionnées. Je la trouvai très belle, plus encore parce que tout le monde le disait que par ma propre impression : il y avait, à mon goût, dans sa beauté plus de charme que de grandeur, et pas assez

de feu pour tant d'éclat. Plus de trente ans se sont écoulés sans que j'aie eu avec elle aucune relation; je ne l'ai même, durant ce temps, que rarement rencontrée. Je l'ai revue après 1840, vieille alors, mais conservant, avec une convenance parfaite pour son âge, une grâce digne et séduisante qui réveillait les souvenirs de sa jeunesse et de ses succès : mon amitié pour M. et Mme Lenormant me rapprocha d'elle; j'allai quelquefois chez elle; elle me reçut avec bonté; des rapports pleins de bienveillance et de goût mutuel s'établirent entre elle et ma mère. Je l'ai assez vue, elle-même et ses entours, pour la bien connaître; je n'ai point vécu sous son charme; je ne garde d'elle qu'un souvenir de spectateur; je pense à elle et je parle d'elle sans aucune gêne ni aucun parti-pris.

Ce qui me frappe surtout en elle, c'est l'unité de son caractère et de sa vie : elle a traversé des temps très divers, dans des situations et entourée de relations aussi très diverses; elle n'en a point contracté les incohérences, ni accepté les luttes, ni subi les vicissitudes. Sous le directoire, sous l'empire, sous la restauration, sous la monarchie de 1830, à Paris, à Lyon, à Rome, à Naples, à l'Abbaye-aux-Bois et à la Chaussée-d'Antin, avec ses amis bonapartistes, légitimistes ou libéraux, riche ou ruinée, errante dans l'exil ou retirée dans un couvent, elle est restée constamment la même, gardant, en dépit des influences et des exigences extérieures, ses sentimens, ses idées, ses goûts, ses habitudes personnelles. On peut dire que tel de ces régimes lui convenait mieux ou lui était plus sympathique que les autres; elle n'a appartenu à aucun; elle ne s'est laissé marquer d'aucune empreinte ni soumettre à aucun joug; elle a été toujours et partout, et avec tout le monde, Mme Récamier, rien de moins, rien de plus et rien autre. Il y a bien de la dignité, et aussi bien de la force cachée sous une douce apparence, dans cette indépendance et cette permanence de la personne morale, quels que soient l'air qu'elle respire, les circonstances qui l'entourent et les spectacles auxquels elle assiste.

C'est grâce à ce mérite général que Mme Récamier a possédé un mérite particulier, rare en tout temps et précieux surtout de nos jours et pour elle; elle est restée modérée et équitable au milieu des passions politiques les plus vives; ses plus intimes amis, ses plus fervens adorateurs ont été, la plupart du moins, des hommes politiques, souvent adversaires, quelquefois ennemis; elle les comprenait tous et leur faisait justice à tous, non par des complaisances alternatives et trompeuses, mais par une impartialité sereine et douce, en tenant leur affection pour elle et son amitié pour eux en dehors de leurs querelles, fermement et ouvertement résolue à ne se brouiller avec aucun d'eux, quelles que fussent entre eux leurs brouilleries. « Votre situation, lui écrivait le duc de Laval au mo-

ment de la rivalité diplomatique entre Matthieu de Montmorency et M. de Chateaubriand, est sans doute une des plus complexes, des plus bizarres et des plus difficiles que je connaisse; mais je suis sûr que vous vous tirez d'affaire avec un naturel admirable, que vous portez toutes les confidences, que tout le monde est content, et que personne n'est trahi. »

Le duc de Laval avait raison; Mme Récamier ne trahissait et ne mécontentait personne. C'est qu'elle portait, dans les situations les plus complexes et avec les amis les plus contraires, une généreuse disposition, la plus sympathique et la plus pacifique de toutes; en demeurant étrangère à tous les partis, à tous les systèmes, à tous les débats spécialement politiques, elle avait un goût très vif pour tout ce qui était élevé, beau ou bon, brillant ou attachant; elle le sentait, le démêlait à travers toutes les opinions, sous tous les drapeaux, s'en saisissait comme d'un trait d'union entre elle et la personne qu'elle remarquait à ce titre, et le trait d'union devenait un lien que rien ne pouvait rompre. Jamais femme n'a été plus sensible au mérite personnel, quel qu'en fût le genre, ne lui a témoigné plus de sympathie et ne lui est demeurée plus fidèle, malgré les embarras des situations ou même les désagrémens des apparences. C'est par là qu'au milieu d'amis et d'habitudes aristocratiques, Mme Récamier était vraiment et pratiquement libérale; elle avait, pour M. Ballanche ou M. Ampère, les mêmes soins que pour le duc de Laval ou le duc de Noailles. Et ce n'était pas simplement de sa part un raffinement de coquetterie ou une habileté de salon; elle prenait le même plaisir à jouir de leurs mérites ou de leurs agrémens très divers, et leur portait à tous une sincère amitié.

Elle était libérale aussi par un autre sentiment, qui marquait en elle autant de dignité que de bon sens. Cette personne, si recherchée et si entourée du monde aristocratique, français et européen, n'oublia jamais qu'elle était née bourgeoise, et resta toujours fidèle aux amis, aux convenances et à la cause de sa condition native, aussi fidèle à Mme Delphin, sa belle-sœur, et à M. Paul David, neveu de son mari, qu'à Mme de Staël ou à M. de Montmorency. Ni dans les deux volumes que publie sa nièce, ni dans mes propres souvenirs à son sujet, je n'entrevois en elle aucune trace d'enivrement vaniteux et frivole. Tentée un moment d'entrer dans une famille royale et de devenir princesse, elle s'arrêta, par scrupule et bon goût pour elle-même autant que par devoir envers son vieux et paternel mari. Après la mort de Mme de Chateaubriand, M. de Chateaubriand, qui avait alors soixante dix-neuf ans, lui demanda avec instances de l'épouser pour vivre auprès de lui et porter son nom; elle s'y refusa: « A quoi bon? lui dit-elle; à nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends? Si la solitude vous est une tris-

tesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous. Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas : j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie; ce droit, les années et la cécité me l'ont donné; ne changeons rien à une affection parfaite. » Je ne sais si M. de Chateaubriand trouva parfaite une affection qui ne partageait pas le tendre vœu qu'il exprimait, le pied déjà posé sur les marches de son tombeau; mais pour elle-même et dans l'intérêt de sa singulière histoire, Mme Récamier eut raison de garder le nom qu'elle avait porté toute sa vie, et dont elle avait fait seule la célébrité.

Tant d'empressement à plaire, tant d'agrémens de tout genre pour plaire, tant de charme affectueux et de tendres soins pour ceux à qui elle avait plu, et tant de retenue et d'indépendance en même temps avec ceux qui lui plaisaient le plus, tant de sympathie et si peu d'entraînement, c'est surtout à ce rare mélange que Mme Récamier a dû ses universels et inépuisables succès. C'était une nature pleine à la fois d'attrait et de mesure, de douceur harmonieuse, de fine prudence et de fermeté cachée, prompte à se laisser charmer par le mérite, le talent, la distinction, le nom, la gloire, jamais dominée, même par ce qui la charmait, et donnant à ses amis un grand sentiment de confiance en elle et dans son affection, en leur laissant toujours à désirer et à attendre quelque chose de plus que ce qu'elle leur donnait. Jamais peut-être existence de femme n'a été plus habilement gouvernée à travers les difficultés des relations intimes et les écueils du monde, ni plus exempte de mécomptes à côté des succès, ni plus brillante sans grande aventure ni grand bruit.

Cette existence a-t-elle été aussi heureuse que brillante? Il paraît qu'arrivée près du terme, Mme Récamier elle-même ne le pensait pas, car elle disait souvent à sa nièce combien, dans sa vie en apparence si animée et si douce, il y avait eu de vide et d'effort, et que jamais, à une femme pour qui elle aurait de l'amitié, elle n'en souhaiterait une pareille. Elle avait raison. Il a manqué à Mme Récamier les deux choses qui peuvent seules remplir le cœur et la vie; il lui a manqué le bonheur ordinaire et le bonheur suprême, le sort commun des femmes et le privilége, quelquefois chèrement acheté, de quelques-unes, les joies de la famille et les transports de la passion. En faut-il chercher la cause dans les accidens de sa destinée ou dans le fond même de sa nature? Eût-elle été capable de goûter, sans autre désir, le bonheur simple d'une femme et d'une mère, ou de s'absorber dans un sentiment plus ardent et plus exclusif que celui qu'elle éprouvait pour M. de Chateaubriand, certainement l'homme qu'elle a le plus aimé? La plupart des lecteurs de ses *Souvenirs* inclineront à dire que non et à croire que Mme Récamier a été tout ce que par nature elle pouvait être. Je serais tenté d'en penser

autrement : il y a, pour les créatures humaines vraiment supérieures, plus d'une destinée possible, et elles portent en elles bien des puissances qu'une vie humaine, toujours si étroite, n'éveille et ne développe point. Je soupçonne que la nature de Mme Récamier était moins superficielle que ne l'a été sa vie, qu'elle eût pu éprouver des sentimens plus forts que ceux qu'elle a connus, et faire d'elle-même un plus sérieux emploi que ne l'ont exigé ses mondains triomphes; mais ce seraient là, sur cette rare personne, des conjectures, et il ne s'agit ici que de ses *Souvenirs.*

J'ai dit que le livre où ils sont retracés était un monument de piété filiale. C'est aussi un monument des mœurs sociales de ces temps et de ces régimes si divers qu'a traversés Mme Récamier. La société révolutionnaire sortant de la révolution, la société de l'ancien régime rentrant en France, la société impériale s'élevant, brillant et tombant, la société en province sous le despotisme impérial, les étrangers attirés à Paris de tous les coins de l'Europe par la politique, la curiosité ou le plaisir, les Français répandus dans toute l'Europe par la guerre, la conquête ou l'exil, Paris, Rome, Naples, Coppet, Lyon, la Suisse, l'Allemagne, les personnages les plus célèbres de tous ces lieux et de toutes ces époques apparaissent, se succèdent dans cet ouvrage, et viennent s'y peindre eux-mêmes par leurs conversations, leurs lettres et les événemens considérables ou les incidens familiers de leur vie. On s'étonne quelquefois de n'apercevoir, de toutes ces grandes figures, que le côté, quelquefois petit, par lequel elles se rattachent à Mme Récamier; on ne voit pas toujours sans un peu de surprise tant de publicité donnée à tant d'intimité, et l'auteur, passionnément préoccupé des intérêts ou des sentimens de cette personne chérie, n'a pas toujours assez pensé à ceux des personnes étrangères auxquelles il touchait en passant. Je retrancherais volontiers çà et là quelques citations et quelques passages. Je trouve, à propos de certains événemens, de leurs causes, de leurs conséquences et de leur action, une politique toute de sentiment personnel ou de salon, qui ne s'accorde guère, je pense, avec les récits et les appréciations de la grande et sérieuse histoire; mais je n'ai nul goût à relever quelques fautes ou à quereller quelques détails dans un ouvrage remarquable par l'esprit généreux qui l'anime et attachant par le pieux sentiment qui l'a dicté. Tels qu'ils sont, les *Souvenirs* de Mme Récamier sont un livre rempli, pour les contemporains, d'un intérêt presque personnel et fait pour exciter vivement la curiosité historique et morale des générations qui ont envie de connaître les personnages qu'elles n'ont pas vus et les temps dont elles ne sont pas.

GUIZOT.

JEAN DE LA ROCHE

QUATRIÈME PARTIE.[1]

XXI.

Une heure après, nous redescendions vers un vallon du fond duquel s'élève une colline verte, jadis couronnée par une forteresse. C'est la Roche-Vendeix, un cône dans une coupe profonde, comme le Puy-de-Diane auprès de Murols. L'antique forteresse de Vendeix a aussi une histoire, mais tout vestige a disparu. Love voulut monter jusqu'à l'emplacement couvert d'arbustes pour se faire une idée de la situation stratégique, et elle y monta en dépit d'une averse assez serrée. Je pouvais l'y suivre, car M. Butler et son fils, un peu fatigués tous deux, s'étaient mis à l'abri sous un hangar en paille auprès d'une maisonnette du hameau et n'avaient aucun besoin de moi; mais j'étais dans un de mes accès d'aversion et de ressentiment, et je n'aspirais qu'à voir la fin de cette odieuse journée. Je regardais donc avec une indifférence dédaigneuse miss Love, enveloppée de son léger manteau de caoutchouc, la tête couverte du capuchon, gravir légèrement le cône, plus ressemblante de loin à un petit capucin qu'à une belle fille, et je m'efforçais de la trouver disgracieuse et ridicule, lorsque mon nom, prononcé par Hope, me rendit attentif à l'entretien du jeune homme avec son père. J'étais à l'abri près d'eux, contre une charrette où je m'appuyai dans l'attitude d'un homme qui dort, et je ne perdis pas un mot de leur conversation en anglais.

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre, du 1er et du 15 novembre.

— Je vous jure, disait Hope, qu'elle regrette de ne s'être pas mariée, et que ce Jean de La Roche lui a laissé des souvenirs.

— Moi, reprit le père, je vous jure que vous vous exagérez les souvenirs et les regrets qu'elle peut avoir.

— Eh bien! admettons que j'exagère. Il n'en est pas moins vrai qu'elle n'est pas sans souvenirs et sans regrets, et que par conséquent elle n'est pas heureuse et qu'elle s'en prend à moi, quoiqu'elle ne l'avoue pas. Je vois bien que, toutes les fois que le hasard ramène ce souvenir-là, elle me regarde avec des yeux tristes, et qu'elle s'ennuie avec nous, comme le jour où nous avons été voir les ruines de Murols. Souvenez-vous... Nous avions parlé de M. de La Roche à propos du dyke de la Verdière... Je l'ai plaisantée à cause du souvenir étonnant qu'elle avait gardé des descriptions de M. Jean, et elle a boudé, elle qui ne boude jamais; vous-même, vous en avez fait la remarque.

M. Butler garda quelques instans le silence, et reprit la parole avec une sorte de solennité que je ne lui connaissais pas.

— Mon fils, dit-il, parlez-vous très sérieusement ou à la légère?

— Je parle très sérieusement.

— Vous êtes bien persuadé que votre sœur a des regrets?

— J'en suis persuadé.

— Eh bien! répliqua le père après une nouvelle pause, je vous dirai comme je disais tantôt à votre sœur : Qu'en voulez-vous conclure?

— Que vous a-t-elle répondu?

— Elle m'a répondu : *Rien*.

— Mais elle a pleuré, s'écria le jeune homme; convenez, mon père, qu'elle a pleuré. Je m'en suis aperçu, moi, quand je suis revenu auprès de vous pour déjeuner, et comme ce n'est pas la première fois qu'il lui arrive de pleurer en se cachant de moi, j'ai eu du chagrin et même du dépit. Vous me l'avez reproché, et j'avoue que j'ai eu tort. Je vous en demande pardon... Mais avouez aussi qu'il est bien triste de ne pas voir heureuse une personne que l'on aime tant!...

M. Butler prit encore quelques instans pour répondre. Il paraissait faire un grand effort sur lui-même pour rentrer dans la notion du monde social et dans les préoccupations domestiques; mais il sortit vainqueur de cette lutte entre sa justice naturelle et son apathie contemplative, car il parla à son fils avec une sévérité dont je ne l'aurais jamais cru capable.

— Hope, lui dit-il, je n'ai pas l'habitude des reproches ni le goût des réprimandes; vous savez qu'il peut se passer des mois et des années sans que je me départe d'un système de tolérance et de mansuétude

que j'ai cru bon jusqu'à ce jour. Eh bien! ce jour où nous voici amène pour moi une découverte, un nouveau point de vue sur ces choses du cœur que vous ne me paraissez pas suffisamment comprendre. Voici pourtant l'âge venu pour vous de ne plus abuser du droit que l'on accorde aux enfans d'émettre des volontés dont ils ne sentent pas la portée et dont ils ne prévoient pas les conséquences. Vous avez été jaloux de mon affection et de celle de votre sœur au point de nous menacer de mourir, si nous admettions un nouveau-venu dans la famille...

— Menacer! s'écria Hope; moi! j'ai menacé de mourir... Pardon, mon père, mais je ne mérite pas ce que vous me dites là. Tout enfant que j'étais, je n'aurais jamais dit une si mauvaise parole, et si j'ai été malade d'inquiétude et de chagrin, croyez-vous donc que ce soit ma faute?

— Non, ce n'était pas votre faute, et vous n'avez pas menacé volontairement. Votre force morale ne pouvait pas encore réagir contre un mauvais sentiment. Vous étiez trop jeune, et votre santé était trop réellement compromise; mais aujourd'hui, mon cher Hope, vous vous portez bien et vous avez l'âge de raison. Persistez-vous à interdire à votre sœur le mariage et le bonheur d'être mère?

— Je vois bien, mon père, qu'il y a quelque nouveau projet, et que l'on n'a pas appris sans joie que M. de La Roche n'était ni mort ni marié.

— Eh bien! si Love a ressenti cette joie, et si elle se souvient d'avoir aimé ce jeune homme!...

— Aimé un inconnu! un homme qu'elle a vu huit ou dix fois! Croyez-vous cela possible?

— Oui, je le crois possible, et j'admets que cela soit. Concluez, Hope; j'exige que vous vous prononciez aujourd'hui.

Hope ne répondit pas, et, dans un mouvement de colère et de douleur, il déchira son gant, qu'il tourmentait dans ses mains, et en jeta les deux morceaux par terre.

Cette manifestation irrita M. Butler, qui se leva le visage animé, la voix émue, et, avec cette expansion soudaine et irrésistible des gens qui évitent longtemps les émotions pour les retrouver plus vives et plus impérieuses quand il n'y a plus moyen de reculer : — Hope! s'écria-t-il, je vois que vous êtes décidément un enfant gâté et un cœur égoïste. Votre sœur s'est sacrifiée à nous deux; moi, je l'ai compris et je me le reproche. Vous, pour n'avoir pas à vous le reprocher, vous affectez de ne pas le comprendre. Eh bien! je vous déclare que vous sentirez aujourd'hui, pour la première fois de votre vie, le blâme et l'autorité de votre père. J'interrogerai ma fille, et je vous jure que si elle aime quelqu'un, ce quelqu'un-là prendra

place à côté de vous dans mon cœur et dans ma famille. Dites-vous bien à vous-même que cela doit être et sera, et si votre santé doit souffrir du dépit que cela vous cause, sachez que j'aime mieux vous voir mort qu'ingrat et lâche.

Ayant ainsi parlé, M. Butler retomba comme étouffé sur le tas de paille qui lui avait servi de siége. Hope était toujours assis par terre sur des copeaux. Il resta immobile, pâle, et le sourcil contracté; puis, après un silence que le père ne voulait pas rompre le premier, le jeune homme se leva comme pour sortir du hangar.

— Vous n'avez rien à répondre? lui dit M. Butler avec effort.

— Non, répondit l'orgueilleux enfant d'un faux air de soumission : puisque vous avez exprimé votre volonté, je n'ai rien à dire.

— Et rien à me promettre?

— J'ai à obéir, vous l'avez dit.

— Obéirez-vous du moins avec le cœur? car la soumission passive que vous affectez ressemble à une protestation!

— Mon cœur n'a rien à voir là-dedans, que je sache, puisque c'est à lui précisément que vous imposez silence. Permettez-moi de réfléchir sur ce que ma conscience peut avoir à me prescrire.

Et il disparut, laissant son père anéanti.

Dès qu'il se vit seul, M. Butler, qui avait complétement oublié ma présence, fondit en larmes. Je ne pus supporter le spectacle de cette douleur, et je m'approchai de lui, résolu à lui tout avouer, à lui demander pardon des peines que je lui causais et à lui dire adieu pour toujours; mais dès qu'il me vit, il me prit les mains avec l'expansion d'un père en proie à l'inquiétude. — Mon brave Jacques, me dit-il, suivez mon fils. Nous nous sommes querellés, et je crains..... Je ne sais pas ce que je crains! Suivez-le, vous dis-je, et s'il vous renvoie, ayez l'air de le quitter, mais ne le perdez pas de vue. Allez, mon ami, allez vite! Mais, ajouta-t-il en me rappelant, si vous lui parlez, ne lui dites pas que je suis inquiet. Vous avez des enfans, vous savez qu'il faut avoir quelquefois l'air de ne pas les aimer quand ils ont tort!

J'obéis. Je suivis Hope à distance. Je le vis s'enfoncer dans le bois et se jeter à plat ventre dans les herbes, la tête dans ses mains, et agité de mouvemens convulsifs; mais cette crise, que je surveillais attentivement, dura peu : il se releva, marcha au hasard, faisant des gestes, et arrachant des poignées de feuillage qu'il semait follement autour de lui. Au bout de quelque cent pas, il se calma, s'assit, parut rêver plutôt que réfléchir profondément, et, se retournant tout d'un coup pour revenir sur ses traces, il m'aperçut à peu de distance de lui.

— Jacques, me dit-il d'une voix brève, venez ici, je vous prie, et

dites-moi quelque chose que je veux savoir. Est-il vrai que M. Jean de La Roche soit vivant? Est-il revenu dans son château par hasard? En êtes-vous sûr? L'avez-vous vu?

— Je n'ai pas dit cela, répondis-je sans songer davantage à copier l'air et l'accent montagnards; j'ai dit qu'il était vivant.

— Et qu'il n'était pas marié? reprit le jeune homme, trop préoccupé pour remarquer mon changement de ton.

— Et qu'il n'était pas marié.

— Et où est-il maintenant? Les gens de sa maison doivent le savoir?

— Sa vieille gouvernante le sait.

— Alors, si je vous remettais une lettre pour lui, vous iriez la lui porter tout de suite, et elle la lui ferait parvenir?

— Elle l'aura plus vite si vous la mettez à la poste.

— Y a-t-il un bureau de poste à ce hameau qu'on voit d'ici?

— J'ai remarqué sur la route, beaucoup plus près, une boîte aux lettres.

— Eh bien! attendez, je veux écrire à l'instant même, et vous jetterez la lettre à la boîte sans que personne vous voie. Donnez-moi le nécessaire à écrire qui est dans ma sacoche.

Je fouillai dans la sacoche, que j'avais sur le dos, et j'y trouvai ce qu'il demandait. Il écrivit rapidement et d'inspiration, puis il cacheta, et me demanda le nom de la gouvernante, après quoi il me remit le paquet. Je feignis de m'éloigner, mais je me cachai à trois pas de là et j'ouvris la lettre qui était à mon adresse sous le couvert de Catherine. Elle contenait ce peu de lignes :

« Mon cher comte, je viens de recevoir de vos nouvelles pour la première fois depuis trois ans, et je suis si heureux d'apprendre que vous êtes encore de ce monde que je veux vous le dire tout de suite. Ne soyez pas étonné de recevoir une lettre de moi, que vous avez peut-être oublié; mais je ne suis plus un enfant, j'ai quinze ans, et je me rappelle les bontés que vous aviez pour moi, ainsi que l'intérêt que vous preniez à ma santé. Elle est excellente maintenant, et ne donne plus d'inquiétude à mes chers parens, qui me chargent de les rappeler à vos meilleurs souvenirs. Tous trois nous avons le sincère désir de vous revoir, et j'espère que vous ne tarderez pas à revenir en France.

« Hope Butler. »

Je remarquai la prudence et la clarté de cette lettre, qui devait me rendre l'espérance sans compromettre personne. Dans le cas où j'aurais cessé d'aspirer à la main de Love, on pouvait mettre les avances que je recevais sur le compte de la simplicité d'un adoles-

cent, et dans tous les cas la lettre pouvait être égarée ou montrée sans être comprise par les indifférens.

Cette généreuse et soudaine résolution me donna pourtant à réfléchir. Je craignais, de la part de Hope, que ce ne fût une réparation désespérée de ses fautes, suivie de quelque funeste parti-pris. Je retournai près de lui pour lui dire que j'avais fait sa commission sans être vu, et que, d'après l'heure, je pensais que son père devait songer à se remettre en route. Je le trouvai calme et presque souriant. Son orgueil était satisfait. Il se leva sans rien dire, et revint au hangar autour duquel M. Butler errait en consultant de l'œil tous les sentiers; mais le pauvre père s'arma d'un flegme britannique en voyant reparaître l'enfant de ses entrailles. Hope alla droit à lui et lui tendit la main. Ils échangèrent cette étreinte de l'air de deux *gentlemen* qui se réconcilient après une affaire d'honneur, et il n'y eut pas un mot prononcé; seulement le fils disait assez, par sa physionomie fière et franche, qu'il avait tout accepté, et le père approuvait, sans descendre à remercier, tandis qu'au fond de ses yeux humides il y avait une secrète et ardente bénédiction.

Un instant je me crus le plus heureux des hommes. L'obstacle semblait aplani. Hope était au demeurant un noble esprit et un brave cœur d'enfant. Gâté par trop de tendresse ou de condescendance, il fallait que son naturel fût excellent pour s'être conservé capable d'un si grand effort après une si courte lutte contre lui-même et une si longue habitude de se croire tout permis. M. Butler, en dépit de son besoin d'atermoiemens et de sa répugnance à exister dans le monde des faits moraux, était au besoin assez vif dans ses décisions, et s'il n'était pas capable de lutter avec suite, du moins il savait trouver dans son cœur et dans sa raison des argumens assez forts pour convaincre à un moment donné. D'ailleurs cette autorité si rarement invoquée ne devait-elle pas paraître plus imposante quand elle faisait explosion? J'eusse donc pu voir l'avenir possible et même riant, si Love m'eût aimé; mais elle m'aimait si peu, ou avec tant de philosophie et d'empire sur elle-même! Sans doute elle m'avait bien peu pleuré, puisqu'une larme d'elle était si remarquée et avait paru un cas si grave à son père inquiet et à son frère jaloux! Et moi, que de torrens de pleurs j'avais versés pour elle! Elle était bonne fille, et ses yeux s'humectaient un peu à mon souvenir; elle parlait de moi avec un certain intérêt, et elle n'avait pas été fâchée d'apprendre que je n'étais pas mort dans quelque désert affreux ou par quelque tempête sinistre : n'avait-elle point dit cependant à M. Louandre que, toute réflexion faite, elle se trouvait plus heureuse dans sa liberté, et que la vie n'était pas assez longue pour s'occuper de sciences naturelles et d'amour conjugal?

Je la vis redescendre la Roche-Vendeix aussi légère qu'un oiseau. Elle avait ôté son vilain capuchon, elle avait retrouvé l'élégance et les souplesses inouies de sa démarche, et quand elle allait revenir près de nous, ses yeux seraient aussi purs et son sourire aussi franc que si elle n'eût rien appris sur mon compte. Devais-je poursuivre ma folle entreprise? Ne l'avais-je pas accomplie d'ailleurs? Ne savais-je pas ce que j'avais voulu savoir, qu'elle était toujours belle, que je l'aimais toujours, que je n'en guérirais jamais, et qu'elle n'avait pas plus changé de cœur que de figure, c'est-à-dire que je pouvais compter avec elle sur une amitié douce et loyale, mais jamais sur une passion comme celle dont j'étais dévoré?

Je repassais mes amertumes dans mon âme inassouvie, tandis qu'elle approchait du fond du vallon, et que du haut du chemin je suivais tous ses mouvemens. Tout à coup je la vis glisser sur l'herbe fine et mouillée du cône volcanique, se relever et s'arrêter, puis s'asseoir comme incapable de faire un pas de plus. François, qui ne l'avait pas quittée, mais qu'elle avait devancé, était déjà auprès d'elle. Hope et M. Butler, qui la regardaient aussi venir, s'élancèrent pour la rejoindre; mais j'étais arrivé avant eux par des bonds fantastiques, au risque de me casser les deux jambes.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, nous criait-elle en agitant son mouchoir et en s'efforçant de rire. Elle ne s'était pas moins donné une entorse et souffrait horriblement, car, en voulant se forcer à marcher, elle devint pâle comme la mort et faillit s'évanouir. Je la pris dans mes bras sans consulter personne, et je la portai au ruisseau, où son père lui fit mettre le pied dans l'eau froide et courante. Il s'occupa ensuite avec Hope de déchirer les mouchoirs pour faire des ligatures, et quand ce pauvre petit pied enflé fut pansé convenablement, je repris la blessée dans mes bras et je la portai à la voiture. C'était un étroit char-à-bancs du pays qui conduisait quelquefois nos voyageurs une partie de la journée par les petits chemins tracés dans les bois, et qui venait les retrouver ou les attendre à un point convenu quand ils avaient parcouru une certaine distance à vol d'oiseau. Un second char-à-bancs encore plus rustique était loué pour les guides, afin qu'ils pussent suivre la famille et se reposer en même temps qu'elle dans les courses de ce genre que la disposition des rares chemins praticables rendait quelquefois possibles.

Ce jour-là nous fûmes assaillis par un orage effroyable. Longtemps escortés par un grand vautour roux dont les cris lamentables semblaient appeler la tempête, nous reçûmes toutes les cataractes du ciel sans être mouillés, vu que les bons Butler, dont la voiture était couverte, nous forcèrent de prendre leurs surtouts imperméables. François, qui fut appelé à cet effet, m'apporta le manteau de

Love en me disant de sa part que, puisque j'avais eu si chaud pour la porter en remontant le vallon de la Roche-Vendeix, elle voulait me préserver d'un refroidissement.

Nous avions d'excellens petits chevaux bretons qui nous firent rapidement courir le long des rampes de la curieuse vallée de Saint-Sorgues, toute hérissée de cônes volcaniques, plus élevés et plus anciens que ceux de la route de Saint-Nectaire. Jamais je ne vis le pays si beau qu'au début de cet orage, quand la pluie commença à étendre successivement ses rideaux transparens sur les divers plans du paysage avant que le soleil rouge et menaçant eût fini de s'éteindre dans les nuées; mais ce spectacle magique dura peu. L'averse devint si lourde et si épaisse qu'on ne respirait plus. La foudre même ne pouvait l'éclairer, et nous courions dans un demi-jour fauve et bizarre, oppressés par l'électricité répandue dans l'air, assourdis par le tonnerre et emportés par nos intrépides poneys comme des pierres qui roulent sans savoir où elles vont.

Pour moi, enveloppé du manteau de Love et tout ému encore de l'avoir sentie elle-même contre mon cœur, d'où j'essayais en vain de chasser son culte, je m'assoupissais dans une rêverie fiévreuse et sensuelle, ne me rendant plus compte de rien, et remettant au lendemain la douleur et la fatigue de réfléchir.

XXII.

Quand nous fûmes de retour à l'hôtel, je la pris encore dans mes bras pour la porter à sa chambre. Quoique mince de corsage et très élancée de formes, elle était relativement lourde, comme les corps dont les muscles exercés ont acquis le développement nécessaire à l'énergie physique. Il n'y avait rien d'étiolé dans cette fine nature, et si l'élégance de sa silhouette la faisait quelquefois paraître diaphane, on était surpris, en la soulevant, de sentir la solidité, on pourrait dire l'intensité de sa vie.

J'avais donc fait un effort surhumain pour remonter avec ce cher fardeau le versant rapide et assez élevé du vallon de la Roche-Vendeix. Je ne m'en étais pas aperçu; mais quand je montai l'escalier de l'hôtel, je sentis qu'en dépit du repos que j'avais pris en voiture, les forces me manquaient tout à coup pour ce dernier petit effort. Je fus obligé, pour ne pas tomber avec elle, de l'asseoir un instant sur mon genou à la dernière marche. Elle ne s'y attendait pas, et, croyant que je la laissais choir, elle jeta instinctivement ses bras autour de mon cou, et sa joue effleura la mienne. J'étais barbu, poudreux, affreux. Je reculai vivement mon visage, en lui disant de ne rien craindre. Je la repris sur mes deux bras, et je la

portai dans sa chambre. Hope courait déjà le village pour chercher le médecin, et les domestiques se hâtaient de préparer un bain de pieds camphré, par l'ordre de M. Butler.

Celui-ci était donc seul auprès de nous, lorsque j'éprouvai la plus étrange surprise de ma vie. Par une inexplicable inspiration de cœur, au moment où je déposais miss Love sur le sofa de sa chambre, et où j'avais encore la figure penchée vers elle, elle me prit la tête dans ses deux mains, et appliqua un gros baiser franc et sonnant sur ma joue, en riant comme une folle.

Je restai pétrifié d'étonnement, et M. Butler tomba dans une espèce d'extase assez plaisante, comme si, à l'aspect d'une dérogation aux lois de la physique, il se fût méfié d'une erreur de ses sens.

— Eh bien! dit Love riant toujours, ça l'étonne beaucoup que je l'embrasse, et vous aussi, cher père? Mais réfléchissez tous les deux. Que puis-je faire pour remercier ce pauvre homme, qui succombe sous la fatigue de me porter, c'est-à-dire de m'avoir portée là-bas, où il risquait de tomber mort en arrivant? Quand nous lui aurons donné beaucoup d'argent pour sa femme et ses enfans, serons-nous quittes envers lui? Eh bien! moi, je pensais à cela tout à l'heure, et je me disais : Quand on s'oblige ainsi les uns les autres, on redevient réellement ce que le bon Dieu nous a faits, c'est-à-dire frères et sœurs, et je veux traiter Jacques comme mon frère, au moins pendant une seconde. Je lui dirai le mot qui résume toute amitié et toute parenté, et ce mot sans paroles, c'est un baiser. Comprenez-vous, Jacques? et me blâmez-vous, mon père?

— Vous avez raison, ma fille chérie, répondit M. Butler; votre âme est différente de celle des autres! Allez, mon cher Jacques, et à revoir! Vous pourrez dire à votre femme que vous avez été béni par une sainte, car, voyez-vous, cette fille a vingt et un ans, et, sauf mon fils et moi, elle n'avait jamais embrassé aucun homme. Elle n'a pas voulu se marier, afin de rester la mère de son frère. Vous avez donc reçu son premier baiser, et c'est celui de la charité chrétienne.

— Que cela vous porte bonheur, bonne demoiselle! dis-je à Love; puissiez-vous vous raviser et trouver un bon mari plus beau que moi, que vous embrasserez avec moins de charité et plus de plaisir!

— Il a de l'esprit, dit en anglais Love à M. Butler, pendant que, pour les écouter, je me débarrassais lentement des objets contenus dans la sacoche de Hope.

— Et puis, répondit M. Butler en souriant, il ressemble à quelqu'un que nous connaissons!

Hope arriva avec le médecin des bains, qui constata une simple entorse, prescrivit le repos pour quelques jours, et permit tout au

plus les promenades *en fauteuil* après quarante-huit heures d'immobilité absolue.

Mêlé aux domestiques dans le corridor, j'entendis que j'étais condamné à passer quarante-huit heures sans revoir Love, à moins que je ne vinsse à bout de trouver un prétexte pour rester dans l'hôtel, et j'y cherchais déjà avec François une occupation de scieur de bûches ou de commissionnaire, quand M. Butler prit le rôle de la providence de mes amours. Il me rappela pour me charger de lui rapporter le lendemain une certaine plante qu'il avait trouvée défleurie sur la montagne *Charbonnière*, et que je lui avais dit avoir vue ailleurs.

Je fus inquiet toute la nuit, non pas tant de l'accident arrivé à Love que de celui qui pouvait se produire dans la santé de son frère. Il avait fait un grand effort sur lui-même après une petite crise nerveuse dont j'avais été témoin. La chute de sa sœur avait fait diversion à ses pensées, mais quand le pauvre enfant se retrouverait vis-à-vis de lui-même, ne serait-il pas repris, comme autrefois, d'un de ces bizarres accès de fièvre qui avaient fait craindre pour sa vie ou pour sa raison?

Je me relevai à minuit, et j'allai, dans les ténèbres, errer autour de l'hôtel, écoutant les moindres bruits, et m'attendant toujours à surprendre quelque mouvement insolite dans le service.

Tout fut tranquille : à la pointe du jour, une fenêtre s'ouvrit, et je reconnus le jeune garçon aspirant l'air frais de la première aube. Il me vit et m'appela à voix basse. — Est-ce que vous allez déjà chercher cette plante? me dit-il.

— Oui, monsieur; c'est de ce côté-ci de la vallée.

— Eh bien! attendez-moi. Je veux aller avec vous.

Quelques instans après, il sortit sans bruit de l'hôtel, et nous sortîmes ensemble du village. Hope était un peu pâle, mais sa figure était sereine, et il me traitait avec plus d'aménité que de coutume.

— Vous ne me donnez donc rien à porter? lui dis-je.

— Non, répondit-il, je n'ai besoin de rien. Je veux marcher ce matin pour marcher, voilà tout.

— Vous vous éveillez fièrement de bonne heure, on peut dire.

— Pas ordinairement; mais j'ai fort peu dormi cette nuit.

— Vous n'êtes pas malade au moins?

— Non, pas du tout. C'est l'effet de l'orage d'hier, pas autre chose.

— Et la demoiselle? vous ne savez pas si elle a dormi?

— Je suis entré plusieurs fois dans sa chambre sans la réveiller. Elle dormait bien.

La conversation tomba, quelque effort que je fisse pour la renouer. Nous gravîmes le ravin de la grande cascade, ascension assez pénible et même dangereuse pour les maladroits. Comme de coutume, Hope ne voulait pas être aidé; mais en deux ou trois endroits je le soutins malgré lui. Quand nous fûmes à la chute d'eau, je cherchai la plante, qui était rare à cause de la saison, et la trouvai pourtant assez vite. — Est-ce bien celle-là? dis-je à Hope en feignant d'hésiter à la reconnaître.

— C'est bien celle-là, répondit-il; vous avez bonne mémoire, Jacques, et vous êtes un excellent garçon, car vous avez porté ma sœur hier avec un courage et un soin dont j'avais besoin de vous remercier.

— Enfin, repris-je, je serais le meilleur des guides, si je n'avais pas l'entêtement de vouloir aider ceux qui n'aiment pas qu'on les touche? N'est-ce pas, monsieur, que c'est comme je dis?

— Eh bien! mon ami, répondit-il en souriant, c'est la vérité. Votre seul défaut est d'être trop prudent.

— Eh! monsieur, si François avait été à son poste hier, votre sœur ne serait pas pour quarante-huit heures à s'ennuyer dans son lit! Et pourtant elle marche très adroitement, la demoiselle.

— C'est vrai; mais on peut se casser la jambe sans sortir de sa chambre.

— C'est encore vrai; mais il n'y a pourtant pas tant de chances pour ça que dans l'endroit où nous sommes. Voyez! si vous vous oubliez un peu, vous allez faire un saut de quatre-vingts ou cent pieds.

— Ça m'est égal, Jacques; je ne tiens pas tant à ma vie qu'à ma liberté, et si vous voulez faire un marché avec moi, je vous donnerai, pour me laisser tranquille une fois pour toutes, autant qu'on vous donne pour me surveiller. Cela vous va-t-il?

— Non, monsieur, ça ne me va pas.

— Comment, vous refusez? Savez-vous ce que vous refusez?

— Je refuserais mille francs par heure. Un guide est un guide, monsieur. Il a son honneur comme un autre homme; ce qui lui est commandé par des parens, il doit le faire.

— Ainsi vous avez ce point d'honneur dans votre état, et s'il me passait par la tête de descendre en courant ce que nous venons de monter, vous m'en empêcheriez?

— Oui, monsieur, et de force, répondis-je avec une décision qui l'étonna.

Hope Butler était Anglais jusqu'au fond des os. L'idée du devoir avait beaucoup d'ascendant sur lui. Dès ce moment, il changea de manières avec moi, et, abjurant toute morgue, il me traita avec la

même familiarité cosmopolite que son père. — Allons, vous avez là une obstination estimable, dit-il, et je cède. Seulement touchez-moi légèrement, je suis maigre et douillet malgré moi.

— Un bon guide, répliquai-je, doit avoir des mains de fer doublées de coton. Votre sœur vous a-t-elle dit que je lui eusse fait du mal?

— Ma sœur se loue beaucoup de vous, et elle m'a même dit qu'elle vous avait embrassé pour vous remercier. Cela a dû vous étonner, Jacques; mais il faut que vous sachiez que c'est une coutume dans notre pays, quand une femme se laisse porter par un homme, fût-elle reine et fût-il simple matelot.

— Je ne savais pas ça, répondis-je en riant du mensonge ingénieux de Hope : votre sœur me l'avait expliqué autrement; mais soyez tranquille, je n'en suis pas plus fier.

Hope, tout à fait rassuré, se prit alors d'une confiance extraordinaire en mon bon sens et en ma discrétion. — Jacques, me dit-il après avoir un peu réfléchi aux questions qu'il voulait m'adresser, vous avez connu particulièrement ce jeune comte de La Roche à qui j'ai écrit hier?

— Oui, monsieur.

— Il était aimé dans son entourage?

— Oui, monsieur, il n'était pas méchant ni avare.

— Cela, je le sais. On m'a toujours dit du bien de lui... Et on a dit aussi qu'il avait eu de grands chagrins.

— Oui, à cause d'une demoiselle qui n'a pas voulu de lui. Tout le pays a su ça.

— Et le nom de cette demoiselle?

— Si je comprends un peu ce que je vois et ce que j'entends, j'ai dans l'idée que c'est la demoiselle votre sœur.

— Pourquoi avez-vous cette idée?

— Parce que j'ai su dans le temps, du moins on disait ça, que la demoiselle était Anglaise, et qu'elle avait un petit frère qui ne voulait pas la laisser marier.

— Et vous en concluez que ce petit frère, c'est moi?

— Oui, monsieur, à moins que la chose ne vous fâche. Vous sentez que ça m'est égal, à moi, ces affaires-là!

— La chose me chagrine, Jacques; mais, comme c'est la vérité, elle ne me fâche pas. Je sais que j'ai eu tort. Que feriez-vous à ma place pour réparer une pareille faute?

— J'écrirais une lettre au jeune homme pour le faire revenir; mais c'est peut-être pourquoi vous avez écrit hier, et vous avez bien fait.

— Et croyez-vous que le jeune homme reviendra?

— Ah! qui peut savoir? S'il croyait que votre sœur se souvient de lui! mais votre sœur doit bien l'avoir oublié?

— Je l'ignore. Avant de le lui demander sérieusement, il me faudrait savoir ce que pense ce M. de La Roche, et, s'il revient, je le saurai.

— Prenez garde de le faire revenir pour rien. Si votre sœur ne veut point de lui, il est capable d'en devenir fou, comme il l'a déjà été.

— Il a été fou? Je ne le savais pas!

— C'est une manière de dire; mais pendant que vous étiez malade, à ce qu'il paraît, dans ce temps-là, lui, il se cassait la tête contre les arbres. Il était si triste et si défait que ça fendait le cœur de le voir. Enfin vous pouvez vous vanter d'avoir quasiment tué un homme!

— Eh bien! voilà ce que je ne comprends pas! s'écria Hope très agité. On peut aimer une mère, une sœur à ce point-là; mais une fille que l'on connaît à peine,... de quel droit vouloir l'enlever à sa famille quand on est un nouveau-venu dans sa vie, un étranger pour elle?

— Attendez peut-être un an ou deux seulement, mon jeune monsieur, et vous comprendrez que c'est comme ça, et pas autrement, l'amour!

Hope mit son visage dans ses mains, et s'absorba dans le rêve de l'inconnu.

XXIII.

J'avais interrogé une corde qui devait rester muette. Hope n'était pas destiné à connaître les passions, et il est à remarquer que les êtres trop aimés dès leur enfance ont rarement par la suite l'initiative et la puissance morale des grandes affections. Ce jeune homme aimait sa sœur avec une sorte de jalousie passionnée, il est vrai; mais c'est pour le besoin qu'il avait d'elle, de sa société assidue, de ses soins délicats et de ses incessantes prévenances. Il y avait un immense égoïsme dans ce cœur de frère. J'eus assez d'adresse pour en sonder tous les replis, sans me départir de mon air de bonhomie insouciante, et en lui posant des problèmes naïfs. Il ne s'aperçut pas que je le confessais en ayant l'air de le consulter. Je trouvai en lui un grand fonds de personnalité, un continuel premier mouvement qui lui faisait tout rapporter à lui-même, et de vagues désirs de jeunesse combattus par la méfiance envers les femmes. Il les considérait comme des êtres frivoles et dépravés. Son orgueilleuse austérité dominait déjà la révolte des sens, et il était facile de voir que, con-

sidérant Love comme une exception, il souffrait de l'idée qu'elle pût descendre aux soins de la famille comme une femme ordinaire. Pourtant, quand je lui fis observer que cette grande intelligence ne dédaignait pas de le servir et de le soigner, ce qui était sans doute fort heureux pour lui, il ne sut que répondre et se mordit les lèvres.

Heureusement pour cette jeune âme, incomplétement épanouie dans la trop douce atmosphère de la *gâterie*, il y avait en elle, ainsi que je l'avais déjà remarqué la veille, un très noble développement de l'idée du devoir. L'enfant, à défaut des gracieuses sensibilités de l'adolescence, avait des principes au-dessus de son âge, et quand il avait réfléchi, pour peu que l'on essayât d'éclairer son jugement, il revenait à sa logique tout anglaise, qui était de respecter la liberté des autres pour faire respecter la sienne propre.

Tout en l'amenant à faire devant moi, espèce de borne intelligente dont il ne se défiait plus, son examen de conscience, je comparais intérieurement son adolescence avec la mienne. Émancipé, comme lui, de toute contrainte par une mère absorbée dans ses larmes secrètes autant que M. Butler l'était dans ses chères études, il m'avait manqué, comme à lui, de sentir l'autorité identifiée avec la tendresse; mais, comme la tendresse de ma mère n'était pas démonstrative, je n'avais pas senti comme lui à toute heure combien j'étais aimé, et j'avais éprouvé le besoin impérieux de l'être ardemment par un cœur plus vivant et plus jeune. Cela m'avait peut-être rendu aussi injuste et aussi exigeant envers Love que l'avait été Hope par suite de besoins contraires. Il avait toujours eu sa tendresse; il n'avait pas voulu la partager, parce qu'il n'en concevait aucune autre. Tous deux, nous la voulions tout entière, et la pauvre Love, ne sachant à qui se donner, ne s'était donnée à personne; victime de deux égoïsmes, elle était peut-être devenue égoïste à son tour, en demandant au repos de l'âme et à la sécurité de l'indépendance un bonheur que nous n'avions pas su lui créer.

En résumé, je jugeai Hope parfaitement sain d'esprit et de corps, comme il l'était en effet, et je vis que les seules dispositions inquiétantes à mon égard étaient désormais celles de Love.

Il y avait des momens où je m'imaginais qu'elle m'avait parfaitement reconnu dès le premier jour, et que le baiser de la veille n'était pas l'excentricité d'un cœur charitable ou l'aberration d'une idéale chasteté. Un indifférent eût peut-être préféré ces dernières interprétations pour la gloire de son étrange et angélique caractère; mais moi, amoureux fou, j'eusse préféré l'emportement spontané de l'amour.

Je redevenais humble et accablé en regardant mes mains brunies, déjà dures et gercées par l'absence de soins, mon affreux déguise-

ment, ma laideur relative et volontaire. Et tout à coup je me surprenais ivre de joie, en me persuadant qu'elle pouvait m'aimer encore tel que je me montrais à elle.

Quand je rapportai la plante à M. Butler, il était encore de bonne heure, et sa fille n'était pas éveillée. Nous ne devions pas faire de promenade. On voulait tenir compagnie à la pauvre recluse. On donnait *campo* aux guides. Je pensai qu'un peu d'importunité pour me rendre utile ou agréable quand même me laisserait un grand caractère de vraisemblance, et, cherchant un moyen de me faire rouvrir la porte de l'appartement, j'imaginai de mettre en tête des domestiques anglais de M. Butler une promenade pour leur propre compte. M. Butler ne les emmenait jamais avec lui, et, comme ils étaient préposés à la garde des chevaux et des effets, ils sortaient peu et se gorgeaient de thé et de rhum pour tuer le temps. François, après avoir excité leurs esprits flegmatiques, alla trouver M. Butler pour lui remontrer que ces pauvres garçons avaient bien envie de courir un peu, et que l'occasion était bonne, puisque, forcés nous-mêmes de ne pas sortir ce jour-là, nous pouvions, lui et moi, nous charger du soin des chevaux, et même du service des personnes, si toutefois nous n'étions pas trop désagréables à nos voyageurs. L'excellent Butler accepta d'emblée avec les bonnes paroles qu'il aimait à dire, et qu'il disait sans banalité de bienveillance. Les deux valets prirent la clé des champs. Le beau-père de François se chargea de les mener bien loin, François fut installé à l'écurie, et moi dans l'antichambre de l'appartement des Butler, avec la douce injonction de ne pas m'endormir assez profondément pour ne pas entendre la sonnette.

Toutes choses arrangées ainsi, M. Butler et son fils descendirent pour déjeuner, et Love resta sous ma garde. Il est vrai qu'une femme de la maison se tenait dans sa chambre pour l'aider à sa toilette. Quand cette toilette fut terminée, la servante ouvrit toutes les portes de l'appartement, et je vis Love, en peignoir blanc et en jupe rose, étendue sur une chaise longue, avec une table à côté d'elle, et sur cette table des livres, des plantes, des cailloux, des albums et des boîtes à insectes. Elle rangeait et choisissait des échantillons de laves, et je l'entendis les briser et les équarrir avec le marteau du minéralogiste. Cette tranquillité d'occupations et le bruit sec de ce marteau d'acier dans ses petites mains adroites et fortes me portèrent sur les nerfs.

— Va, lui disais-je en moi-même, passionne-toi pour des pierres, cela est bien dans ta nature, et tu pourrais frapper ainsi sur ton cœur sans crainte de l'entamer!

L'impatience devint si vive que je me levai, et parlant à la ser-

vante à travers le petit salon qui me séparait de la chambre de Love : — Marguerite, lui criai-je, vous ne devriez pas laisser la demoiselle se fatiguer comme ça. Apportez-moi donc ces cailloux, c'est mon affaire de les casser !

— C'est donc Jacques qui est là? dit Love à la servante. Par quel hasard? Que veut-il? — Et, sans attendre la réponse, elle m'appela. — Venez, mon bon Jacques, cria-t-elle, venez me dire bonjour. — Et quand je fus près d'elle, m'informant de son état : — Je vais très bien, grâce à vous, reprit-elle. N'ayant point fait un pas, je n'ai pas empiré le mal, et j'espère que ce sera bientôt fini. Et vous? cela vous fait un jour ou deux de repos que vous ne devez pas regretter : vous devez en avoir besoin. Nous sommes de terribles marcheurs, n'est-il pas vrai? et encore plus désagréables quand nous nous cassons les jambes !

Puis, comme je répondais selon les convenances de mon rôle, elle me regarda attentivement. J'avais eu le courage de laisser ma barbe longue, mes ongles noirs et mon sordide gilet de velours avec les manches de laine tricotée et la ceinture en corde. Je crus qu'elle tâchait de retrouver l'homme élégant et soigné d'autrefois sous cette carapace; mais le résultat de cet examen fut d'une prosaïque bonté. — Je vois, dit-elle, qu'en tout temps vous portez des vêtemens chauds. C'est bien vu dans un climat si capricieux; mais cela doit vous coûter assez cher. Je veux vous donner deux beaux gilets de flanelle rouge que j'ai là et dont mon père n'a pas besoin. Il en a plus qu'il ne lui en faut pour le voyage. Marguerite, fouillez, je vous prie, dans cette malle; vous trouverez cela tout au fond. — Et quand elle eut les camisoles dans les mains, comme je refusais de les prendre : — Vous ne pouvez pas dire non, reprit-elle; c'est moi qui les ai cousues moi-même, parce que mon père est très délicat et trouve que personne ne lui fait comme moi des coutures douces et plates. Voyez, ajouta-t-elle avec une importance enfantine, et comme si elle eût parlé à un enfant, c'est très joli, ces coutures brodées en soie blanche sur la laine rouge. Si vos camarades se moquent de vous, vous leur direz que c'est la mode.

Mais tout en babillant avec moi d'un ton de bonne maîtresse, elle reprit son marteau et ses laves. Je les lui ôtai des mains sans façon, à son grand étonnement. — Demoiselle, lui dis-je, il ne faut pas frapper ainsi; ça vous répond dans votre pied malade. Laissez-moi faire. Est-ce qu'un bon guide ne sait pas échantillonner pour les amateurs et les savans?

— Si vous savez, à la bonne heure! mais prenez bien garde de briser les petits morceaux de feldspath qui sont pris dans le basalte.

— Faites excuse, demoiselle, ça n'est pas du feldspath, répon-

dis-je en ouvrant l'échantillon avec le marteau, ce sont des cristaux de péridot. Voyez!

— Tiens! vous avez raison. Vous savez donc un peu de minéralogie?

— Sans doute! quand on conduit des gens qui savent, on finit par apprendre. — Et je me mis à parler minéralogie avec elle en estropiant à dessein quelques noms, mais ne me défendant pas de la coquetterie de lui montrer mon savoir.

Elle m'en fit compliment, surtout quand je relevai quelques erreurs de sa part; mais tout à coup je m'avisai que ces erreurs étaient trop grosses pour n'être pas volontaires, et je me demandai si elle ne me faisait pas subir un examen à moi, Jean de La Roche, pour s'assurer des progrès que j'avais pu faire. Pour changer d'objet, j'allai lui chercher dans l'antichambre un gros bouquet de méniantbe que j'avais ramassé à son intention dans ma promenade du matin.

Elle fit une exclamation de joie et de surprise en voyant en grosse gerbe cette ravissante petite fleur, rare au pays, abondante seulement dans une certaine prairie baignée à point d'eau courante auprès du village. — Vraiment, vous avez du goût d'avoir songé à cueillir ça! s'écria-t-elle, et vous me faites là un vrai cadeau. J'aime tant les fleurs vivantes!

Elle se fit donner un vase rempli d'eau et y mit toute la gerbe, qu'elle voulut garder auprès d'elle sur la table pour la contempler à tout instant. Cet amour naïf de la nature me frappait en elle. La science n'avait rien desséché dans son âme ouverte à toute beauté, rien appauvri dans son œil d'artiste, aussi prompt à embrasser l'ensemble harmonieux des grandes choses que patient à poursuivre l'intérêt des détails microscopiques.

— Vous pouvez, lui dis-je, garder cette fleur aussi fraîche dans l'eau qu'elle l'est dans la prairie, pendant huit jours au moins. Il est vrai que dans huit jours vous ne serez peut-être plus ici!

— J'espère bien que nous y serons encore, répliqua-t-elle. Je m'y trouve si heureuse! Je prie pour que les orages ne finissent pas, et qu'il n'arrive pas de voyageurs.

— Dame! si vous ne voulez pas qu'il en arrive,... on pourrait effondrer le chemin et faire verser les chaises de poste!

— Vraiment, Jacques? vous assassineriez un peu sur les chemins pour me faire plaisir?

— Elle me reconnaît, m'écriai-je en moi-même, car voilà que je lui parle d'amour, et, Dieu me pardonne, elle se permet enfin d'être un peu coquette! — Mais tout aussitôt mon illusion tomba, car elle ajouta d'un ton moqueur : — Mon brave homme, c'est pousser trop loin le dévouement du guide modèle.

Et comme son père et son frère entraient dans sa chambre, elle leur dit gaiement en anglais : — Vous voyez, je cause avec Jacques. Décidément il n'est pas assez paysan pour moi, et il a l'esprit faussé. J'ai mal placé mes affections!

XXIV.

Je me retirai furieux dans l'antichambre, et on renvoya la servante. M. Butler et son fils s'installèrent dans la chambre de Love, et pendant deux ou trois heures ils travaillèrent ensemble avec une désespérante tranquillité. J'étais sur des charbons ardens, et j'essayais en vain de lire à la dérobée les journaux du matin, que j'allai sans bruit prendre dans le salon qui nous séparait; mais j'étais en quelque sorte identifié avec mon personnage, et je ne savais plus lire. Que m'importait d'ailleurs ce monde des faits européens auquel j'avais cru devoir m'intéresser vivement après des années de lointaine absence? La république venait d'être proclamée, je le savais et ne le comprenais pas, n'ayant suivi qu'à bâtons rompus, et longtemps après coup, la marche des événemens et la transition des idées. Il n'y avait pour moi qu'un intérêt au monde, celui de savoir si j'étais aimé ou méprisé par cette femme. Mes pareils devaient se désespérer, se croire sous le couteau de la guillotine. Je ne partageais pas leurs terreurs. Il m'eût suffi des réflexions que j'entendais sortir de la bouche de M. Butler, parlant liberté et tolérance avec ses enfans, pour augurer que les faits accomplis n'entraînaient pas la perte des biens et des personnes ; mais il en eût été autrement que je n'eusse pris aucun souci de ma fortune et de ma vie. Le monde n'existait pas pour moi si Love ne m'aimait pas, et comme le plus souvent j'étais désespéré sous ce rapport, j'eusse regardé une sentence de bannissement comme une chose indifférente, et peut-être une sentence de mort comme un bienfait.

A chaque instant, je me levais pour fuir le leurre de cet amour impossible. — Que fais-je ici? me disais-je; à quoi bon cette comédie que je joue, et dont elle est peut-être moins dupe que moi-même? Me voilà, ayant tout accepté d'elle et pour elle, des chagrins sans remède, l'exil et jusqu'à la servitude, tout cela pour m'entendre dire que je ne peux pas être pris au sérieux, même sous l'habit d'un paysan!

Le médecin vint faire sa visite, après quoi M. Butler me rappela. — Jacques, me dit-il, il est permis à ma fille de sortir demain *en fauteuil*. Il faut vous charger, mon ami, de trouver quatre porteurs pour demain.

— Il n'en faut que trois, répondis-je, je serai le quatrième.

— Allons donc! est-ce que vous savez porter? me demanda Love avec un étonnement qui me fit l'effet d'une ironie atroce.

— Je croyais savoir! lui répondis-je d'un ton de reproche.

— Vous savez porter les blessés sur vos bras, je ne peux pas en douter sans ingratitude; mais porter en promenade, c'est autre chose, ce n'est pas l'affaire d'un quart d'heure, et c'est trop fatigant.

— Eh bien! je chercherai un homme plus fort, plus adroit et plus dévoué, répondis-je avec amertume.

— Vous voyez comme il est susceptible! dit Love à son frère et à son père; on ne peut pas lui parler comme à un autre guide.

— Il a de l'amour-propre, c'est son droit, répondit Hope toujours en anglais. C'est un guide excellent et un très honnête homme, je vous en réponds.

— Vraiment? je croyais que vous ne pouviez pas le souffrir, celui-là?

— Pardon! j'ai changé de sentiment. Il me convient tout à fait.

— Eh bien! qu'il porte ou ne porte pas, il viendra avec nous, dit M. Butler, et il me donna ses ordres pour le lendemain, en me laissant le soin de tout faire pour le mieux. — Allez tout de suite, ajouta-t-il. Vous reviendrez ici. Si nous avons besoin de quelque chose, nous appellerons Marguerite.

Je fis vite la commission. Quand je revins, je trouvai M. Butler seul avec sa fille, fort préoccupé, me regardant fixement et me répondant tout à contre-sens. Je fus saisi d'une grande frayeur. Sans doute on avait interrogé Marguerite sur mon compte, et comme j'avais négligé de la mettre dans mes intérêts, elle avait dû dire qu'elle ne m'avait jamais vu au Mont-Dore, ou qu'il y avait si longtemps qu'elle ne s'en souvenait plus; mais mon malaise fut dissipé par le prompt retour du sans-façon paternel de M. Butler.

— Nous n'avons pas encore fixé le but de la promenade et l'heure du départ, me dit-il. Asseyez-vous par là, Jacques, dans le salon; ma fille vient de me dire que vous étiez minéralogiste. Si je l'avais su plus tôt, cela m'eût fait plaisir, car elle dit que vous en savez plus long que les guides ordinaires, et votre modestie, chose encore plus rare chez vos confrères, m'a empêché de vous apprécier. Je vous demande maintenant de mettre vos connaissances à notre service. Voici ce que je veux faire. Un de mes amis m'a demandé une petite collection des roches de l'Auvergne, et je veux lui envoyer cela en Angleterre. Nous avons là toute la minéralogie des monts Dore. Ayez l'obligeance de tailler les spécimens de manière à ce qu'ils tiennent dans les compartimens de cette boîte. Ma fille pense que

vous pourrez bien les classer par époques géologiques. D'ailleurs, si vous êtes embarrassé, nous sommes là pour vous aider.

J'obéis, et, en sortant de la chambre, je regardai Love attentivement. Il me sembla qu'elle avait pleuré. Dans tous les cas, elle avait eu avec son père une explication, car elle était fort animée, et, tout en cassant et rangeant mes minéraux, je les entendis reprendre un entretien assez suivi; mais le bruit que j'étais forcé de faire et le soin qu'ils avaient de parler à voix basse m'empêchèrent de rien saisir. Pourquoi ne parlaient-ils pas tout haut devant moi comme à l'ordinaire? devinaient-ils que je les comprenais? Il est vrai que Hope, travaillant dans sa chambre, n'était séparé d'eux que par une cloison, et ce pouvait être à cause de lui qu'ils prenaient cette précaution. Je n'en étais pas moins fort inquiet. Cette conférence, en quelque sorte secrète, n'était-elle pas le résultat nécessaire de celle qui avait eu lieu la veille à la Roche-Vendeix entre M. Butler et son fils? M. Butler n'avait-il pas déclaré qu'il interrogerait sa fille, et que, si elle avait persisté dans son affection pour Jean de La Roche, il s'efforcerait de renouer ce mariage, devenu possible par les nouvelles que j'avais données?

J'avais donc amené l'explosion de ma destinée en faisant savoir à Love et à son père que je n'étais ni mort ni marié, et je ne devais pas m'étonner que dès lors la leur fût remise en question. J'assistais à l'élaboration de ma sentence. Hope, jaloux de sa sœur, avait affirmé qu'elle me regrettait: il pouvait s'être trompé, comme se trompent toujours ceux qui sont jaloux par besoin de l'être; mais M. Butler voulait savoir à quoi s'en tenir, et Love subissait un interrogatoire, tendre sans doute, mais décisif. Je croyais pouvoir en être certain, aux intonations à la fois solennelles et dubitatives de la voix de M. Butler, lorsqu'elle s'élevait un peu; cependant Love répondait si bas que je ne pouvais rien deviner, en dépit des intervalles que je ménageais dans l'exercice de mon marteau.

Au bout d'une demi-heure de ce supplice, je vis M. Butler se lever, embrasser sa fille et passer dans la chambre de Hope, probablement pour lui rendre compte de ce qu'il venait d'apprendre. Je restais seul avec Love. Je n'y pus tenir. Décidé à savoir mon sort, j'entrai dans sa chambre; mais son sourire de bienveillance protectrice me troubla. Si elle jouait un rôle, elle le jouait bien. — Que voulez-vous, Jacques? me dit-elle du ton dont elle aurait dit aux vaches de la montagne : Je n'ai pas de sel à vous donner, mes pauvres bêtes!

Je la consultai sur le classement des minéraux dans la boîte, et, comme je lui présentais à tout hasard un échantillon, elle le regarda avec la loupe. — Voilà un admirable morceau, me dit-elle.

Avez-vous remarqué, Jacques, comme il y a de petits fragmens qui représentent une grande roche avec ses arêtes, ses cavernes et ses cristallisations? Oui, oui, vous devez avoir remarqué cela, vous qui avez l'œil à ces choses.

— Il est tout simple que je l'aie remarqué, lui répondis-je en me remettant avec un dépit secret au diapason de sa tranquillité d'esprit; j'ai fait souvent l'état de casseur de pierres sur les chemins, et il faudrait être aveugle pour ne pas connaître des yeux ce que l'on manie du matin au soir; mais une chose m'étonne, c'est qu'une demoiselle comme vous s'en occupe tant et sache plutôt ce qu'il y a dans le cœur d'un rocher que ce qu'il peut y avoir dans celui d'un homme.

— Pourquoi dites-vous cela? me demanda-t-elle en me regardant avec surprise, mais sans inquiétude ni dédain. Est-ce parce que je n'ai pas compris votre chagrin à propos de l'indifférence prétendue de votre femme?

— Oui, justement, demoiselle, c'est à cause de ça!

— Eh bien! je vous répondrai, car vous avez de l'esprit, et vous me comprendrez. De même que cette petite pierre renferme tous les élémens dont se compose la grande roche dont elle est sortie, de même le cœur d'un homme ou d'une femme est un échantillon de tout le genre humain. Dans les pierres, il y a un fonds commun composé de quelques substances premières, qui se combinent à l'infini pour former ces différens minéraux auxquels on a donné trop de noms et dont on a fait trop de divisions, encore assez mal établies. On a fait un peu de même pour expliquer le cœur humain. On a embrouillé les choses au point que les gens qui s'aiment, comme votre femme et vous par exemple, ne se comprennent plus, et s'imaginent être deux personnes différentes ayant un secret impénétrable l'une pour l'autre. L'une s'étonne d'être aimée froidement, l'autre de ne pas être devinée dans ce que son amour a de pur et de fidèle: toutes deux se méconnaissent. Or ce qui vous arrive arrive à bien d'autres. Je sais des gens qui cherchent à se deviner, et qui se donnent un mal étonnant pour n'en pas venir à bout. C'est parce que, savans ou simples, nous en cherchons trop long dans le livre du bon Dieu. Si nous nous disions bien que nous sommes tous sortis de la même pâte comme les pierres du sein de la terre, nous reconnaîtrions que la différence des combinaisons est dans tout, et qu'elle est bonne, que c'est elle qui prouve justement que tout ne fait qu'un, et que cent ou cent mille manières de s'aimer et de s'entendre montrent qu'il y a une grande et seule loi, qui est de s'entendre et de s'aimer. C'est par l'étude des pierres, des plantes, et de tout ce qui est dans la nature, que je me suis fait cette tranquillité-là, mon

brave homme, et si j'étais à votre place, si j'avais une grande passion dans le cœur, je tâcherais de me contenter d'une amitié tendre et forte comme celle que votre femme a probablement pour vous.

Le discours à la fois élevé et naïf de Love me laissa muet quelques instans. Était-ce une prédication chrétienne donnée charitablement, en temps de république socialiste, à un prolétaire raisonneur? Cela me paraissait d'autant plus probable qu'à cette époque on vit pendant un moment, fort court à la vérité, mais fort intéressant, une apparence d'entente cordiale extraordinaire entre le peuple, la bourgeoisie et même la noblesse. Feinte ou sincère, cette entente sembla devoir modifier essentiellement les mœurs. Les cœurs généreux et romanesques purent y croire; pour tous ceux qui ne se jetèrent pas dans les luttes de parti et dans les questions de personnes, il y eut comme une ère nouvelle dans les relations, et les philosophes calmes et observateurs de la trempe de M. Butler et de sa fille durent en faire un sujet d'études et y prendre un intérêt de curiosité. Chez ceux-là, il y avait une réelle bienveillance et le désir beaucoup plus que la crainte de l'égalité. On faisait, pour ainsi dire, connaissance avec le peuple affranchi, car c'était un peuple nouveau, et qui ne se connaissait pas encore lui-même. Le peuple aussi interrogeait naïvement ses maîtres de la veille; on cherchait à se pénétrer mutuellement avec un reste de méfiance mêlé à un besoin d'abandon. Tel était du moins l'état de nos provinces à cette époque pour les personnes de bonne foi et de bonne volonté. Je ne parle pas des autres.

XXV.

Il n'y avait donc pas, dans l'intérêt que Love m'accordait, une trop grande invraisemblance, et cependant j'y sentais une allusion si directe à notre situation mutuelle que je restais tremblant et éperdu, prêt à jeter le masque, prêt à le remettre, et ne sachant que résoudre.

— Vous direz tout ce que vous voudrez, repris-je; mais dans les différences il y a du meilleur et du pire, du calcaire grossier qui n'est ni beau ni bon, et que vous ne regardez seulement pas, et du beau granite rempli de petits grenats et de cristaux fins qui brillent. Vous examinez ça curieusement, et vous êtes contente d'y trouver tant de choses qui font qu'une pierre dure est une bonne pierre, et qu'une pierre molle est une pierre si l'on veut. Eh bien! je vous dis, moi, que c'est la même chose pour les humains. Il y a des cœurs tout en diamant où le soleil se joue quand on l'y fait entrer, et il y en a d'autres tout en poussière grise où il fait toujours nuit.

— C'est-à-dire, reprit Love en souriant avec une apparence de moquerie, que votre cœur est une pierre précieuse, et celui de la femme que vous aimez un peu de fange durcie? Eh bien! je commence à croire que vous ne l'aimez pas du tout, et que vous ne pensez qu'à vous estimer et à vous admirer vous-même. Peut-être que cette pauvre femme devine, au fond de votre grand amour pour elle, une espèce de mépris qui provient de votre orgueil. Vous vous êtes dit : « Ma manière d'aimer est la seule bonne, et cette femme-là qui aime autrement n'a pas de cœur. » Dès lors, moi, je me demande comment vous osez vous vanter d'aimer si fort et si bien la femme dont vous faites si peu de cas.

La leçon était nette. Je l'emportai pour la commenter dans mon cœur, car M. Butler venait de rentrer et recommençait à parler bas avec sa fille. Je retournai à mes cailloux, mais je ne pus continuer le moindre travail. J'étais hors de moi et comme épouvanté de l'idée que Love avait mise sous mes yeux. Était-ce donc moi que j'aimais en elle? Avais-je caressé ma blessure au point de l'adorer et de me faire un mérite et une gloire de ma faiblesse et de ma souffrance? N'y avait-il pas en moi une sorte de rage, peut-être une sorte de haine contre cette femme devenue insensible à force de s'exercer à dompter la douleur? Je la sentais plus forte que moi, et j'en étais comme offensé et indigné. Peut-être même n'étais-je aussi acharné à sa poursuite que par besoin de me venger d'elle en lui faisant souffrir un jour tout ce que j'avais souffert. Qui sait si, du moment où je me sentirais ardemment aimé, je ne me trouverais pas tout à coup désillusionné et lassé par l'excès et la durée de la lutte?

Tout cela était à craindre, car c'est là la marche ordinaire des passions, et j'étais profondément humilié de penser que, depuis cinq ans, j'étais peut-être ma propre dupe en me croyant embrasé d'un sentiment sublime, tandis que je n'étais que dévoré par un sauvage besoin de vengeance et de domination. J'attendais avec impatience le retour des domestiques de M. Butler. Aussitôt qu'ils reparurent, je m'enfuis au fond de la montagne, en proie au sombre problème qui m'agitait. Love avait mis le doigt sur la plaie, et si mon âme malade n'était pas perdue, du moins elle était menacée sérieusement, car j'essayais en vain de me calmer. J'étais en colère contre elle, et je brisais les arbustes qui me tombaient sous la main en me figurant briser mon idole avec un amer soulagement.

Comme j'errais au hasard depuis deux heures, je me trouvai à l'improviste sur la route de Clermont, et je vis venir à ma rencontre un personnage déhanché, tout habillé de gris et monté sur un cheval de louage que suivait une espèce de guide. Je m'arrêtai court en reconnaissant Junius Black.

— Mon ami, s'écria-t-il en m'apercevant, approchez, approchez, je vous prie, et dites-moi dans quel hôtel du Mont-Dore est descendue la famille Butler,... une famille anglaise qui doit être ici depuis huit jours?

Je nommai l'hôtel sans daigner prendre la peine de changer mon accent. Si quelqu'un était incapable de me reconnaître, ce devait être M. Black.

Mais il se trouva que la chose la plus inattendue était précisément celle qui m'attendait. M. Black avait une mémoire fabuleuse et le sens de l'observation des lignes et des physionomies. Il me remercia de mon renseignement en levant son chapeau et en me disant : — Mille pardons, monsieur le comte; je ne vous savais pas de retour en France, et je ne vous reconnaissais pas à première vue.

J'étais las de dissimuler, et j'étais d'ailleurs dans un paroxysme de totale désespérance. Je lui demandai de ses nouvelles, et lui témoignai combien j'étais surpris de sa pénétration.

— Mon Dieu! me dit-il en mettant pied à terre, il y a comme cela en ce moment des personnes de votre caste qui se déguisent pour échapper à des dangers politiques imaginaires. Vous n'êtes pas, je pense, d'un caractère pusillanime; mais, venant de loin, vous avez peut-être cru trouver ici tout à feu et à sang.

— Non, monsieur, répondis-je, je n'ai pas cru cela, et je ne crains aucune chose en ce monde. Je me suis déguisé ainsi pour revoir miss Butler sans qu'elle me reconnût.

— Miss Butler? Pourquoi cela? grand Dieu! N'êtes-vous pas marié?

— Je n'ai jamais été marié, et je l'aime toujours, puisque je me suis fait paysan pour me mettre à son service.

— Oh! la singulière idée! s'écria M. Black en jetant la bride de son cheval à son guide et en descendant avec moi la profonde rampe qui s'abaisse sur la vallée. C'est romanesque cela, très-romanesque! Pas marié! je m'en doutais. Je n'y croyais pas, à votre mariage... Mais mademoiselle a fait comme moi, elle vous a reconnu tout de suite, n'est-il pas vrai?

— Si elle m'a reconnu, depuis huit jours que je suis auprès d'elle en qualité de guide, elle n'en a encore rien fait paraître, et je vous avertis, monsieur, que si vous me trahissez, vous me désobligerez particulièrement.

— Étrange, étrange, en vérité! C'est un roman!... Mais je n'entends rien à ces choses-là, moi, et je ne crois pas devoir m'y prêter, d'autant plus que mademoiselle doit savoir à quoi s'en tenir. Il est vrai que vous êtes changé, très-changé, et très-bien déguisé, j'en conviens : on jurerait d'un montagnard; mais enfin vous êtes vous, et non pas un autre. M. Butler aussi doit...

— Si M. Butler sait qui je suis, il n'y a pas longtemps, je vous en réponds. Quoi qu'il en soit, je vous demande le secret.

— Et moi, je ne vous promets rien. Je n'ai pas de raisons pour préférer votre satisfaction à la dignité de la famille.

— Et en outre vous avez pour moi une antipathie dont j'aurais dû redouter la clairvoyance.

— Vous vous trompez, monsieur, j'ai toujours fait grand cas de vous, et, sachant que vous avez voyagé, je suis certain que vous avez appris beaucoup de choses intéressantes. Miss Butler s'ennuie quelquefois, et son père serait heureux de la voir mariée. Vous seriez pour eux et pour nous tous une grande ressource. Oui, en vérité, vous pourriez continuer l'éducation du jeune homme, car cela dérange bien sa sœur de ses propres travaux, et moi, cela me distrait quelquefois des soins que je dois à la collection. Bref, je serais content que ce mariage pût se renouer, puisque miss Love y avait consenti autrefois, et que depuis elle a toujours refusé d'en contracter un autre... Mais que sais-je maintenant de ses intentions? Ceci ne doit pas vous fâcher, vous voyez que je ne mets pas en doute la pureté des vôtres.

— Je vous en remercie; mais vous ne devez pas me trahir, monsieur Black, je vais vous le prouver. Miss Butler n'a pas pour moi le sentiment auquel j'ai eu la folie d'aspirer. Je suis venu pour m'en convaincre, et je m'en vais. Jusque-là, n'ajoutez pas à mon chagrin l'humiliation d'être raillé. Voyons; si, comme je le crois maintenant, vous êtes un excellent garçon, quel profit et quel plaisir trouverez-vous à cela?

— Aucun... Mais laissez-moi réfléchir; diable! laissez-moi réfléchir! Cela me paraît bien grave! Si mademoiselle découvre la vérité, que pensera-t-elle de ma complicité dans une pareille aventure?

— Et qui vous forcera de dire que vous m'avez reconnu avant elle?

— La vérité, monsieur, la vérité. Je ne sais pas mentir, moi, Junius Black; je n'ai jamais menti!

— Alors vous blâmez ce déguisement comme un mensonge?

— Un peu, oui, je l'avoue. Seulement je me dis : c'est l'amour, et je ne sais pas ce que l'amour ferait de moi, s'il s'emparait de ma cervelle. Cela n'est jamais arrivé, et j'espère bien que cela n'arrivera jamais; mais enfin je sais que l'amour fait faire des choses étranges, et c'est parce que je ne le connais pas que je ne puis juger de la dose de libre arbitre qu'il nous laisse. Quoi qu'il en soit, je ne vous promets rien, entendez-vous?

— Eh bien! faites ce que vous voudrez. Je pars. Adieu, monsieur

Black. Dites à miss Butler que j'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir,... ou plutôt ne lui dites rien. Elle n'entendra plus jamais parler de moi. Adieu!

M. Black, qui était réellement un homme sensible et naïf sous sa froide enveloppe, m'arrêta en me prenant par le bras avec une touchante gaucherie.

— Non, mon cher ami, non! s'écria-t-il ingénument, vous ne vous en irez pas comme ça, quand je sais, moi, ou quand je me persuade du moins que mademoiselle... Ma foi, je lâche le mot, j'ai toujours cru m'apercevoir que miss Love ne se consolait pas de votre absence, et si vous partez encore, Dieu sait si elle ne négligera pas la science, si elle ne deviendra pas triste, malade! Enfin, monsieur, vous ne partirez pas, et fallût-il vous promettre... tenez! je ferai tout ce que vous voudrez, et s'il vous faut ma parole, je vous la donne.

Ce bon mouvement de Junius fondit mon pauvre cœur froissé et trop longtemps solitaire. Je ne pus retenir mes larmes, et toute force m'abandonna.

J'attendrissais M. Black, mais je le dérangeais beaucoup, car il avait grande envie de regarder le pays autour de lui, et, tout en provoquant mes épanchemens, il m'interrompait pour me parler géologie. Enfin, voulant avoir raison de ma douleur et de mon découragement, il s'assit près de moi sur le bord du chemin, et me fit les questions les plus candides sur le sentiment qui me dominait à ce point, et dont il ne se faisait aucune idée juste. Quand il crut me comprendre : — Écoutez, me dit-il, je vois ce que c'est, vous l'avez aimée lorsqu'elle était encore une enfant. Vous qui étiez un jeune homme fait, ayant déjà usé et peut-être un peu abusé de la vie, vous exigiez que cette jeune fille si pure et si simple eût pour vous une passion effrénée, car il eût fallu cela pour la décider à risquer la vie de son frère, et c'eût été là une mauvaise passion, peu excusable dans un âge si tendre et avec l'éducation saine qu'elle avait reçue. Voilà ce que vous vouliez d'elle, j'en suis certain, et je me souviens de l'avoir compris le jour où je vous vis ensemble au cratère de Bar, tout en ayant l'air d'être aveugle... Mais il ne s'agit pas de cela. Suivez mon raisonnement. — Vous avez été trop exigeant et trop impatient, mon cher ami! Si, au lieu de vous brûler le sang et de vous épuiser l'esprit à désirer une solution alors impossible, vous eussiez su l'attendre; si vous eussiez pris confiance en *elle*, en Dieu, en vous-même, tout ce qui vous est arrivé aurait pu ne pas être. Vous ne seriez pas parti, vous eussiez espéré un an, deux ans peut-être; à l'heure qu'il est, vous seriez marié depuis trois ans avec elle, car il y a tout ce temps-là que le cher Hope est hors de danger. Songez

donc que votre départ était comme une rupture dont vous preniez l'initiative...

— Pardon! mon cher monsieur, m'écriai-je : les choses ne se sont point passées ainsi. C'est *elle* qui m'a rendu ma parole.

— Et pourquoi diable l'avez-vous reprise? Ne savez-vous pas que si on vous l'a rendue, c'est parce que votre mère avait provoqué cette décision pénible? N'avait-elle pas écrit à M. Butler pour le mettre au pied du mur, en lui disant que vous dépérissiez, et qu'il vaudrait beaucoup mieux pour vous n'avoir plus aucun espoir?... M. Butler me montra la lettre, et je fus d'avis qu'il fallait agir selon le désir de votre mère, puisqu'à cette époque Hope était fort malade, et qu'il n'était pas possible d'assigner un terme à sa maladie.

— On a beaucoup exagéré la maladie de Hope!

— Dites, monsieur, qu'on l'a beaucoup dissimulée! C'était une maladie nerveuse, et je vous dirai tout bas que, par momens, on a craint l'épilepsie. Or vous savez que l'on cache avec soin ce mal, qui peut réagir sur l'imagination de ceux qui entourent le malade, sur les jeunes sujets particulièrement. Aussi n'a-t-on jamais prononcé ce mot-là devant miss Love. Grâce au ciel, toute inquiétude est dissipée; mais sachez bien que, pendant que vous nous accusiez, nous n'étions pas sur des roses.

— Pourquoi m'avoir caché alors ce que vous m'avouez maintenant? Si au moins Love eût pris le soin d'adoucir mon désespoir par sa pitié; mais elle m'écrivait : *Soumettons-nous,* comme si c'eût été la chose la plus simple et la plus aisée!

— Love a ignoré votre désespoir. Elle a su que vous aviez du chagrin, mais nous lui avons caché avec soin l'excès de votre passion : n'était-elle pas assez à plaindre sans cela?

— Love n'a rien ignoré : je lui écrivais!

— Love n'a pas reçu vos lettres. M. Louandre les remettait à son père, qui les lui rendait sans les lire.

— Alors je vois qu'en effet elle a été moins cruelle pour moi que je ne le pensais. Peut-être n'ai-je le droit de lui adresser aucun reproche; il n'en est pas moins vrai qu'elle m'a oublié, et que dernièrement encore elle se félicitait d'avoir conservé sa liberté : on me l'a dit!

— Et on ne vous a peut-être pas trompé. Eh bien! quand cela serait? De quel droit exigiez-vous une douleur incurable quand vous quittiez la partie? Et qu'est-ce donc que votre amour, mon cher monsieur, si vous n'avez pas l'humilité de vous dire que miss Love était une personne au-dessus de tous et de vous-même? Si, par votre force morale et par la culture de votre intelligence, vous êtes devenu digne d'elle, n'est-il pas de votre devoir de chercher à vous

faire apprécier et chérir? Que diable! je ne suis amoureux d'aucune femme, moi, Dieu merci! mais si j'aspirais à une femme comme elle, je serais plus modeste que vous; je ne lui ferais pas un crime d'avoir passé cinq ans sans idolâtrer mes perfections. Je me dirais qu'apparemment j'en avais fort peu, ou que je n'ai pas su m'y prendre pour les faire goûter, et je ne serais pas effrayé de passer encore cinq ans à ses pieds dans l'espoir d'un bonheur que je tâcherais de mieux mériter.

Junius parlait avec tant d'animation qu'il me passa par la tête qu'il était amoureux de Love; mais à coup sûr il ne s'en doutait pas lui-même, car il continua à me retenir et à me prêcher jusqu'à ce qu'il me vît convaincu, résigné et repentant. Il avait mille fois raison, l'excellent jeune homme! Avec son bon sens pratique et sa rectitude de jugement, il me montrait la route que j'eusse dû suivre, et qu'il était temps de suivre encore. Sa réprimande se trouvait d'accord avec le reproche d'orgueil que Love m'avait adressé deux heures auparavant, et avec les remords qui m'avaient obsédé et rendu furieux contre moi-même et contre elle en même temps.

XXVI.

Quand j'eus conduit Junius jusqu'à la porte de l'hôtel, et après qu'il m'eut renouvelé sa promesse, je retournai dans la montagne. Je ne voulais et je ne pouvais donner aucun repos à mon corps avant d'avoir reconquis celui de l'âme. Les paroles de M. Black avaient essentiellement modifié mon émotion; mais j'étais accablé par sa raison plutôt que convaincu par ma conscience. Certes il était entré beaucoup d'orgueil dans mon amour, mais aussi l'on me demandait trop d'humilité, et je ne pouvais accepter l'état d'infériorité morale où l'on voulait me reléguer. Pour me punir de m'être cru trop grand en amour, on voulait me faire trop petit, et on semblait me prescrire de demander pardon pour avoir trop souffert et trop aimé!

Pourtant quelque chose de plus fort que ma révolte intérieure me criait que Love valait mieux que moi. Elle avait souffert sans se plaindre; elle avait sauvé son frère, et moi, j'avais laissé mourir ma mère!... Peut-être même avais-je hâté sa mort par mon impuissance à cacher mon désespoir. Ce remords m'avait souvent tenaillé le cœur, et, pour m'y soustraire, j'accusais Love d'avoir causé le mal en causant ma faute; mais cela était injuste, puisque Love ne m'avait jamais trahi, et la faute retombait sur moi seul.

Alors je retombais moi-même dans le découragement. Pouvait-elle m'aimer coupable et lâche? Si elle m'acceptait pour époux, ne

serait-ce pas par une tendresse pleine de pitié comme celle qu'elle vouait à son frère? M'était-il permis de prétendre à une passion que je n'étais pas digne d'inspirer? Et moi, pouvais-je accepter une pitié qui achèverait de m'avilir?

L'abattement fut tout le calme que je pus obtenir de ma passion. Je dormis de fatigue, et je fus réveillé à deux heures du matin par François, qui me demandait si, tout de bon, je voulais porter le fauteuil, vu qu'il était temps de se mettre en route. Les Butler voulaient voir le lever du soleil sur le Sancy.

— Pourquoi ne porterais-je pas le fauteuil aussi bien que les autres? lui répondis-je.

— Parce qu'il faut savoir. Diable! ce n'est pas un jeu, et, tout bon piéton que vous êtes, vous ne savez pas ce que c'est que d'être attelé à un brancard pour monter ou descendre à pic, sauter les torrens de pierre en pierre, traverser la neige aux endroits praticables, et cela avec tant d'ensemble que le camarade ne tombe pas sur un faux mouvement de vous; songez aussi au voyageur. Si vous tombez tout simplement, le fauteuil tombera sur ses quatre pieds, et il n'y aura pas grand mal; mais si vous roulez sans avoir pu défaire la bricole, adieu tout le monde. Pensez-y, monsieur, ne nous faites pas un malheur! Songez que la demoiselle va nous confier sa vie!

— C'est pour cela que je veux la porter, François. Je ne serais pas fâché d'avoir une fois sa vie dans mes mains. Partons!

Une heure après, nous étions en route. Love, assise commodément, avec un petit marchepied suspendu, traversait rapidement la verte et profonde vallée, blanchie par les vapeurs du matin. Il faisait très froid. Le terrain montait doucement. Les porteurs avaient peu de peine. Comme nous étions quatre, c'est-à-dire deux de rechange, je laissai partir les deux premiers en avant. Je ne voulais pas attirer encore l'attention de Love, et je suivais avec mon camarade de relais. Je désirais parler avec M. Black, qui venait à l'arrière-garde, ainsi que M. Butler, Hope, François et son beau-père. Les porteurs, marchant une sorte de pas gymnastique, ne souffraient personne devant eux.

Junius vint de lui-même se placer à mes côtés, à une distance convenable des Butler. Comme mon camarade était près de nous, je parlai anglais, ce qui fit un grand plaisir à M. Black. — Vraiment! vous avez appris notre langue, si vite et si bien? Mademoiselle en sera charmée; mais sachez, mon cher ami, que miss Butler ne se doute de rien, qu'elle ne vous a pas reconnu, et qu'elle ne m'a, en aucune façon, laissé libre de lui parler de vous. J'ai essayé d'amener adroitement la conversation sur votre compte. J'ai demandé si on

avait quelque nouvelle de vous. C'est M. Butler qui m'a répondu : « Oui, il paraît qu'il se porte bien, et qu'il n'est pas marié, comme on le prétendait... » Mais miss Love a rompu le discours après avoir fait l'observation que le renseignement venait d'un certain Jacques qui ne savait peut-être pas ce qu'il disait. Peu d'instans plus tard, on s'est séparé, chacun voulant se coucher de bonne heure pour être debout avant l'aube. Ce matin, je n'ai eu que le temps de la saluer, si bien que j'ignore ce qu'elle répondra à mes insinuations.

L'adresse de Junius me fit trembler. Je le suppliai de ne pas dire un mot de moi. Ce qu'il me rapportait ne m'apprenait rien. Bien qu'il se crût en possession de la confiance de Love, il était fort probable qu'elle ne la lui accorderait pas en cette circonstance.

Que se passait-il donc dans l'esprit de cette étrange fille? Lorsque les hommes qui la portaient eurent fourni leur première haleine, ils s'arrêtèrent pour m'appeler; mais comme j'allais soulever les bâtons, Love, sans me regarder, et s'adressant à mon camarade, lui dit qu'elle voulait attendre son père. — Ce n'est pas que je souffre ni que je sois lasse, dit-elle à M. Butler quand il nous eut rejoints; je ne connaîtrais pas de plus agréable manière de voyager, si je pouvais oublier la fatigue que je cause à ces hommes. Je pense aussi à la vôtre, cher père; nous allons trop vite, et quoique vous ne soyez pas forcé de nous suivre, vous nous suivez de près, sans vous en apercevoir. Je vous prie donc de prendre de l'avance sur nous. Je sais qu'on ne peut pas monter en chaise jusqu'au sommet du Sancy, c'est trop rapide. Je resterai au pied du cône, et, comme il y fait froid, j'aime autant arriver la dernière pour vous y attendre moins longtemps.

M. Butler objecta qu'elle allait rester seule avec les guides, Hope désirant voir le lever du soleil sur le sommet du Sancy, et M. Black ayant franchement renoncé à marcher vite et à monter haut à cause de son asthme.

— Eh bien! je ne vois aucun inconvénient, répondit Love, à ce que vous me laissiez avec les guides. Ne suis-je pas en sûreté au milieu de ces braves gens? D'ailleurs...

Ici Love se retourna comme pour dire que je n'étais pas loin; mais j'étais plus près d'elle qu'elle ne croyait, et en me voyant elle n'acheva pas sa phrase. Je crus voir errer sur ses lèvres un sourire singulier. M. Butler, s'adressant alors à moi, me recommanda d'empêcher que sa fille fît un seul pas, et même il parla bas à François pour lui dire de ne pas nous quitter, vu qu'il ne savait pas si j'étais un porteur bien expérimenté. Puis il s'éloigna avec Hope, et Love nous ordonna d'attendre encore M. Black, dont elle parut vouloir s'occuper avec beaucoup de sollicitude.

Quand il fut près d'elle, elle lui reprocha de n'avoir pas pris un cheval, et elle ajouta qu'elle se reprochait à elle-même de n'y avoir pas songé pour lui. — J'aurais dû me rappeler, lui dit-elle, que vous ne vous souvenez de rien quand il s'agit de vous seul, et je crains réellement que cette course ne vous rende malade... — Ne pourrait-on pas, dit-elle à François, avoir par ici un cheval pour M. Black?

François, qui n'était jamais embarrassé de rien, ne demanda qu'un quart d'heure pour en amener un du buron le plus voisin, et il partit comme un trait. — Attendons-le ici, reprit Love en s'adressant à M. Black. Quand je vous verrai à cheval, je repartirai.

L'intérêt qu'elle témoignait à cet ami déjà ancien de sa famille eût dû me paraître fort naturel. Je n'ignorais plus que Junius Black méritait par sa candeur et sa bonté l'estime et l'affection de ceux qui le connaissaient; mais tout m'était sujet de jalousie et de déplaisir, et après tout je ne savais rien! Love, un moment auparavant, semblait me reconnaître et invoquer ma protection de préférence à celle de tout autre. A présent, elle semblait avoir déjà oublié que j'étais là, et vouloir se placer sous la protection exclusive de Junius Black. Elle parlait anglais avec lui; peut-être ignorait-elle encore que je pouvais l'entendre. J'avais passé par tant d'incertitudes et de suppositions gratuites depuis huit jours, que je n'avais plus aucune confiance dans ma pénétration ni dans mon propre jugement. Je l'écoutais, avec une avidité inquiète, échanger des réflexions sur le *facies* géologique environnant avec le pauvre savant, à la figure froide et inoffensive, que si longtemps j'avais pris pour un détracteur machiavélique, et j'avais l'esprit si malade que je m'attendais presque à découvrir une préférence pour lui dans le cœur de miss Butler.

On avait placé le fauteuil de Love auprès d'un rocher où Junius, déjà très fatigué d'avoir fait à pied un tiers du chemin, s'était assis pour se reposer et pour se trouver de niveau avec elle.

Soit qu'il eût résolu, malgré ma récente prière, de lui parler de moi, soit que ma figure soucieuse le décidât à risquer, sans me consulter, une explication décisive sur mon compte, il rompit la glace tout à coup, de la manière la plus maladroite. — A propos de roche, dit-il en ramassant une pierre à ses pieds, savez-vous que M. de La Roche est de retour dans son château?

— Bah! vous croyez cela? répondit Love sans émotion; on a fait tant d'histoires sur son compte que je ne crois plus à rien.

— Vous croyez au moins, reprit Black sans faire attention à mes signes, qu'il est décidément bien vivant et nullement marié?

— Je le sais, répondit Love; mais quant à son retour, je n'y crois pas.

— Pourquoi céla?

— Parce que je ne pense pas qu'il m'aime assez pour revenir dans un pays qu'il n'aimait plus du tout.

— Que dites-vous là? Pourquoi ce doute, mademoiselle?

— S'il m'eût aimée, il n'eût pas douté de moi, et il serait revenu plus tôt.

— C'est ce que je lui ai dit, repartit ingénument M. Black; mais il assure que...

— Ah çà! vous l'avez donc vu? s'écria Love en faisant le mouvement involontaire, mais aussitôt comprimé, de me regarder.

— Oui, je l'ai vu,... répondit Junius avec embarras. Je l'ai vu,... à Clermont, je crois.

— Vous croyez? reprit Love en riant : vous n'en êtes pas sûr? N'importe, mon cher monsieur Black; vous l'avez vu, je le crois, puisque vous le dites, car vous ne savez pas mentir. Eh bien! vous a-t-il parlé de moi? Que vous a-t-il dit de moi?

Je faisais des yeux si terribles au pauvre Junius qu'il perdit contenance et bégaya au lieu de répondre.

— Tenez, reprit Love, je le sais, ce qu'il vous a dit; il me semble que je l'ai entendu, et que je peux vous le redire mot pour mot. Il dit que je n'ai pas de cœur, que je ne suis pas capable d'aimer, que je suis trop à mes parens et à mes études pour être digne de le comprendre et capable de le rendre heureux. N'est-ce pas cela?

Et comme Junius, de plus en plus interdit et troublé, ne trouvait rien à alléguer pour ma défense, elle ajouta : — Si vous le revoyez à Clermont ou ailleurs, dites-lui, mon cher monsieur Black, que je l'ai aimé plus longtemps et mieux qu'il ne le méritait, puisqu'il n'avait pas confiance en moi, ou qu'il l'a perdue avant de vouloir se soumettre à l'épreuve du temps. Que sais-je à présent des autres amours qui ont rempli sa vie durant tant d'années? J'aimais un jeune homme sans grand avoir et sans grande expérience, aussi naïf que moi à bien des égards, capable de comprendre par momens mes devoirs personnels et de partager un jour mon humble bonheur. A présent Jean de La Roche est riche, instruit; il doit connaître le monde, et la vie facile, et les amours que je ne comprends pas, et les femmes à belles paroles et à grandes passions, auprès desquelles je ne lui paraîtrais plus qu'une vieille fille desséchée par les veilles et adonnée à des études rebutantes chez une personne de mon sexe.

— Mais ne croyez donc pas cela! s'écria enfin Junius avec feu. Il dédaignera d'autant moins une femme savante qu'il est savant lui-même. Ce sont les ignorans qui ont peur de la supériorité d'une femme, ce sont les imbéciles qui demandent une compagne bornée, ce sont les sots qui veulent jouer le rôle de pacha et jeter le mou-

choir à des odalisques dégradées. Un homme de cœur et d'esprit veut vivre avec son égale, la respecter comme sa mère ou comme sa sœur, en même temps que la chérir comme sa femme. Il veut être fier d'elle, et il me semble, à moi, que si j'avais des enfans d'une idiote, je me ferais reproche de les avoir mis au monde, tant je craindrais qu'ils ne fussent idiots!

La langue du bon Junius s'était déliée sous l'empire d'une honnête conviction. Love l'écoutait attentivement. — Vous avez raison, reprit-elle, cela devrait être ainsi; mais cela n'est pas ainsi, mon cher monsieur Black. Il y a et il y aura longtemps encore un préjugé contre les femmes qui ont reçu de l'instruction et à qui l'on a a appris à raisonner leur devoir. Moi, si j'étais homme, il me semble bien que j'aurais plus de confiance en celle qui saurait pourquoi il faut aimer le vrai, le beau et le bien, qu'en celle qui suit machinalement et aveuglément les chemins battus où on l'a poussée sans lui rien dire de sage et de fort pour l'y faire marcher droit; mais je me trompe probablement, et vous vous trompez vous-même, parce que vous vivez sans passions. Les préjugés sont plus puissans que la raison; on veut que la femme aimée soit une esclave par l'esprit et par le cœur, on tient même plus à cela qu'à sa fidélité et à sa vertu, car je sais des hommes qui ont l'air de vouloir être trompés, tant ils le sont, mais qui se déclarent satisfaits par l'apparente soumission morale et intellectuelle dont on les berne.

— Ajoutez à cela, continua Love avec vivacité, que l'homme très passionné est porté plus que tout autre au despotisme de l'âme, et qu'il aime à s'exagérer, pour s'en effrayer et s'en offenser, la capacité d'une femme tant soit peu cultivée. Il ne lui accorde plus ni candeur, ni modestie; il s'imagine qu'elle est vaine. Il ne se dit pas, ce qui est pourtant une vérité banale, que l'on n'est jamais supérieur en tous points, quelque sage que l'on soit, à une personne raisonnable ordinaire. Je ne parle pas des exceptions, à qui la nature et l'éducation ont tout refusé, mais je suppose une comparaison entre M. de La Roche et moi, par exemple! Eh bien! je me dis qu'à certains égards j'en sais peut-être plus que lui, sans avoir le droit d'en être fière, puisque je suis sûre qu'à d'autres égards il en sait certainement plus que moi. Je n'ai jamais compris la rivalité entre les gens qui peuvent s'estimer et se comprendre. Si celui-ci a plus d'ardeur dans la pensée et de nerf dans la volonté, celui-là a plus de prudence dans le caractère ou de charme dans la douceur des relations. Des êtres tout semblables les uns aux autres feraient un monde mort et une société inféconde, et les affections les plus vives sont celles qui compensent leurs contrastes par des équivalens. C'est un lieu commun de dire que les extrêmes se touchent, que

les opposés se recherchent dans le monde du sentiment. Voilà sans doute pourquoi nous nous aimions, *lui* et *moi!*... Mais il n'a pas compris cela, lui! Il a protesté contre cette bonne loi de l'instinct; il a lu des romans où les hommes tuent des femmes qui mentent, et il a éprouvé le besoin de me croire menteuse afin de tuer notre amour. Cette conduite-là, voyez-vous, n'est pas trop bonne, monsieur Black. Si je l'excuse, si je pardonne à ce jeune homme de n'avoir pas tenu compte du chagrin que devaient me causer son désespoir, et son départ, et sa longue absence, c'est parce que je me souviens de l'avoir beaucoup aimé, et que je sens en moi comme une faiblesse de ma volonté quand ma tête veut trop faire taire mon cœur, qui a si longtemps plaidé pour lui. Je crois d'ailleurs que je ferai bien de m'en tenir au regret du bonheur que nous avions rêvé, sans aller jusqu'au regret de nos amours, tels qu'il les entendait. Si nous devons nous revoir, je ne lui refuserai pas mon amitié et mon dévouement au besoin, et je crois qu'il ne m'en demandera pas davantage; mais s'il lui passait par la tête, après un si long abandon, de vouloir revenir au passé, je lui dirais : Non, mon cher Jean, ce n'est plus possible, car si nous devons nous aimer encore, tout est à recommencer entre nous. Nous n'avons plus de sacrifices à nous faire, puisque votre pauvre mère n'est plus, et que mon cher frère se porte bien : il s'agirait maintenant de nous aimer sans effroi et sans orage, comme on peut s'aimer quand il n'y a plus d'obstacles. C'est bien plus difficile, et peut-être que pour vous les obstacles sont le stimulant nécessaire à la passion. Enfin je ne vous connais plus, moi, et nous avons à refaire connaissance, comme si nous entrions dans une autre vie. Voyez si, telle que je suis, je vous plais encore, et permettez-moi de vous étudier pour savoir si je peux reprendre en vous la confiance que j'ai eue autrefois. Voilà ce que Jean se dirait aussi à lui-même, s'il était un homme sérieux, et ce qu'il se dit peut-être en ce moment, car il est possible qu'il se sente, comme moi, enchaîné par le respect et la mémoire du passé et qu'il éprouve le besoin de m'étudier et de me juger avec ce qu'il a pu acquérir d'expérience et d'exigences légitimes. Jean fera donc bien de m'examiner de son mieux et même de m'espionner au besoin, avant de se permettre de venir réclamer ma parole, et quant à moi, ce ne sera pas avant d'avoir soumis son amour à une longue épreuve que je lui rendrai le mien. Voilà, monsieur Black, ce que vous pouvez lui dire, si vous le rencontrez encore et s'il vous interroge.

Love donna toutes ces raisons, non pas sous forme de discours comme je les résume, mais à travers un dialogue assez animé et qui dura plus d'un quart d'heure. Junius défendait ma cause avec une

généreuse obstination. Il prétendait que l'épreuve avait été assez longue et l'expiation de mon impatience assez complète, et que si je me présentais tout d'un coup avec le désir et l'intention de renouer le mariage, on ne devait pas me demander de nouvelles preuves de fidélité et m'imposer de nouvelles souffrances. Love se montra un peu ironique et un peu cruelle. J'avais désormais la conviction qu'elle parlait ainsi à dessein que j'en fisse mon profit, elle avait l'air de me défier et de me rebuter même avec un certain orgueil froissé qui n'était peut-être pas ce qu'il eût fallu pour fermer ma blessure. Plus elle avait raison contre moi, plus je sentais de dépit contre elle. Elle me semblait vouloir triompher de mon humiliation et devenir coquette au moment où je lui reprochais d'être trop austère et trop raisonneuse, comme pour me punir de mon injustice.

Le cheval arriva, et Black se hissa dessus avec sa gaucherie ordinaire; mais l'animal se trouva un peu vif, et François dut le tenir par la bride, ce qui eût retardé notre marche et l'eût rendue impossible, si nous n'eussions pris le parti de laisser le savant en arrière avec le guide. Mon camarade, le porteur qui n'avait encore rien fait, se plaça dans le brancard en avant, moi derrière Love, et nous partîmes, laissant les deux autres à distance égale entre le cavalier et nous.

Love ne détourna pas la tête en se sentant soulevée par moi, on eût juré qu'elle ne me savait pas là, et qu'elle avait oublié que je pusse y être.

XXVII.

Le porteur de devant était une espèce d'Hercule, un vrai type d'Auvergnat de la montagne, énorme de tête, court d'encolure, large d'épaules, grêle ou plutôt serré de la ceinture aux pieds, comme les taureaux de race. Sa chevelure, frisée en touffe sur le front, complétait la ressemblance; mais la douceur de son regard et la candeur de son sourire étaient d'un enfant. Il s'appelait Leclergue. François me l'avait choisi en se disant que si je manquais d'adresse ou de force, cet athlète rustique sauverait tout et ne se fâcherait de rien.

Nous allions presqu'aussi vite que des chevaux qui trottent, c'est la manière de porter dans le pays. Love ne parut se souvenir de moi qu'au moment de traverser la Dordogne. Le torrent était très gros, et les roches brutes que nous franchissions par des bonds d'ensemble bien combinés étaient en partie sous l'eau. Elle se retourna

alors, et comme si elle eût été surprise de me voir, elle sourit et me dit bonjour d'un petit mouvement de tête.

— Avez-vous peur, demoiselle? lui dis-je tout en sautant.

— J'ai peur pour vous, répondit-elle d'un ton de reproche, et quand nous fûmes sur l'autre rive, elle ajouta : C'est assez, j'espère, et vous allez appeler un remplaçant.

— C'est-à-dire, repris-je, que vous ne vous fiez point à moi?

Elle ne répondit pas, mais comme elle était tournée un peu de profil, je vis encore ce mystérieux sourire, demi-railleur, demi-mélancolique, qui parfois la faisait ressembler à la Joconde de Vinci, quoique sa beauté appartînt à un type plus régulier et plus franchement sympathique.

J'encourageai Leclergue en patois. Quoique bien payé par M. Butler, il l'était encore plus par moi, et il ne se ménageait pas. Au bout d'une demi-heure de marche, nous avions rejoint Hope, M. Butler et leurs guides; mais, comme nous étions lancés sur la pente ascendante des premiers échelons de la montagne, nous ne nous arrêtâmes pas, et bientôt nous laissâmes tout le monde derrière nous. Nous marchions toujours plus vite à mesure que la montée devenait plus rapide, comme font les chevaux courageux quand ils sont chargés, l'animal comprenant tout aussi bien que l'homme que l'ardeur de la volonté allége seule la fatigue.

Il n'y avait plus trace de sentier. Nous gravissions des touffes de gazon toutes rondes, jetées par les pluies en escaliers capricieux et trompeurs sur des talus de gravier. Les pieds des animaux avaient achevé de dégrader le flanc de la montagne. J'éprouvai là une fatigue qui tenait du vertige, mais ce ne fut qu'aux premiers momens. Je fus bientôt pris de cette fièvre qui décuple les forces, et je portai Love sans respirer jusqu'à la source de la Dordogne, qui commence à sourdre au jour au milieu d'une vaste nappe de neige immaculée.

Nous avions beaucoup devancé le reste de la caravane. Nous posâmes le fauteuil pour l'attendre, et Leclergue se jeta de son long par terre avec le sans-façon permis dans la circonstance et avec un peu d'affectation aussi, pour montrer que la peine valait bien le salaire.

Quant à moi, je restai debout à distance. Love, qui ne pouvait faire un pas, m'appela, et, me voyant couvert de sueur sous la bise glacée, elle m'ordonna de prendre son manteau, que je refusai obstinément. — Vous êtes un entêté! me dit-elle alors avec une véritable colère maternelle, vous avez voulu porter, ce n'est pas votre état, et vous n'en pouvez plus! Vous en serez malade, vous en mourrez peut-être!

Et des larmes coulèrent sur ses joues pâlies par le froid, qui

tout à coup se couvrirent d'une vive rougeur, comme si son amour se fût trahi en dépit d'elle-même. Son émotion me rendit presque fou. Je faillis me jeter à ses pieds, mais la présence de Leclergue me retint. Que signifiaient donc toute cette raison, toute cette prudence et toute cette méfiance dont elle venait de rédiger pour ainsi dire le programme cruel en parlant de moi à M. Black en ma présence, et avec le soin de ne m'en pas laisser perdre une parole?

Immobile devant elle, je regardais sa nuque blanche inondée de boucles noires, et je devinais, aux moindres ondulations de sa tête penchée en avant, les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir. J'étais donc aimé, aimé éperdument peut-être, et elle ne voulait pas me le laisser deviner! Pourquoi ce jeu terrible pour tous deux? Était-ce fierté à cause de ma fortune refaite et de la sienne compromise? Non! Love était comme son père, elle ne savait jamais rien des choses d'argent, ou si elle les savait, elle n'y pensait pas, elle n'y pouvait pas penser. C'était donc autre chose : du dépit peut-être, un dépit réel et profond de m'avoir vu renoncer à elle dans un temps où elle ne renonçait pas à moi? — Ah! si cela pouvait être! me disais-je. Si elle avait eu contre moi l'amertume que j'ai eue contre elle! Si elle avait souffert autant que moi,... c'est-à-dire si elle m'aimait comme je l'aime!

Tout se résumait dans cette pensée. J'étais ivre de joie, et la peur me retenait encore. J'allais lui parler à cœur ouvert, et, au moindre mouvement qu'elle faisait, je tremblais de rencontrer son regard déjà séché et son malicieux sourire recomposé sur sa figure impénétrable.

Elle rompit le silence, sans se retourner.

— Est-ce que vous croyez, me dit-elle en me montrant la cime du Sancy, que mon père et mon frère arriveront à temps pour voir de là-haut le soleil sortir de l'horizon?

— Je ne le crois pas, répondis-je; mais vous, ne souhaitez-vous point le voir?

— Je sais, répondit-elle, que c'est une des plus belles choses du monde, mais comme cela ne se peut pas...

— Mais si cela se pouvait?

— Je vous dis, reprit-elle d'un ton ferme, que cela ne se peut pas, et que je n'y songe pas.

Je m'approchai de Leclergue, qui dormait déjà. — Camarade, lui dis-je à l'oreille en le réveillant, veux-tu gagner cinq cents francs tout de suite?

— Avec plaisir, monsieur!

— Eh bien! relève-toi et emportons la demoiselle jusqu'à la croix du puy.

— Diable! dit-il, porter là-haut une personne? ça ne s'est jamais fait. Est-ce possible?

— C'est possible, puisqu'on y a porté une croix et des pierres. Veux-tu mille francs?

— Non, je suis un honnête homme : cinq cents francs, c'est bien payé; mais si j'en crève, vous aurez soin de mon vieux père. Je n'ai que lui à nourrir.

— Je te jure d'avoir soin de lui. Veux-tu?

— Mais vous? vous ne pourrez pas!

— Est-ce que je vais mal? Est-ce que je te fatigue?

— Non! vous allez mieux que pas un. Allons! en route. Vous passerez devant?

— Non, je veux faire le plus difficile. Attends! je t'avertis que la demoiselle dira non. Elle aura peut-être peur. Ça ne fait rien. Tu avanceras tout de même. C'est moi qui commande.

— C'est bien, mais ce n'est pas le tout de commander, il faut rendre l'homme capable d'obéir. Avez-vous quelque chose à me faire boire?

— Oui. Voilà de l'eau-de-vie pour toi, lui dis-je, en lui tendant une gourde.

— Où me conduisez-vous? s'écria Love en nous voyant repasser le brancard dans nos bricoles de cuir.

— A deux pas plus loin, lui répondis-je; il fait trop froid ici pour nous qui avons chaud. C'est le camarade qui veut sortir de ce corridor de neige.

Elle nous demanda plusieurs fois s'il n'était pas temps de s'arrêter; mais nous allions toujours, en lui disant que nous arrivions. Quand, après les neiges, elle se vit au pied du cône, elle s'écria qu'elle ne voulait pas aller plus loin; mais nous étions déjà lancés, et, comme elle faisait mine de se lever pour arrêter Leclergue :
—Miss Love, lui dis-je avec autorité, il est trop tard; si vous faites un mouvement, vous nous faites tomber, et nous sommes perdus tous les trois!

Elle se tint immobile, les mains crispées sur les bras du fauteuil et retenant sa respiration.

Si l'effort fut grand, Leclergue seul s'en aperçut, et encore avait-il le moins de peine, puisqu'il enlevait sans être chargé de retenir. Quant à moi, je ne m'aperçus de rien; je n'étais plus dans les conditions régulières de la vie, et je crois que si le cône eût été du double plus haut, je l'eusse escaladé sans effort; je jouais le tout pour le tout, il m'était absolument indifférent de mourir là, si je ne devais pas être aimé. Pourtant, lorsque j'arrivai, je tombai sur mes genoux en déposant le fauteuil sur le bord de la plate-forme. Le-

clergue, sans s'inquiéter de personne, défit sa bricole, et, en homme qui connaît tous les dangers de sa profession, descendit en courant le revers du cône, puis se jeta dans un buisson pour ne pas rester exposé sans manteau à l'air vif et saisissant qui fouettait la cime nue.

J'étais donc seul avec Love, mais sans m'en rendre compte, car je perdis un instant la notion de moi-même, je fermai les yeux comme si j'allais m'endormir, et, les rouvrant aussitôt, je regardai avec étonnement autour de moi, comme si j'avais dormi une heure. J'avais tout oublié et je contemplais, pour ainsi dire en rêve, les abîmes perdus sous mes pieds et l'immensité des brumes déployées autour de moi. Le soleil se levait splendide et balayait les vapeurs étendues sur la terre comme un lac sans limites. A travers ce voile grisâtre, les terrains diaprés et les horizons roses commençaient à apparaître comme la vision du mirage. C'était sublime et presque insensé d'apparence; mais où donc était Love dans tout cela?

Je regardais stupidement le fauteuil vide posé devant moi. Que faisait là ce meuble d'auberge, en toile rouge et jaune, planté fièrement à côté de la borne trigonométrique qui marque la cime la plus élevée de la France centrale, au pied de la croix de bois brisée par la foudre, qui tient là sa haute cour et célèbre ses grandes orgies les jours de tempête? Ce fauteuil me faisait l'effet d'une aberration du pauvre Granville dans ses derniers jours de fantaisie délirante. Tout à coup, je me rappelai Love, et je fis un grand cri où s'exhala toute mon âme. Elle était donc tombée dans le précipice? Que pouvait-elle être devenue?

Je sentis alors quelque chose de frais sur mon front, c'était sa main. Elle était à genoux près de moi, elle m'enveloppait de ses vêtemens, elle m'entourait de ses bras.

— Jean de La Roche, me dit-elle, tu as donc voulu mourir ici? Eh bien! mourons ensemble, car je jure que j'ai assez souffert, et que je ne redescendrai pas sans toi cette montagne.

— Je ne mourrai pas, je ne peux pas mourir si tu m'aimes! m'écriai-je en me relevant. Je la forçai de se rasseoir sur le fauteuil, et, prosterné à ses pieds, j'appris de sa bouche qu'elle m'avait reconnu dès le premier jour. — Comment ne t'aurais-je pas reconnu, me dit-elle, puisque je t'avais toujours aimé?... Mais, mon Dieu! qu'est-ce que je vous dis là? moi qui m'étais promis de vous étudier et de vous faire attendre!

— Méchante! m'écriai-je, pourquoi ces froides résolutions et cette prudence hypocrite quand tu me voyais là perdu de chagrin et d'amour, prêt à renoncer à toi et à en mourir peut-être!

— Renoncer à moi! reprit-elle avec une sorte de colère tendre;

voilà ce que je ne peux pas vous pardonner d'avoir fait et de songer à faire encore quand le doute vous revient. Tenez, Jean, vous ne m'aimez guère !

— Et vous, vous ne m'aimez pas du tout, si vous ne sentez pas que je vous adore !

— Que la volonté de Dieu soit faite ! répondit-elle en se jetant dans mes bras; je sens bien que notre amour vient de lui, puisqu'il est plus fort que toute ma raison, tout mon ressentiment et toute ma peur. Aimez-moi en despote, si vous voulez; soyez injuste, aveugle, jaloux : me voilà vaincue, mon cher mari, et je vois bien que tout ce qu'on peut dire contre la passion ne sert de rien, quand la passion commande.

XXVIII.

J'étais toujours aux pieds de Love, derrière le petit monument trigonométrique, lorque des voix, qui se firent entendre au-dessous de nous, nous signalèrent l'approche du reste de la caravane. M. Butler et son fils, assez inquiets de notre audacieuse ascension qu'ils avaient vue de loin, doublaient le pas pour nous rejoindre et commençaient à gravir le cône. Love m'apprit à la hâte que son père avait été informé par elle, la veille seulement, de mon identité avec ce Jean de La Roche, dont il remarquait déjà, et de plus en plus, la ressemblance sur mon visage. Quant à Hope, il ne se rappelait réellement pas assez mes traits pour avoir le moindre soupçon, et Love me supplia de lui donner quelques jours encore pour le préparer à cette surprise. — Ne faites semblant de rien, me dit-elle, et partez demain pour Bellevue; c'est là que nous nous rejoindrons presque en même temps. Je me charge d'informer mon père de mes résolutions, qu'il approuve d'avance, je le sais, à tel point qu'en vous donnant ma main et mon âme, c'est à lui presque autant qu'à vous que je cède.

En effet, deux jours après, j'étais à Bellevue sous ma figure normale, et la famille Butler y arrivait peu d'heures après moi. La première personne qui me sauta au cou fut le cher Hope. — Vous vous êtes moqué de moi, me dit-il, mais je vous le pardonne, à la condition qu'une autre plaisanterie que l'on m'a faite en voyage restera ce qu'elle est, une plaisanterie horrible et détestable !

— Sachez, me dit M. Butler en riant et en m'embrassant, que nous avons appris à cet enfant le motif de votre déguisement. N'était-ce pas en effet une manière adroite de vous introduire auprès de nous pour plaider la cause et faire agréer les offres de votre aimable cousin de Bressac ?

— Et Love jouait cette comédie avec un sérieux irritant, reprit le jeune homme. J'ai failli croire qu'elle voulait me donner pour beau-frère l'homme qui m'est le plus antipathique, et j'ai été assez simple pour plaider votre cause et pour dire que ma sœur n'était pas libre d'épouser un autre homme que vous.

— Vous avez été plus loin, dit Love en souriant. Vous avez affirmé que je devais épouser M. de La Roche. Est-ce encore votre opinion?

— Oui, répliqua le jeune homme avec chaleur. Il faut que cela soit pour que je redevienne heureux, car j'ai cessé de l'être le jour où je vous ai vue pleurer.

— En ce cas, me voici pour dresser le contrat! dit M. Louandre, qui venait d'arriver, et qui nous écoutait depuis un instant sans se montrer.

Le soir, après que nous eûmes dîné en famille et causé longtemps avec expansion, Love me dit à demi-voix : — Décidément, mon ami, je vous aime mieux quand vous parlez en bon français, sans accent, et quand, n'ayant plus l'obligation de faire le paysan montagnard, vous montrez votre cœur et votre esprit tels qu'ils sont. Je ne dirai pas que je vous retrouve, mais qu'en ce moment je vous découvre; car il y a une chose que vous ne savez pas, monsieur Jean! c'est que vous n'êtes plus l'homme d'autrefois. Vous avez tellement gagné de toutes façons, que, si vous fussiez venu me trouver au Mont-Dore tel que vous voici, je ne vous aurais pas fait souffrir pendant huit jours les déplaisirs de l'incertitude.

J'étais bien heureux et bien attendri, et pourtant j'eus encore une crise pénible en retournant à La Roche. J'éprouvais une sorte d'effroi au moment de réaliser le rêve de ma vie, comme si j'eusse craint de trouver le rêve au-dessous de mes longues ambitions, ou de me trouver moi-même indigne du bonheur rêvé. Je me demandais si la supériorité de ma femme ne viendrait pas à m'humilier, et si cette amère jalousie, dont je sentais en moi l'instinct fatal, ne se tournerait pas contre son propre mérite à l'état d'envie misérable et d'orgueil froissé.

Quand je rentrai dans mon triste manoir, Catherine me trouva triste aussi, et je passai la nuit à me tourmenter, à m'accuser, à me défendre, à me chercher des torts dans le passé, dans l'avenir, dans le présent même, afin d'avoir à m'en disculper en accusant ma destinée et en frémissant d'être entraîné par elle vers un monde inconnu de joies suprêmes ou de tortures odieuses.

Cette crise fut la dernière, et si je la rapporte dans ce récit fidèle de mes amours, c'est pour compléter l'étude de mon propre cœur et l'aveu des misères du cœur humain en général. La grande résolution du contrat conjugal est affaire d'enthousiasme, acte de foi par

conséquent dans la première jeunesse. A vingt ans, j'eusse fait sans épouvante le serment de l'éternel amour; à trente ans, je sentais la grandeur de l'engagement que j'allais prendre, et, chose étrange, ma constance si bien éprouvée ne me donnait que plus de méfiance de moi-même.

Quand je revis ma fiancée le lendemain, je trouvai de l'altération sur son visage, comme si elle eût ressenti les mêmes anxiétés que moi. Interrogée sur son abattement, elle me raconta avec une admirable candeur tout ce que j'aurais pu lui raconter moi-même, à savoir qu'elle n'avait pas dormi, qu'elle avait creusé la vision de notre avenir, et que ma figure lui était apparue trouble et inquiète, enfin qu'elle avait pleuré sans savoir pourquoi, en se disant malgré elle ces mots cruels : « Si nous allions ne pas pouvoir nous aimer dans le bonheur! »

Je frissonnai de la tête aux pieds en entendant Love constater ainsi exactement la simultanéité de nos impressions, et à mon tour je me confessai à elle.

— Eh bien! répondit-elle après m'avoir écouté avec attention, tout cela est maladif, je le vois maintenant. Nous avons douté l'un de l'autre au moment où nous devions le plus compter l'un sur l'autre. Nous sommes peut-être un peu trop âgés et un peu trop intelligens tous les deux pour ne pas nous rendre compte des dangers de la passion. Je crois que ces dangers sont réels. Nous serons encore plus d'une fois tentés, vous de me trouver trop calme et trop forte, moi de vous trouver emporté et injuste. De là pourront naître des reproches, des amertumes, des soupçons, des souffrances graves, si nous ne sommes pas résolus d'avance à combattre intérieurement notre imagination avec toute l'énergie dont nous sommes capables. Oui, vraiment, je crois à présent qu'il faut entrer dans la vie à deux, dans l'amour complet, armés de pied en cap contre les suggestions du diable, qui guette toutes les existences heureuses pour les détruire, et toutes les fêtes du cœur pour jeter son poison au fond de la coupe.

— Qu'est-ce donc, selon vous, que le diable? lui dis-je. Croyez-vous à la fatalité comme les Orientaux?

— Je crois à la fatalité, répondit-elle, mais non pas à la fatalité souveraine. Je crois qu'elle est toujours là, prête à nous entraîner, mais que notre bonheur et notre devoir en ce monde consistent dans la mesure de nos forces pour tuer ce démon sauvage qui n'est autre chose que l'excès des désirs et des aspirations de notre âme aux prises avec l'impossible. Voilà toute ma philosophie. Elle n'est ni longue ni embrouillée. Résister et combattre, voilà tout; résister à l'orgueil et combattre les exigences qu'il suggère.

— Le pourrons-nous, *ô ma belle guerrière!*

— Oui, mon cher *Otello*, nous le pourrons, parce que nous avons cultivé notre esprit, notre raison, notre volonté par conséquent, et qu'au lieu de les négliger, nous allons nous aider l'un l'autre à les cultiver toujours davantage. Tout ce que nous donnerons de lucidité à notre intelligence nous sera rendu en confiance, en adoration réciproque par notre cœur assaini et renouvelé... Tenez! avouons-nous une bonne fois que depuis cinq ans nous avons du dépit l'un contre l'autre, et que, si ce mauvais sentiment a donné de l'excitation à notre amour, il lui a ôté de sa candeur et de sa sainteté. Ce que nous avons éprouvé tous les deux la nuit dernière, cette espèce d'hallucination douloureuse, c'est la voix du remords qui parlait en nous, et peut-être aussi l'avertissement de la Providence, qui nous disait à chacun : « Ne tremble pas, mais veille! Voilà le malheur dans la passion. Contemple ce tableau effrayant, et souviens-toi que la passion est une chose sublime qu'il faut préserver, défendre, épurer sans cesse. C'est l'œuvre de toute la vie, c'est le mariage. Tu n'es sans doute pas assez fort pour répondre, en ce jour de trouble, de la force de ta vie entière; mais crois à la force qu'on acquiert en la demandant à la raison, à la vérité, à la force même, c'est-à-dire à Dieu. »

— Ma bien-aimée, lui répondis-je, vous êtes dans le vrai, je vous comprends enfin, et je m'explique votre énergie, votre patience et votre sérénité dans le sacrifice. Vous n'êtes pas une femme savante, vous êtes une âme véritablement religieuse, véritablement éclairée d'en haut. Eh bien! je sens que nous pouvons nous aider mutuellement, et que nos volontés, réunies et dirigées vers un but commun, peuvent arriver au miracle de l'amour inébranlable et du bonheur sans orages. C'est dans cette union de deux âmes sœurs que Dieu a caché le secret d'une telle victoire sur le démon.

Cet entretien laissa en nous des traces si profondes que, depuis dix ans, nous sommes heureux, ma sainte femme et moi, sans qu'aucune de nos appréhensions se soit réalisée, sans que nous ayons eu de grands efforts à faire pour les éloigner, et sans que la satiété se soit annoncée par le plus léger symptôme de refroidissement ou d'ennui.

Si ce bonheur est un peu mon ouvrage, je dois dire qu'il est beaucoup plus celui de Mme de La Roche. Plus ferme à son poste et plus attentive que moi, elle sait prévoir avec une admirable délicatesse les occasions ou les prétextes que l'*ennemi* pourrait prendre pour s'insinuer dans notre sanctuaire. Cet ennemi, ce démon, elle le définit très bien en disant que c'est une fausse vue de l'idéal, un

mirage de l'orgueil, une idolâtrie de soi-même, suscitée et surexcitée par l'amour qu'on inspire, et dont on arrive à n'être jamais satisfait, si l'on oublie que l'amour vient de Dieu et qu'on n'y a droit qu'en raison des mérites que l'on acquiert. Cette loi bestiale, imaginée par l'humanité primitive et sauvage, qui ordonne à la femme de servir et d'adorer son maître, quelque indigne et ingrat qu'il puisse être, fut écartée de notre pacte conjugal comme une impiété heureusement irréalisable de nos jours, et inapplicable à des êtres doués de conscience et de réflexion. J'eus le bonheur de comprendre et de ne jamais oublier que Love était une créature d'élite dont je devais vouloir être digne, sous peine de me mépriser moi-même, et ce noble travail de ma volonté devint bientôt une douce et chère habitude dont l'ardente reconnaissance de ma bien-aimée me paie largement à toutes les heures de ma vie.

Nous avons traversé ensemble des jours mauvais, partagé des douleurs poignantes. Nous avons perdu des enfans adorés; nous avons craint une seconde fois de perdre notre adorable père et ami, M. Butler; nous avons fermé les yeux du pauvre Black, victime prématurée d'un travail trop assidu et trop minutieux. Mais il n'est pas de douleurs, d'inquiétudes et de regrets que nous ne puissions supporter ensemble, et nous nous aimons trop l'un l'autre pour ne pas aimer la vie, quelque éprouvée qu'elle puisse être. Nous avons reporté sur les enfans qui nous restent l'amour que nous portions à ceux que nous avons tant pleurés, et nous avons la confiance de prolonger, par nos soins, la vie précieuse de leur grand-père, comme nous avons la conscience d'avoir adouci, par notre affection dévouée, l'agonie philosophique et résignée de son digne ami Junius.

Hope a été moins courageux que nous dans nos chagrins domestiques, et même la mort de M. Black, bien qu'il eût l'habitude de contredire le pauvre collectionneur et de dédaigner ses idées, lui a été sensible à un point que nul ne pouvait prévoir. Notre fille aînée a heureusement pris sur lui un empire extraordinaire. Cette enfant semble résumer toutes ses affections, et lui enseigner, sans qu'il y songe, les tendresses et les dévouemens de la paternité.

George Sand.

LA

DIPLOMATIE ANGLAISE

ET

LES AFFAIRES DE CHINE

Correspondence relative to the Earl of Elgin's special missions to China and Japan, 1857-1859. — Parliamentary Papers.

Les affaires de Chine, que l'on croyait terminées par les traités conclus à Tien-tsin, sont entrées dans une phase nouvelle. Les représentans que la France et l'Angleterre ont envoyés à Pékin pour l'échange des ratifications ont été reçus à coups de canon; les pavillons alliés ont essuyé à l'embouchure du Pei-ho un grave échec: au lieu d'une paix définitive, sur laquelle on fondait de grandes espérances pour l'avenir du commerce européen en Chine, c'est la guerre qui recommence. Il n'est pas besoin de faire ressortir les embarras d'une pareille lutte, engagée si loin contre un ennemi que nous n'avons plus malheureusement le droit de dédaigner. Il faut s'attendre à de nombreuses difficultés, à de lourdes dépenses, à des sacrifices de toute nature, avant que l'injure du Pei-ho soit vengée, et que les rapports avec le gouvernement chinois se trouvent rétablis dans les conditions de dignité et de sécurité que la diplomatie espérait avoir obtenues en 1858.

Cette question chinoise, qui a si longtemps passé pour un incident excentrique, atteint donc aujourd'hui les proportions d'un événement considérable. Il ne s'agit plus de la traiter légèrement,

sous la forme d'impressions de voyage et comme l'accessoire des récits plus ou moins comiques dont les mœurs étranges de la Chine ont de tout temps fourni l'inépuisable matière. Après avoir mis en mouvement les ambassades et les escadres de l'Angleterre, de la France, de la Russie et des États-Unis, la question chinoise a produit un grand nombre de rapports et de dépêches diplomatiques; ele a figuré avec éclat dans les discussions du parlement anglais, elle remplit enfin tout un *blue-book*. C'est dans ce document officiel, comprenant de 1857 à 1859 la correspondance de lord Elgin, qu'on peut l'étudier de la manière la plus complète et la plus sûre. Les difficultés ou, pour mieux dire, les extrêmes délicatesses des rapports à entretenir avec la Chine et son gouvernement s'y trouvent clairement indiquées; les obstacles contre lesquels l'escadre anglaise s'est récemment heurtée devant le Pei-ho y sont prévus et annoncés dans les dépêches des mandarins. Il est donc nécessaire, pour bien comprendre la situation actuelle, de reprendre l'historique de l'expédition à la fois diplomatique et militaire de 1857. Nous avons déjà commencé ce travail d'après la relation du correspondant du *Times* (1); nous avons assisté avec M. Wingrove Cooke aux débuts de la campagne et au siége de Canton. Nous pouvons maintenant, à l'aide des dépêches de lord Elgin, poursuivre et compléter ce récit.

En France, quelques pages ont déjà été détachées du *blue-book* consacré aux affaires de Chine, et, selon l'usage, on a choisi celles qui devaient, à travers une traduction triviale et peu exacte, égayer le lecteur plutôt que l'éclairer. Cette publication a produit en Angleterre une impression toute différente. Depuis quelques années, les Anglais ont cessé de ne voir dans les hommes et les choses du Céleste-Empire que des motifs de narrations grotesques. Un pays qui fait avec eux d'immenses affaires, qui leur vend le thé et la soie, qui subventionne en quelque sorte, par ses achats d'opium et de tissus, le budget de l'Inde ainsi que les manufactures de la métropole, un tel pays leur semble très sérieux. Restaient quelques vieilles plaisanteries stéréotypées à l'adresse des soldats et des canons chinois; depuis le combat du Pei-ho, elles ont perdu tout leur sel. Les Anglais ont lu la correspondance de lord Elgin avec la pensée d'y découvrir, par les discussions dont elle rend compte et dans les documens chinois qu'elle reproduit, les sentimens et les idées qui inspirent le gouvernement du Céleste-Empire dans la direction de sa politique étrangère. A la veille d'entreprendre une

(1) *Un Historiographe de la presse anglaise dans la dernière guerre de Chine*, livraison du 15 juin 1859.

nouvelle guerre pour arriver enfin à la conclusion d'une paix plus solide, ils ont examiné avec soin ce qu'il serait utile de réclamer et possible d'obtenir sûrement. Cet examen a été plus favorable au gouvernement chinois qu'on ne le supposait au premier abord. La nécessité d'une campagne de guerre n'a pas été un seul moment en question : ni la Grande-Bretagne ni la France ne sauraient demeurer sous le coup de l'échec du Pei-ho, et leur prestige doit être rétabli à tout prix sur les côtes de Chine; mais, ce point admis, on a reconnu que, dans le verdict à prononcer sur l'ensemble de ce grand procès international, on pouvait équitablement accorder aux Chinois le bénéfice des circonstances atténuantes. C'est ce que nous devons examiner à notre tour en feuilletant les pièces des récentes négociations. Lors même qu'un intérêt pratique et immédiat ne nous commanderait pas de porter notre attention sur cette correspondance, nous y serions engagés par un légitime sentiment de curiosité, car lord Elgin a eu soin d'annexer à ses communications non-seulement les notes qu'il a reçues des mandarins chargés de traiter avec lui, mais encore un certain nombre de documens qui ont été découverts dans les archives de Canton, et qui révèlent en partie les opinions et les résolutions secrètes du cabinet de Pékin au sujet des étrangers. Nous pouvons donc voir à l'œuvre les diplomates chinois, les entendre à la fois sur le théâtre des conférences et dans les coulisses, recueillir leurs conversations familières en même temps que leurs déclarations officielles, et nous former une idée à peu près juste de leur habileté et de leur sincérité. Il y a là pour les négociations ultérieures plus d'un enseignement utile, et pour le récit de la dernière campagne une série d'incidens et d'épisodes où l'on retrouve souvent l'amusante originalité du caractère chinois.

I.

D'après les instructions de lord Clarendon, ministre des affaires étrangères, le premier soin de lord Elgin, dès son arrivée en Chine, devait être de se porter vers le golfe de Petchili, et d'ouvrir sans délai des négociations directes avec le cabinet de Pékin, afin d'obtenir le redressement des griefs accumulés à Canton et de fixer les conditions jugées nécessaires pour la sécurité du commerce. L'ambassadeur anglais ne se conforma point à ces instructions. D'accord avec l'amiral sir Michael Seymour, il pensa qu'il valait mieux ne considérer, au début, la querelle de Canton que comme un incident particulier, purement local, n'engageant pas l'ensemble des relations avec le gouvernement chinois. Porter un ultimatum à Pékin, c'eût été, en cas de refus, provoquer immédiatement la guerre gé-

nérale, ajourner les opérations contre Canton, où il était essentiel de frapper les premiers coups, et compromettre les intérêts commerciaux, que les instructions ministérielles recommandaient instamment de ménager. D'ailleurs l'ambassadeur français, le baron Gros, n'était pas encore arrivé dans les mers de Chine; puis survinrent les événemens de l'Inde, qui détournèrent une partie des forces destinées à l'expédition. Rien n'était prêt pour une campagne dans le golfe du Petchili. Il fallait donc attendre.

La situation était en vérité plus que singulière. Au midi, la rivière de Canton était bloquée; l'escadre anglaise canonnait et brûlait des centaines de jonques. C'était la guerre pleinement déclarée. Au nord, à Amoy, à Ning-po, à Shang-haï, Anglais et Chinois se livraient tranquillement au commerce, et échangeaient leurs marchandises. Quand on a la prétention d'apprendre aux Chinois le droit des gens, au moins faut-il l'appliquer soi-même. Or il semble que, dans la circonstance, l'Angleterre aurait dû commencer par amener les pavillons de ses consuls, en invitant ses nationaux à quitter le territoire ennemi; puis elle eût exposé ses griefs, signifié ses conditions au gouvernement chinois, et cessé tous rapports jusqu'à ce qu'elle eût obtenu satisfaction par la diplomatie ou par les armes. Voilà le droit des gens; mais ce n'était point le compte du commerce, qui trouvait plus avantageux de garder ses magasins ouverts sur les points où il ne se voyait pas inquiété. Nous n'avons pas à critiquer cette logique. On avouera cependant qu'en acceptant une anomalie aussi étrange, parce qu'elle était à leur profit, les belligérans européens s'interdisaient, dès l'origine, le droit d'imposer au Céleste-Empire l'adoption complète de leur code international et de leurs coutumes diplomatiques. Faciles et tolérans sur ce point, les Chinois pouvaient avoir sur d'autres questions leurs idées particulières, leurs préjugés nationaux, qu'il était peu équitable de censurer et de combattre de front par le seul motif qu'ils blessaient nos habitudes occidentales et nos intérêts. Cette distinction est très importante : la suite montrera qu'elle n'a pas été suffisamment observée lors de la négociation des traités.

Du reste, la difficulté de connaître en Chine le véritable état des choses était telle que les résidens européens ne s'accordaient même pas sur le degré de responsabilité qui devait peser sur le cabinet de Pékin quant à la rupture des bonnes relations à Canton. Les uns prétendaient que le gouvernement n'était point au courant de ce qui se passait au sud de l'empire, et que tout le mal venait du caractère hautain et querelleur du vice-roi. Les autres au contraire, ne pouvaient s'imaginer que ce mandarin eût spontanément adopté une politique aussi compromettante; ils ne le considéraient que

comme l'instrument docile de la volonté impériale et du parti qui, à Pékin, s'est prononcé de tout temps contre les étrangers. Placé entre ces deux avis, lord Elgin pensa que les instructions très positives de la cour dirigeaient la conduite de Yeh, mais que, par un procédé assez familier aux Chinois, on se réservait de désavouer et de disgracier le mandarin, s'il n'était pas de force à maintenir sa position contre les barbares. Cette opinion se trouva justifiée, après la prise de Canton, par les documens confidentiels saisis dans les archives et par la dégradation du vice-roi. Lord Elgin avait d'ailleurs sous les yeux, dès le mois de novembre 1857, la traduction d'un rapport qui avait été adressé par Yeh à l'empereur, et inséré dans la *Gazette de Pékin*. Par ce rapport, le mandarin s'excusait de n'avoir pu encore procéder dans la province de Canton à l'inspection annuelle des troupes. Il alléguait que les régimens avaient dû quitter leurs garnisons habituelles pour défendre la ville et occuper divers points menacés par les Anglais. Il ajournait donc à des temps plus calmes les revues et les manœuvres, et annonçait que, selon les prescriptions impériales, il ne manquerait pas de dégrader ou de destituer les officiers dont les troupes seraient mal exercées et impropres au service.

Le rapport cité par lord Elgin dans sa correspondance mérite attention, non-seulement parce qu'il fait connaître les préparatifs de résistance organisés par le vice-roi, mais encore parce qu'il jette quelques lumières sur l'administration intérieure de l'empire. On voit, par exemple, que chaque année l'empereur délègue un mandarin du grade le plus élevé pour inspecter les troupes dans les provinces, et que cette mission, conférée par décret spécial, est absolument identique à celle que remplissent en France les généraux inspecteurs. Pour les affaires militaires comme pour les affaires civiles, l'immense territoire de la Chine est placé sous le régime de la centralisation la plus absolue. Chaque fonctionnaire est responsable, et il ne s'agit pas ici de cette responsabilité légitime, naturelle, qui peut, dans certains cas, être couverte par l'imprévu ou par la force majeure; c'est une responsabilité presque sauvage, fatalement condamnée à réussir dans l'exécution de tous les ordres transmis. L'officier sera dégradé si ses troupes se battent mal; le vice-roi sera dégradé s'il n'a pas raison des Anglais. Il n'y a point d'excuse pour les revers ni de tempérament dans la peine. Loin d'honorer le courage malheureux, la volonté impériale écrase les vaincus; la disgrâce, quelquefois le supplice est au bout du moindre échec: politique impitoyable, qui s'explique pourtant, sans se justifier, par les conditions mêmes du gouvernement chinois. Pour contenir sous la même loi trois cents millions de sujets, pour administrer tant de provinces plus grandes

que des royaumes, il faut que l'empereur et ses ministres soient assurés d'une obéissance passive, et qu'ils comptent sur l'exécution immédiate de l'ordre une fois donné : les observations, les objections, les conseils même sont mal accueillis et taxés de révolte. Mais alors qu'arrive-t-il? C'est que les fonctionnaires, moins peut-être par adulation que par crainte, envoient dans les momens critiques des rapports incomplets ou inexacts, dissimulent les petites difficultés, amoindrissent ou dénaturent les difficultés sérieuses, se décernent des triomphes diplomatiques et militaires imaginés pour l'entière satisfaction de leur cour, enfin saturent leurs dépêches de toutes les exagérations, de tous les mensonges que peut contenir un récit officiel. Telle est la conséquence de cet excès de responsabilité qui accable les mandarins, et l'on est ainsi amené à comprendre l'origine de la plupart des conflits qui depuis vingt ans ont éclaté entre le Céleste-Empire et les gouvernemens européens. La politique traditionnelle de Pékin commande, sinon d'exclure complétement les étrangers, du moins de les tenir à distance. Les mandarins s'y conforment le mieux qu'ils peuvent, et quand ils se voient débordés, ils n'ont garde de dénoncer leur faiblesse. Trompé par leurs rapports et conservant ses illusions, le cabinet impérial s'obstine dans le vieux système; il repousse toute idée de concession aux exigences étrangères, et il ordonne la lutte. Les affaires s'agitent donc dans une sorte de cercle vicieux où s'accumulent les malentendus et les embarras. C'est ce qui s'est passé à Canton. Le vice-roi se faisait fort de dominer les barbares; en présence des disgrâces infligées à ses prédécesseurs, cette prétention était de sa part une tactique d'intérêt personnel. Il avait rendu compte à Pékin des derniers événemens, mais en les réduisant à des proportions assez modestes. La cour lui répondit qu'il devait repousser les Anglais, et il essaya d'obéir aux ordres que ses propres rapports avaient inspirés.

Il était nécessaire d'insister sur ces détails intérieurs d'administration chinoise pour expliquer comment le cabinet de Pékin pouvait à la rigueur, sans manquer de logique, laisser les ports du nord ouverts au commerce pendant que la lutte s'envenimait à Canton entre les ambassadeurs étrangers et le vice-roi. A ses yeux, les incidens de Canton, dont il ne lui était guère permis d'apprécier à distance les proportions exactes, paraissaient absolument semblables aux démêlés qui, à diverses époques, s'étaient produits dans cette ville et avaient eu des dénoûmens pacifiques. D'après les forfanteries de Yeh, qui, dans l'une de ses dépêches, représentait lord Elgin comme un échappé du Bengale, sauvé miraculeusement par les Français, puis se morfondant et poussant de longs soupirs sur la plage de Hong-kong, l'empereur devait supposer que l'affaire de

Canton ne tarderait pas à s'arranger, et qu'il ne serait plus importuné d'un si infime détail. La prise de Canton n'eut pas même le pouvoir de l'arracher à ses incroyables illusions.

Lorsque les alliés se furent rendus maîtres de la ville (28 décembre 1857), les ambassadeurs songèrent à entamer les négociations et à se mettre directement en communication avec le cabinet de Pékin. C'est ici que commence réellement la campagne diplomatique. Lord Elgin et le baron Gros résolurent d'adresser au premier ministre une note développée, pour indiquer le but de leur mission et proposer les principales clauses des traités qu'ils désiraient conclure. Ces clauses intéressant non-seulement l'Angleterre et la France, mais encore les autres nations qui entretiennent des rapports avec la Chine, ils jugèrent qu'il serait à la fois convenable et utile de faire appel au concours des représentans de la Russie et des États-Unis, qui venaient d'arriver, munis comme eux de pleins pouvoirs. La correspondance échangée pendant le cours des négociations entre lord Elgin et les diplomates russe et américain expose sous son vrai jour la politique adoptée par les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Washington, politique qui, à première vue, avait semblé assez équivoque. On se figurait volontiers que la Russie triomphait secrètement des embarras de la France et de l'Angleterre, qu'elle appuyait le gouvernement chinois dans sa résistance, et que son représentant, le comte Poutiatine, n'était venu là que pour observer et gêner à l'occasion les manœuvres des alliés. Quant aux Américains, on jugeait qu'ils étaient avant tout désireux de profiter de la circonstance pour accaparer les bénéfices du commerce au lieu et place de leurs rivaux les Anglais; on les voyait comme à l'affût d'une bonne spéculation, et la présence de leur ministre, M. Reed, paraissait annoncer qu'ils entendaient bien, si les alliés obtenaient un traité, se présenter à leur suite, et recueillir à peu de frais les avantages de la campagne. Or ces suppositions étaient peu exactes. Sans aller jusqu'à déclarer la guerre à la Chine, la Russie et les États-Unis avaient, comme la France et l'Angleterre, certains comptes à régler avec cet étrange pays, et leurs vœux, inspirés par le sentiment de leur intérêt, étaient acquis très sincèrement à la cause des puissances alliées. Après avoir sollicité de Kiahkta, sur la frontière de Sibérie, son admission à Pékin et attendu vainement une réponse, le comte Poutiatine avait traversé toute l'Asie du nord et s'était présenté par mer à l'embouchure du Pei-ho. Là, il avait pu, non sans difficulté, expédier une nouvelle demande à Pékin; mais, comme on avait assigné un délai de quinze jours pour la réponse et que les mandarins ne voulaient pas lui permettre de s'établir à terre, il était allé gîter à Shang-haï. Lors de son retour au Pei-ho, il apprit

que l'on refusait de le recevoir dans la capitale, et que, dans tous les cas, la cérémonie du *ko-tou* était exigée des ambassadeurs étrangers admis à la cour. Que l'on juge si, après une pareille odyssée, le diplomate russe avait lieu d'être bien satisfait des Chinois! Le ministre américain s'était tenu plus tranquille, mais il n'en pensait pas moins sur l'ensemble des relations avec le Céleste-Empire, et notamment sur la ville de Canton, où, peu d'années auparavant, un commodore s'était vu obligé d'envoyer pour son propre compte quelques bordées de sa frégate. L'un et l'autre accueillirent donc avec empressement l'ouverture qui leur était faite par les ambassadeurs pour concerter leurs efforts et agir en commun par la voie diplomatique, et ils déclarèrent que leurs instructions les engageaient à seconder les démarches des représentans de la Grande-Bretagne et de la France, en ne s'arrêtant que devant le cas de guerre. Voilà la vérité sur l'attitude des États-Unis et de la Russie.

Il fut ainsi convenu que les représentans des quatre puissances transmettraient simultanément leurs propositions au gouvernement impérial, sous l'adresse du premier ministre et par l'entremise du gouverneur-général des deux Kiangs et du gouverneur de Kiang-sou, province dans laquelle est située Shang-haï. Comme il n'y avait plus de vice-roi à Canton, ce mode de communication paraissait le plus facile. M. Oliphant, secrétaire de lord Elgin, et M. de Contades, secrétaire de l'ambassade française, furent chargés de porter les dépêches, dont la remise eut lieu à Sou-tchou, le 26 mars 1858, entre les mains du gouverneur, qui accueillit très poliment les envoyés européens, et promit d'expédier sans délai à Pékin les notes des plénipotentiaires. Nous avons sous les yeux le texte de la note de lord Elgin, en date du 11 février. Ce document marquant le premier pas des négociations engagées, il importe de le résumer et même d'en reproduire quelques extraits, qui feront connaître à la fois le sens et la forme des propositions présentées par l'ambassadeur anglais.

Après avoir rappelé les incidens survenus à Canton, les justes demandes de l'Angleterre et de la France, la correspondance échangée avec le vice-roi, les réponses dilatoires et évasives de ce haut fonctionnaire, lord Elgin annonçait au principal ministre de l'empereur que les alliés, se bornant à l'occupation militaire de Canton, s'abstiendraient pour le moment de reprendre les hostilités, et que les deux ambassadeurs allaient se rendre à Shang-haï, où ils seraient disposés à traiter avec un représentant dûment accrédité par l'empereur de Chine pour le règlement amiable de toutes les questions en litige. Puis, sans entrer dans les détails, il signalait les divers points qui lui paraissaient pouvoir former la base de sérieuses négociations : la révision des tarifs de douane et l'examen des droits

de transit perçus à l'intérieur de l'empire, l'admission du commerce étranger dans un plus grand nombre de ports et dans les principaux fleuves, la répression de la piraterie et l'établissement sur les côtes d'une police efficace, à laquelle le gouvernement anglais offrait de prêter son concours. Lord Elgin ne disait pas un mot du trafic de l'opium, mais il mentionnait deux questions très importantes, à savoir l'admission des ministres étrangers à la cour de Pékin et le traitement des chrétiens.

« Il est probable, disait-il, que si Pékin, le siége du gouvernement impérial, avait été accessible aux ministres étrangers, selon l'usage qui prévaut parmi les grandes nations de l'Occident, les calamités qui ont récemment affligé Canton auraient été conjurées... Dans quelques parties de l'empire, les chrétiens sont soumis à un régime qui est contraire et aux intérêts de la civilisation et aux doctrines professées par les plus grands philosophes de la Chine. Cependant les chrétiens ne désirent que la faculté de vivre en paix et d'accomplir leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes. Pourquoi dès lors seraient-ils persécutés? Si donc un délégué de l'empereur se présente à Shang-haï avant la fin de mars, muni de pleins pouvoirs non-seulement pour indemniser les sujets anglais des pertes qu'ils ont éprouvées et le gouvernement de la Grande-Bretagne des frais d'une guerre qu'il s'est vu obligé d'entreprendre, mais encore pour traiter sur les points indiqués plus haut, le soussigné l'accueillera avec les intentions les plus conciliantes et avec le sincère désir de s'entendre sur les combinaisons qui pourront rendre inutile tout nouveau recours à la force des armes, rétablir la bonne harmonie entre les grandes nations de l'Occident et la Chine, enfin permettre aux troupes alliées de se retirer de Canton. Si au contraire, à la date fixée, il ne se présente à Shang-haï aucun plénipotentiaire, ou si l'envoyé de l'empereur n'a que des pouvoirs insuffisans, ou encore si, muni des pouvoirs nécessaires, il refuse d'accéder à des propositions raisonnables, le soussigné se réserve expressément le droit de prendre, sans autre avis, ni délai, ni déclaration de guerre, telles mesures qu'il lui paraîtra convenable d'adopter pour obtenir satisfaction au nom de son gouvernement. »

C'était un *ultimatum;* mais les termes de cette note ouvraient en même temps une large porte à la conciliation. La note du baron Gros devait être à peu près identique, tout en faisant sans doute une part plus grande à la question religieuse, qui intéressait particulièrement la France. Sauf les conclusions comminatoires, les notes adressées au premier ministre par le comte Poutiatine et par M. Reed renfermaient les mêmes demandes. Dans le courant de mars 1858, lord Elgin et le baron Gros étaient à Shang-haï, attendant la réponse.

Cette réponse, datée du 21 mars, fut adressée, non par le premier ministre, mais collectivement par le gouverneur-général des deux Kiangs et par le gouverneur du Kiang-sou, qui, on l'a vu plus

haut, avaient servi d'intermédiaires pour l'envoi à Pékin des notes remises par MM. Oliphant et de Contades. Voici le texte de la dépêche que ces deux mandarins écrivirent à lord Elgin :

« Nous nous sommes empressés de transmettre à Pékin, sous pli cacheté, la communication que votre excellence nous a envoyée pour le secrétaire d'état Yu-ching. Nous venons de recevoir du secrétaire d'état une dépêche ainsi conçue :

« J'ai lu la lettre que vous m'avez adressée et me suis mis au courant de toute l'affaire. Dans la neuvième lune de l'avant-dernière année (octobre 1856), les Anglais ont tiré le canon sur la ville de Canton; ils ont bombardé et incendié les édifices publics et les maisons particulières, attaqué et escaladé les forts. La bourgeoisie et le peuple de la ville et des faubourgs ont entouré le palais de Yeh, en suppliant le vice-roi de faire une enquête et de prendre des mesures de sûreté. Cela est connu de tous les étrangers. L'enlèvement d'un ministre et l'occupation d'un de nos chefs-lieux de province sont des faits sans exemple dans l'histoire du passé! Sa majesté l'empereur est magnanime et plein de prudence. Il a daigné, par décret, dégrader Yeh du poste de gouverneur-général des deux Kwangs à cause de sa mauvaise administration, et envoyer à Canton son excellence Houang, en qualité de commissaire impérial, pour examiner l'état des choses et décider impartialement. Il faut donc que le ministre anglais se rende à Canton pour y soumettre ses propositions. Nul commissaire impérial ne peut traiter d'affaires à Shang-haï. — Comme les règlemens du Céleste-Empire tracent à chaque fonctionnaire ses limites d'attributions, et que les serviteurs du gouvernement chinois doivent se conformer religieusement au principe qui leur interdit tous rapports avec les étrangers, il ne serait pas convenable que je répondisse en personne au ministre anglais. Veuillez donc lui faire part de tout ce que je viens de vous dire, et par ce moyen sa note ne demeurera pas sans réponse. »

« Nous remarquons qu'à la date où votre excellence écrivait de Canton, elle ignorait encore que sa majesté l'empereur avait envoyé un autre commissaire impérial en la personne de Houang, le nouveau gouverneur-général, pour se livrer à une enquête et pour prendre une décision sur l'ensemble des affaires. Nous nous empressons donc de vous informer que Houang est déjà en route pour Canton, afin que, d'après cet avis, vous puissiez suivre la marche qui est indiquée, et qui doit certainement aboutir à une solution amiable de toutes les difficultés. »

On risquerait de se tromper, si l'on voyait dans cette dépêche, si singulière qu'elle paraisse, un parti-pris d'impertinence. Il est tout à fait exact que, selon les idées chinoises, les communications avec les étrangers doivent passer par l'intermédiaire du vice-roi de Canton, qui est expressément investi à cet effet du titre de commissaire impérial. Du reste, comme on l'avait prévu, Yeh était dégradé « pour sa mauvaise administration; » un autre commissaire était envoyé à Canton, plutôt comme un juge de paix chargé d'entendre

les plaintes des étrangers que comme un négociateur ayant mission de traiter d'égal à égal avec un ambassadeur; enfin l'empereur était si magnanime, qu'il continuait à tolérer la présence des Européens dans les ports, et que le bombardement de Canton n'avait retenti ni à Shang-haï, ni à Ning-po, où les mandarins se comportaient à l'égard des consuls comme si l'on était en pleine paix! Comment expliquer cette série de contradictions ou de naïvetés? Pour mener aussi légèrement une affaire aussi grave, le cabinet de Pékin ignorait-il ou feignait-il d'ignorer le véritable caractère des événemens de Canton? Tout indique que sa méprise était sincère. En laissant à l'ancien gouverneur Pi-kwei l'administration de la ville, les alliés avaient épargné jusqu'à un certain point au gouvernement chinois les apparences de la défaite, et Pi-kwei ne se vantait certainement pas aux yeux de son souverain de la situation qu'il avait acceptée des vainqueurs; aussi, après avoir reçu l'investiture des ambassadeurs anglais et français, ce même Pi-kwei était-il désigné par l'empereur pour remplir les fonctions de gouverneur-général jusqu'à l'arrivée du successeur de Yeh. On croyait donc à Pékin que la ville de Canton, quelque peu détériorée par les canons européens et occupée momentanément par une poignée de soldats barbares, n'avait point cessé de demeurer sous l'autorité impériale, et on supposait que l'humeur turbulente des étrangers devrait s'estimer plus que satisfaite par l'éclatante disgrâce d'un vice-roi. En résumé, la vérité n'était point connue à Pékin; le cabinet impérial désirait que la querelle de Canton demeurât une affaire toute locale et fût réglée à Canton même. Voulant à tout prix éloigner du nord de l'empire, et particulièrement du voisinage de la capitale, les ministres étrangers, il accordait une concession qui, pour être dissimulée sous des formes par trop superbes, n'en était pas moins très importante, le désaveu et la déchéance de Yeh; il se figurait que les choses ne seraient point poussées plus loin. Le premier ministre se trompait évidemment, mais il ne songeait pas à commettre envers lord Elgin le grave délit d'impertinence. D'un autre côté, l'ambassadeur anglais ne pouvait accepter une pareille réponse, qui s'accordait si peu avec les conditions de son ultimatum. Il la renvoya aux mandarins qui la lui avaient adressée, et il écrivit au premier ministre que son refus de correspondre directement avec lui, sous prétexte d'usages chinois, constituait une violation du traité de Nankin. Il annonçait en même temps qu'il allait se mettre en route pour le nord, où il serait mieux à portée d'entrer en communication avec les hauts fonctionnaires de la capitale. Approuvée et partagée non-seulement par l'ambassadeur français, mais encore par les ministres de Russie et des États-Unis, qui probablement avaient reçu des ré-

ponses aussi évasives, cette résolution fut sans délai mise à exécution, et au commencement d'avril 1858 les représentans des quatre puissances partirent de Shang-haï pour se rendre dans le golfe du Petchili, où ils comptaient, appuyés par la présence des escadres, reprendre les négociations.

II.

Pendant que la diplomatie se transporte à toute vapeur vers le golfe du Petchili et affronte les parages les plus tourmentés de la mer de Chine, nous pouvons à loisir examiner les documens politiques et commerciaux que lord Elgin avait recueillis au début de sa mission, et qui pouvaient lui fournir d'utiles indications pour la discussion d'un nouveau traité. L'ambassadeur anglais s'était adressé aux consuls, aux chambres de commerce, aux chefs des grandes maisons établies dans les ports chinois, et de toutes parts on lui avait transmis avec empressement les détails les plus complets sur les diverses branches du négoce. C'était là en effet une occasion unique pour préparer le développement du trafic, déjà immense, que la Grande-Bretagne et l'Inde entretiennent avec la Chine. Sans refuser à l'Angleterre le mérite de préoccupations d'un autre ordre, sans contester la sincérité de son zèle pour la civilisation et pour la foi chrétienne, on peut dire qu'elle n'a jamais voulu, et avec raison, intervenir dans les affaires du Céleste-Empire qu'en vue de l'intérêt commercial, et qu'elle ne se soucierait nullement d'aller combattre si loin pour le triomphe d'une idée. Il s'agissait donc principalement pour lord Elgin d'obtenir des conditions plus favorables au commerce étranger, et d'agrandir la brèche que le traité de Nankin (1842) avait pratiquée dans la vieille muraille de Chine. Aussi fut-il littéralement assailli par une avalanche de rapports commerciaux et de mémoires statistiques que l'on trouvera en grande partie reproduits dans le *blue-book*.

En 1842, l'ensemble des transactions britanniques en Chine, y compris les échanges entre ce pays et l'Inde, représentait une valeur de 200 millions de francs. Ce chiffre, s'élevant graduellement, a atteint pendant ces dernières années 500 millions. Le progrès est donc très sensible; cependant il n'a point répondu aux espérances que l'on avait conçues lors de la conclusion du traité de Nankin. Si le trafic illicite de l'opium s'est développé au profit de l'Inde, si les exportations du thé et des soies de la Chine pour l'Angleterre se sont accrues dans une forte proportion, les envois de la métropole en produits fabriqués, en tissus, n'ont pas obtenu le développement que l'on prévoyait. De là un grave mécompte industriel et même

politique, car les entreprises et les guerres de la Grande-Bretagne en Asie ne sont autre chose qu'une incessante conquête de marchés nouveaux pour les manufactures. Il était difficile d'accuser le tarif chinois, qui, avec ses taxes de 5 pour 100 environ, est à coup sûr l'un des plus hospitaliers du monde. On s'en prit alors à la mauvaise foi des mandarins, à leurs exactions, aux taxes de transit irrégulièrement perçues à l'intérieur de l'empire sur les marchandises anglaises, aux coalitions des négocians indigènes, etc. Les documens recueillis par lord Elgin permettent de contrôler ces allégations, et jettent une vive lumière sur les destinées du commerce européen en Chine.

Au-dessus des difficultés accessoires et des entraves réglementaires, qui exercent assurément leur influence, il y a un fait général qui domine la condition du marché : c'est que le Céleste-Empire est lui-même une immense manufacture, merveilleusement organisée pour la production, possédant à la fois la matière première et une main-d'œuvre inépuisable, et compensant en partie par le bas prix du salaire ainsi que par le vaillant travail des ouvriers les avantages que l'industrie européenne doit à l'emploi des machines. Les fabricans anglais ont donc à lutter contre une concurrence très sérieuse, notamment pour la vente des tissus, et ces ardens partisans du *free trade* ne sauraient reprocher à leurs rivaux un résultat tout à fait conforme à la loi économique. Quant à la mauvaise foi et aux exactions des mandarins, l'argument est très contestable. L'un des consuls anglais déclare, dans un mémoire adressé à lord Elgin, que, sauf à Canton, où la situation a toujours été exceptionnelle, les fonctionnaires chinois ont exactement observé les clauses des traités, et même qu'ils ont accordé aux Européens certaines facilités qui n'avaient pas été expressément stipulées. Quelques mandarins ont favorisé la contrebande et fermé les yeux sur les transports d'opium; mais ce ne sont pas apparemment les contrebandiers ni les marchands d'opium qui ont à se plaindre de ces actes de concussion, qu'ils récompensent et dont ils profitent aux dépens du gouvernement chinois. La perception de droits de transit à l'intérieur de l'empire, contrairement aux engagemens pris lors de la rédaction du tarif, donnerait lieu à des réclamations plus légitimes. Il paraît à peu près établi que ces taxes existent, bien que les consuls anglais n'aient jamais pu jusqu'ici en préciser le taux ni même découvrir les douanes où s'effectue la perception; mais, sur ce point encore, les Chinois ont une excuse puisée dans les habitudes de leur organisation financière. Les produits des douanes maritimes étant versés dans le trésor impérial, le gouvernement de Pékin peut à son gré décréter ou supprimer les taxes, et par conséquent tenir

envers le commerce étranger, dans les ports, les engagemens que lui imposent les traités. Il n'en est plus de même pour les douanes intérieures. Chaque province a son budget spécial, qui doit à la fois suffire à ses dépenses ordinaires, et laisser à la disposition du gouvernement central une somme plus ou moins considérable pour les dépenses générales de l'empire. Les gouverneurs de provinces établissent donc les impôts qui sont jugés nécessaires, ils les augmentent ou les diminuent suivant les circonstances, ils règlent les tarifs de douane et de transit sur les frontières de leurs territoires, de telle sorte que l'administration siégeant à Pékin pourrait même ignorer la source des revenus sur lesquels on lui envoie la redevance annuelle. Exiger que dans un empire aussi vaste le pouvoir central entre dans tous les détails de dépenses et de recettes, qu'il se préoccupe des taxes perçues à la frontière de chaque province, ce serait en vérité demander l'impossible. Il est probable du reste que ces droits de transit s'appliquent aux marchandises chinoises comme aux marchandises étrangères, ce qui atténuerait beaucoup la gravité du reproche adressé à l'administration de l'empire. Enfin les négocians anglais se plaignent de la coalition des négocians indigènes, qui, favorisés par le système de restrictions, et se trouvant seuls maîtres du marché intérieur, dicteraient la loi aux Européens, feraient à volonté la hausse ou la baisse, et arriveraient ainsi à ressusciter sous une autre forme les abus que l'on avait voulu supprimer en abolissant, par le traité de 1842, la corporation des hanistes. Sans être poussée aussi loin que l'ont prétendu les négocians anglais, la reconstitution d'une sorte de commerce privilégié dans les ports est la conséquence même du régime particulier auquel demeurent soumises les transactions avec la Chine. Dès que la faculté d'effectuer les échanges est limitée à quelques ports seulement, les négocians indigènes établis dans ces ports jouissent, à l'égard du commerce européen, sinon d'un monopole absolu, du moins de l'avantage très réel que leur donnent la connaissance exacte des besoins intérieurs et leur position d'intermédiaires obligés, et il en sera ainsi, dans une mesure plus ou moins forte, tant que le Céleste-Empire ne sera pas complétement ouvert aux transactions directes avec les autres nations.

Tel est, en peu de mots, le résultat de l'enquête commerciale ordonnée par lord Elgin. Les accusations portées contre la mauvaise foi des Chinois tombent en grande partie devant le simple exposé des faits. Rien n'indique que systématiquement, de parti-pris, le cabinet de Pékin ait songé à annuler par des actes d'administration intérieure l'effet des concessions accordées en 1842. Tout porte à croire d'ailleurs qu'il se soucie fort peu soit du progrès, soit du ra-

lentissement du commerce étranger, car, en présence des énormes chiffres de production et de consommation que les statisticiens pourraient accumuler au sujet de la Chine, les quantités de marchandises importées ou exportées sont tout à fait insignifiantes. Les caisses de thé et les balles de soie expédiées en Europe et en Amérique ne forment qu'une portion infiniment petite de la production totale; l'introduction des tissus anglais n'influe en rien sur la condition des manufactures indigènes, et il ne paraît pas que le gouvernement de l'empire chinois ait à se débattre contre les exigences d'un parti prohibitioniste ou protectioniste. C'est une tradition politique qui règle son attitude vis-à-vis des étrangers: l'intérêt commercial n'a aucune importance à ses yeux; mais ce qui n'est rien pour lui est tout ou presque tout pour les puissances étrangères qui frappent aux portes de la Chine, et lord Elgin trouvait dans l'enquête l'indication des points sur lesquels il devait particulièrement insister auprès du cabinet de Pékin dans l'intérêt des échanges. Réduction des droits de douane et de transit, et surtout ouverture de nouveaux ports, avec la faculté pour les étrangers de visiter les grands marchés échelonnés sur le cours du fleuve Yang-tse-kiang, voilà le programme qui lui était tracé. Si, conformément à l'invitation qu'il avait reçue, il était retourné à Canton pour y traiter avec le commissaire impérial nommé à la place de Yeh, il eût obtenu probablement, et sans trop de difficulté, la révision des tarifs et l'admission des Européens dans quelques ports; mais le droit de circuler en Chine et de remonter le Yang-tse-kiang eût été obstinément refusé, car cette question, si simple en apparence, se complique de détails qui intéressent les principes mêmes du gouvernement et la police de l'empire. La population étrangère qui va chercher fortune dans l'extrême Orient ne se compose pas uniquement de négocians paisibles qui, occupés des soins de leur négoce, ne songent qu'à acheter à bon marché et à vendre très cher, en obéissant d'ailleurs aux lois établies et aux prescriptions de leurs consuls; il y a là aussi des aventuriers qui n'ont ni patrie ni consuls, et qui, du jour où ils auraient le champ libre, s'abattraient à l'intérieur du pays sous prétexte de commerce, troubleraient les habitudes des Chinois, feraient perdre la tête aux mandarins, et ne tarderaient pas à provoquer de graves désordres. Lord Elgin comprenait donc qu'il rencontrerait de nombreuses objections contre un changement aussi considérable, qu'il devrait, en retour des concessions demandées, offrir des garanties, et que, pour élargir le cercle des relations entre étrangers et Chinois, il fallait en même temps, à titre de sécurité mutuelle, étendre et régulariser les rapports diplomatiques. C'était à Pékin désormais, dans la capitale de l'empire, et non plus

à Canton, au milieu d'une population turbulente et plusieurs fois bombardée, qu'il convenait de porter l'appréciation calme et souveraine des difficultés internationales. L'admission des ministres étrangers à la cour de Pékin semblait être la conséquence nécessaire de la nouvelle politique. Aussi lord Elgin voulait-il l'obtenir à tout prix. Examinons pourtant si les documens confidentiels trouvés dans les archives du vice-roi de Canton n'étaient point de nature à modifier ses premières impressions. Nous voici arrivés à la partie la plus curieuse et la plus instructive du *blue-book*. C'est un récit d'histoire chinoise, écrit par les Chinois.

En 1854, sir John Bowring, gouverneur de Hong-kong, et M. Mac-Lane, ministre des États-Unis, se rendirent dans le golfe du Petchili pour demander la révision des traités. L'insurrection chinoise étant alors à son apogée, ils crurent que le cabinet de Pékin se montrerait plus conciliant. Ils avaient du reste un motif très plausible pour tenter une démarche directe. Des difficultés s'étaient élevées à Shang-haï au sujet de la perception des droits de douane; les représentations des consuls n'avaient pas été écoutées; le vice-roi de Canton, Yeh, avait manifesté du mauvais vouloir. Sir John Bowring et M. Mac-Lane jugèrent donc qu'à l'occasion de ce grief, peu important au fond, ils pourraient, avec quelque chance de succès, reprendre l'ensemble de la question chinoise, et proposer de concert une série de conditions nouvelles, parmi lesquelles figuraient en première ligne l'admission des ambassadeurs étrangers à la cour de Pékin et l'ouverture des ports du Yang-tse-kiang. La plupart des dépêches secrètes échangées par les mandarins à propos de ce voyage des deux ministres au Petchili sont tombées entre les mains des vainqueurs de Canton, et ont été traduites par l'interprète anglais, M. Wade. Lord Elgin a donc pu connaître parfaitement le terrain sur lequel il allait s'engager.

La première pièce de cette curieuse correspondance est un rapport adressé à l'empereur par Iliang, gouverneur-général des deux Kiangs, qui rend compte, à la date du 24 juin, de ses efforts pour détourner M. Mac-Lane de se rendre à Tien-tsin. Iliang a fait observer au ministre américain qu'indépendamment de l'interdiction inscrite dans les traités, Tien-tsin est devenu inabordable, attendu que la population y a élevé d'immenses fortifications pour se défendre contre les rebelles, et qu'il y a là cent mille volontaires parfaitement disciplinés qui ne manqueraient pas de repousser violemment les étrangers (1). Il a ensuite discuté de point en point et

(1) Ce mensonge, qui, à ce qu'il paraît, fut trouvé fort adroit en 1854, a été répété cinq ans plus tard lors de la malheureuse affaire de Takou. C'était, au dire des Chinois, pour repousser les rebelles que les habitans de la côte avaient élevé les forts qui firent feu sur l'escadre de l'amiral Hope.

réfuté victorieusement les allégations de son adversaire, et lui a enjoint de retourner à Canton et d'y attendre la décision de Yeh, seul compétent pour examiner les demandes des barbares. C'est un moyen, ajoute Iliang, de gagner du temps et de tenir ces importuns à distance. Il conseille en même temps d'accorder la légère faveur qui est sollicitée pour l'application du tarif des douanes à Shang-haï; de cette manière, les étrangers n'auront plus de prétexte pour reproduire leurs ridicules prétentions. L'empereur, par un décret spécial, approuve fort la conduite d'Iliang, et la compare avec avantage à l'indigne attitude d'un autre mandarin qui précédemment avait montré quelque penchant à accepter le concours des étrangers pour chasser les rebelles de Shang-haï. Pas de concession! tel est le mot d'ordre. Mais voici que, le 20 août, Iliang se voit obligé d'annoncer à son souverain que non-seulement le ministre des États-Unis, mais encore le ministre anglais, se plaignant des procédés impolis du vice-roi de Canton, ont manifesté l'intention d'aller à Tien-tsin. « Ce n'est peut-être de la part de ces étrangers qu'une ruse pour nous contraindre d'accueillir leurs demandes. Je leur ai ordonné, avec une affectueuse insistance, de ne point partir, et leurs navires sont encore à l'ancre. Cependant je ne puis être sûr de ce qu'ils feront, le caractère des barbares est si mobile et si inconséquent!... » En effet, las de ne rien obtenir, les deux ministres se décidèrent à se rendre à Tien-tsin, et le 15 octobre 1854 ils arrivèrent à l'embouchure du Pei-ho.

Là, nous nous trouvons en présence de nouveaux personnages. Un mandarin civil et un général annoncent à l'empereur l'arrivée des étrangers et font le récit de leurs entrevues avec les interprètes des deux légations, MM. Parker et Medhurst. A les en croire, « ils ont vigoureusement tenu tête aux demandes impertinentes qui leur ont été soumises. Pénétrer dans le Yang-tse-kiang, ce serait violer les conventions adoptées de part et d'autre; envoyer des ambassadeurs à Pékin! à quoi bon? pour discuter de simples intérêts de commerce qui peuvent être examinés de plus près dans les ports où les étrangers sont admis? » Et d'ailleurs « l'enceinte impériale de la dynastie céleste est un lieu sacré que ne doit point profaner la présence des barbares! » Cependant, tout en se targuant d'une invincible fermeté, tout en se vantant d'avoir renvoyé avec une verte semonce des dépêches conçues en termes irrespectueux et repoussé avec indignation un cadeau de vingt-six bouteilles de vin barbare, les deux mandarins paraissent ne pas être tout à fait à leur aise, et ils glissent dans chaque rapport, le plus souvent en *post-scriptum*, quelques conseils de modération et de clémence. Ces étrangers, disent-ils, sont évidemment des gens détestables, mais il serait peut-être bien de ne pas les pousser à bout. Si l'empereur daignait en-

voyer un haut dignitaire pour conférer avec les ministres, et si on leur accordait deux ou trois faveurs d'une importance minime, on les éloignerait sans doute, et l'on n'entendrait plus parler d'eux. — D'après ce modeste avis, l'empereur charge le dignitaire Tsoung-lun d'aller à Tien-tsin pour en finir, ce qui, au rapport des mandarins, cause aux barbares une joie inexprimable. Précisément le vent du nord souffle depuis plusieurs jours, il va bientôt geler, et ces étrangers ont une telle horreur du froid qu'ils seront enchantés de retourner vers le sud, surtout si on leur promet d'y examiner quelques-unes de leurs propositions. Tsoung-lun arrive, prend la direction des pourparlers, tient une conférence avec MM. Mac-Lane et Bowring, et adresse à sa cour des rapports absolument identiques, et pour le fond et pour la forme, à ceux des mandarins. « Ce sont des impertinens! écrit-il; quelques-unes de leurs propositions sont réellement injurieuses. Cependant, si on ne leur faisait pas une seule concession, ils s'en iraient mécontens et très aigris; ils n'oseraient certainement pas se porter à des actes de violence, mais il faut penser que la révolte du sud n'est pas encore apaisée, et qu'il vaut mieux ne pas compliquer les affaires. Du reste, il est bon de se préparer à toute éventualité et de s'armer secrètement. Les barbares craignent les forts et insultent les faibles; c'est leur caractère. » Après avoir exprimé cet avis, Tsoung-lun sollicite les instructions de l'empereur en lui envoyant toutes les pièces du débat, y compris les notes remises par les ministres.

Quelques jours après, un décret impérial, approuvant pleinement les propositions du mandarin, parvient à Tien-tsin. « Les demandes des barbares, lisons-nous dans ce document, sont insultantes et impertinentes à l'excès, on doit les repousser comme inconvenantes, article par article. Tout a été réglé par les traités. Le Yang-tse-kiang ne peut être ouvert. Ils veulent avoir la faculté de résider à Pékin et d'entreposer des marchandises à Tien-tsin! C'est le comble de la folie : la capitale est une ville sainte!... Ils disent qu'à Shanghaï leur commerce a souffert par suite du voisinage des rebelles, et ils demandent une remise des droits de douane. Étrangers et sujets sont égaux devant notre justice, et nous éprouvons un sentiment particulier de bienveillance pour les gens qui viennent de loin. Nous serons disposé à faire la remise des droits, mais il faut que cette affaire soit examinée dans les provinces par les autorités compétentes, dont les rapports éclaireront notre décision. De même pour le tarif du thé à Canton, de même pour les querelles particulières qui se sont élevées dans quelques ports entre barbares et Chinois. Que Tsoung-lun et ses collègues donnent aux ministres étrangers ces diverses explications, comme si elles venaient de leur seule ini-

tiative; qu'ils leur commandent de retourner à Canton. Si les ministres réclament contre la désignation de cette ville, on peut les autoriser à se mettre en rapport à Shang-haï avec le gouverneur-général Iliang. En tout cas, qu'ils se gardent bien de reparaître à Tien-tsin. On les y a cette fois accueillis par considération pour les fatigues qu'ils ont endurées sur mer; mais, s'ils y reviennent, on n'aura point pour eux les mêmes égards... » Ce décret est reçu avec les marques de la plus vive émotion par les mandarins, qui, dans leur rapport du 10 novembre, remercient l'empereur de sa clémence, l'informent qu'ils ont obéi à ses instructions, et que MM. Mac-Lane et Bowring sont enfin partis. Tsoung-lun croit pouvoir affirmer à son souverain qu'au fond ces barbares tenaient par-dessus tout aux intérêts de leur commerce à Canton, à Shang-haï, dans le Yang-tse-Kiang, et que leurs autres demandes, telles que la résidence à Pékin, etc., n'étaient point sérieuses. Ils doivent donc être très satisfaits des promesses d'enquête qui leur ont été données. Cependant ces barbares sont si inconséquens, qu'il paraît nécessaire de prendre des précautions contre leurs projets insidieux, et d'exercer sur leurs manœuvres une grande vigilance.

A cette visite des ministres de l'Angleterre et des États-Unis se rattache un incident qui nous intéresse plus directement. Le secrétaire de la légation française, M. Klecszkowski, avait accompagné à Tien-tsin MM. Mac-Lane et Bowring. « Lors de notre entrevue, écrit le ponctuel Tsoung-lun, nous avons vu tout à coup apparaître un autre barbare qui nous a présenté sa carte de visite. C'était Klecszkowski, envoyé français. Il comprenait le chinois, et le parlait couramment. On a fixé un jour pour lui donner audience... Ces barbares sont si perfides que nous n'étions pas bien sûrs que celui-ci fût réellement un Français; il n'était peut-être qu'un compère déguisé dans quelque intention perverse... » Le mandarin ajoute que M. Klecszkowski avait présenté une dépêche adressée aux ministres de Pékin, mais qu'on la lui avait renvoyée en l'invitant à s'expliquer verbalement sur l'objet de sa visite; qu'enfin il réclamait par écrit la mise en liberté d'un Français arrêté dans la province du Chen-si; copie de sa lettre était placée sous les yeux de l'empereur. — Il s'agissait sans doute de la mise en liberté d'un de nos missionnaires. Nous aurions voulu pouvoir à cette occasion connaître exactement ce que l'empereur et les mandarins pensent de la religion chrétienne; malheureusement cette partie de la correspondance chinoise ne fournit à cet égard aucune explication. Dans un autre document saisi à Canton se trouvent quelques lignes sur les sectateurs de Jésus. Un mandarin admis à l'audience de l'empereur rend compte des questions qui lui ont été faites par son auguste interlocuteur. Interrogé

sur les chrétiens, il a répondu que « cette secte ne recrute guère d'adhérens que dans le bas peuple, et ne compte dans son sein aucun lettré; ses livres parlent d'un Jésus qui a été cloué sur une croix; ils exhortent à la vertu et aux bonnes œuvres. En temps ordinaire, les chrétiens ne sont pas dangereux; mais, comme il y a entre eux une grande unité de doctrine, il se pourrait, aux époques de trouble, qu'un chef intelligent sorti de leurs rangs entraînât le peuple et mît le trouble dans le pays. C'est ainsi que l'on a arrêté dans la province du Chen-si plusieurs individus qui professaient la doctrine du Seigneur du ciel, et que l'on soupçonnait de connivence avec les révoltés. » Ce lambeau de conversation suffit pour montrer que les persécutions dirigées en Chine contre les religions étrangères sont inspirées, non par un sentiment de fanatisme, mais par un intérêt de police.

Dès que MM. Mac-Lane et Bowring furent partis de Tien-tsin, le conseil de l'empire s'empressa d'adresser aux gouverneurs du littoral une circulaire confidentielle pour les tenir au courant de la situation, et pour les engager à examiner impartialement, sans faiblesse, les mesures de détail sur lesquelles le mandarin Tsoung-lun avait promis une décision. « Les barbares, disait cette circulaire, ne songent qu'à une chose : gagner de l'argent. Tout ce qu'ils veulent en courant ainsi de côté et d'autre, c'est d'augmenter leur commerce et de voir diminuer les droits de douane. En leur faisant quelques petites concessions, on leur fermera la bouche. » Du reste, les gouverneurs recevaient l'ordre de bien veiller, de tenir l'empereur informé de toutes les manœuvres des étrangers, et d'avoir l'œil sur M. Klecszkowski. Ainsi se termine la correspondance chinoise sur la tentative de 1854.

Mais les mandarins n'étaient pas au bout de leurs peines. En février 1856, le gouverneur de Shang-haï eut encore la triste mission d'annoncer que les ministres d'Angleterre et des États-Unis devaient se représenter prochainement pour solliciter la révision des traités. La chancellerie de Pékin se remit sans délai à l'œuvre et adressa, le 24 mars, au vice-roi de Canton Yeh des instructions dont il convient de citer au moins un extrait, parce qu'elles indiquent clairement le sens que le gouvernement chinois attachait aux traités conclus de 1842 à 1844, et qu'elles expliquent l'attitude politique du vice-roi envers les Européens jusqu'à la rupture définitive des rapports à Canton.

« Les traités qui ont ouvert les cinq ports contiennent une clause qui prévoit le cas où ils pourraient être révisés; mais par cette clause nous avons seulement voulu dire que si l'expérience révélait des abus, des difficultés d'exécution, nous ne verrions pas d'objection à admettre quelques légers

changemens. Nous n'avons jamais entendu que l'on dût modifier en quoi que ce fût les conditions fondamentales. Les demandes que ces barbares ont apportées il y a deux ans à Shang-haï et à Tien-tsin étaient tellement inadmissibles que nous les avons repoussées avec dédain. Les ministres étrangers eux-mêmes, convaincus de leur déraison, n'ont point cherché à prolonger le débat. Les voici maintenant qui vont à Shang-haï sous le prétexte que les façons d'agir du gouverneur de Canton ne leur paraissent plus tolérables; mais les autorités de Shang-haï ne sont à aucun titre compétentes pour s'occuper de ces affaires : elles ne peuvent rien accorder, et leur refus aura pour résultat de pousser les barbares vers Tien-tsin, ce qui serait une violation plus grande encore du droit et des convenances. Il faut donc que Yeh prenne connaissance de tous les détails de cet incident et qu'il retienne les barbares. Si les changemens que ceux-ci désirent ne portent que sur des points peu essentiels, il pourra les examiner avec eux, puis nous en référer pour que ces changemens soient adoptés. Si on reproduit les extravagantes demandes présentées déjà il y a deux ans, il devra parler net, tout repousser et rompre les négociations. C'est à lui qu'il appartient de faire évanouir ces projets de voyage vers le nord; il procédera adroitement, par un égal mélange de bienveillance et de menace. Qu'il ne se montre pas complétement inaccessible, de crainte que son refus de les recevoir ne fournisse aux barbares un prétexte de plainte. D'un autre côté, les autorités de Shang-haï répéteront aux consuls que toutes les affaires concernant les cinq ports sont en dehors de leur juridiction, et regardent exclusivement le commissaire impérial résidant à Canton... Elles s'efforceront, par quelques paroles gracieuses, de persuader aux chefs barbares qu'ils doivent prendre la route de Canton, et couperont court à toute autre difficulté. Cela est très important. »

Les documens chinois qui viennent d'être analysés ou reproduits auront paru sans doute assez burlesques, mais ils sont en même temps fort instructifs. Ils montrent que les faits et gestes des Européens sont régulièrement portés à la connaissance du gouvernement central, que l'empereur en est informé et s'en occupe, car plus d'une fois son auguste pinceau a daigné surcharger d'annotations à l'encre rouge les dépêches des mandarins. Or on se figurait généralement que l'empereur, enfermé dans la triple muraille de son palais, demeurait étranger à la politique des barbares, et que les traités conclus de 1842 à 1844 n'avaient même jamais été placés sous ses yeux (1) : erreur grossière qui a pu, dans certaines circonstances, entraîner à de fausses démarches les diplomates européens. Il est vrai que si le cabinet de Pékin est instruit des principaux événemens qui se passent dans les ports, il ne peut guère les apprécier exactement d'après les comptes rendus que lui adressent les mandarins. Il

(1) Voir ce que nous avons dit à ce sujet dans l'*Annuaire des Deux Mondes* de 1857-58, page 894, en expliquant comment les textes originaux des traités ont pu être trouvés dans les archives de Canton, lors de la prise de la ville.

est perpétuellement trompé, mystifié, et pour lui comme pour nous c'est un grand malheur. L'ignorance vraiment incroyable des Chinois sur tout ce qui se rattache aux nations étrangères, le respect des préjugés traditionnels, la crainte des disgrâces, empêchent les autorités provinciales de dire la vérité et de transmettre au gouvernement les fâcheuses nouvelles : d'où il résulte qu'à Pékin on continue à regarder les Européens comme une race inférieure en civilisation, turbulente, astucieuse, avide, qu'il faut tenir à distance. Du reste, l'empereur n'ordonne pas de malmener systématiquement ces barbares ni de leur manquer de foi, il a même pour eux des sentimens d'indulgence et des expressions paternelles; quand il prescrit de rejeter leurs demandes, il invoque lui-même les traités, en désirant qu'on les observe strictement, mais sans concession nouvelle. Il recommande à ses mandarins d'employer, selon les circonstances, la douceur aussi bien que la menace. Il est convaincu qu'il est ainsi le plus clément, le plus hospitalier des souverains, et quand il se fâche, c'est qu'il ne comprend pas comment une petite poignée de marchands s'en vient à tout propos l'importuner de réclamations impertinentes ou futiles. On aperçoit cependant que, sans se l'avouer, il a un vague sentiment du danger qui peut un jour ou l'autre troubler sa quiétude. Quand des navires européens sont mouillés dans le golfe du Petchili, il tient à les éloigner au plus vite et à se débarrasser d'un voisinage désagréable. Voilà l'impression que nous produisons à Pékin, et certes ce ne sont pas les rapports des mandarins qui peuvent la modifier.

Sir John Bowring et M. Mac-Lane ont dû passer quelques bons momens quand ils ont lu, dans les rapports confidentiels d'Iliang, de Tsoung-lun et consorts, le récit de leur excursion à Tien-tsin en 1854. Il n'est pas besoin de dire qu'ils n'ont eu à subir ni les leçons de convenances, ni les injonctions hautaines, ni les rebuffades de ces fiers mandarins. Ils ont trouvé au contraire des Chinois fort polis, les saluant très civilement à mains jointes, leur offrant du thé et des gâteaux sucrés, protestant de leur amitié pour les Européens, puis discutant chaque proposition avec calme et promettant pour quelques points de donner satisfaction, enfin, quand il s'est agi du Yang-tse-kiang et de Pékin, levant les yeux au ciel, déclarant que c'était impossible, que jamais ils n'oseraient en parler à l'empereur, qu'ils risqueraient leur tête, et suppliant qu'on s'en tînt là. Comme les deux ministres n'avaient ni l'intention ni les moyens de pousser plus loin les choses, ils sont partis. Voilà probablement la scène très simple qui s'est passée à Tien-tsin. On a vu la parodie qu'ont su en tirer, pour les besoins de leur cause et pour le salut de leurs boutons rouges, les diplomates chinois, et il ne faut pas trop s'en

étonner; lorsqu'ils signaient ces rapports, où leurs éloquentes déclamations contre l'impertinence des barbares se terminaient en définitive par des propositions conciliantes, ils devaient se rappeler l'histoire de Ky-ing.

Ky-ing a été de 1842 à 1844 le grand négociateur de la Chine; c'est lui qui a conclu les traités avec l'Angleterre, avec les États-Unis, avec la France. Les ministres étrangers ont vanté son habileté, sa finesse, ses façons aimables et courtoises. Ky-ing était devenu aux yeux de l'Europe un personnage considérable; son nom symbolisait une politique nouvelle, bienveillante pour les étrangers, tolérante, libérale; il représentait une sorte de jeune Chine. Dans son pays même, Ky-ing occupait une situation prépondérante, ses amis étaient tout-puissans à la cour, et l'empereur Tao-kwang lui savait gré d'avoir rendu le calme à sa vieillesse en arrêtant l'invasion des barbares. Au début du nouveau règne, on apprit que l'ancien commissaire impérial était tombé en disgrâce; puis l'Europe, n'entendant plus parler de lui, l'oublia. En 1854, il méditait sans doute dans quelque emploi subalterne sur la grandeur et la décadence des mandarins, au moment même où les favoris Iliang et Tsoung-lun étaient à leur tour chargés de tenir tête aux ministres étrangers. Quel était donc son crime? Il avait pactisé avec les Européens. Nous le verrons tout à l'heure reparaître en scène dans un rôle assez misérable et pour la dernière fois. Les Européens, dont il avait naguère si chaudement plaidé la cause, se détourneront de lui presque avec dégoût, et son nom, jusque-là respecté, sera livré au mépris et à l'injure. Un malheureux rapport signé de lui a été trouvé dans une liasse des archives de Canton, et sur cette seule pièce on l'a condamné. S'il ne s'agissait que de la gloire de Ky-ing, l'incident n'aurait pour nous aucun intérêt; mais précisément ce rapport et l'impression qu'il a produite donnent la mesure des graves erreurs d'appréciation qui ont cours sur les affaires de Chine, et indiquent fidèlement l'attitude qui est imposée même aux plus puissans mandarins dans leurs relations avec la cour.

Le rapport de Ky-ing, traduit dans les journaux d'après la version anglaise de M. Wade, a circulé dans toute l'Europe. Il exprime l'opinion du commissaire impérial sur les procédés qu'il faut employer envers les étrangers quand on traite avec eux; il donne aussi quelques explications au sujet des habitudes européennes et de divers incidens qui se rattachent aux ambassades de la France et des États-Unis. A la première lecture, on est surpris des doctrines quelque peu cyniques du mandarin, et l'on s'indigne de voir un homme tel que lui parler de nous en termes méprisans, nous qualifier de barbares ignorans et grossiers, et répéter les banalités inju-

rieuses qui nous sont d'ordinaire prodiguées dans les documens du Céleste-Empire; on ne lui pardonne pas ou de nous connaître si mal ou de nous représenter comme des gens qu'il est tout à fait permis de tromper et de bafouer, sans que la chose tire à conséquence. En examinant de plus près ce curieux rapport et en cherchant à se rendre compte des circonstances dans lesquelles il a pu être adressé à l'empereur, on arrive à le comprendre tout autrement. C'était en 1850. Le parti hostile aux étrangers se relevait à Pékin; Ky-ing sentait baisser son crédit. On l'accusait sans doute d'avoir trahi la cause de l'empire céleste en traitant avec l'étranger; on accumulait contre lui mille griefs. Il avait dîné avec les barbares, il avait posé le pied sur leurs navires, rendu visite à leurs femmes, reçu leurs cadeaux! Il avait toléré que la correspondance officielle avec les ambassadeurs fût écrite dans les termes d'une monstrueuse égalité! Autant de crimes contre les lois et les usages de la Chine, autant de sacriléges!... C'est à cela que répond indirectement le rapport de Ky-ing. Que l'on relise attentivement chaque paragraphe, et l'on trouvera qu'il s'accorde avec cette hypothèse. Les barbares aiment les grands dîners; Ky-ing a dû, dans l'intérêt de sa mission, se conformer à leurs coutumes. S'il est allé à bord des navires, c'était par pur hasard. Les barbares font grand cas de leurs femmes, et ils pensent honorer leurs hôtes en les leur présentant. Lorsque Ky-ing s'est trouvé en face de Mme Parker et de Mme de Lagrené, il a été vraiment confondu! Il a eu bien soin de déclarer qu'il ne pouvait recevoir de présens; on s'est borné à lui offrir quelques bagatelles qu'il n'a réellement pas pu refuser. Sur la demande des ambassadeurs, il leur a donné son insignifiant portrait! Quant au cérémonial, ces barbares aiment à s'affubler de titres pompeux auxquels ils n'ont aucun droit; si l'on voulait rabattre leurs puériles prétentions et les soumettre au régime des peuples tributaires, ce seraient des altercations sans fin. Ils n'entendent rien aux convenances, et ils sont aussi entêtés qu'ignorans! On n'a donc pas insisté sur ces petites questions d'étiquette : c'était le moyen d'obtenir gain de cause dans les débats sérieux, etc. — Voilà ce rapport, qui a toutes les apparences d'une apologie, d'un plaidoyer de Ky-ing. Compromis par ses relations avec nous, le mandarin s'empresse de nous renier, et, pour faire taire ses accusateurs, il enfle la voix contre les barbares. Il ne peut se défendre qu'en nous injuriant, et bien qu'il nous drape à la façon chinoise, nous ne saurions équitablement lui garder rancune. Il faut le plaindre d'en être réduit à ces expédiens pour se justifier; il faut surtout plaindre l'empereur qui est condamné à recevoir chaque jour de ses mandarins, qu'ils s'appellent Ky-ing, Yeh, Tsoung-lun ou Iliang, de pareils rapports. Quel gouvernement!

Il ne devait pas être indifférent à lord Elgin de connaître les pièces de ce dossier au moment même où il se rapprochait de Pékin. Il savait ainsi à quelles gens il aurait affaire, comment les Chinois apprécient les Européens et pratiquent la diplomatie; d'après le récit des négociations de Tien-tsin en 1854, il pouvait pressentir l'effet que produiraient la plupart de ses propositions. Les archives de Canton lui avaient livré plusieurs scènes de l'incroyable comédie qui se joue très sérieusement à propos de l'Europe entre les mandarins et la cour. Il voyait clair dans cet imbroglio, où l'empereur de Chine apparaît comme une dupe auguste servie par la plus respectueuse et la plus complète mystification qui ait jamais été organisée autour d'un trône. Enfin il lui était facile de discerner, à travers ces bouffonneries, certaines idées, certains préjugés aussi solides que des principes, sur lesquels il devait s'attendre à rencontrer des obstacles presque invincibles et une résistance désespérée. Nous pouvons maintenant, après avoir fait comme lui cette curieuse étude, le rejoindre dans le golfe du Petchili.

III.

Les plénipotentiaires d'Angleterre, de France, de Russie et des États-Unis arrivèrent le 20 avril 1858 à l'embouchure du fleuve Pei-ho. Dès le 24, lord Elgin fit transmettre au premier ministre, à Pékin, une dépêche dans laquelle, rappelant la communication qu'il lui avait déjà adressée de Shang-haï à la date du 11 février, il réclamait l'envoi dans le délai de six jours d'un haut fonctionnaire dûment accrédité par l'empereur pour conclure un traité. Le 28 avril, on apporta une réponse de Taou, gouverneur-général du Petchili, annonçant qu'il venait d'être désigné conjointement avec deux autres mandarins pour suivre les négociations; mais dans cette pièce le nom de la reine d'Angleterre n'était point écrit sur la même ligne que celui de l'empereur de Chine. Lord Elgin la renvoya donc, et le 30 il recevait une seconde édition de la lettre, édition très correcte cette fois et augmentée d'un *post-scriptum* qui rejetait sur le copiste l'inconvenance qui avait été relevée.

L'ambassadeur anglais voulut alors savoir si Taou et ses collègues avaient bien les pouvoirs diplomatiques nécessaires pour signer un traité, et il demanda une explication immédiate. Ce préliminaire donna lieu à une correspondance qui se prolongea jusqu'au 10 mai sans que l'on pût se mettre d'accord. Une rupture complète était déjà imminente, lorsque le 17 le comte Poutiatine annonça que, d'après une lettre qu'il venait de recevoir de Taou, l'empereur refusait formellement d'admettre à Pékin des ambassadeurs étrangers. Cet avis officieux leva toute incertitude. Le 20, lord Elgin si-

gnifia aux mandarins son intention de se rapprocher de la capitale, et les somma de livrer aux alliés les forts de Takou, qui commandent l'entrée du Pei-ho. Ces positions furent occupées le même jour après un combat de deux heures, et le 29 mai lord Elgin, le baron Gros, ainsi que M. Reed et le comte Poutiatine, avaient remonté le fleuve jusqu'à Tien-tsin. Il n'est pas inutile de faire remarquer que la sommation de livrer les forts avait été communiquée aux ministres de Russie et des États-Unis, qui avaient donné leur approbation pleine et entière à l'attaque projetée, et qui profitèrent immédiatement de la brèche ouverte par les canons des alliés.

Le 23, après la prise des forts, Taou s'était empressé d'écrire à lord Elgin une lettre assez amicale. Il attribuait les hostilités à un malentendu, en ajoutant qu'il partait pour Pékin en toute hâte, afin de prendre les ordres de l'empereur, et que les navires anglais ne devaient pas aller plus avant. Quand les ambassadeurs furent à Tien-tsin, nouvelle dépêche de Taou, communiquant un décret impérial du 29 mai, par lequel Kouei-liang, principal secrétaire d'état, et Houa-shana, président des affaires civiles, étaient invités à se rendre à Tien-tsin pour s'entendre avec les étrangers. Ces deux dignitaires arrivèrent le 2 juin, et suivant l'usage ils envoyèrent aux ambassadeurs leurs cartes de visite, qui indiquaient tous leurs titres, et entre autres ceux de « plénipotentiaires investis de toute l'autorité nécessaire pour agir suivant les circonstances. » Une première entrevue eut lieu le 4 pour l'échange des pouvoirs : lord Elgin éleva encore quelques objections sur les termes du décret qui accréditait les mandarins; il trouva la rédaction ambiguë, dit qu'il avait à réfléchir avant de commencer la négociation, et rompit brusquement la conférence, au grand désespoir des Chinois, qui firent tout au monde pour le retenir. Une discussion par écrit s'engagea bientôt après sur un autre détail : les mandarins n'étaient point munis du sceau impérial, et lord Elgin exigeait que, suivant les usages diplomatiques, ils fussent munis de cet instrument. Ces escarmouches durèrent plusieurs jours, le ministre anglais prenant, dès le début, un ton d'autorité contre lequel ses adversaires épuisaient vainement leurs bonnes et mauvaises raisons. Lord Elgin se défiait-il réellement de la sincérité des Chinois, et jugeait-il indispensable d'assurer dans les moindres détails la régularité des opérations? Ou bien était-ce par tactique qu'il montrait tout d'abord une extrême raideur, afin de convaincre les mandarins qu'il ne se contenterait pas de vaines paroles, à l'exemple de ses trop faciles devanciers? Chacun de ces deux motifs eut probablement sa part d'influence sur l'attitude de l'ambassadeur. Kouei-liang et Houa-shana protestèrent de nouveau de l'étendue suffisante de leurs pouvoirs; ils répé-

tèrent que, d'après la coutume de leur pays, la mission temporaire dont ils étaient chargés ne comportait point la possession du sceau impérial. Lord Elgin admit enfin les pouvoirs ainsi expliqués; mais il insista pour le sceau, et le sceau fut envoyé de Pékin. Il faut dire, pour la justification des mandarins, qu'ils ne possèdent dans leur langue aucun terme qui rende exactement le sens attaché à la qualité de plénipotentiaire, et les interprètes reconnaissent que l'on dut imaginer une combinaison de mots, c'est-à-dire forger une expression, pour donner satisfaction aux exigences de la diplomatie anglaise. La délégation de pleins pouvoirs entre les mains d'un sujet ne s'accorde pas avec le caractère divin de la souveraineté dans le Céleste-Empire. — En outre, disaient les mandarins, à quoi bon ces pleins pouvoirs, alors qu'il nous est facile, en quelques heures, de solliciter et de recevoir les instructions précises de l'empereur? Pour vous, Européens, la situation est bien différente : vous êtes ici à dix mille lieues de vos souverains. — Les Chinois avaient donc besoin de faire violence à leurs principes de gouvernement, à leur langue, et presque au bon sens, pour se plier aux règles de notre diplomatie.

Sur ces entrefaites arriva à Tien-tsin le vieux Ky-ing. Il demanda une entrevue à lord Elgin par une lettre dans laquelle, sans autre titre que celui de vice-président honoraire d'un tribunal, il se disait chargé par l'empereur de s'occuper des affaires concernant les étrangers. Kouei-liang et son collègue avaient paru si tristement embourbés dès leurs premiers pas, que la cour de Pékin avait, en désespoir de cause, songé au malheureux Ky-ing, qui autrefois s'en était si bien tiré avec les barbares, et elle l'envoyait, fraîchement décoré d'un titre quelconque, au secours des commissaires impériaux. Lord Elgin pria ses deux interprètes, MM. Wade et Lay, de rendre visite au nouveau-venu, et de lui faire entendre poliment qu'on ne pouvait s'entretenir de négociations qu'avec les fonctionnaires expressément accrédités. Cette visite, racontée par les interprètes, fut comique et touchante. Ky-ing était logé dans une pauvre maison du faubourg de Tien-tsin. Il se précipita au-devant de ses visiteurs, les accabla de politesses, et voulut à toute force reconnaître M. Lay, qu'il voyait pour la première fois. — Nous sommes d'anciens amis, s'écriait-il; nous nous sommes rencontrés à Nankin en 1842. — M. Lay lui répondit que c'était son père, et non pas lui, qui se trouvait à Nankin. — C'est incroyable comme vous lui ressemblez! — Et, prenant à témoin un de ses domestiques : Voyez, n'est-ce pas tout le portrait de son père? Eh bien! je suis l'ami des deux générations! — Et après cette première effusion il entraîna les interprètes dans l'intérieur de l'appartement. Quand ils furent seuls, il se mit

à fondre en larmes, puis il raconta en détail ses infortunes, les accusations de trahison et de concussion portées contre lui, sa disgrâce, son emprisonnement, tout cela à cause de sa bienveillance pour les étrangers. — Et maintenant, ajouta-t-il, on m'envoie ici parce qu'on suppose que je pourrai arranger les affaires. Si je ne réussis pas, il y va de ma tête. L'empereur me l'a dit. Il faut absolument que je voie lord Elgin. — Il rappela ensuite les bons rapports qu'il avait toujours eus avec les Anglais. — Vous êtes une grande nation, une excellente nation, je n'ai pas craint de le déclarer à l'empereur. On vous a indignement traités. Le bon droit est pour vous. Récemment, pour cette affaire du sceau, vous avez eu raison d'insister, mille fois raison! — Enfin, quand on en vint à toucher quelques mots des négociations pendantes, et que les interprètes lui demandèrent son avis, il ne trouva qu'une solution : — Allez-vous-en de Tien-tsin, vous et vos navires. Dès que vous aurez franchi la barre du fleuve, tout s'arrangera à merveille, je vous en réponds. — Quel triste rôle jouait là ce vieillard de soixante-douze ans, faisant la cour aux deux Anglais, les comblant de politesses et de flatteries, les suppliant presque à genoux de l'écouter, de le croire, de lui sauver la vie! Pour M. Wade, qui avait traduit le fameux rapport sur l'art d'amadouer les barbares, la scène était probablement plus comique qu'émouvante : c'était la morale politique chinoise en action, représentée par un acteur émérite; mais pour Ky-ing (le dénoûment l'a prouvé) il s'agissait bien d'un drame qui devait, à quelques jours de là, se terminer par une condamnation à mort et par un suicide. Il en était au quatrième acte, où le personnage, avant de tomber, se relève pour livrer au destin un dernier et brillant combat. Le 11 juin, Ky-ing, que son titre de vice-président honoraire n'avait pu introduire auprès de lord Elgin, reçut les pouvoirs de commissaire impérial, et se trouva dès lors régulièrement accrédité. Le 25 juin, il s'étranglait.

Cependant, même avant l'adjonction de Ky-ing, qui n'exerça qu'une influence très secondaire sur les négociations et dont nous ne parlerons plus, il y avait eu entre les commissaires impériaux et les ministres étrangers un commencement de discussion sur les articles des projets de traités. Le 6 juin, M. Lay, l'interprète de lord Elgin, avait eu une première conférence, d'abord avec Kouei-liang et Houa-shana, puis avec leurs secrétaires, pour préciser le sens des conditions posées dans la dépêche du 11 février, sur laquelle le cabinet de Pékin et ses plénipotentiaires avaient eu tout le temps de méditer. Ces conditions, parfaitement claires, furent successivement commentées par M. Lay, qui, arrivé à la clause de l'admission d'un ministre anglais dans la capitale, signala ce point comme étant

le plus essentiel et le plus utile pour les deux nations. Il énuméra à ce sujet les griefs de l'Angleterre, s'étendit sur les événemens de Canton et sur l'insolence du vice-roi Yeh, raconta la prise de la ville par les forces alliées, qui, en ce moment encore, y tenaient garnison. Les Chinois parurent tout ébahis d'entendre ce que M. Lay leur disait de la situation de Canton; ils déclarèrent (et certainement ils ne mentaient pas) que le gouverneur Pi-kwei n'avait pas ainsi exposé l'état des choses. Ils promirent que le gouvernement enverrait de nouvelles instructions pour régler les rapports entre les autorités chinoises et les consuls, de façon à empêcher à l'avenir toute complication; mais, quant à la résidence d'un ministre à Pékin, ils se prononcèrent très formellement pour la négative. Jamais l'empereur n'y consentirait; il aimerait mieux la guerre. M. Lay ne se montra nullement effrayé de cette éventualité, et il poursuivit son thème, en invoquant les nombreux argumens que l'on connaît. « Si la Chine était bien inspirée, ajouta-t-il, elle se ferait de la Grande-Bretagne une amie, et dans ce cas elle n'aurait rien à craindre d'autres puissances. La Grande-Bretagne est la plus influente des nations intéressées dans les affaires du Céleste-Empire. » Voilà de l'anglais tout pur. M. Lay était certes fort mal inspiré en parlant au nom de l'Angleterre un pareil langage, alors que la France était là : c'était pour le moins une inconvenance; mais il ne s'attendait sans doute pas à l'indiscrétion maladroite d'un futur *blue-book*. Les Chinois semblèrent assez touchés de ce raisonnement, dont ils n'avaient point à apprécier la délicatesse, et l'un d'eux, nommé Pieou, qui prenait le plus souvent la parole, s'absenta un moment pour aller en conférer avec Kouei-liang. A son retour, il insista sur l'excellente idée de M. Lay, et demanda si dans le cas où l'on admettrait à Pékin un ministre anglais, il faudrait aussi recevoir des ministres de France, de Russie et des États-Unis. L'interprète ne put s'empêcher de lui répondre que les ministres des autres nations devraient être également admis à la cour, et il voulut bien démontrer que cette combinaison serait la meilleure. « Cependant, reprit le diplomate Pieou, pensez-y, la chose en vaut la peine; nous tiendrons ainsi les autres puissances en échec. Encore une idée! Il serait bien que, sauf dans les grandes cérémonies, le ministre anglais et sa suite qui habiteraient Pékin s'habillassent en chinois. De cette façon, le peuple n'y verrait plus rien d'alarmant. » M. Lay avoue, dans son rapport à lord Elgin, qu'il eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire en écoutant Pieou développer sa merveilleuse invention; mais la séance durait depuis près de cinq heures, et il put ajourner la discussion de ce moyen.

Le lendemain 7 juin, M. Lay eut une entrevue avec Kouei-liang.

C'était toujours cette maudite question de Pékin qui revenait sur le tapis. Le commissaire impérial la traita plus sérieusement que ne l'avait fait son secrétaire. Il pria, supplia l'interprète d'employer son influence pour le retrait d'une clause fatale pour la Chine. « Vous-même, lui dit-il, vous qui connaissez notre pays, je vous prends pour juge : n'est-ce point là une condition énorme, qui nous causerait d'immenses embarras? » Et M. Lay ne put s'empêcher d'en convenir jusqu'à un certain point. Kouei-liang, croyant voir faiblir son adversaire, invoqua ses soixante-quatorze ans, se déclara perdu, dégradé, s'il consentait à une pareille proposition, sollicita instamment une transaction quelconque, ou tout au moins un ajournement. Quant aux autres articles, il dit les avoir examinés, et s'engagea à remettre le lendemain un mémorandum contenant ses observations.

Le mémorandum fut exactement communiqué le 9 à M. Lay, qui fut assez surpris d'y voir des solutions plus ou moins négatives en regard de presque toutes les clauses indiquées dans la dépêche du 11 février. Il semblait pourtant que, sauf l'admission à Pékin, l'ouverture du Yang-tse-kiang et l'indemnité de guerre, ces clauses avaient été presque acceptées dans les précédentes entrevues. Tout était donc à recommencer. Sous la pression des argumens anglais, Kouei-liang admit les cinq points suivans : l'emploi de la langue anglaise dans la correspondance officielle, la tolérance à accorder au christianisme, le concours des Anglais pour la répression de la piraterie, la révision des tarifs et règlemens de douane, l'ouverture du Yang-tse-kiang et la faculté de circulation dans les provinces avec passeport, et il s'engagea à écrire à lord Elgin une dépêche dans laquelle ces points seraient formellement concédés. Cette dépêche, qui devait être transmise le jour même, n'était pas encore prête le 10 au soir. M. Lay, qui avait passé plus de sept heures à l'attendre, finit par s'impatienter; il déclara aux commissaires impériaux qu'il ne se laisserait pas plus longtemps berner par eux, qu'il prenait ces retards pour un refus, qu'il allait sur l'heure en rendre compte à son ambassadeur, que les Anglais marcheraient sur Pékin, etc., et il partit furieux. Il n'en fallut pas davantage pour que, dès le 11, lord Elgin reçût la dépêche des commissaires, qui accordaient et les cinq points et le reste, même la présence d'un ministre dans la capitale, même l'envoi d'un ambassadeur chinois en Angleterre, le tout suivi d'un petit *post-scriptum* annonçant une grande hâte d'en finir et exprimant l'espérance que, sitôt le traité conclu, les navires de guerre s'éloigneraient de Tien-tsin. Lord Elgin répondit qu'il était tout prêt à signer, et l'on fixa un jour, le 14 juin, pour la rédaction définitive des articles du traité.

Pendant que se passaient ces divers incidens entre l'ambassade anglaise et les commissaires impériaux, ceux-ci avaient à suivre les mêmes négociations avec l'ambassade française et à négocier également avec les ministres de Russie et des États-Unis. La Chine était donc seule contre quatre! Se figure-t-on ces malheureux Chinois faisant tête à la fois à un Anglais, à un Français, à un Russe, à un Américain, tout meurtris des assauts que leur livraient les uns et les autres, étouffés dans les étreintes de ces prétendus amis, dont les mains étaient encore noires de poudre, et s'épuisant en luttes impuissantes pour couvrir la route de Pékin! Ce n'est pas tout. Derrière eux était un empereur qu'il fallait, sous peine de disgrâce, rassurer par de faux rapports, et un tribunal prêt à les condamner comme traîtres ou malhabiles, s'ils succombaient. Les ministres de Russie et des États-Unis furent les premiers à dégager la situation. Ils obtinrent leurs traités, pendant que lord Elgin et le baron Gros discutaient encore; mais leur rôle pacifique et leurs instructions leur avaient permis d'être moins raides, et ils n'insistaient pas sur la clause de l'admission des ministres à Pékin. Le 15, le comte Poutiatine annonçait à lord Elgin la signature de son traité par une dépêche très courtoise, où l'on remarque le passage suivant :

« C'est à votre excellence de décider maintenant du sort futur du gouvernement actuel, et il dépendra d'elle de mettre le frein indispensable au flot qui pourrait autrement inonder la Chine nouvellement ouverte et causer bien des désordres. Des concessions trop grandes qu'on exigerait d'un gouvernement si fortement ébranlé ne feraient que précipiter sa chute, laquelle n'amènerait que de nouvelles et bien plus graves difficultés. C'est le repos qui est nécessaire à la Chine et qui sera également profitable pour le commerce comme pour les intérêts généraux des autres états, qui certes ne désirent rien tant que de voir le gouvernement chinois arriver à la conviction que les concessions qu'il fait maintenant sont avant tout utiles pour lui-même. »

Le comte Poutiatine avait été informé par les Chinois des rudes épreuves que leur imposait le négociateur de l'Angleterre, et quand il parlait vaguement des *concessions trop grandes* qu'il serait imprudent et peu généreux d'exiger d'un gouvernement faible, il avait en vue cette clause de Pékin, dont lord Elgin persistait à faire la condition *sine quâ non* du futur traité. Sans doute il avait été prié par les commissaires impériaux, qui se raccrochaient à toutes les branches, d'intervenir officieusement dans ce périlleux débat; peut-être aussi, jugeant de près l'état des choses, pensait-il réellement qu'en effet l'ambassadeur anglais allait trop loin, et que les relations européennes avec le Céleste-Empire seraient compromises plutôt que servies par des stipulations trop dures. A ce point de vue,

ce n'était pas seulement dans l'intérêt de la Chine, c'était encore au profit de la Russie qu'il faisait appel à l'esprit de modération du plénipotentiaire britannique. Lord Elgin déclara, dans sa réponse, qu'il partageait complétement les opinions du comte Poutiatine, qu'il ne voulait que le bien des Chinois, et qu'en réclamant la faculté d'établir dans la capitale une représentation diplomatique, la France et l'Angleterre comptaient épargner à la Chine de nouveaux malheurs. Il était donc résolu à aller jusqu'au bout.

Quelques jours s'écoulèrent sans incident. Les commissaires impériaux attendaient de Pékin des instructions. Le 21 juin, ils écrivirent à lord Elgin qu'ils venaient de recevoir un décret impérial à l'effet de remettre en délibération plusieurs points qui soulevaient de graves objections. Après de grandes protestations d'amitié et de sincérité, ils insistaient particulièrement pour la révision de deux articles : l'admission des ministres dans la capitale et l'ouverture du Yang-tse-kiang aux navires étrangers. Le rédacteur des instructions avait probablement retrouvé dans son dossier le rapport où les mandarins avaient fait connaître que les barbares ont horreur du froid, et il s'empara avec empressement de cet argument nouveau pour le communiquer à Kouei-liang. On disait donc à lord Elgin que le nord de la Chine est un pays glacial, très humide, fort malsain, et que les étrangers ne pourraient jamais s'y acclimater. Il valait donc mieux que le gouvernement anglais ajournât à une autre occasion, si cela devenait nécessaire, l'envoi d'un ambassadeur à Pékin, et que lord Elgin ne s'exposât point aux fatigues de ce voyage. Quant à l'entrée des navires anglais dans le Yang-tse-kiang, ce serait une clause très préjudiciable pour le commerce chinois. Les Anglais faisant eux-mêmes leurs achats et leurs ventes, le trafic intermédiaire se trouverait anéanti, et le peuple ne pourrait plus vivre; de là un mécontentement universel dont les conséquences seraient funestes. « Croyez-nous, écrivaient les commissaires, nous ne cherchons pas à plaisir les délais ni les réponses évasives. Nous voulons nous entendre avec vous, et nous craignons que dans l'avenir les conditions auxquelles vous attachez tant d'importance ne vous soient plus nuisibles qu'avantageuses. Et puis ne devons-nous pas prendre en considération le sentiment populaire? »

Ce n'était pas là ce qu'attendait lord Elgin. Il croyait que, dès le 11 juin, tout était convenu, et qu'il ne restait plus qu'à rédiger en forme les articles du traité. Pour la seconde fois, il voyait se rompre entre les mains des Chinois le fil des négociations; il recevait des dépêches contraires aux promesses verbales, il apercevait des symptômes plus ou moins marqués de rétractations et de faux-fuyans. Impatient et mécontent, il voulut mettre un terme à ce perpétuel

va-et-vient de concessions et d'objections, et il riposta aux commissaires par une note très sèche, où il fixait d'autorité au 24 juin la signature du traité.

Le traité ne fut signé que le 26, après deux longues conférences dans lesquelles Kouei-liang et Houa-shana essayèrent encore de disputer le terrain pied à pied à M. Bruce, secrétaire de l'ambassade. Ils obtinrent par grâce quelques légers changemens de rédaction, et signèrent enfin de leurs mains tremblantes l'acte fatal. Le 30, ils annonçaient que l'empereur avait pris connaissance du traité; mais lord Elgin déclara ne vouloir partir qu'avec l'assurance formelle de l'acceptation impériale. Il lui fut donné satisfaction le 4 juillet par l'envoi du décret qui approuvait les traités conclus avec les quatre puissances, et le 6, après avoir fait aux commissaires sa visite d'adieu dans le temple de l'Esprit-des-Vents, l'ambassadeur anglais s'éloignait de Tien-tsin.

On se souvient que la première conférence de M. Lay avec Koueiliang avait eu lieu le 6 juin. Cinq jours après, la besogne était terminée, car le traité, signé le 26, contenait toutes les clauses qui avaient été imposées et subies dès le 11. On peut donc dire que lord Elgin avait mené les commissaires tambour battant, leur laissant à peine le temps de réfléchir et de respirer, repoussant durement et sèchement leurs observations, présentées toujours de la manière la plus convenable et la plus respectueuse, traitant ces mandarins de haut en bas, et manifestant presque à chaque minute une défiance qui, entre plénipotentiaires de pays européens, eût à bon droit été considérée comme injurieuse. Et l'on s'étonne que les Chinois, formalistes à l'excès, ne voient en nous que des gens déraisonnables, violens, impolis, des barbares! S'il s'était agi simplement d'une réparation pécuniaire ou morale, d'une indemnité ou d'une excuse à exiger pour l'un de ces griefs qui, selon notre droit des gens, donnent à la partie lésée le droit de réclamer une satisfaction immédiate, l'attitude hautaine de l'ambassadeur anglais, les sommations à bref délai, la menace, l'action, tout eût été légitime; mais là il s'agissait de bien autre chose, et lord Elgin en fait l'aveu. En transmettant à Londres le texte du traité de Tien-tsin, il écrit que les concessions obtenues ou plutôt imposées par la force et arrachées à la crainte « ne sont rien moins, aux yeux du gouvernement chinois, qu'une véritable révolution, et qu'elles impliquent l'abandon partiel des principes les plus sacrés sur lesquels repose la politique traditionnelle de l'empire. » Était-ce donc trop de cinq jours, de vingt jours même, pour accomplir une telle révolution?

Aussi tout n'est pas encore fini. Après les négociations de Tientsin, nous avons celles de Shang-haï, et ce ne sont pas les moins

importantes. Il avait été convenu que les plénipotentiaires anglais et chinois se rencontreraient de nouveau à Shang-haï pour y régler les questions de douane. Lord Elgin, revenant du Japon, où il était allé conclure un traité, se trouvait à Shang-haï le 2 septembre 1858. Les commissaires chinois n'étaient point encore arrivés; en outre, les affaires allaient assez mal à Canton, où les alliés se plaignaient des mesures prises par le nouveau gouverneur-général Houang. On avait appris que les Chinois s'occupaient activement de relever les forts de Takou. Il circulait déjà quelques bruits vagues sur les mauvaises dispositions du cabinet de Pékin pour l'exécution du traité. Ce concours d'incidens et de rumeurs était, il faut le reconnaître, assez inquiétant. Lord Elgin écrivit aux commissaires impériaux et au gouverneur de la province plusieurs dépêches où son impatience et son mécontentement s'exprimaient en termes durs et menaçans. Il exigea et obtint la destitution de Houang ainsi que la publication d'une proclamation générale annonçant la signature du traité de paix; il écrivit une note pour protester contre l'emploi du mot *barbares* appliqué aux étrangers dans un décret récemment rendu à Pékin (et en même temps, dans une dépêche à lord Malmesbury, alors ministre des affaires étrangères, il doutait beaucoup que la langue chinoise eût un autre mot pour désigner au peuple les étrangers). Bref, il ne négligeait aucune occasion de morigéner les commissaires; il s'acharnait après eux; il s'emparait du moindre fait pour leur écrire une leçon sur le respect dû aux traités. S'il se fût permis un pareil langage envers le ministre du plus petit prince d'Allemagne, on lui eût renvoyé ses dépêches. Les représentans de l'empereur de Chine, arrivés le 4 octobre à Shang-haï, burent le calice jusqu'à la lie. Ils se rendirent à tout ce qui leur était demandé, s'excusèrent du mieux qu'ils purent, et se montrèrent très concilians pour le règlement des affaires commerciales. Puis, le 22 octobre, ils adressèrent à lord Elgin la dépêche suivante :

« L'objet d'un traité est de maintenir la paix entre deux nations par un mutuel échange de bons procédés, de telle sorte que l'une des parties ne soit pas avantagée au détriment de l'autre : à cette condition, la bonne harmonie est durable.

« Lorsque nous avons conclu à Tien-tsin un traité avec votre excellence, des navires de guerre anglais étaient mouillés dans le port; nous étions sous la pression de la force et en proie aux plus vives alarmes. Il fallait signer le traité sur l'heure, sans le moindre délai. Il n'y avait pas à délibérer; nous n'avions qu'à accepter les conditions qui nous étaient imposées. Dans le nombre, il s'en trouvait quelques-unes qui causaient à la Chine un tort réel, et que le gouvernement de votre excellence aurait pu abandonner sans inconvénient; mais, pressés comme nous l'étions alors, nous n'avons point eu l'occasion favorable pour nous en expliquer franchement.

« A notre retour dans la capitale, l'empereur nous a ordonné de venir à Shang-haï pour nous entendre avec vous et discuter mûrement une question qui intéresse les deux pays.

« Votre excellence est convaincue de notre désir sincère d'assurer le maintien des relations amicales. Nos sentimens de droiture nous commandent de vous exposer en toute vérité ce qui nous froisse le plus. — L'article 3 du traité porte que « l'ambassadeur ou autre dignitaire représentant sa majesté la reine d'Angleterre peut résider d'une manière permanente dans la capitale *ou* s'y rendre pour une visite temporaire, au choix du gouvernement anglais. » L'emploi de l'expression *ou*, qui implique évidemment l'absence de décision, atteste la prudence et la haute sagesse de votre excellence, qui n'aurait jamais songé à prendre à l'égard de qui que ce fût une décision arbitraire et précipitée. — Ce point établi, nous devons vous dire que la population de la capitale se compose surtout d'hommes de la bannière, qui, n'étant jamais sortis des murs, n'ont aucune idée des sentimens ni des habitudes des autres régions. De même, les affaires que les fonctionnaires de tous grades ont à traiter dans la capitale sont exclusivement métropolitaines. Ces fonctionnaires ne savent rien des questions provinciales. Or les mœurs et les dispositions du peuple de Pékin diffèrent essentiellement de celles du sud et de l'est. Si donc des étrangers y résident, il arrivera certainement que leur présence et leurs mouvemens exciteront une vive surprise et créeront des malentendus; le moindre incident donnera lieu à des querelles, et ce serait pour nous un grand dommage de voir, pour des motifs très futiles, s'élever entre nous de sérieuses discussions. Il faut songer que la Chine est en ce moment dans un grave état de crise, et si, comme il y aurait tout lieu de le craindre, la population était excitée et trompée au sujet de cette clause, nous nous trouverions en face de nouveaux élémens de troubles. L'on ne saurait évidemment réduire la Chine à de telles extrémités! — Puisque désormais une paix perpétuelle a été convenue entre la Chine et la nation que représente votre excellence, nous devons nous efforcer en commun de ménager les intérêts de l'un et de l'autre pays...

« Chacun des articles du traité vous confère des avantages considérables, et l'empressement avec lequel sa majesté l'empereur a donné son assentiment atteste un extrême désir de bienveillance. Parmi ces articles, il en est un, concernant la résidence à Pékin, qui est très pénible pour la Chine, et comme il s'agit d'un privilége qui n'a été accordé ni aux Français, ni aux Américains, et qui n'est concédé qu'à votre pays, nous venons prier votre excellence d'examiner avec nous un mode de transaction qui permette de ne point exécuter cette clause. Si vous accueillez notre ouverture, l'empereur déléguera l'un des principaux secrétaires d'état ou un ministre pour résider dans les provinces, au lieu qu'il plaira au représentant de votre gouvernement de choisir pour résidence habituelle. Lorsque Nankin sera repris sur les rebelles, votre ambassadeur pourra, s'il le désire, faire choix de cette ville. Les différentes dispositions du traité doivent être fidèlement et à toujours observées; en cas de violation de l'une d'elles, votre ambassadeur irait s'établir à titre permanent dans la capitale... »

Ainsi, comme on l'avait prévu, les commissaires impériaux ve-

naient tenter à la dernière heure un suprême effort. Pour avoir un prétexte, ils avaient découvert dans le traité un mot, une pauvre conjonction dont le sens leur paraissait douteux, et sur cette base fragile, ils cherchaient à relever le débat. Lord Elgin leur répondit le 25 octobre en déclarant de la manière la plus absolue qu'il ne lui était plus permis de modifier les conditions du traité signé à Tien-tsin; il répéta que le gouvernement anglais demeurait maître d'avoir ou de n'avoir pas une ambassade permanente dans la capitale; il s'attacha à démontrer que cette clause était fort avantageuse pour la Chine, et il ne trouva, pour repousser l'offre de transaction, que cette phrase peu courtoise, par laquelle se terminait sa note diplomatique : « Le soussigné estime qu'il ne serait pas au pouvoir de leurs excellences de lui proposer, *pour garantie de la bonne foi du gouvernement impérial* et du maintien de la paix, aucune condition qui fût équivalente à la résidence permanente d'un ministre anglais à Pékin. »

Les commissaires chinois revinrent encore à la charge par une seconde dépêche le 28 octobre. Acceptant comme définitive l'interprétation anglaise, ils s'appuyèrent, non plus sur une chicane de texte, mais sur les sentimens d'intérêt et de bienveillance que lord Elgin manifestait envers la Chine, pour le supplier d'obtenir de sa souveraine que l'exercice du droit de résidence permanente fût au moins suspendu. Écoutons-les plaider pour la dernière fois la cause de leur gouvernement et de leur pays :

« La justice et la droiture de votre excellence, ses intentions bienveillantes et amicales nous inspirent l'entière conviction qu'en exigeant la résidence de l'ambassadeur anglais à Pékin, vous n'avez nullement songé à porter préjudice à la Chine. Cependant nous répétons que la résidence permanente de ministres étrangers dans la capitale aurait pour la Chine des conséquences tellement désastreuses que les expressions nous manquent pour les qualifier. En résumé, dans l'état de trouble et de crise où se trouve aujourd'hui plongé notre pays, l'exécution de cette clause aurait pour résultat, nous le craignons, de faire perdre au gouvernement le respect du peuple, résultat dont nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de signaler avec plus de détails l'extrême gravité. Nous insistons donc de nouveau, et par note spéciale, sur ce sujet... Votre souveraine ne voudrait pas, en se montrant trop exigeante sur un point qui nous lèse si durement, augmenter nos embarras, et la Chine lui serait très reconnaissante de sa modération.

« Nous sommes animés de la plus entière bonne foi, et, s'il existe un moyen quelconque par lequel nous puissions, selon vous, marquer particulièrement notre sincérité, nous prions votre excellence de vouloir bien nous l'indiquer franchement : il n'est point de transaction équitable à laquelle nous ne soyons prêts à souscrire. Nous avons le ferme espoir que nous demeurerons toujours de part et d'autre animés des mêmes sentimens, et que

nos deux pays verront se resserrer de plus en plus, à leur profit mutuel, les liens d'amitié qui les unissent. »

On s'étonnera peut-être du contraste que présentent ces dépêches avec les rapports dont les archives de Canton nous ont livré les copies. Ces mandarins, qui savent au besoin raisonner si juste et s'exprimer si dignement, sont-ils donc de la même race que ces misérables fonctionnaires qui, dans leur correspondance avec la cour de Pékin, nous paraissent si grotesques et si plats? Il est permis de poser cette question. Ce sont pourtant bien les mêmes personnages, qui, selon les circonstances, selon les interlocuteurs, varient et leurs pensées et leur style. Lorsqu'ils s'adressent à l'empereur, la crainte de déplaire, la perspective de la disgrâce et l'extrême peine qu'ils se donnent pour inventer des explications, des excuses et des mensonges, les rendent parfois complétement stupides. Quand ils parlent à lord Elgin, et surtout quand la conversation s'engage à quelque distance de Pékin et hors de la portée d'une escadre anglaise, il semble qu'ils se retrouvent; ce sont des lettrés, ce sont des hommes. Déjà, lors des négociations de 1844, les ambassadeurs de France et des États-Unis avaient lu, non sans étonnement, de remarquables dépêches de Ky-ing, et ils s'étaient convaincus qu'il ne faut pas juger les Chinois sur quelques pièces ridicules qui sont d'ordinaire livrées à la risée des Européens avec une forte addition de couleur locale. Lord Elgin ne fut pas moins surpris lorsqu'il reçut les deux notes des commissaires impériaux. Il y avait dans ces notes un tel accent de sincérité et, à travers cette résignation au fait accompli, le désespoir d'une conviction si profonde, il y avait dans l'appel adressé à sa générosité un élan si irrésistible, qu'à la fin il se sentit ému. En présence de ces prières, de ces supplications persistantes pour la révision d'une clause, d'une seule clause du traité, il se prit à croire qu'il s'était peut-être lui-même aventuré trop loin; il se rappela les conseils d'abord suspects du comte Poutiatine; il examina avec plus de calme les résultats éventuels de la condition qu'il avait si durement imposée, et ces réflexions tardives lui inspirèrent un bon mouvement. Supprimer purement et simplement un article du traité et renoncer après coup au droit de résidence à Pékin, cela lui était impossible; mais il annonça aux commissaires impériaux qu'il serait tenu compte de leurs ardens désirs; il leur écrivit, et dans cette dépêche il quitta le ton rogue et hautain auquel il les avait jusque-là trop habitués. « Si l'ambassadeur qui doit venir l'année prochaine échanger les ratifications est convenablement accueilli dans votre capitale, et si l'ensemble du traité de Tien-tsin est strictement exécuté, j'intercéderai auprès de mon gouvernement pour que le ministre anglais

accrédité en Chine reçoive l'ordre d'établir sa résidence habituelle et permanente ailleurs qu'à Pékin, où il se rendrait seulement à certaines époques périodiques ou toutes les fois qu'une affaire importante l'y appellerait. » C'était la seule transaction que, dans la position qu'il avait prise et après le traité signé, lord Elgin pût accorder aux commissaires, et il n'hésita plus à la proposer.

Nous n'avons pas les dépêches par lesquelles Kouei-liang et Houa-shana firent connaître à Pékin leur demi-succès. On les retrouvera peut-être un jour, et ce seront probablement des pièces curieuses. Les dignes mandarins, tournés vers leur soleil, n'auront pas manqué de s'épanouir dans la joie de leur triomphe, le premier, le seul qu'ils eussent remporté dans cette laborieuse campagne : ils auront envoyé au céleste empereur un magnifique bulletin; mais si nous n'entendons pas les fanfares de la victoire, nous avons sous les yeux le rapport de l'ambassadeur anglais sur sa généreuse retraite. Au point où en étaient les choses, il fallait que lord Elgin se justifiât. Le traité de Tien-tsin était déjà connu à Londres et en Europe : il avait obtenu d'unanimes suffrages. On vantait l'habileté du négociateur, on analysait complaisamment chaque article, et en particulier celui qui stipulait la création d'un poste diplomatique à la cour de l'empereur de Chine. C'était là une clause décisive, inespérée, d'où devait sortir dans un avenir prochain l'alliance des deux civilisations et des deux races! Comment annoncer et expliquer le mouvement de recul qui venait d'être opéré à Shang-haï? Ne risquait-on pas de refroidir brusquement tout cet enthousiasme? Aussi, dans la dépêche qu'il écrivit à lord Malmesbury le 5 novembre 1858, lord Elgin jugea nécessaire d'exposer longuement les graves motifs qui avaient inspiré sa conduite. « Il est certain, disait-il, que les Chinois éprouvent une répugnance presque invincible contre la présence permanente d'ambassadeurs étrangers à Pékin. Cette innovation blesse leurs principes politiques, leurs habitudes, leurs mœurs; elle les alarme au plus haut degré, et il faut prendre garde de placer l'empereur dans l'alternative, ou de tenter une résistance désespérée, ou de subir passivement une condition qu'il considère, à tort ou à raison, comme la plus fatale qui puisse être imposée à l'empire. Il y avait à craindre qu'après la signature du traité de Tien-tsin, les commissaires impériaux ne fussent dégradés : cette crainte ne s'est pas réalisée; mais si, après leurs dernières démarches auprès de moi, ils s'en étaient retournés à Pékin sans y rapporter la moindre concession, leur disgrâce eût été inévitable, et alors que fût-il advenu de l'exécution du traité? Il a donc été sage de céder dans une certaine mesure. Du reste, le texte du traité est maintenu, notre droit demeure intact, et nous serons fondés à en user, si cela est nécessaire. La

condition qui indispose tant les Chinois n'est expressément inscrite que dans le traité anglais; les autres pays n'ont à s'en prévaloir qu'aux termes de la clause générale par laquelle ils se sont réservé le traitement de la nation la plus favorisée. S'ils établissaient des ambassades à Pékin, nous agirions immédiatement de même. En retour du bon vouloir que je leur ai montré, les commissaires m'ont accordé avec empressement l'autorisation de remonter le Yang-tse-kiang, bien que je n'en aie pas strictement le droit, les ratifications n'étant pas échangées, et je compte beaucoup sur l'effet moral de cette course dans les eaux intérieures de la Chine (1), etc. »

Telles étaient les considérations développées par lord Elgin pour justifier sa conduite. N'oublions pas un dernier argument, dont on reconnaîtra la provenance toute chinoise. On se souvient de la tendre sollicitude que les commissaires impériaux manifestaient pour la santé des Européens qui seraient condamnés à vivre à Pékin. Un climat si froid! un air si malsain! Ces raisons avaient été prises pour ce qu'elles valaient. Voici maintenant que lord Elgin s'en empare. Il dit à son tour que les hivers à Pékin sont très rudes; d'après M. de Humboldt, le thermomètre baisse à 40 degrés (Fahrenheit) au-dessous de zéro, le fleuve Pei-ho est gelé, le golfe du Petchili est inabordable. Décidément le séjour de Pékin aurait peu d'agrémens pour un ambassadeur et sa famille! Les mandarins, à bout de raisons, n'avaient pas mieux dit. Nous ne ferons pas au noble lord l'injure de comparer les dépêches qu'il écrit à son ministre avec celles qu'un mandarin écrit à l'empereur de Chine; mais voyez la tyrannie des situations! Ce n'est pas seulement à lord Malmesbury, c'est en même temps à un potentat non moins redoutable, plus exigeant et quelquefois aussi aveugle que celui qui trône à Pékin, c'est à l'opinion publique que l'ambassadeur adresse son rapport. Il comprend que son dernier acte pourra être mal apprécié et sévèrement critiqué; il cherche partout des argumens, jusque dans les astres, et il accumule les preuves. — Lord Elgin ne se trompait pas; approuvée par le gouvernement anglais, la concession de Shang-haï causa d'abord dans le pays un vif désappointement, et ceux-là seuls qui ont lu la correspondance récemment publiée ont pu se rendre compte des sentimens et des motifs qui ont déterminé ce dernier acte.

(1) Lord Elgin fit en effet ce voyage pendant les mois de novembre et de décembre. Il remonta, avec cinq navires de guerre, le cours du Yang-tse-kiang jusqu'à Han-tcheou, à 600 milles de la mer, bien au-delà de Nankin. Il a consacré une intéressante dépêche au récit de cette excursion (pages 440 et suiv. du *blue-book*).

IV.

Nous venons de présenter, d'après les documens officiels, l'historique des négociations qui ont abouti au traité de Tien-tsin. Il n'y a eu de difficulté vraiment sérieuse que pour arracher aux commissaires impériaux le droit d'entretenir une ambassade permanente à Pékin. La plupart des autres points (et dans le nombre il en est de fort importans) paraissent avoir été concédés sans trop de résistance; mais, sur cette question unique, les Chinois ont lutté jusqu'au dernier moment, et leurs suppliantes protestations râlaient encore pour ainsi dire après la signature du traité. Les instructions que l'ambassadeur anglais avait reçues de son gouvernement ne lui commandaient pas, en termes absolument impératifs, d'obtenir l'entrée dans la capitale; cependant tout le monde regardait alors cette condition comme indispensable : on comptait qu'elle serait le prix de négociations confiées à des ambassadeurs extraordinaires, et, comme lord Elgin l'a répété maintes fois dans sa correspondance, c'était aussi bien dans l'intérêt du Céleste-Empire qu'au profit de l'Europe qu'on souhaitait l'établissement de rapports diplomatiques directs avec la cour de Pékin. On s'explique donc l'ardente obstination avec laquelle lord Elgin se montrait, dès son arrivée en Chine, résolu à exiger cette clause, qui devait être à ses yeux, comme aux yeux du public européen, le triomphe et l'honneur de sa mission; mais à Tien-tsin on venait de lui remettre entre les mains de nouveaux documens qui pouvaient, à ce qu'il semble, jeter au moins quelques doutes dans son esprit. Les ridicules dépêches de mandarins qui avaient été trouvées dans les archives de Canton indiquaient nettement le caractère de la concession que l'on se proposait de demander aux Chinois. Lord Elgin savait maintenant, à n'en plus douter, qu'une immense question de principe, qu'un germe de révolution était renfermé dans cette formalité internationale, qui, selon nos idées, nous paraît si simple. Il lisait dans les dépêches de Canton que les mandarins, en 1854, avaient reculé d'épouvante devant une pareille proposition, qu'ils avaient osé à peine en parler à l'empereur, que la capitale, séjour du souverain céleste, est pour les Chinois un sol sacré, inviolable. Ce n'est pas tout : il avait auprès de lui des Anglais, connaissant depuis longtemps la Chine, qui n'approuvaient pas entièrement ses vues sur Pékin. Le consul de Shang-haï se hasardait à dire, dans l'un de ses rapports, que l'établissement d'une ambassade permanente à Pékin serait une affaire pleine de difficulté dans le présent, plus dangereuse encore pour l'avenir. Il demandait au moins que, pour commencer, pour battre le terrain, ou, comme

nous dirions plus vulgairement, pour essuyer les plâtres de la nouvelle ambassade, on se bornât à envoyer un modeste chargé d'affaires, qui serait à la fois moins compromis et moins compromettant, parce qu'il exciterait peut-être moins d'alarmes, et que son humble grade exigerait moins d'égards et de considération personnelle. Bref, il est évident que le consul de Shang-haï n'était point pour l'ambassade à Pékin, et s'il prend quelques détours, s'il cherche un expédient, c'est qu'il ne veut pas combattre de front l'opinion connue d'un lord, et que l'on trouve ailleurs qu'en Chine des subordonnés qui ne se soucient pas de rompre trop directement en visière à leurs supérieurs. N'avons-nous pas encore l'aveu implicite de l'interprète, M. Lay, qui, répondant à une pressante interpellation de Kouei-liang, ne pouvait s'empêcher de reconnaître que le commissaire impérial disait à peu près vrai lorsqu'il déclarait la proposition fatale pour la Chine? En présence de ces documens, de ces indices multipliés, devant tout ce qu'il savait, voyait et entendait à Tien-tsin, comment lord Elgin n'a-t-il pas eu la pensée de s'arrêter à temps? Le ministre russe et le ministre des États-Unis n'avaient point insisté pour cette clause, et leurs traités avaient été immédiatement signés. On n'a point publié le texte du traité français; mais il résulte des déclarations de Kouei-liang et de lord Elgin qu'il n'y a point dans cet acte de stipulation spéciale pour la résidence permanente d'un ambassadeur à Pékin. Pourquoi donc lord Elgin était-il seul à s'obstiner contre la résistance des commissaires impériaux? pourquoi assumait-il seul, au nom de l'Angleterre, une responsabilité dont ses collègues de France, de Russie et des États-Unis, ne croyaient point devoir se charger? L'ambassadeur anglais a été accusé de faiblesse à cause de ses concessions de Shang-haï : il conviendrait plutôt de lui adresser le reproche contraire, à cause de ses exigences de Tien-tsin.

Il devait lui en coûter, cela est vrai, de renoncer à une partie essentielle de son programme, de détruire des espérances et de dissiper des illusions qu'il avait fait naître, de paraître reculer devant des Chinois; mais quoi! les bonnes raisons manquaient-elles pour justifier un peu plus de modération et de générosité vis-à-vis de ces mandarins à genoux? Ne pouvait-on pas dire : — L'Europe désire l'extension et la sécurité de son commerce avec la Chine? Déjà, depuis 1842, elle a plus que doublé le chiffre de ses anciennes transactions. Il a suffi pour cela de l'ouverture de quelques ports où les affaires se traitent facilement et beaucoup mieux que dans l'incorrigible ville de Canton; on y fait même très commodément la contrebande, ce qui n'est pas indifférent à un certain nombre de négocians qui déclament, comme de raison, contre la déloyauté des

Chinois et contre la violation des traités. Les mandarins y sont assez tolérans pour laisser circuler les Européens bien au-delà des étroites limites tracées par les conventions, témoins M. Milne, M. Fortune, et bien d'autres. On n'a même plus besoin de se déguiser en Chinois. Les relations très curieuses de ces voyageurs attestent que la population n'est pas mal disposée envers nous, et donnent à espérer que peu à peu, par la force de l'habitude et du voisinage, elle nous accueillera sans que les mandarins se gardent bien d'y rien voir, et surtout d'en rien dire. Il y a eu quelques avanies, des rixes, des meurtres même; ce sont des malheurs à peu près inévitables, que n'empêchera aucun traité, et il faudrait savoir si, dans certains cas, la conduite indiscrète et brutale des Européens, notamment des Anglais, qui ont appris dans l'Inde la façon non pas de se concilier, mais de malmener et de battre les Asiatiques, n'aurait point provoqué ces déplorables incidens. Que faut-il donc pour améliorer notre situation en Chine? Exiger l'ouverture de nouveaux ports sur la côte et sur le cours du Yang-tse-kiang, et déterminer avec précision les conditions de tarif. Avec cette extension des rapports directs, nous doublerons encore en dix ans nos transactions actuelles. S'il survient dans l'un des ports une difficulté, immédiatement quelques navires de guerre apparaîtront, et tout s'arrangera vite. Les *steamers* peuvent remonter le Yang-tse-kiang jusqu'à plus de 600 milles de l'embouchure; une croisière établie sur le fleuve tiendra tout en respect. Certes il eût été très désirable d'avoir une ambassade à Pékin; mais décidément les Chinois n'en veulent pas. L'empereur se figure, à tort ou à raison, qu'en accédant à une pareille demande il perdrait son prestige, et mettrait son pays en révolution. On pouvait croire d'abord que ce n'étaient là que de mauvais prétextes; aujourd'hui la lecture des archives confidentielles de Canton ne laisse plus de doute sur les convictions du gouvernement impérial à cet égard. On parviendrait cependant à arracher cette concession : à de certains momens, les diplomates chinois se voilent la face et signent tout. Mais après? Si nos ambassadeurs étaient mal traités à Pékin, ou s'il éclatait une rupture entre nous et le gouvernement central (éventualités qui, dans l'état des esprits, seraient très probables), il nous faudrait faire la guerre, une guerre lointaine, coûteuse, exigeant beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes. Il vaut mieux, à ce qu'il semble, ne pas nous exposer à de tels embarras, et suivre simplement la voie modeste, mais plus sûre, qu'ont tracée en 1842 sir Henry Pottinger, en 1844 MM. de Lagrené et Cushing, qui, eux aussi, auraient bien voulu résoudre le problème de l'entrée à Pékin. Il suffit de convaincre les Chinois que, si nous éprouvons sur un point quelconque du littoral ou sur les rives du Yang-tse-kiang,

c'est-à-dire partout où ils sont abordables, la moindre avanie, ils recevront sur place une bonne correction; cela sera facile et n'interrompra pas le commerce. N'avons-nous pas vu déjà les Chinois nous vendre à Shang-haï leur thé et leurs soies pendant que les boulets pleuvaient sur Canton? En poussant l'empereur à bout pour l'affaire de Pékin, nous nous lançons dans l'inconnu, et nous risquons tout. —Voilà ce que l'on pouvait dire, pièces en main, pour rayer du projet de traité cette fameuse clause, et voilà malheureusement aussi ce que les derniers événemens se sont chargés de démontrer.

Mais, s'écriera-t-on, que deviennent au milieu de ces argumens prosaïques les intérêts de la civilisation et du christianisme? Pour le christianisme, la réponse sera courte : on calomnie les missionnaires en laissant croire qu'ils appellent la force à l'aide de leurs courageuses prédications; leurs chefs les plus sages n'ont jamais demandé d'autres soldats que les soldats de la foi, et ils préfèrent s'en remettre aux desseins de Dieu plutôt qu'à l'arbitrage des hommes pour étendre, en Chine comme ailleurs, le champ de leurs pacifiques conquêtes. Quant à la civilisation, on en est venu à abuser singulièrement de ce grand mot, et, que l'on y prenne garde, cet abus peut mener loin. Si notre siècle se montre très habile à inventer les engins de guerre, les canons rayés, les carabines portant à des milliers de mètres, il ne faudrait pas que, dans son empressement à essayer ces précieux instrumens de destruction, il se laissât fausser le jugement sur l'emploi légitime qu'on en peut faire. Les armes ont quelquefois porté la civilisation dans les terres sauvages, mais cet exemple ne saurait être applicable au Céleste-Empire. On a déjà bombardé une partie de la côte de Chine, et cela n'a point avancé beaucoup la grande cause de notre civilisation. Les idées européennes ne pénétreront dans ce pays que par la paix, par le commerce, par le contact journalier et graduellement établi sur un plus grand nombre de points. Ce moyen paraîtra trop lent aux esprits impatiens qui, depuis quelques années, depuis quelques mois surtout, prêchent la croisade armée contre l'extrême Orient, et demandent presque chaque jour, quasi-officiellement, la tête de la Chine. Il est pourtant le plus sûr, et il est le seul qui convienne aux véritables intérêts de l'Europe. Nous avons pu, par quelques ouvertures, plonger nos regards dans l'intérieur de ce vaste empire, et qu'y avons-nous vu? Un gouvernement imbu des préjugés les plus tenaces, une administration aussi corrompue qu'elle est lettrée, des mandarins tremblans au moindre signe du maître, une population laborieuse et intelligente, mais irréligieuse et peu morale, une insurrection formidable qui depuis dix ans a envahi les plus belles provinces, en un mot un tableau complet de décrépitude

et de décadence. L'empire ne subsiste plus que par un reste de tradition. Quel avantage l'Europe trouverait-elle à précipiter la chute de ce vieil édifice en le sapant par la révolution et par la guerre? Ses comptoirs déjà prospères, ses églises naissantes, ses consulats demeureraient écrasés sous les débris. Et, que l'on veuille y réfléchir, combien de temps, d'embarras, de sacrifices de toute nature ne coûterait pas l'immense entreprise d'une lutte en règle engagée au nom de la civilisation européenne contre la civilisation orientale! Il faut donc laisser aux choses leur cours naturel, et garder, en l'améliorant par degrés, la position acquise, sans prétendre imposer toutes les règles de notre droit international, toutes nos idées et tous nos grands mots à un gouvernement qui, dans sa conviction sincère, risquerait le suicide en les subissant.

Ces réflexions sembleront peut-être tardives au moment où la France et l'Angleterre combinent à grands frais une expédition contre la Chine. Il eût été difficile de les exprimer plus tôt, la publication des documens qui les ont inspirées étant toute récente; elles ne se trouvent pas d'ailleurs en contradiction avec la politique présente des deux gouvernemens alliés. Une escadre anglaise et une frégate française ont été repoussées de l'embouchure du Pei-ho. Nous devons venger notre pavillon et les quelques vaillans matelots qui sont tombés au pied des forts de Takou, comme si la nation entière avait été insultée et frappée. Ce n'est là qu'un sentiment très simple, un instinct de l'honneur, tel que l'éprouve toute âme européenne, et pourtant les Chinois auront bien de la peine à nous comprendre. Nous allons donc au Pei-ho, nous y apparaîtrons avec des forces relativement imposantes; les drapeaux de la France et de l'Angleterre flotteront sur les forts chinois, ils reverront Tien-tsin, peut-être voudra-t-on les porter plus loin!... Mais cette guerre aboutira à de nouveaux traités, et alors il ne sera pas inutile de se souvenir, dans l'enivrement de la victoire et en face de mandarins éperdus, que, même en Chine, le droit de la force a ses limites, que le vainqueur est tenu d'avoir égard à la situation du vaincu, que la saine politique, d'accord avec l'honneur, conseille de ne point porter le coup mortel à l'ennemi qui demande grâce, enfin que l'on ne gagne rien à imposer à un gouvernement, quel qu'il soit, des conditions de paix qui le provoquent à une nouvelle guerre. C'est la conclusion que l'on peut tirer de la correspondance diplomatique de lord Elgin.

C. Lavollée.

LA

NOUVELLE-GRENADE

PAYSAGES DE LA NATURE TROPICALE.

I.

LES CÔTES NÉO-GRENADINES.

Il y a quatre ans à peine, en 1855, un projet d'exploitation agricole m'amenait dans la Nouvelle-Grenade. J'en revins sans avoir réalisé ce que je regardais avant le départ comme le principal objet du voyage, heureux cependant d'avoir visité cette admirable contrée. En revoyant la France, il me sembla que les souvenirs d'un séjour de deux années dans l'une des régions les moins connues de l'Amérique pourraient apporter quelques informations utiles au milieu du mouvement d'émigration qui n'a pas cessé, depuis près d'un demi-siècle, d'agiter les populations européennes.

D'autres spectacles que ceux de la nature vierge, si magnifiques qu'ils soient, m'étaient d'ailleurs restés dans la mémoire. J'avais pu admirer une terre jeune encore, et puissamment fécondée par les caresses brûlantes du soleil. J'avais pu voir l'antique chaos à l'œuvre dans les marécages où pullule sourdement toute une vie inférieure. A travers d'immenses forêts qui recouvrent d'une ombre éternelle des territoires grands comme nos royaumes d'Europe, j'avais pénétré jusqu'à ces hautes *sierras* qui se dressent comme d'énormes citadelles dont les créneaux sont les glaces mêmes du

pôle. Quelque chose cependant m'avait frappé plus que la nature, c'est la vue d'un peuple qui se forme. Trop clair-semée sur une vaste étendue de pays, composée de races qui ne sont point encore parfaitement fusionnées, la population néo-grenadine n'a pu jusqu'à ce jour se disposer que par groupes épars, embryons d'importantes cités futures; dans ces groupes, on peut néanmoins reconnaître déjà de précieux élémens qui se dégageront, sans trop de peine, il faut l'espérer, d'une fermentation passagère. Si les nations ressemblent toujours à la nature qui les nourrit, que ne devons-nous pas espérer de la Nouvelle-Grenade, ce pays où se rapprochent les deux Océans, où se trouvent superposés tous les climats, où croissent tous les produits, où s'unissent dans une même race intelligente et fière le nègre de l'Afrique, le rouge de l'Amérique, l'homme blanc de l'Europe! Sans nous dissimuler ce qu'il y a encore d'imparfait, de confus dans cette société naissante, il faut savoir discerner ce qui s'offre en même temps de fécond et de durable. Telle est l'impression sous laquelle je recueille des souvenirs qui conduiront d'abord le lecteur sur les côtes de la république grenadine, puis dans une des régions montagneuses où se cachent les germes de sa prospérité future.

I.

Roulé dans une voile et le front caressé par le vent léger qui effleurait la mer, j'attendais, sur le gaillard d'avant du steamer *Philadelphia*, que les premières lueurs de l'aube éclairassent les montagnes de Portobello. Depuis quelques heures déjà, mes yeux étaient fixés à travers l'obscurité sur l'horizon noir, çà et là constellé; enfin les étoiles s'éteignirent l'une après l'autre, le vague scintillement de la voie lactée s'effaça, et le reflet de l'aurore se déploya du côté de l'occident comme une vaste tente blanche au-dessus des montagnes. La masse des *sierras* était encore plongée dans l'ombre, mais graduellement la lumière descendit le long des versans et colora d'une teinte d'azur les cimes les plus lointaines, montrant sur les escarpemens plus rapprochés les forêts étalées comme un splendide manteau de verdure, et mêlant quelques lueurs roses à la couche des brouillards qui reposaient au-dessus du rivage entre la mer et le pied des collines. Bientôt ce voile de vapeurs se déchira, dispersa ses lambeaux au hasard autour des récifs et sur la surface des flots, et nous pûmes voir la vaste baie d'Aspinwall ou Navy-Bay mollement épanouie entre les deux promontoires verdoyans de Chagres et de Limon. En même temps, les rayons du soleil levant glissèrent obliquement sur les vagues, et, ne frappant que leurs crêtes,

changèrent en une longue ligne d'or la blanche écume qui bordait les quais d'Aspinwall.

Vue de la mer, la ville présente l'aspect de toutes les cités américaines, construites à la hâte dans l'espace de quelques années. Les maisons, de hauteur inégale, sont éparses sur une plage basse et marécageuse, et du côté de l'ouest seulement se rapprochent assez l'une de l'autre pour former des rues. Dans les terrains non occupés par les constructions, de grands arbres ébranchés sont encore debout, semblables à d'énormes potences. Au-delà de l'étroite clairière qui environne la cité se pressent, innombrables et touffus, les arbres de la forêt. Un grand bateau à vapeur, cinq ou six goëlettes à l'ancre, se balancent sur les flots à côté d'embarcations échouées qui élèvent au-dessus de l'eau leurs mâts vermoulus et tout incrustés de coquillages; près du quai, un vieux navire, à la coque moisie, attend un ras de marée pour couler à fond et contribuer à l'obstruction du port; les jetées et les plates-formes sont encombrées de houille, de bûches et de barils épars. Des wagons poussés à bras d'homme ou traînés par des mulets vont et viennent incessamment entre les navires et la station du chemin de fer de Panama, coquette et gracieuse maison, ombragée par des palmiers au tronc tordu, et déployant sur le fond vert de la forêt sa façade éblouissante de blancheur. Une muraille, quelques arbres, un rayon de soleil, il n'en faut pas davantage sous le ciel éclatant des tropiques pour composer un tableau merveilleux.

A peine débarqués, les trois cents passagers du *Philadelphia* furent assaillis par une foule d'hommes de toute race et de tout pays, nègres de la Jamaïque, de Saint-Domingue ou de Curaçao, Chinois, Américains, Irlandais, parlant ou jargonnant chacun dans sa langue ou dans son patois, depuis le français ou l'anglais le plus pur jusqu'au *papamiento* (1) le plus corrompu. Harcelés par cette avide multitude, emportés presque de vive force, les voyageurs furent tumultueusement séparés et entraînés comme autant de proies vers les innombrables hôtels, auberges ou coupe-gorge qui composent la cité d'Aspinwall. C'est à grand'peine si je pus échapper à la foule en me glissant derrière les monceaux de houille et les piles de bois qui encombraient les quais; cependant un nègre de Saint-Domingue me découvrit : m'accostant avec un salut en trois langues, il s'imposa comme mon guide, et de toute la matinée je ne pus me débarrasser de cet importun défenseur.

Aspinwall jouit dans l'Amérique entière d'une si mauvaise répu-

(1) Le *papamiento* est un mélange de mots espagnols, hollandais, français, anglais et caraïbes, qui sert de *langue franque* dans les Antilles hollandaises et sur les côtes de la Colombie.

tation sous le rapport de la salubrité, que je m'attendais à voir dans cette ville comme un grand cimetière où se promèneraient des ombres d'hommes tremblant leurs fièvres; mais il n'en est pas ainsi. Les nègres qui forment la majorité de la population d'Aspinwall ont un air de santé et de contentement qui réjouit le cœur; ils se trouvent là dans un pays semblable à celui d'où sont venus leurs pères, et, comme les plantes tropicales, ils végètent luxurieusement dans cette terre grasse et marécageuse réchauffée par un soleil de feu. Quant aux blancs et aux Chinois, ceux qui ont pu résister à la terrible fièvre semblent soutenus ou même guéris par cette ardente avidité qui seule a pu leur permettre d'aller planter leur industrie dans le royaume même de la mort. Un feu sombre brille dans leur regard presque féroce, et éclaire leurs visages jaunes et amaigris. Leurs mouvemens saccadés et nerveux montrent qu'ils ne vivent pas de la vie naturelle de l'homme, et qu'ils ont sacrifié au gain tout sentiment de bonheur tranquille. Le père qui amène ses enfans dans cette ville en tue l'un ou l'autre aussi sûrement que s'il leur plongeait un couteau dans le cœur; mais il n'hésite pas, et, bravant pour lui et pour les siens l'insalubrité de ce terrible climat, il s'en va, calme et résolu, attendre à Aspinwall les oiseaux de passage que ses risques mêmes lui donnent le droit de dépouiller. Il peut mourir à la peine; qu'importe? S'il a été soutenu par la sombre énergie du gain, il peut se retirer quelques années après à New-York ou à Saint-Louis, veuf ou privé de ses enfans, mais puissamment riche. Partout ici on retrouve le culte effronté de l'or. Le plus grand édifice de la ville est l'hôpital. Un malade peut s'y faire transporter moyennant 100 francs d'entrée et 25 francs par jour; sinon, qu'il se fasse déposer à la porte et qu'il meure!

La grande rue d'Aspinwall présente un aspect étrange : des pavillons et des banderoles flottent devant toutes les maisons comme dans une rue de Pékin; des blancs, des nègres, des Chinois crient, gesticulent et se battent; des enfans tout nus se roulent dans la poussière et dans la boue; des cochons, des chiens et jusqu'à des moutons dévorent côte à côte d'innombrables ordures que les vautours, perchés sur le bord des toits, contemplent d'un œil avide; des singes attachés hurlent, des perroquets et des perruches poussent leurs cris stridens : c'est une étrange cohue, dans laquelle on ne s'engage qu'avec une sorte de frayeur. Les Indiens seuls manquent dans cette Babel. Effarouchés par les envahisseurs de leur pays, ils osent à peine rôder timidement autour de cette ville, qui s'est élevée comme par enchantement au milieu de leurs marécages.

Le drapeau tricolore de la Nouvelle-Grenade flotte sur une maison d'Aspinwall; mais l'autorité grenadine, loin de gouverner, doit se

féliciter d'être simplement tolérée. La compagnie du chemin de fer est reine par ses agens sur le versant atlantique de l'isthme, et ses décisions, qu'elles soient ou non ratifiées par le *jefe politico* d'Aspinwall ou par le congrès de Bogota, ont réellement force de loi. Ce sont des Américains sans peur qui ont osé mettre le pied sur cet îlot malsain de Manzanillo, qui, dans la vase fumante de miasmes où la mort germe avec les plantes, ont enfoncé les pilotis où devait s'asseoir la ville, qui ont appelé de tous les points de la terre les hommes avides en leur criant : « Faites comme nous, risquez votre vie pour la richesse! » Et maintenant ils se sentent le droit de gouverner cette ville, qui est leur création. Ils lui ont donné le nom d'un des plus forts actionnaires de la compagnie, le négociant Aspinwall, et les protestations solennelles de la république grenadine ne réussiront pas à imposer le nom officiel de Colon. Les agens de la compagnie américaine sont donc seuls responsables de la salubrité de la ville : s'ils s'occupaient un peu de l'assainir, sa population de quatre ou cinq mille habitans doublerait, triplerait dans l'espace de quelques années; mais au lieu de songer à dessécher les marais, ils en ont formé d'artificiels. Pour construire un bel entrepôt en lave noire, les ingénieurs ont choisi une ligne de récifs à quelque distance du rivage, et l'étendue d'eau qu'ils ont ainsi séparée de la baie est devenue un marais infect, rempli de débris putréfiés et couvert d'un limon sous lequel veille perfidement la terrible *fièvre de Chagres*.

Le chemin de fer à une seule voie qui réunit Aspinwall à Panama n'a que 72 kilomètres de longueur, et traverse l'isthme presque en ligne droite. Il a coûté 500,000 francs par kilomètre, somme énorme, comparée aux frais d'établissement des autres chemins de fer de l'Amérique; cependant les travaux d'art n'ont rien de gigantesque. Il a fallu réunir l'île de Manzanillo au continent par un pont fondé sur pilotis, traverser plusieurs marécages, élever de forts remblais aux approches des rivières Galun et Chagres, et creuser quelques tranchées, surtout au point culminant du chemin de fer, élevé seulement de 16 mètres au-dessus du niveau de l'Océan; mais depuis longtemps les ingénieurs ont appris à vaincre ces difficultés. Le grand obstacle à la construction de cette ligne ferrée fut la terrible mortalité qui sévissait parmi les ouvriers. La promesse d'une paie très élevée n'en exerçait pas moins une séduction irrésistible à laquelle des milliers d'hommes de toute couleur et de toute race se laissèrent entraîner, et ils commencèrent hardiment, les pieds dans la vase brûlante et fétide des marécages, à scier les troncs des palétuviers, à enfoncer des pilotis dans la boue, à charrier du sable et des cailloux dans l'eau corrompue. Combien de malheureux,

harcelés par les insectes malfaisans, aspirant à chaque souffle les miasmes perfides qui reposent sur la surface des eaux, étourdis par le soleil impitoyable qui leur brûlait le sang dans les veines, se sont péniblement traînés sur la terre ferme, et se sont couchés pour ne plus se relever! Il est passé en proverbe en Amérique que le chemin de fer de Panama a coûté une vie d'homme par traverse posée sur la voie. Ce fait est très improbable, car il supposerait la mort de plus de soixante-dix mille ouvriers; mais il est certain que la compagnie n'a jamais jugé à propos de publier le nombre de ceux qui sont morts à son service. Les Irlandais, dont le sang si riche court en d'innombrables filets sous une peau fine, plus exposés que d'autres à cause de l'exubérance de leur vitalité, furent presque tous exterminés par la maladie, si bien que les agens de la compagnie renoncèrent à faire venir de New-York ou de la Nouvelle-Orléans d'autres terrassiers irlandais. Les nègres des Antilles eux-mêmes souffrirent beaucoup des atteintes du climat, et, peu soucieux d'augmenter leurs économies, se retirèrent en foule, pour jouir à la Providence, à la Jamaïque, à Saint-Thomas, des douceurs du *far niente*. Quant aux Chinois, qui, sur la foi de promesses magnifiques, avaient quitté leur pays pour aller s'enrichir de piastres américaines au-delà du Grand-Pacifique, on les vit par centaines mourir de fatigue et de désespoir. Nombre d'entre eux se donnèrent la mort pour éviter les souffrances de la maladie qui commençait à leur tordre les membres. On raconte qu'au plus fort de l'épidémie, une multitude de ces pauvres expatriés alla s'asseoir à la chute du jour sur les sables de la baie de Panama, qu'avaient abandonnés depuis quelques heures les flots de la marée. Silencieux, terribles, regardant à l'occident le soleil qui se couchait au-dessus de leur patrie si lointaine, ils attendirent ainsi que le flot remontât. Bientôt en effet les vagues revinrent tourbillonner sur les sables de la plage, et les malheureux se laissèrent engloutir sans pousser un cri de détresse.

La voie ferrée de l'isthme est loin de rendre au commerce et à l'humanité les services qu'on pourrait en attendre. La faute en est certainement au monopole et au taux exorbitant des prix exigés par la compagnie, qui fait payer aux voyageurs la somme de 125 francs pour un simple trajet de 72 kilomètres, et taxe proportionnellement les marchandises de toute espèce. Aussi le chemin de fer ne transporte-t-il de mer à mer que soixante-dix voyageurs par jour en moyenne, ou vingt-cinq mille par an, c'est-à-dire beaucoup moins dans une année que notre réseau de l'ouest en un jour. Il est bon d'ajouter que le mouvement des voyageurs et des métaux précieux est la seule source des revenus de la compagnie, car les marchandises encombrantes suivent encore la voie du cap Horn, et font ainsi

un immense détour de 9,600 kilomètres. Jusqu'à ce jour, la compagnie de l'isthme n'a eu qu'une seule concurrence à redouter, celle des bateaux à vapeur du lac de Nicaragua, et même, grâce aux pirateries de Walker, grâce aussi à certaines intrigues qui ne sont pas encore parfaitement dévoilées, cette concurrence a complétement cessé pendant quelques années. Tôt ou tard néanmoins, les voies ferrées interocéaniques de Téhuantépec, de Honduras, de Costa-Rica, seront achevées, et il se peut aussi que la Nouvelle-Grenade, justement irritée de ce que la compagnie de Panama ne lui paie pas l'intérêt annuel convenu, permette à une compagnie rivale de construire un autre chemin de fer entre les deux mers. Il est évident que cet isthme allongé, qui se ploie si gracieusement entre les deux Amériques sur une longueur de 2,200 kilomètres, et sépare de son étroite bande de verdure les immenses nappes bleues des deux grands Océans du monde, ne doit pas rester une solitude effrayante où çà et là germent des embryons de ville. Un jour, les peuples de la terre s'y donneront rendez-vous, des Constantinoples et des Alexandries se bâtiront à l'embouchure de ses fleuves, ses marécages se transformeront en champs fertiles, et le volcan Momotombo recevra mieux les agriculteurs que les missionnaires qui jadis allaient lui porter les eaux du baptême (1).

Je désirais aller jusqu'à Panama pour voir l'isthme dans toute sa largeur, et contempler les eaux de l'Océan-Pacifique; mais j'aurais dû attendre pendant un jour et une nuit le départ d'un train, et j'avoue que ce séjour dans un hôtel construit sur le bord d'un marécage me souriait fort peu. D'ailleurs j'avais hâte d'arriver au pied de la Sierra-Nevada, but principal de mon voyage, et je dis adieu à mes compagnons de traversée (2). Le bateau à vapeur anglais qui fait le service régulier des côtes de la Nouvelle-Grenade ne devant passer que dans une douzaine de jours, je m'empressai d'aller au port, afin de m'enquérir d'une goëlette en partance pour Carthagène. J'aperçus fort heureusement une petite coquille de noix qui levait l'ancre; je n'eus que le temps d'envoyer chercher mes malles, de me jeter dans un esquif, de grimper à bord de la goëlette, qui déjà commençait à louvoyer en face d'Aspinwall; je descendis dans

(1) Voyez, dans *la Légende des Siècles* de M. Victor Hugo, la pièce de vers qui a pour titre *les Raisons du Momotombo*.

(2) Réunis le lendemain (17 août 1855) aux neuf cents passagers du *steamer* de New-York l'*Illinois*, ces voyageurs se doutaient peu qu'ils auraient à soutenir un siége en règle contre les habitans de Panama, et que dix-sept d'entre eux seraient tués par le couteau. Un Américain ayant volé une pastèque tira un coup de *revolver* sur le *Panameño* qui voulait la lui reprendre. Ce fut le signal du combat. Les Américains vaincus furent obligés de battre en retraite, et ne furent sauvés que grâce à l'intervention de la police et de la force armée.

la cale pour déposer mes effets entre deux sacs de cacao, et quand je remontai l'échelle périlleuse, nous étions au milieu de la baie.

Le *Narcisse* était une petite embarcation délabrée du port de 24 tonneaux, et si mal aménagée que le seul espace libre où l'on pût se promener n'avait pas plus de deux mètres de long. De moment en moment, la crête des vagues nous cachait l'horizon, et l'on eût dit que dans le lointain la ville jaillissait du sein de la mer et s'y abîmait tour à tour. A chaque nouvelle lame, notre mât de beaupré plongeait en partie, et l'eau venait ruisseler jusqu'à l'arrière. L'espace resté sec était bien petit; il fallait cependant s'en contenter, et je m'y installai de mon mieux, les pieds plantés en arc-boutant contre le rebord de l'ouverture de la cale, le dos appuyé sur le bordage, un bras passé autour d'une corde; j'essayai de faire corps pour ainsi dire avec l'embarcation, et de ne pas remuer plus qu'une poutre amarrée sur le pont. Mes yeux ne pouvaient se détacher des vagues écumeuses, au milieu desquelles se jouaient des méduses transparentes et des requins fendant la surface de l'eau de leur nageoire dorsale, triangulaire et tranchante comme un couteau de guillotine.

L'équipage du *Narcisse* se composait de quatre hommes : le propriétaire, le capitaine, le matelot et le mousse. Le premier était un nègre herculéen, à la figure puissante et placide; couché sur le pont, il regardait avec une satisfaction profonde la voile de son navire enflée par le vent, les sacs de cacao empilés dans sa cale, et même l'humble passager étendu à ses côtés; il jouissait voluptueusement du privilége de posséder; rarement daignait-il s'occuper de la manœuvre et prêter main-forte, lorsqu'il s'agissait de héler sur une corde ou de virer de bord. Du reste, il était d'une douceur ineffable, et désirait voir tous ses compagnons aussi heureux que lui-même; si le capitaine n'eût pas commandé, si le matelot et le mousse se fussent croisé les bras, il se serait laissé paisiblement dériver sur un récif sans que la satisfaction peinte sur son visage en eût été troublée. Vrai type du nègre des Antilles, il se disait cosmopolite, et flottait de vague en vague, de terre en terre, comme un alcyon; il parlait également mal toutes les langues, tous les patois des peuples établis autour de la mer des Caraïbes, et répondait indifféremment aux noms de don Jorge, de John et de Jean-Jacques. Le capitaine, jeune, beau, actif, mais bavard, impatient, colère, ne cachait guère le mépris qu'il avait pour son placide armateur; cependant il avait le bon sens de ne pas le brusquer. Fils d'un Français marié à Carthagène, Jose-Maria Mouton tenait sans doute de son père ses traits, ses manières et sa vivacité; mais il avait pris les habitudes et les superstitions du pays, et ne savait plus un mot de la langue de ses

ancètres; ses yeux me suivaient avec une curiosité importune. Il prononçait chaque parole avec l'accent du défi, et ne s'adoucissait un peu qu'en s'adressant au matelot. Celui-ci, toujours silencieux, devinant d'avance tous les désirs du capitaine, travaillant sans relâche aux voiles, aux cordages, aux chaînes, me semblait un être indéfinissable. Non-seulement il ne parlait guère, mais il ne regardait pas, et marchait sans bruit, glissant comme une ombre de l'avant à l'arrière de la goëlette. A quelle race appartenait-il? Était-il nègre, Espagnol ou métis? Sa peau noire pouvait avoir été tannée par les pluies, les orages, les brouillards, les coups de soleil; ce qui avait terni son œil, c'était peut-être le spectacle de ces milliers de flots qui se poursuivent sans fin à la surface des mers. J'eusse été médiocrement étonné d'apprendre qu'il était ce Hollandais volant qui depuis des siècles erre sur l'océan, et parfois, quand la tempête se prépare, agite devant les navires ses grands bras chargés de brouillards. Quant au mousse, c'était simplement un gamin sale et paresseux comme un serpent : il dormait toujours, et le capitaine ne pouvait guère le réveiller qu'à coups de pied.

Don Jorge, dont les repas étaient nombreux et abondans, occupait le reste de ses loisirs à suivre du regard les lignes et les hameçons qu'il avait attachés aux flancs du navire, et qui bondissaient dans le sillage écumeux. Pendant la première journée, sa pêche fut particulièrement fructueuse : il retira de l'eau force poissons dont j'ai oublié les noms barbares, empruntés à une sorte de patois hispano-indien; puis il parvint à hisser à bord une dorade, et enfin un jeune requin, long d'environ 2 mètres. Pour prendre ces animaux, les matelots taillent un morceau de toile blanche en forme de poisson volant et l'attachent à un hameçon qu'ils jettent dans le sillage; ils se mettent ensuite à siffler comme sifflent les bouviers quand ils mènent leur bétail à l'abreuvoir. L'honnête poisson, séduit par cet appel, se jette sur le morceau de toile blanche, avale l'hameçon,... et ceux qui n'ont pas eu honte de tromper un requin le hissent à bord, l'assomment, le dépècent, puis, savourant d'avance leur festin, font joyeusement rôtir les filets et les côtelettes. On assure que les naufragés de la *Méduse* aimèrent mieux s'entre-dévorer que de manger du requin; cependant j'osai m'attabler avec l'équipage et satisfaire mon appétit sur la chair du pauvre animal. Je la trouvai bonne; mais, tout en la savourant, je ne pouvais me défendre d'un certain remords. « De quoi me plaindrai-je, me disais-je, si ses amis le vengent? » Ainsi va le monde.

Le soir venu, le capitaine, qui de la journée n'avait guère adressé la parole à don Jorge, se rapprocha de lui, et, rendu confiant par la douce et mystérieuse influence de la nuit, condescendit à entrer en

conversation. D'abord il parla d'affaires, puis de voyages, puis de fantômes, et bientôt nous l'entendîmes raconter une légende du temps de l'inquisition pleine de détails horribles. C'était l'histoire d'une âme chargée de crimes oscillant sur la bouche de l'enfer, *en la boca del infierno*, et disputée par les anges et les démons. A la fin, ceux-ci l'emportaient, et l'âme désespérée plongeait dans les flammes grondantes de l'abîme. C'était la millième fois peut-être que le capitaine récitait cette légende; mais ses paroles, qu'il n'avait pas besoin de chercher, se déroulaient en phrases d'autant plus précises et sonores, et il déployait une certaine éloquence sauvage dans la peinture des tourmens infernaux. Don Jorge, heureux de ce récit, qui stimulait sa digestion, jouissait visiblement de sa propre peur, tandis que le mousse, appuyé sur ses deux coudes et couché à plat ventre sur le pont, fixait ses yeux ardens sur le capitaine et sentait son âme lui échapper d'effroi. Quant au matelot, toujours solitaire, il se tenait debout à l'avant du *Narcisse*, et sa haute stature, à demi entrevue à travers les agrès, se dessinait, comme un noir fantôme, sur la mer phosphorescente.

Une forte pluie mit fin à notre séance, et capitaine, armateur, mousse, passager, nous nous hâtâmes de descendre dans la cale et de nous jeter sur les sacs de cacao qui devaient nous servir de lits. Mes compagnons, accoutumés à ce genre de couche, s'endormirent bientôt profondément; mais il me fut impossible de les imiter. Les gousses de cacao, dures comme de petits galets, m'entraient dans la chair; d'affreux cancrelats, les plus gros que j'aie vus de ma vie, me mordillaient les bras et les jambes et se promenaient sur ma figure; l'air renfermé de la cale, et surtout l'odeur pénétrante du cacao, me suffoquaient. A chaque instant, je gravissais l'échelle pour aspirer une bouffée d'air pur à l'ouverture de la cale; mais la pluie incessante me forçait à redescendre dans l'antre malsain où mes compagnons faisaient des rêves d'or. Vers le matin seulement, vaincu par la fatigue, je m'endormis d'un sommeil fiévreux et agité.

Quand je me réveillai, le *Narcisse* doublait un des promontoires boisés qui gardent l'entrée de Portobello, l'ancienne Porte-d'Or des Espagnols, où les galions venaient charger les trésors du Pérou. La pluie avait cessé; une légère vapeur flottait encore sur les monts, des fusées d'écume blanche jaillissaient sur les contours du rivage. Certes la mer et les montagnes, éclairées par le soleil levant, offraient un spectacle admirable; mais je les voyais à peine: je ne pouvais détacher mes regards des grandes forêts tropicales, qui m'apparaissaient pour la première fois dans toute leur magnificence. J'ignorais même si réellement j'avais des forêts devant moi, car je n'en distinguais pas les arbres, et pendant longtemps je crus

être devant un gigantesque rocher couvert de mousse et de fougère. Dans la zone torride, l'arbre n'existe pour ainsi dire pas. Il a perdu son individualité dans la vie de l'ensemble, il est une simple molécule dans la grande masse de végétation dont il fait partie. Un chêne de France étalant ses vastes rameaux à l'écorce rugueuse, plongeant ses énormes racines dans le sol lézardé, jonchant la terre d'innombrables feuilles sèches, semble toujours indépendant et libre, même quand il est environné d'autres chênes comme lui; mais les plus beaux arbres d'une forêt vierge de l'Amérique du Sud n'apparaissent pas isolés. Tordus les uns autour des autres, noués dans tous les sens par des cordages de lianes, à demi cachés par les plantes parasites qui les étreignent et qui boivent leur séve, ils semblent ne pas avoir d'existence propre. Les influences des climats sont les mêmes pour les peuples et pour la végétation : c'est dans les zones tempérées surtout qu'on voit l'individu jaillir de la tribu, l'arbre s'isoler de la forêt.

Peu à peu nous approchions de l'étroit goulet du port, et la scène devenait de plus en plus splendide. Deux collines portant chacune les ruines d'un vieux bastion se dressent vis-à-vis l'une de l'autre; à la base de ces hauteurs, des cocotiers s'inclinent vers la surface de la mer; des oiseaux pêcheurs se tiennent graves et immobiles sur les rochers épars. Du sommet jusqu'au pied des collines, ce n'est qu'un tumulte, un océan de feuillage; sous cette masse qui se penche et se redresse au vent, c'est à peine si l'on peut se figurer le sol qui la supporte; on pourrait croire que la forêt tout entière a sa racine dans la mer et flotte sur les eaux comme une énorme plante pyramidale, haute de deux cents mètres. Toutes les branches sont reliées les unes aux autres, et le moindre frémissement se propage de feuille en feuille à travers l'immensité verdoyante. Cependant les collines sont très escarpées, et pour rattacher les arbres l'un à l'autre, de grandes masses de branches, de lianes et de fleurs s'abattent de cime en cime, semblables aux nappes d'une cataracte. C'est un Niagara de verdure.

Enfin le *Narcisse* jeta l'ancre presque à l'ombre de la mystérieuse forêt, le canot fut descendu, et le matelot, prenant silencieusement les deux rames, nous fit signe d'y sauter. Nous allions faire une courte halte à terre. Mon émotion, déjà si forte, augmenta encore quand l'esquif se fut arrêté sur le sable, et que j'eus bondi de pierre en pierre jusque sur la plage, toute bariolée de coquilles jaunes et rouges. En quelques secondes, j'atteignis l'embouchure d'un petit ruisseau qui descendait en cascatelles des profondeurs de la forêt, et, remontant ce chemin frayé par les eaux, je m'enfonçai dans la trouée obscure qui se prolongeait devant

moi. Il est impossible de ne pas ressentir une étrange commotion physique quand on laisse derrière soi l'atmosphère chaude et lumineuse pour pénétrer sous l'ombre moite, humide, solennelle d'une forêt vierge. A quelques pas de la mer, je pouvais me croire à cent lieues dans l'intérieur du continent : partout un fouillis inextricable de branches, partout de mystérieuses profondeurs où l'œil osait à peine s'aventurer; autour de moi, des rochers dont les parois disparaissaient sous des feuilles entrelacées; sur ma tête, un dôme de verdure à travers lequel pénétrait un vague demi-jour répercuté de branche en branche. Quelle différence entre ces forêts tropicales et nos forêts calmes et symétriques, nos bois-taillis surtout, où chaque arbre, meurtri par la cognée, est noué comme un infirme et tord dans l'angoisse ses bras grêles et disgracieux! Dans les pays aimés du soleil, les arbres géans que la terre nourrit roulent sous leur écorce une séve bien autrement impétueuse, et l'on dirait que d'eux-mêmes le sol, l'eau et le roc se dissolvent pour entrer plus rapidement dans le circuit de la vie végétale. Les cimes sont plus hautes et plus touffues, la couleur des feuilles et des fleurs est plus variée, les parfums sont plus âcres et plus violens, le mystère de la forêt est plus redoutable, et ce n'est pas le repos, c'est l'effroi qu'on respire sous ces ténébreux ombrages.

J'avançais avec précaution, d'un pas religieux et presque tremblant. Des lézards, d'autres reptiles entrevus sur le bord du ruisseau disparaissaient dans le fourré avec un grand bruissement de feuilles; devant moi s'épaississait l'ombre : je m'arrêtais donc et m'assis sur le bord d'un rocher dans lequel l'eau avait creusé une vasque toujours remplie d'écume et de murmures. En me retournant, je voyais, à l'extrémité de la trouée obscure par laquelle j'avais pénétré dans la forêt, le fond d'une petite anse où des flots bleus aux franges argentées venaient mourir sur le sable éblouissant de blancheur. Je restai de longues heures sur ce rocher pendant que don Jorge faisait sa sieste à l'ombre d'un *caracoli* (1) qui étendait ses grandes branches au-dessus de la plage.

Ma seconde visite fut pour la ville de Portobello, où le capitaine Mouton, revêtu de ses habits de fête, voulait, disait-il, acheter quelques sacs de cacao; en réalité, il allait tout simplement conter fleurette à une *señorita*. Quant à moi, je me hâtai de parcourir les rues de Portobello pour y découvrir les traces de la splendeur d'autrefois. Malheureusement ces traces se réduisent à bien peu de chose : de misérables huttes couvertes de roseaux ou de feuilles de palmier remplacent les vastes constructions des Espagnols; çà et là

(1) *Anacardium caracoli*, arbre magnifique ayant le port de nos châtaigniers.

s'élèvent quelques pans de murailles habitées par les serpens et les lézards; les arbres ont introduit leurs racines dans les bastions de la forteresse qui dominait la ville, et bientôt il n'en restera plus pierre sur pierre. La population, composée de nègres et de métis au nombre d'environ huit ou neuf cents, est affreuse de haillons et de saleté et promène orgueilleusement son indolence le long de la plage. Les femmes seules travaillent; elles pilent le maïs ou rôtissent les bananes pour les repas de leurs seigneurs et maîtres, remplissent les sacs de gousses de cacao, portent sur leurs têtes de lourdes cruches pleines d'eau puisée à une fontaine éloignée. Au lieu de la flottille de galions qui s'assemblait autrefois dans le port, protégée par le canon des forteresses, trois ou quatre goëlettes appartenant à un négociant de la Jamaïque, le juif Abraham, se balancent paresseusement sur leurs ancres, non loin de petits entrepôts appartenant au même propriétaire. Tous les quinze jours, le bateau à vapeur anglais qui fait le service de Saint-Thomas à Aspinwall entre dans le port, non pour y prendre ou y déposer des passagers, mais uniquement pour y renouveler sa provision d'eau. Avant la construction du chemin de fer de l'isthme, un premier tracé désignait Portobello pour point de départ de la ligne ferrée. Le commerce y aurait trouvé l'avantage inappréciable d'un excellent port, et les ingénieurs n'auraient eu qu'à suivre l'ancienne route des Espagnols, aujourd'hui simple sentier obstrué par les hautes herbes. Toutefois l'insalubrité de Portobello, plus effrayante encore que celle d'Aspinwall, modifia les plans de la compagnie. En effet, à l'est de la ville s'étendent de vastes marécages où l'eau douce et l'eau salée apportent avec le flux et le reflux des plantes en décomposition; des forêts de palétuviers croissent dans le sol mouvant à quelques pas des huttes, et les collines qui se dressent à l'entrée du port empêchent les vents alizés de renouveler l'air corrompu qui pèse sur la ville. Des nuages se forment continuellement au-dessus de ce bassin fermé, que ne visitent pas les brises, et retombent en pluies journalières. On peut dire que le bassin de Portobello est un cratère toujours fumant de vapeurs et de miasmes.

Le capitaine n'eut terminé qu'à la chute du crépuscule l'emplette importante de trois sacs de cacao, et les étoiles brillaient déjà dans le ciel quand notre canot vint toucher les flancs de la goëlette. Me berçant de l'espoir d'un agréable sommeil, qui pourrait compenser l'insomnie de la nuit précédente, je me hâtai de m'envelopper dans une voile étendue sur le pont. A peine avais-je fermé les yeux qu'une forte averse m'obligea à chercher un refuge dans la cale. Dès que le nuage qui nous avait donné cette ondée eut disparu, je sortis de nouveau de mon antre pour me tapir dans un pli de la voile,

mais un autre nuage vint bientôt se fondre en eau sur ma tête. Je reconnus qu'il fallait se résigner cette fois encore aux tourmens d'une insomnie. Je passai la nuit entière, tantôt chassé du pont par des averses successives et forcé de descendre dans la cale aux odeurs repoussantes, tantôt remontant sur le pont humide de pluie et saisissant au vol pour ainsi dire quelques instans d'un sommeil fugitif. Les voix étranges qui sortaient des forêts voisines, surtout les *aboiemens* d'une grenouille, qui à elle seule faisait plus de bruit qu'un chien de ferme, contribuèrent singulièrement à me rendre le repos difficile.

Dès le point du jour, le capitaine fit lever l'ancre et larguer les voiles du *Narcisse*. Celui-ci, très mauvais marcheur, ne se hâta guère de sortir du goulet, d'autant plus que les vents alizés, qui soufflent toujours du nord-est au sud-ouest, repoussent dans le port les embarcations qui veulent le quitter. Nous restâmes à louvoyer pendant toute la matinée, renvoyés par le vent d'un promontoire à l'autre. Pour continuer directement notre route, il fallait doubler le rocher de Salmedina, appelé aussi Farallon-Sucio, que nous voyions se dresser à l'est au milieu des vagues bondissantes, semblable à une tour massive environnée de noirs récifs, qui apparaissaient et disparaissaient tour à tour comme des monstres marins. Après nous en être éloignés de près d'un mille, toujours une nouvelle bordée nous ramenait près de cette tour formidable. Une fois le vent s'engouffra dans les voiles au moment où le capitaine venait de prononcer les mots sacramentels : *Para á virar! Vaya con Dios!* Et la goëlette, se dirigeant rapidement et en droite ligne vers Salmedina, fendit les ondes déjà blanchissantes qui se redressaient à la base de l'écueil. Le capitaine, le matelot, le mousse et moi-même nous nous efforcions inutilement, appuyés contre la vergue, de vaincre la résistance de la voile, tandis que don Jorge, toujours placide et souriant, laissait errer ses regards sur les agrès de sa goëlette, qui marchait vers une perte inévitable. Un énergique juron du capitaine le fit lever en sursaut : dès qu'il nous eut aidés de son épaule d'athlète, la vergue céda, et le *Narcisse*, rasant les rochers par une grande courbe, dirigea sa bordée vers la pleine mer.

A midi, nous avions enfin doublé le redoutable promontoire, et nous suivions à deux ou trois milles de distance la côte qui prolonge d'une extrémité à l'autre de l'horizon ses immenses forêts, où ne se montre pas une seule clairière. Les montagnes, dont la chaîne uniforme et peu élevée se développe de l'ouest à l'est, semblaient beaucoup plus hautes qu'elles ne le sont en réalité, sans doute à cause du voile de chaudes vapeurs qui frissonnait sur leurs flancs

et en grandissait outre mesure les proportions. Nous voyions apparaître, puis disparaître l'une après l'autre, les pointes que ces montagnes projettent dans la mer, Punta Pescador, Punta Escondida, Punta Escribanos, toutes semblables par leurs forêts touffues et leurs ceintures de mangliers. La mer était calme, la brise enflait à peine les voiles de notre goëlette, et celle-ci fendait péniblement les flots dont l'écume légère allait se perdre en tourbillonnant de chaque côté du sillage. Nous continuâmes ainsi notre course maritime toute la journée, et la nuit nous surprit avant que nous eussions dépassé le cap San-Blas.

Le lendemain matin, nous étions au milieu de l'archipel des Muletas, dont les îles « plus nombreuses que les jours de l'année » parsèment la mer sur une grande étendue. J'en ai compté moi-même plus de soixante dans un horizon extrêmement restreint par la brume, et à mesure que nous avancions, nous en voyions d'autres jaillir du sein des eaux tranquilles comme celles d'un lac. Toutes ces îles basses sont couvertes de cocotiers, dont les semences leur ont été apportées par les vagues depuis que les Espagnols ont introduit cet arbre sur le continent d'Amérique. Quelques îlots sont tellement petits que leurs cinq ou six cocotiers les font ressembler à de grands éventails verts déployés au-dessus de l'eau transparente. D'autres, au contraire, occupent une assez grande superficie, et des huttes d'Indiens se groupent çà et là à l'ombre de leurs bosquets. Toutes sont presque uniformément rondes ou ovales. L'aéronaute qui le premier contemplera cet archipel du haut de son navire ailé ne pourra s'empêcher de comparer les Muletas à de gigantesques feuilles de nénufar étalées sur la surface à peine ridée d'un marécage.

Quand notre goëlette passait à côté d'un village, un canot creusé dans un tronc d'arbre se détachait de la rive et se dirigeait vers nous, portant trois ou quatre Indiens. A mesure que les rameurs se rapprochaient de nous, ils multipliaient leurs gestes de salutation, élevaient en l'air leurs avirons pour témoigner de leurs intentions pacifiques; puis, après avoir amarré leur canot au bordage de la goëlette, ils sautaient sur le pont, riaient pour nous égayer et nous bien disposer en leur faveur, et nous offraient d'une voix caressante leurs sacs de cacao, leurs bananes, ou de charmantes petites perruches vertes qui, nichées dans une calebasse, se becquetaient et se mordillaient le plus gentiment du monde. Ces Indiens sont de petite taille, forts, trapus, gras; ils ont les joues rebondies, les pommettes saillantes, les cheveux noirs et lustrés, les yeux perçans, souvent entourés de bourrelets de graisse, le teint couleur de brique, mais plus blanc que celui de la plupart des Indiens du continent. Jusqu'à un âge très avancé, ils ont toujours l'air d'enfans espiègles, et la

joie de vivre brille dans leur regard. En voyant leurs îles charmantes éparses sur la mer, leurs huttes tapies sous des bouquets de cocotiers, on se demande presque s'il faut désirer que bientôt des Américains ou des Anglais, pionniers du commerce, viennent exploiter ces forêts de palmiers pour en concasser les noix, les réduire en *koprah* (1), en exprimer l'huile. L'empire de Mammon, déjà si vaste, doit-il s'augmenter de ces îles fortunées, afin d'amonceler plus de marchandises sur les quais de Liverpool et d'emplir encore davantage le coffre-fort d'un armateur de New-York en donnant à ces Indiens, au lieu de leur bonheur tranquille, les joies sauvages puisées dans le *gin* ou dans le *brandy?*

J'aurais bien voulu suivre les Indiens des Muletas et me faire, au moins pour quelques heures, citoyen de leur république; mais don Jorge, toujours occupé de sa pêche, refusa, prétendant que l'embarcation doit être en marche pour que les poissons se laissent séduire par l'appât bondissant dans le sillage. Il ne me resta donc qu'à contempler tristement ces îles à mesure qu'elles disparaissaient l'une après l'autre. Enfin nous glissâmes lentement à côté de la dernière; longtemps nous vîmes ses palmiers s'élever au-dessus de l'eau, semblables à une volée d'oiseaux gigantesques, puis ils s'évanouirent peu à peu, et nous nous trouvâmes en pleine mer des Caraïbes.

La traversée de l'archipel des Muletas à Carthagène dura huit jours, c'est-à-dire que notre goëlette, beaucoup moins rapide qu'une tortue de mer, avança d'environ un mille par heure. Cependant nous avions le courant et souvent les brises en notre faveur; mais le *Narcisse* était si lourd de forme, si disloqué dans toutes ses membrures, qu'il marchait à peine plus vite qu'une épave poussée par les flots. Dans ses voyages de retour, il mettait parfois plus de trois semaines pour atteindre Aspinwall, car il avait alors à vaincre la résistance du remous formé dans le golfe d'Urabá par le grand courant équatorial dont les eaux viennent frapper contre les côtes de l'Amérique centrale, et rejaillissent à droite et à gauche en longeant les rivages. Dans toute autre mer, exposée à de brusques changemens de vent et à de violentes rafales, le *Narcisse* n'eût pu entreprendre un seul voyage sans courir le risque de sombrer; heureusement, dans le golfe d'Urabá et sur toutes les côtes de la Nouvelle-Grenade, il n'y a jamais de tempêtes. Les ouragans, dont le passage est parfois si désastreux dans les petites et les grandes Antilles, prennent toujours naissance à l'entrée de la mer des Caraïbes, au-dessus du grand courant équatorial, et, développant leur immense

(1) Morceaux de noix pilées et débarrassées de leur enveloppe.

tourbillon qui s'élargit sans cesse, vont mourir aux États-Unis ou sur les bancs de Terre-Neuve, après avoir labouré les flots, fracassé les navires, broyé les villages et les forêts; mais dans leur course terrible ils n'effleurent jamais les mers heureuses de la république grenadine. Là toutes les vagues, ébranlées de proche en proche par les tempêtes des autres climats, se déroulent avec la régularité des ondulations que la chute d'une pierre produit dans un lac. Énormes et se prolongeant parallèlement d'un horizon à l'autre, elles sont poussées d'un souffle toujours égal par le vent alizé, et soulèvent silencieusement les navires sans se briser en écume. Au fond des longues vallées qui les séparent, des poissons ailés, semblables à des oiseaux dans les sillons d'un champ, bondissent par milliers, traversent d'un seul élan la crête des vagues, et vont retomber au-delà dans l'eau transparente.

Le septième jour, le *Narcisse* atteignit l'archipel de San-Bernardo. dont les îles, presque toutes basses et boisées comme les Muletas, parsèment la mer au nord du golfe de Morosquillo. La goëlette se fraya péniblement une voie à travers ce dédale d'îles qui projettent dans les détroits des bancs de sable dangereux, et après avoir pendant toute une journée longé la côte de la Nouvelle-Grenade, vint jeter l'ancre dans une petite anse de l'île Baru, non loin de Boca-Chica, l'entrée de la rade de Carthagène. Le capitaine ne comptait pas assez sur son habileté pour essayer de guider sa goëlette rétive entre les écueils de la passe, et pour ma part j'étais enchanté d'attendre jusqu'au lendemain pour bien voir les ruines de cet autre Sébastopol, si formidable du temps de la puissance espagnole. J'entrais en quelque sorte dans une autre région de la Nouvelle-Grenade. Des questions du présent soulevées par l'activité américaine et la création de débouchés nouveaux, j'étais amené aux souvenirs du passé et à l'étude des mœurs d'une ville en décadence.

II.

Au lever du soleil, le *Narcisse* entrait, vent arrière, dans le chenal de Boca-Chica (Bouche-Étroite), large à peine de quelques brasses, et cependant assez profond pour admettre les plus forts navires de guerre. De chaque côté, on distingue les rochers aigus qui se dressent au fond de l'eau blanchissante; à mesure qu'on avance, la ceinture de récifs se resserre autour du chenal tortueux, des brisans se montrent dans toutes les directions, et on ne peut s'empêcher de frémir en rasant de si près les écueils. A quelques mètres de distance, sur la gauche, au pied d'un promontoire de l'île de Tierra-Bomba, s'élèvent les murailles blanches d'un fort aujourd'hui cou-

vert d'arbustes et de ronces; à droite, sur un îlot de rochers jaunâtres environné de récifs, une citadelle minée par les vagues déploie au-dessus des brisans la longue ligne de ses bastions aux embrasures vides; dans le lointain, à l'extrémité de l'île Baru, couverte de mangliers, apparaissent les ruines d'un autre fort également vaste. Telle était la première ligne de fortifications qui protégeait l'entrée du port de Carthagène; au dernier siècle, elle fut forcée par l'amiral Vernon, à qui; mieux défendue, elle pouvait opposer une insurmontable résistance. Il est vrai que cet amiral échoua devant la seconde ligne des forts, et que sept mille Anglais payèrent de leur vie son audacieuse tentative.

Après avoir louvoyé pendant quelques minutes, nous entrâmes dans la rade de Carthagène, dont les eaux tranquilles ont une superficie de 18 milles carrés. Complétement abritée du côté de la mer : au sud par l'île de Baru, à l'ouest par l'île de Tierra-Bomba, des récifs et des bancs de sable, au nord par l'archipel sur lequel est construite la ville de Carthagène, cette rade se développe en un magnifique demi-cercle pénétrant au loin dans l'intérieur des terres. Elle pourrait contenir des flottes; je n'y vis que de misérables canots. Sur les collines, où j'espérais distinguer quelques traces du travail de l'homme, je n'aperçus que des fourrés interrompus çà et là par des clairières au sol rouge et infertile; deux ou trois villages d'Indiens groupaient en désordre sur le bord de l'eau leurs toits recouverts de feuilles. Enfin le *Narcisse* doubla la pointe orientale de Tierra-Bomba, sur laquelle sont construites les cabanes de Loro, village habité seulement par de pauvres lépreux, et devant nos yeux apparut tout à coup la vieille cité qui jadis se nommait avec orgueil la *reine des Indes*.

Magnifiquement assise sur des îles qui regardent d'un côté la haute mer et de l'autre l'ensemble des lagunes intérieures qui forment le port, entourée d'une ceinture de cocotiers, Carthagène semble s'endormir, — hélas! et ne s'endort que trop, — à l'ombre de la Popa, colline abrupte qui la domine à l'est. Deux grandes églises dont les nefs et les clochers dépassent de beaucoup le reste de la ville se regardent l'une l'autre comme des lions couchés, et la longue ligne des remparts s'étend à perte de vue autour du port et sur les rivages de la mer. De près, la scène change : les plantes grimpantes tapissent les murailles, où se promènent de rares factionnaires; de grandes pierres tombées des créneaux forment des récifs sur lesquels la vague vient se briser; quelques débris d'embarcations pourrissent sur la plage du port, où flottent de rares goëlettes. A travers les fenêtres des hauts édifices dont le toit s'est effondré, on aperçoit les nuages ou le bleu du ciel. L'ensemble de

cette ville à demi ruinée excite à la fois l'admiration et la tristesse, et l'on ne peut se défendre d'une émotion profonde en contemplant ces grands témoignages d'une vie éteinte.

Le matelot laissa tomber l'ancre du *Narcisse*, et je descendis dans le canot avec le capitaine. Quant à don Jorge, il ne s'était pas même levé pour regarder la ville, et, après m'avoir fait un signe de tête en guise d'adieu, il se retourna sur le flanc, afin de continuer une sieste commencée. Quelques coups de rame suffirent pour nous amener aux degrés de pierre scellés dans la muraille du quai, et je fus bientôt dans la ville, où l'on pénètre par une sorte de poterne ménagée dans l'épaisseur du rempart. La première scène dont je fus le témoin en mettant le pied sur le pavé de Carthagène redoubla la tristesse que m'avait inspirée la vue des édifices ruinés. Sur une place entourée de maisons noires à hautes arcades, deux hommes aux cheveux lisses, à l'œil ardent, au teint de couleur indécise, s'étaient saisis par les lambeaux flottans de leurs *ruanas* (1), dégaînaient en vociférant leurs terribles *machetes* (2), et tâchaient de se pourfendre. Tout autour s'agitait confusément une foule sale et avinée : les uns hurlaient en fureur : *Matalo! matalo!* (tue-le! tue-le!); les autres faisaient dévier les coups de *machete* en retenant les bras des combattans. Pendant quelques minutes, je vis passer en se débattant ce tourbillon d'hommes au-dessus duquel les lames luisantes des sabres s'élevaient et s'abaissaient tour à tour. A la fin, on parvint à séparer les deux lutteurs, et, suivis de leurs partisans, ils allèrent chacun de son côté dans quelque *tienda* (3), où ils se vouèrent l'un l'autre, la bouteille en main, à tous les démons de l'enfer. La foule des spectateurs assemblés sous les arcades se dispersa aussitôt. Je demandai la cause du tumulte : *Es la fiesta!* (c'est la fête!) me répondit-on avec un haussement d'épaules.

Quand une ville est en décadence, on dirait que les habitans eux-mêmes participent au dépérissement des choses. Tout vieillit à la fois, hommes et édifices; les météores et les maladies travaillent de concert à leur œuvre. Dans les rues sonores, que termine au loin la masse sombre des remparts et que bordent des couvens lézardés, de hautes églises aux murailles obliques, je voyais passer des boiteux, des borgnes, des lépreux, des infirmes de toute espèce; jamais je n'avais vu tant d'écloppés à la fois. Je cherchais la noble Carthagène des Indes, et je ne trouvais qu'une cour des miracles. Je pensais involontairement à ces ports où pendant les heures de marée

(1) Vêtement analogue au *poncho* mexicain : c'est une couverture percée d'un trou au milieu pour y passer la tête.
(2) Sabre recourbé.
(3) Boutique, taverne, débit de vin et d'eau-de-vie.

bondissent les vagues, entrent les navires à voiles déployées, circulent incessamment les barques portant des matelots joyeux : tout y est alors animation et vie; mais vienne la basse mer, il n'y restera plus que des vases fétides où grouillent des vers à la recherche d'affreux débris. Il y a deux cents ans, Carthagène possédait en grande partie le commerce des Philippines et du Pérou; elle monopolisait celui de l'Amérique centrale et de la Nouvelle-Grenade. Alors tout grand port commercial devait être en même temps un port de guerre, surtout dans une mer comme celle des Caraïbes, dont chaque vague portait un pirate. De tous les points de la côte d'où l'on pouvait exporter en Europe les produits du bassin du Magdalena, un seul, Carthagène, était facile à défendre, et pour cette raison, le gouvernement espagnol l'avait choisi, et lui avait donné le monopole des échanges sur une longueur de 3,000 kilomètres de rivages. Depuis, les choses ont changé, les colonies espagnoles se sont détachées de la mère patrie, des ports libres se sont ouverts au commerce du monde sur toutes les côtes de la mer des Caraïbes et du golfe du Mexique, la paix est devenue l'état normal des nations, et il a été permis d'échanger des marchandises ailleurs que sous la gueule des canons. Aussi la prospérité factice de Carthagène, qui reposait sur le monopole, s'évanouit avec la liberté; la population, de plus en plus misérable, diminua des deux tiers, et maintenant elle n'atteint pas même au chiffre de dix mille âmes. Récemment, le congrès grenadin, dans le louable désir de faire revivre le commerce de la cité déchue, a passé une loi exemptant des droits de douane tous les navires qui importent des marchandises à Carthagène. Le gouvernement a donc rétabli le monopole sous une forme déguisée, car dans tous les autres ports de la république les droits s'élèvent en moyenne à 25 pour 100. Les défenseurs de la loi soutenaient qu'il fallait donner cette récompense à la fille aînée de la liberté, à la ville qui la première avait secoué le joug de l'Espagne; mais, au nom de la liberté, n'eût-il pas été plus juste de maintenir tous les ports dans le droit commun, et d'y abaisser uniformément les tarifs d'importation? Ce n'est pas sur le privilége que Carthagène pourra jamais fonder une prospérité stable.

Cependant il est certain que l'antique reine des Indes se relèvera de ses ruines, car sa position géographique est admirable. Assise sur le bord d'une mer sans orages, elle est située entre les deltas du Rio-Magdalena et du Rio-Atrato, et tôt ou tard servira nécessairement d'intermédiaire commercial entre les bassins de ces deux puissans fleuves; elle n'est séparée d'Aspinwall et des autres ports de l'isthme que par la largeur du golfe d'Urabà, et peut communiquer avec ces divers points plus rapidement que toutes les autres villes

de la république; sa rade est l'une des plus belles du monde entier, et l'on pourrait très facilement y creuser des bassins à flot et des bassins de carénage, nécessaires aujourd'hui dans tous les grands ports de commerce. L'entrée de Boca-Chica est trop étroite peut-être; mais pourquoi ne pas nettoyer Boca-Grande, large bras de mer, qui sépare de l'île Tierra-Bomba la pointe sablonneuse du port de Carthagène? Avant 1760, époque à laquelle le gouvernement espagnol, en guerre avec les Anglais, fit obstruer ce détroit de pierres et de sable, il offrait un chenal assez profond pour les plus grands navires. Qu'on le creuse de nouveau afin d'épargner aux embarcations le détour et les dangers de l'entrée par Boca-Chica, et Carthagène n'aura sujet d'envier aucun port du monde. Bien plus, un ancien bras du Rio-Magdalena, se détachant de ce fleuve près de la ville de Calamar, à 150 kilomètres en amont de l'embouchure, allait jadis chercher une voie plus courte vers la mer, et se déversait au village de Pasacaballos dans la rade même de Carthagène. Plusieurs compagnies, dont une anglo-américaine, se sont formées l'une après l'autre pour élargir et approfondir ce canal ou *dique*, en partie oblitéré. Déjà de petits bateaux à vapeur ont pénétré par cette voie dans le Rio-Magdalena; faute d'argent, l'entreprise n'a pas encore été menée à bonne fin, mais elle ne peut manquer de l'être prochainement, et bientôt l'artère centrale de la république grenadine sera en communication constante par la vapeur avec le meilleur port des côtes. C'est aux ressources de ce genre offertes par la nature que des citoyens énergiques doivent faire appel pour relever leur ville et lui donner de nouveau le rang de capitale.

La cathédrale est le principal édifice de Carthagène, mais elle n'offre que des restes de sa splendeur passée. Les autres édifices, couvens, hôpitaux, églises, sont extrêmement vastes et occupent en étendue une grande partie de la ville; mais ils s'écroulent, et, comme toutes les ruines, ils gagnent à être vus à distance. Aussi me hâtai-je de monter sur les remparts, d'où je pouvais en même temps contempler la mer et voir la cité sous son aspect le plus pittoresque. Les murs, peu élevés et larges de plusieurs mètres, offrent tout autour de la ville une belle promenade pavée de longues dalles de pierre. Ils sont encore solides comme autrefois, et la mer, qui en ronge lentement la base, en a détaché à peine quelques blocs; mais les canons qui passaient leurs gueules à travers les embrasures ont disparu. Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, trop faible aujourd'hui pour défendre sérieusement ses ports de mer, a pris le parti de vendre les poudres et les canons de Carthagène pour une somme ronde de 120,000 piastres, et il a fait couper en morceaux les affûts, pour les distribuer aux pauvres comme bois de

chauffage. N'y a-t-il pas dans cette mesure de quoi lui mériter les sympathies des partisans de la paix universelle?

Il était nuit quand je me retrouvai sur la grande place de Carthagène. Le palais de la *gobernacion* était brillamment illuminé; des musiciens, montés sur une estrade, soufflaient du cor, du trombone, du fifre, raclaient du violon, de la contre-basse, avec un entrain féroce; la place entière était transformée en une vaste salle de danse et de jeu. Des hommes et des femmes, étroitement enlacés, se mouvaient en une immense ronde, entraînés par cette danse, si répandue dans l'Amérique espagnole, qui consiste à glisser imperceptiblement sur le sol en agitant les hanches. On ne voit pas le mouvement des pieds, mais seulement la torsion fébrile des corps noués l'un à l'autre; on dirait que la terre elle-même tourne sous les groupes convulsifs, tant ils avancent silencieusement, emportés par une force invisible. J'éprouvais une espèce de terreur en voyant lentement passer sous les lumières tremblotantes attachées aux piliers ces corps haletans et renversés en arrière, ces figures noires, jaunes ou bariolées, toutes secouant sur leurs fronts des cheveux en désordre, toutes illuminées d'un regard étincelant et fixe : c'était une danse démoniaque, un sabbat infernal. De longues rangées de tables de jeu couvertes de cartes souillées par un long usage dans les tavernes s'étendaient autour de la place; elles étaient incessamment assiégées par des hommes, des femmes et des enfans, qui venaient y perdre à l'envi leurs *cuartillos* et leurs *pesetas*. Un tumulte effroyable s'élevait à chaque coup malheureux, des menaces terribles se croisaient; cependant je ne vis nulle part reluire l'acier des *machetes*. L'air était suffocant et chargé de chaudes émanations. Pouvant à peine respirer, je me dégageai de la foule et m'enfuis sur les remparts solitaires, où je pus enfin jouir d'un silence solennel, à peine troublé par la lente respiration de la mer.

J'avais eu d'abord l'intention de rester plusieurs jours à Carthagène, pour avoir le temps de visiter le village indien de Turbaco et le célèbre volcan de boue décrit par Humboldt. En outre, mon hôte et mon hôtesse, Allemands qui parlaient toutes les langues, me donnaient mille bonnes raisons pour prolonger mon séjour à la *Fonda de Calamar*. Cependant j'entendis parler d'une excellente goëlette en partance pour Savanilla, d'où je comptais me diriger par les cours d'eau intérieurs et les forêts vers la Sierra-Nevada, but de mon voyage. Je résolus donc de saisir cette occasion, qui peut-être ne se fût pas retrouvée de longtemps. Au point du jour, je sautai dans une barque et je fis ramer vigoureusement vers le *Sirio*, dont la carène élégante se balançait au milieu du port. Le marché fut

bientôt conclu; le pilote, qui s'attardait sur le rivage, obéit à l'injonction du porte-voix; il aborda à son tour, l'ancre fut levée, les voiles déferlèrent, et la goëlette tourna le cap vers Boca-Chica. En moins d'une heure, le *Sirio* était dans la passe; le pilote, debout à la barre, donnait ses ordres d'une voix brève; les matelots, prêts à lui obéir, se suspendaient aux cordages; à chaque bordée, le taille-lames effleurait presque les rochers, mais sous l'impulsion du gouvernail et des voiles il se retournait brusquement et se dirigeait en sens inverse. Enfin la goëlette dépassa la chaîne de récifs, elle mit en panne, et deux matelots, abaissant le canot sur les vagues dansantes, ramenèrent le pilote au rivage.

Le *Sirio*, construit à Curaçao, avait une marche supérieure et fendait admirablement la mer. En quelques minutes, nous eûmes laissé derrière nous les falaises escarpées de Tierra-Bomba et l'écueil redouté de Salmedina; puis, longeant la langue de terre sablonneuse qui défend à l'ouest le port de Carthagène, nous revîmes bientôt la ville royale se dressant comme sur un piédestal au-dessus de la longue ligne de ses remparts; ensuite elle s'éloigna peu à peu et disparut enfin derrière le haut promontoire de Punta-Canoa. Au-delà de ce cap se montrèrent vaguement les îles de la Venta et d'Arepa, puis se dressa la péninsule abrupte de Galera-Zamba. Après l'avoir doublée, il ne restait plus au *Sirio* qu'à se diriger en droite ligne vers l'entrée du port de Savanilla.

Cette rapidité de locomotion, la belle tenue de sa goëlette mirent le capitaine Janssen en bonne humeur, et plus d'une fois il fit circuler parmi ses matelots la bouteille de *chicha* (1). *El señor* Janssen, cosmopolite réunissant dans ses veines le sang de toutes les races qui se sont établies dans les Antilles, était un homme bien différent de don Jorge. Comme lui, il respectait les matelots et les traitait en égaux; mais il ne se contentait pas de jouir de la vie telle que la lui présentait le destin : il travaillait constamment et ne se donnait pas un instant de répit. Bien qu'il fût sur une côte souvent visitée par lui, il ne cessait de consulter sa boussole, de suivre la route sur les cartes marines, de noter ses observations. Quand je le questionnais, il me répondait d'une voix précise et sûre. A voir son front droit, ses sourcils froncés, sa bouche résolue, je ne pouvais douter qu'il n'eût autant d'énergie et plus d'intelligence que ses ancêtres, les écumeurs de la mer des Antilles.

A côté du *señor* Janssen, un jeune homme, cruellement torturé par le mal de mer, semblait agoniser. Je m'assis près du chevet sur lequel il avait appuyé sa tête, et je lui donnai quelques soins. Comme

(1) Eau-de-vie fabriquée avec du jus de canne fermenté.

je l'interrogeais sur le but de son voyage : *Soy el capitan* (je suis le capitaine), dit-il en m'interrompant d'une voix faible. — Comment! celui qui consulte la boussole maintenant n'est-il pas le capitaine? — *Si, pero io soy el capitan de papel* (je suis le capitaine de papier). — Et il me montra un certificat timbré et paraphé qui lui donnait en effet le titre de patron. Je ne sais par quelle fiction légale il était ainsi obligé de s'emprisonner à bord d'une goëlette où, depuis plusieurs années, il souffrait constamment le martyre, et où son titre officiel ne lui donnait pas même le droit de faire larguer une corde. Le pauvre captif était certainement à plaindre. De temps en temps il tournait mélancoliquement les yeux vers deux ouistitis qui montaient et descendaient dans les agrès; mais les gambades les plus risibles des deux singes ne réussissaient pas à dérider son visage souffreteux et amaigri. Seulement, pendant les repas, il souriait du bout des lèvres en voyant les petits animaux sautiller autour des plats, s'emparer des tasses de café brûlant, s'en coiffer pour absorber plus tôt le liquide, puis se rouler en poussant des gémissemens lamentables.

Après huit heures de traversée, nous arrivions en face de la vaste embouchure de la Boca-Ceniza (Bouche-Cendre) (1), bras principal du Rio-Magdalena, obstruée par des bas-fonds et de nombreuses îles basses où croissent des mangliers. Le capitaine se mit à la barre; dirigeant vers la pointe de l'une de ces îles sa goëlette, qu'il fit rapidement louvoyer entre des bancs de sable, il l'introduisit dans un chenal dont l'eau verdâtre et chargée de débris végétaux permettait cependant de voir le fond à 3 ou 4 mètres au-dessous de la surface. Devant nous, entre une île de palétuviers et les escarpemens rougeâtres de la côte, s'étendait une grande lagune où reposaient plusieurs navires à l'ancre : c'était le port de Savanilla. Sachant que ce port est celui qui expédie à l'étranger presque tous les produits de l'agriculture et de l'industrie grenadines, je cherchais des yeux la ville et ses édifices; mais je ne voyais qu'une maison blanche nouvellement construite pour le service de la douane, et non encore habitée. Enfin on me fit remarquer au bord de l'eau une longue rangée de huttes couvertes de feuilles de palmier, et se confondant de loin avec le sol rougeâtre sur lequel elles étaient bâties : c'était le village florissant dont le port a hérité du commerce de Carthagène des Indes. N'étant pas encore habitué à toute espèce de gîte, je frémis en voyant ces huttes misérables. Il s'agissait de reconnaître de loin, parmi ces chétives habitations, celle où je pourrais me faire donner de gré ou de

(1) Ainsi nommée à cause de ses atterrissemens de sable fin.

force l'hospitalité la plus convenable. Mon choix tomba sur une hutte plus grande que les autres, et dont le toit de feuilles s'appuyait extérieurement sur les pieux d'une vérandah. Elle appartenait, me dit-on, au *señor* Hasselbrinck, consul de Prusse, le seul résident étranger de Savanilla. A peine débarqué sur l'une des petites jetées en bois construites devant le village, j'indiquai la maison du consul au nègre qui se chargea de mes effets, et je le suivis sans m'arrêter devant le poste des douaniers, qui sans doute sommeillaient dans leurs hamacs. Sur la plage se promenait un beau vieillard, qu'à ses traits tudesques je reconnus aussitôt pour le consul. Je me dirigeai sans embarras vers sa maison, où j'entrai résolûment, et je reçus bientôt au seuil même de sa porte le propriétaire ébahi, que je suppliai dans sa langue maternelle de vouloir bien excuser mon audace. Ces quelques mots allemands suffirent pour dérider l'excellent homme, qui, me prenant les deux mains à la fois, me souhaita cordialement la bien-venue : *Mi casa es á la disposicion de Vmd*. Pendant toute la soirée, il m'accabla de prévenances, me donna gracieusement tous les renseignemens que je lui demandais, me fit en retour de nombreuses questions sur l'Europe, qu'il avait quittée depuis l'an de grâce 1829. Quand vint l'heure du repos, il fit établir nos deux plians à côté l'un de l'autre, afin de pouvoir prolonger la conversation. Le lendemain matin, il s'occupa lui-même de me procurer une embarcation pour Barranquilla, et je partis avec une lettre d'introduction pour son fils, agent de la compagnie anglaise des bateaux à vapeur du Rio-Magdalena.

Le village de Savanilla ne doit son existence qu'au voisinage de l'embouchure principale du fleuve, avec laquelle son port communique par les marécages du delta. La barre n'ayant guère plus d'un mètre de profondeur, toutes les denrées des provinces riveraines, le tabac, l'écorce de quinquina, le café, doivent être déposées en amont de l'embouchure dans les magasins de Barranquilla, et de là être péniblement transportées par d'étroits canaux jusqu'au port de Savanilla, où on les recharge à bord de navires calant moins de 4 mètres d'eau. Quand la république néo-grenadine, devenue plus riche et plus entreprenante, s'occupera de l'amélioration de ce port, elle aura de très grands travaux à faire exécuter, car les sables d'une bouche du Magdalena, appelée Boca-Culebra ou Bouche-Serpent, s'accumulent à l'entrée, et, sous l'impulsion des vents alizés et des vagues, avancent continuellement du côté de l'ouest. En attendant, il serait relativement facile de construire un chemin de fer entre Barranquilla et son port, ou, mieux encore, d'utiliser les bouches marécageuses du fleuve en y creusant un canal assez profond pour permettre aux plus grands bateaux à vapeur du Haut-Magdalena

d'aller accoster les navires jusque dans la rade; mais il est probable que les négocians de Barranquilla retarderont longtemps l'exécution de ces projets, qui les priveraient des bénéfices réalisés sur le transbordement des marchandises.

L'embarcation que m'avait procurée *el señor* Hasselbrinck était un grand *bongo*, espèce de chaland aux membrures mal équarries et ponté depuis la proue jusqu'à un mètre de l'arrière. Quatre *sambos* (1) athlétiques et demi-nus, deux de chaque côté, se tenant debout sur le pont et tournant le dos à l'avant, appuyaient leurs épaules gauches couvertes de callosités sur de longues perches dont le bout reposait au fond de l'eau. Dès que le signal du départ fut donné par un claquement de main, ils pesèrent de tout leur poids sur les perches, et, poussant en mesure les cris de *Jésus! Jésus!* s'élancèrent au pas gymnastique de l'avant à l'arrière du *bongo*, puis ils revinrent lentement vers la proue, répétant toujours *Jésus! Jésus!* et prirent un nouvel élan. Poussé par ces quatre épaules vigoureuses, le lourd *bongo* fendit rapidement l'eau verdâtre du port, et en peu d'instans nous vîmes disparaître les huttes de Savanilla et la jetée où se tenait mon hôte, m'envoyant des saluts.

Nous voguâmes ainsi pendant plus d'une heure sur une baie d'eau salée aux bords ombragés par de petits mangliers, qui de loin ressemblaient à nos saules d'Europe. Après avoir dépassé de misérables cabanes, appelées Playon-Grande, le *bongo*, cessant de longer le rivage de la baie, fit un détour soudain vers le nord, et le paysage changea brusquement d'aspect. Nous étions sur l'eau jaunâtre des marais, à l'entrée du Caño-Hondo (2). Des roseaux gigantesques dardaient autour de nous leurs tiges pressées, se terminant en ombelles, en aigrettes, en panaches; presque partout la surface de l'eau était cachée par de larges feuilles de toute forme et de toute couleur, disparaissant elles-mêmes sous les fleurs qui venaient s'épanouir au-dessus d'elles; plusieurs couches de végétation s'entassaient l'une sur l'autre, et dans le sillage étroit laissé derrière le *bongo*, l'eau, obstruée par de longues herbes flottantes, apparaissait toute saturée de germes. Des oiseaux pêcheurs s'abattaient par bandes au milieu des roseaux, et dans le lointain s'arrondissait un vaste horizon de grands arbres. C'est là, dans ce marécage sur lequel pesait une chaude et fétide atmosphère, que les *sambos* firentha lte pour le déjeuner. Ils tirèrent d'une besace quel-

(1) Les *sambos* sont issus de nègres et de mulâtres; mais dans la Nouvelle-Grenade on applique indistinctement ce nom à tous les hommes de peine noirs ou de couleur.

(2) Les *caños*, en tout semblables aux *bayous* de la Louisiane, sont les canaux d'eau dormante qui font communiquer les bras d'un fleuve avec la mer.

ques *yuccas* (1) cuites sous la cendre, des restes de poisson, une bouteille de *chicha*, et, faisant passer la calebasse à la ronde, ils m'invitèrent généreusement à partager leur frugal repas. Ensuite l'un de mes amphitryons retourna du bout de sa perche des poissons morts qui surnageaient en grand nombre dans le sillage, et, rejetant avec dédain ceux dont la tête était déjà zébrée de lignes jaunes, il hissa les autres au moyen d'un petit crochet, et les mit soigneusement en réserve pour le dîner commun.

Le festin achevé, les *sambos* s'appuyèrent de nouveau sur leurs perches, et, recommençant leur cantilène, réussirent à frayer une voie au *bongo* à travers les roseaux et les plantes aquatiques de toute espèce qui obstruaient l'entrée du Caño-Hondo. Ce canal, s'étendant en droite ligne sous la forêt comme une large avenue, est profond de plus de six mètres, et les perches des *sambos* pouvaient à peine en atteindre la vase; heureusement l'eau, soulevée par un dernier effort de la marée, était animée d'un léger courant et poussait le *bongo* devant elle. Les grands arbres rejoignaient leurs cimes touffues au-dessus de nos têtes; de longues lianes vertes, suspendues aux branches, trempaient dans l'eau du courant et se balançaient mollement au gré de chaque remous; des roseaux, des feuillages et des fleurs, arrêtés par les racines des arbres sur les bords du *caño*, oscillaient lentement comme des îles fleuries. Les vautours, perchés sur les troncs pourris, nous regardaient passer, fixant sur nous un œil dédaigneux. A l'avant du *bongo*, les quatre athlètes dessinaient leurs formes musculeuses sur le vert sombre de la forêt. Parfois un rayon de soleil descendu de la voûte recouvrait les eaux, les lianes et les troncs d'arbres de son éblouissante lumière.

Après le Caño-Hondo, notre *bongo* traversa des marécages dont l'eau est tellement chargée de débris végétaux, qu'en certains endroits elle est devenue une vase fluide où le bateau creuse un profond sillon en soulevant des bouffées d'une odeur pestilentielle; puis vinrent d'autres *caños* aux bords fangeux, où seuls les crocodiles et les tortues peuvent se hasarder sans crainte, où l'homme laissé sans secours, ne voyant autour de lui que l'eau, la fange et les reptiles, serait immédiatement frappé de désespoir. Cette nature inhospitalière me faisait frémir, et je désirais avec impatience respirer un air moins chargé de miasmes funestes, apercevoir une motte de terre sur laquelle je pourrais mettre le pied en sûreté. Enfin nous rencontrâmes un étroit canal creusé de main d'homme dans un terrain élevé de quelques pouces au-dessus de la ligne des inondations : il me sembla que l'air devenait plus pur, et je me

(1) *Yucca*, racine du manioc, *jatropha manihot*.

sentis guéri de la fièvre qui avait perfidement commencé à se glisser dans mon sang.

Il fallut cependant renoncer à poursuivre ma route dans le *bongo* qui me portait. Un incident fort imprévu vint me forcer de recourir à un autre moyen de locomotion. A l'un de ses nombreux détours, le nouveau canal où nous étions entrés se trouva complétement obstrué par une énorme chaudière, envoyée de Liverpool pour un des bateaux à vapeur en construction à Barranquilla. Le *bongo* qu'elle remplissait de sa masse était bien et dûment échoué; pour le dégager, il fallait attendre du renfort ou même une crue du Magdalena. J'eus bientôt pris mon parti. Pendant que mes compagnons s'installaient sur le rivage pour y manger le reste des poissons si étrangement pêchés dans la matinée, je sautai dans un tronc d'arbre creusé appartenant à un petit Indien qui était venu offrir des vivres à l'équipage de la chaudière, et je lui dis de ramer vigoureusement vers le fleuve. Celui-ci était beaucoup plus rapproché que je ne l'espérais, et en moins d'une demi-heure le petit bâtiment où j'avais pris passage se trouvait lancé sur le vaste sein du Magdalena.

Dans l'Amérique méridionale, le Magdalena ne le cède en importance qu'au fleuve des Amazones, à l'Orénoque et à la Plata; mais je ne voyais pas là ce puissant cours d'eau tout entier : je n'avais sous les yeux que l'un de ses bras, le Rio-Ceniza, dont les eaux se déversent dans la mer à quelques kilomètres plus à l'ouest. Ce bras est presque aussi large que le Mississipi : comme lui, il est bordé de grands arbres au sombre feuillage : seulement on n'aperçoit sur ses rives, çà et là encore, que quelques huttes entourées de palmiers et de bananiers. L'eau, frissonnante sous le vent et coupée de vagues courtes et rapides, semble moins profonde que celle du grand fleuve de l'Amérique du Nord; mais elle est également chargée d'alluvions, et l'on ne peut y distinguer les crocodiles que lorsque ces monstres laissent flotter à la surface leur énorme tête à dents de scie. Je vis plusieurs de ces animaux plonger en toute hâte quand s'approchait notre esquif, incliné sous sa voile et fendant gaillardement les flots. Dans le *caño* qui mène à Barranquilla, les crocodiles se montrèrent bien plus nombreux encore : le cadavre déjà putréfié de l'un de ces gigantesques reptiles tournoyait au milieu d'un remous entre des troncs d'arbres échoués, dont chacun portait son vautour au long cou avidement tendu. Dans le port même de Barranquilla, j'aperçus des baigneurs s'enfuyant de côté et d'autre pour éviter le voisinage incommode d'un terrible visiteur attiré par leurs ébats.

A mesure que nous approchions de Barranquilla, mon attention changeait de but, et bientôt je n'eus plus de regards que pour la

ville, dont les longues rangées de maisons blanches apparaissaient au-dessus des berges argileuses. De petits bassins à flot creusés sur la rive du *caño* et remplis de *bongos*, de *lanchas*, de *canoas;* des chantiers de construction couverts de toits en feuilles de palmier, des entrepôts où des Indiens et des noirs entassaient des denrées de toute espèce, des jetées auxquelles étaient amarrés des bateaux à vapeur, des carènes en fer battues sans relâche par le marteau de centaines d'ouvriers : tout annonçait une ville commerçante semblable à celles de l'Europe et des États-Unis. Sur le quai de la grande place où je débarquai, même animation que dans le port : des matelots allant incessamment des *bongos* aux magasins pour y déposer les barils et les boucauts, des femmes portant sur leur tête des corbeilles de bananes ou d'autres fruits, des marchands installés devant de petites tables et criant leurs denrées. Au milieu de la foule affairée circulaient des gamins à demi nus apostrophant les étrangers par des jurons anglais prononcés avec une remarquable perfection.

Barranquilla, située sur la rive gauche de l'une des nombreuses ramifications du Rio-Magdalena, ne date que d'hier pour ainsi dire ; mais ses progrès ne peuvent être comparés qu'à ceux d'une ville des États-Unis, tant ils ont été rapides. On n'y voit de tous les côtés que des échafaudages, des briques et du mortier. Déjà le nombre de ses habitans, si l'on tient compte en même temps de la population flottante, est plus considérable que celui de Carthagène; en outre, l'ancienne ville de Soledad, qui s'élève à quelques kilomètres en amont sur le bord du fleuve, peut être considérée comme un simple faubourg de Barranquilla, car les habitans vivent uniquement des industries diverses que leur procure le voisinage de la grande ville naissante. De tous les côtés, celle-ci projette dans la campagne ses rues tirées au cordeau et coupées à angles droits; il faut cependant ajouter que la plupart de ces rues sont bordées de huttes et de jardins où se groupent le cocotier et la *papaya* (1), semblable à une herbe gigantesque. Les maisons en pierre et à péristyle s'élèvent toutes dans le voisinage du port et autour de la grande place. Quant à la plaine environnante, elle n'offre rien de pittoresque : le sol d'argile rouge, mêlée de veines de sable, en est peu fertile, si ce n'est dans les dépressions marécageuses.

L'importance de Barranquilla est due presque tout entière aux commerçans étrangers, anglais, américains, allemands, hollandais, qui s'y sont établis dans les dernières années : ils en ont fait le principal centre des échanges avec l'intérieur et le marché le plus con-

(1) *Carica papaya.*

sidérable de la Nouvelle-Grenade; les indigènes, moins poussés par l'aiguillon de la fortune et non encore initiés aux secrets de la spéculation, ont été pour très peu de chose dans les progrès de cet *emporium* du Magdalena. Lors de mon passage, il y avait dix bateaux à vapeur à flot ou en construction sur le fleuve : cinq anglais, trois américains, un allemand, et un seul appartenant à une compagnie anglo-grenadine. Dans le grand hôtel de Barranquilla, on ne voit guère que des étrangers venus de tous les points du globe et conversant en anglais, cette langue franque de l'univers. Mme Hughes, notre hôtesse, tenait sa maison sur un pied tout européen; mais elle avait le bon goût de nous faire dîner dans un *patio*, sous des arbres couverts de fleurs parfumées autour desquelles les oiseaux-mouches voletaient avec un joyeux susurrement. Le soir, elle faisait installer presque tous les plians sous les arcades qui environnent le jardin, et ceux d'entre nous qui se réveillaient pendant la nuit avaient le plaisir de voir les rayons de la lune ou le vague scintillement de la voie lactée à travers le feuillage tremblant.

III.

D'Aspinwall à Savanilla, j'avais pu observer, sous des aspects bien divers, la physionomie des côtes néo-grenadines : ici des ports animés par le commerce et par l'action envahissante de la race anglo-saxonne; là d'antiques cités en ruines ou de mornes solitudes. A partir de Barranquilla, les canaux devaient me conduire vers la Sierra-Nevada par une route où la nature vierge allait presque seule s'offrir à moi. Restait à trouver quelque *bongo* en partance pour Pueblo-Viejo, village situé au pied de la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe. Le seul patron qui se déclara prêt à faire le voyage était un homme de mauvaise mine, et j'étais presque décidé à attendre le *bongo* de la poste qui devait partir dans trois jours, lorsqu'en levant les yeux au-dessus de l'horizon j'aperçus une ligne bleue faiblement tracée dans l'espace : c'étaient les cimes de cette Sierra-Nevada vers laquelle je voyageais depuis si longtemps et que j'avais choisie pour ma patrie future. Je n'hésitai plus un instant; je fis porter mes effets sur le *bonguito* qu'on m'offrait; le patron appela ses deux rameurs et détacha la corde qui retenait le petit bâtiment au rivage.

Après avoir péniblement navigué à travers les roseaux de petits *caños*, nous arrivâmes, en amont du delta, sur le fleuve, large de plusieurs kilomètres, et semblable à une mer projetant de grands détroits entre les îles boisées. Une heure de traversée nous condui-

sit vers un endroit de la rive ombragé par des manguiers, où mes rameurs fatigués avaient hâte de faire une sieste. Je consentis pour mon malheur à m'arrêter, et déjà je m'oubliais à contempler le charmant paysage, quand de cruelles démangeaisons m'avertirent de la présence des *carrapatos* ou *agarrapatas*, petits insectes verts et rouges, ainsi nommés parce qu'ils se cramponnent (*agarrar*) à la peau avec leurs pattes armées de tarières. Il m'était impossible de rester plus longtemps à l'ombre de ces manguiers perfides, et j'allai secouer mes compagnons, qui se réveillèrent en grommelant et prirent leurs rames de très-mauvaise grâce. Ils partirent cependant, et le mouvement, la brise fraîche qui passait sur le fleuve, le plaisir de voir se dérouler le paysage, calmèrent un peu l'état d'irritation où m'avaient plongé les morsures des *agarrapatas*. Après avoir suivi quelque temps une des rives du fleuve, hérissée de racines et de troncs d'arbres entremêlés, le *bonguito* pénétra tout à coup dans un petit canal dont l'entrée était obstruée par des buissons sur lesquels reposaient d'énormes *iguanas* enflant et désenflant leur cou. Ce canal, connu sous le nom de Caño-Clarino, a été creusé de main d'homme à travers une levée d'alluvions, et réunit le Magdalena aux immenses marécages que parcourait l'ancienne embouchure de ce fleuve; il est à peine large comme un de ces fossés qui, dans certaines parties de la France, séparent deux propriétés. Deux embarcations ne peuvent s'y croiser, et quand elles s'y rencontrent, il faut que l'une d'elles retourne en arrière jusqu'au fleuve ou jusqu'à la première lagune de l'intérieur. Ce petit désagrément nous arriva : nous avions pénétré dans le canal depuis un quart d'heure déjà, lorsqu'une autre barque nous força de rebrousser chemin et de revenir à l'entrée même du Caño-Clarino.

Vers midi, les rameurs amarrèrent le *bonguito* pour faire une nouvelle sieste. L'endroit qu'ils choisirent pour aller s'étendre était aussi peu agréable que possible : c'était un bois de mancenilliers que traversaient, dans toutes les directions, des sentiers formés par les bestiaux d'un *rancho* voisin. Les mancenilliers au maigre feuillage laissaient passer les rayons de soleil dans toute leur force; mais ils arrêtaient la brise, et l'on ne pouvait respirer au pied de ces grands arbres qu'un air étouffant auquel les marécages des environs mêlaient une odeur fétide. Des nuages de moustiques s'élevaient en bourdonnant autour des troncs; nulle part il ne croissait un brin d'herbe, et le sol, tout zébré de lumière, était parsemé de fruits pourris ou écrasés. C'est là que s'endormirent paisiblement mes compagnons, tandis que je rôdais çà et là, non pour éviter le sommeil fatal qui, d'après les récits poétiques, descend des feuilles du mancenillier, mais pour chercher un peu de répit aux piqûres des

moustiques. De temps en temps je ramassais quelques-uns de ces fruits verts dont le parfum est si délicieux, et qui pourtant donnent la mort à celui qui s'en nourrit : image trop fidèle de la perfide et enchanteresse nature des tropiques.

Après avoir longtemps erré dans le bois, je revins près des trois dormeurs, qui ronflaient à l'envi, et j'étudiai tout à l'aise leurs figures. Je dois avouer que ces hommes me causaient une certaine frayeur, et je n'attendais pas sans appréhension la nuit que j'aurais à passer dans leur compagnie, au milieu d'une lagune déserte où les cris d'un homme assassiné n'auraient trouvé d'autre écho que les hurlemens des singes *aluates*. Le patron de la barque était un vieux noir à la figure ridée, aux petits yeux ironiques, à la bouche contractée par un rire faux; il m'avait semblé pendant toute la matinée qu'il me regardait de l'air triomphant d'un oiseau de proie qui tient un roitelet dans ses serres. Des deux rameurs, le plus âgé avait la figure d'un gris bleu, couleur indiquant un mélange confus de diverses races; son front, ses joues étaient rayés de longues cicatrices bordées de blanc, produites sans doute par des coups de *machete* reçus dans quelque rixe. Pendant qu'il ramait, ses yeux féroces s'étaient souvent fixés sur moi, une fois même je l'avais surpris examinant la serrure de ma malle et en secouant le cadenas. Le troisième, jeune Indien à la taille courte et ramassée, aux jarrets musculeux, au teint rouge, à la figure joufflue, me paraissait moins redoutable que les autres; il avait même dans le regard une certaine expression de douceur : aussi pris-je la résolution d'en faire mon ami, pour qu'il pût au besoin me défendre contre mes deux autres compagnons. Dès que la sieste fut terminée et que les trois rameurs, après s'être suffisamment étiré les bras, se furent assis dans le *bonguito*, j'engageai conversation avec l'Indien. Il parut très flatté de mes égards pour lui, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il me racontait son histoire, et m'avouait naïvement avoir fait deux années de travaux forcés à Carthagène pour cause de vol avec effraction. Cette révélation inattendue était peu faite pour me rassurer, mais je n'eus qu'à jeter un regard sur le patron et l'autre rameur pour me convaincre qu'en pareille compagnie je n'avais pas le droit de me montrer difficile. Je continuai donc à converser avec mon nouvel ami, lui donnant sur la France et l'Angleterre des renseignemens qu'il écouta bouche béante et avec une respectueuse admiration. Enfin je lui fis part de mes plans. Je lui dis que j'allais me livrer à l'agriculture dans quelque vallée de la Sierra-Nevada, aux environs de Sainte-Marthe. « *Soy prático de la sierra*, je connais bien la montagne, et je vous conduirai partout! s'écria-t-il avec joie. Quand vous passerez à Bonda, demandez Zamba Simonguama,

et vous verrez si les Indiens ne savent pas donner l'hospitalité comme les Espagnols! » Je n'avais plus rien à craindre : devenu l'hôte de Zamba, je pouvais être sûr qu'au besoin il me défendrait jusqu'à la mort.

Aux dernières lueurs du crépuscule, le *bonguito* jetait l'ancre dans l'eau noire du lac de Cuatro-Horcas, ou Quatre-Fourches, ainsi nommé à cause de quatre *caños* qui viennent y aboutir. Sous prétexte de faire mes arrangemens pour le sommeil de la nuit, je disposai mes effets en travers du bateau de manière à avoir les serrures tournées vers moi, puis je dis à l'Indien de venir s'étendre à mon côté, et je plaçai une lourde rame à la portée de ma main. La lune et la lumière zodiacale brillaient avec une rare intensité et me permettaient de distinguer les moindres mouvemens de mes compagnons. La brise du soir soufflait avec violence et retenait dans les roseaux les moustiques, qui volent ordinairement par myriades sur toutes les étendues d'eau dormante; il ne me fut donc pas difficile de rester la tête découverte et les yeux fixés vers l'autre extrémité du bateau. Les hurlemens des singes *aluates* me tinrent éveillé à tous les instans de la nuit, qui d'ailleurs se passa sans encombre.

La nature prenait graduellement un caractère plus grandiose, grâce à la magnifique végétation qui ombrage les bords des *caños*. Les racines des mangliers, arc-boutées l'une sur l'autre, se rejoignent à cinq ou six mètres au-dessus de la surface de l'eau et forment ainsi de gigantesques trépieds sur lesquels se dressent les troncs lisses comme des mâts de navire. A travers le fouillis de ces innombrables racines aériennes des mangliers apparaissent d'autres arbres croissant dans un sol moins spongieux que celui de la rive. C'est là cette immense et redoutable forêt qui remplit une grande partie du bassin du Magdalena, et se prolonge sans interruption, à plus de cent lieues au sud, jusqu'au pied des hauteurs d'Ocaña. Cette forêt a été traversée dans tous les sens par les conquérans espagnols. Aussi combien d'entre eux furent dévorés par les crocodiles et les jaguars! combien noyés dans les marais! combien tués par la fièvre, plus terrible que les flèches empoisonnées des Indiens Cocinas!

Je me souviens d'une halte que nous fîmes sur la péninsule de Salamanca, à l'entrée de la Cienega (1) de Sainte-Marthe, lagune parsemée d'îlots et couvrant une superficie de plus de 800 kilomètres carrés. A l'est se dressent les escarpemens de la Sierra-Nevada comme un formidable rempart appuyé sur d'énormes contreforts; de tous les autres côtés s'étendent de vastes forêts croissant dans un sol d'alluvions apportées par le Rio-Magdalena. La pénin-

(1) *Cienega*, marais, de *cieno*, fange.

sule de Salamanca, qui sépare la haute mer de la Cienega, ressemble aux *Nehrungen* de la Mer-Baltique et à cette remarquable flèche d'Arabat, baignée d'un côté par la mer d'Azof, de l'autre par la Mer-Putride. Comme toutes les péninsules de même nature, la péninsule de Salamanca a été formée à l'entrée du marais par suite du ralentissement des vagues chargées de sable : celui-ci s'est déposé peu à peu en un cordon littoral; puis les vents y ont amoncelé des dunes errantes qui se promènent çà et là, excepté dans les endroits où elles rencontrent une forêt qui leur oppose la barrière infranchissable de ses troncs. Une seule ouverture fait communiquer à travers la flèche de Salamanca les eaux saumâtres et chaudes de la Cienega avec l'eau comparativement plus fraîche de la mer des Antilles.

La plage où nous débarquâmes était ombragée de mancenilliers et de quelques arbres dont les branches pendantes ressemblaient à celles de nos saules pleureurs; plus de cinquante barques étaient attachées à des racines et se balançaient à côté l'une de l'autre; des groupes nombreux de pêcheurs étaient épars çà et là autour de grands feux allumés sur le sable des dunes; une affreuse odeur de poisson empestait l'atmosphère. Laissant mes effets à la garde de mon nouvel ami Zamba, je m'empressai de traverser les groupes, et montant sur la plus haute dune, j'interrogeai l'horizon pour trouver aussi rapidement que possible mon chemin vers la mer. Je l'atteignis bientôt en me glissant à travers des fourrés de mangliers noirs et d'arbustes épineux. La plage sablonneuse s'étendait à perte de vue en un vaste demi-cercle de l'embouchure de la Cienega à celle du Rio-Magdalena; à l'est apparaissaient les promontoires escarpés de Gaïra et de Sainte-Marthe, dominés par les bleus sommets de la sierra; devant moi, les vagues, poussées par une forte brise, venaient, hautes et pressées, bondir l'une après l'autre sur le sable. Fatigué comme je l'étais des lagunes d'eau stagnante, des fanges nauséabondes, de l'air tiède et immobile des marais, je respirai avec délices cet air vif, saupoudré de l'écume des vagues.

Quand je revins vers le campement des pêcheurs, je ne réussis pas, comme la première fois, à échapper aux questions, et, malgré moi, je dus m'asseoir sur le sable à côté de plusieurs métis qui faisaient sécher des poissons à la fumée d'un feu de bois vert. Mon ami Zamba avait évidemment chanté mes louanges, car mes interlocuteurs ne manquèrent pas d'entamer tous les sujets dont je m'étais entretenu avec l'Indien; il me fallut donc discourir pendant plusieurs heures, parler de Madrid, de Paris et de Londres, causer industrie, sciences et arts. Ces avides questionneurs m'écoutaient avec joie, et moi-même, heureux de trouver des auditeurs si bénévoles, j'oubliai l'odeur limoneuse des poissons et la fumée suffocante

pour me donner tout entier au plaisir de leur apprendre bien des choses qu'ils ignoraient. Le plus jeune des pêcheurs, celui qui m'écoutait avec le plus d'intérêt, avait, je ne sais où, entendu parler d'Athènes. Il m'interrompait souvent. « On dit qu'il y a de bien beaux temples à Athènes! On sculpte de belles statues à Athènes! L'université d'Athènes est la plus célèbre du monde entier, n'est-ce pas? Aucune langue n'est aussi belle que le *latin* d'Athènes? » Chose étrange que cet écho lointain de la Grèce sur les dunes de l'Atlantide! La gloire de Phidias et de Périclès a mis deux mille ans à franchir les mers, et maintenant des pêcheurs américains s'en entretiennent, comme si cette gloire était encore la plus rayonnante de l'ancien monde!

Je ne quittai mes nouveaux amis qu'à la nuit tombante. La voile fut hissée sur le mât pliant du *bonguito*, et peu de minutes suffirent pour nous faire perdre de vue les arbres de la rive. Je pris les mêmes précautions que la nuit précédente, et je restai les yeux braqués sur ceux qui m'inspiraient une si grande méfiance. Je ne cessai un instant de voir distinctement le patron tenant le gouvernail et le métis assis à côté de la voile; cependant mon état de veille n'excluait pas un certain sommeil, et tous les objets qui passaient sous mes yeux grandement ouverts m'apparaissaient comme autant de chimères entrevues dans un rêve. Les vagues noires que notre *bonguito* fendait avec bruit prenaient des formes fantastiques et comme des traits grimaçans; les herbes flottantes au milieu desquelles nous passions me semblaient de grandes îles couvertes d'arbres touffus et volant sur la surface des eaux avec la vitesse des hippogriffes. Tout à coup je vis ou plutôt je devinai que nous nous arrêtions sur la rive à l'embouchure d'une vallée; le métis descendit du *bonguito*, et le petit esquif recommença sa course désordonnée. Aussitôt je m'endormis d'un sommeil profond. Quand je me réveillai, il était matin, le métis avait en réalité disparu, et le bateau jetait l'ancre dans un petit port à côté d'autres embarcations. Sur la plage, je voyais les cabanes du village de Pueblo-Viejo. C'était jour de marché : des noirs et des Indiens allaient et venaient devant les huttes, offrant leurs poissons en hurlant à tue-tête.

Après avoir renouvelé à Zamba Simonguama la promesse d'aller le visiter à Bonda, je sortis du bateau et je courus m'enquérir dans le village des moyens d'arriver à Sainte-Marthe. Pour m'y rendre par mer, j'aurais dû attendre plusieurs jours le départ d'un grand *bongo;* je préférai louer un mulet pour porter mes bagages et aller moi-même à pied. La distance de Pueblo-Viejo à Sainte-Marthe est de 40 kilomètres environ : il n'y avait pas là de quoi m'effrayer, et, dès que j'eus trouvé un mulet, je me mis résolûment en route, ac-

compagné d'un jeune guide indien nommé Pablo Fonseca. En moins d'un quart d'heure, nous avions contourné une forêt de grands arbres, et nous arrivions en vue de Pueblo-Nuevo de la Cienega. Cette ville, qu'on appelle communément La Cienega tout court, est située dans une plaine unie comme la surface d'un lac, au pied des montagnes de la sierra, vertes à la base, bleues au sommet, et coupées de vallées ombreuses. Du côté de la mer, le sol est presque nu et n'a d'autre végétation que des salsoles et des salicornes; mais tout autour des maisons s'épanouissent des arbres touffus qui font à la ville comme un nid de verdure, et du milieu desquels jaillissent les hampes des cocotiers. A l'intérieur, La Cienega ne dément pas ce qu'elle promet vue à distance : les rues, larges et droites, sont assez animées; les maisons blanchies à la chaux sont presque toutes couvertes en tuiles; à travers les portes entr'ouvertes des jardins, on aperçoit des arbustes en fleur. De tous les côtés s'élèvent de nouvelles constructions, témoignages des progrès matériels de La Cienega. Sa population, forte de six mille âmes, dépasse aujourd'hui celle de Sainte-Marthe, la capitale de l'état souverain de Magdalena; cependant La Cienega ne compte au nombre de ses habitans ni hommes de race blanche, ni négocians étrangers, comme Sainte-Marthe et Barranquilla : elle est peuplée d'Indiens et de métis, qui ne doivent leur prospérité qu'à eux-mêmes. Sur les hauts plateaux de l'intérieur de la Nouvelle-Grenade, l'antagonisme des races produisit la révolte des *communeros* vers la fin du siècle dernier, et finalement amena la guerre de l'indépendance et l'expulsion des Espagnols; depuis cette époque, les descendans des Muyscas (1), ayant reconquis leur nationalité et formant de beaucoup la plus grande partie des habitans de la Nouvelle-Grenade, ont à peu près absorbé les blancs, et maintenant ils sont confondus avec eux en un seul peuple. Sur les bords de l'Atlantique, il n'en est pas ainsi : la haine subsiste encore entre les deux races, et, comme deux pôles chargés d'électricité contraire, Sainte-Marthe et La Cienega se sont élevées face à face. La première a l'avantage immense d'avoir un vaste port et de commercer directement avec tous les pays du monde; moins favorisée, La Cienega ne peut faire qu'un petit trafic de cabotage dans sa lagune et le long des rivages, mais elle a sur Sainte-Marthe le privilége d'être habitée par des Indiens faits au climat et ne redoutant pas le travail comme la plupart des blancs du littoral. Aussi les résultats de la lutte entre les deux villes sont-ils complétement en faveur des Cienegueros. Dans les vallées de la sierra, sur les rives de tous

(1) Lors de l'invasion des Espagnols, les Muyscas, qui habitaient le plateau de Cundinamarca, n'étaient guère moins civilisés que les Aztèques. Pour être aussi connus, il ne leur a manqué qu'un historien.

les cours d'eau, ils cultivent de vastes champs de bananiers, de manioc, de papayes; ils parcourent la lagune dans tous les sens sur leurs bateaux de pêche; ils approvisionnent Sainte-Marthe de légumes, de fruits et de poissons; sans eux, sans leur travail, cette ville, qui s'endort paresseusement au bord de sa belle plage, serait exterminée par la famine. Dans les derniers temps, la rivalité des races s'est graduellement transformée en rivalité politique : les Samarios (1), désireux de maintenir l'ancienne suprématie de la race blanche, sont naturellement conservateurs, tandis que les Cienegueros se sont faits démocrates, et lors des élections votent comme un seul homme en faveur des candidats de ce parti. Pendant les révolutions qui ont agité la république, ils ont plus d'une fois envahi en armes la ville de Sainte-Marthe, et les habitans de cette ville n'ont jamais osé se venger que par des brocards.

En sortant de La Cienega, où mon guide, Pablo Fonseca, m'avait fait rester assez longtemps sous prétexte d'acheter du foin pour son mulet, nous traversâmes un torrent dont les bords fertiles sont plantés de bananiers, puis nous suivîmes le rivage sur une levée de sable formée par les vagues, et laissant à droite au milieu des arbres la sucrerie à vapeur du Génois Andrea, seul habitant étranger de La Cienega, nous arrivâmes sur le bord du Rio-Torribio, l'un des torrens les plus fougueux du versant occidental de la Sierra-Nevada. Les ruines d'un pont emporté par une inondation obstruaient encore le lit : je voulais passer le fleuve à gué en traversant les rapides formés par le courant au milieu des pierres; mais Pablo me détourna vivement de ce dessein, prétendant que de redoutables crocodiles avaient choisi pour repaires des cavernes creusées par les eaux au pied même des piles. Le mulet, déjà chargé de mes malles, reçut encore sur son large dos le poids de nos deux personnes, et nous porta sans broncher à la berge escarpée de l'autre rive du Torribio.

Au-delà de ce fleuve, le paysage change de nature. Les montagnes se rapprochent de la mer et projettent dans les flots des promontoires abrupts, que le chemin contourne par une succession interminable de montées et de descentes. On ne voit plus de bananiers ni d'autres plantes cultivées, mais seulement des mimosas épineux, des gayacs, arbres dont les troncs au bois dur croissent généralement dans un sol infertile. Le terrain dénudé laisse partout voir ses veines de pierre. Parfois le chemin s'engouffre dans un *barranco*, profonde ravine aux parois rouges et brûlées, où pendant la saison des pluies descendent de furieux torrens, mais où l'on chercherait en vain une goutte d'eau pendant la saison des séche-

(1) Habitans de Sainte-Marthe.

resses. Au milieu de ces rochers qui répercutaient les rayons du soleil, je ne respirais plus qu'un air embrasé, la sueur descendait à larges gouttes sur mon visage, la fatigue commençait à alourdir mes membres. Cette fatigue devint bien plus forte encore, lorsqu'au sortir d'un profond *barranco* je me trouvai dans un chemin sablonneux longeant la mer à quelque distance. Les cactus qui se dressaient de chaque côté du sentier, comme des rangées de pieux hauts de dix mètres, étaient trop clair-semés pour donner de l'ombre et trop épais pour laisser passer la brise marine. Quelques mimosas *guamos* couverts de leurs fleurs jaunes répandaient dans l'atmosphère un terrible parfum, qui me donnait le vertige. Le soleil perpendiculaire laissait tomber sur moi ses pesans rayons. A chaque pas, nous enfoncions dans un sable brûlant. « Quand arriverons-nous donc au village de Gaïra? demandais-je souvent à mon guide. — Bientôt, tout de suite, » me répondait-il. Et je me figurais qu'au premier détour du sentier j'apercevrais sans doute une fraîche auberge environnée d'arbres touffus et se mirant dans un ruisseau; mais je ne voyais toujours que les cactus dressés contre le ciel comme une forêt de lances. Tout à coup Pablo, fatigué comme moi, sauta sur le mulet, piqua des deux et me laissa tout seul, n'ayant pour me conduire au village que les traces des sabots de sa monture.

Comment se termina cette pénible marche, comment j'atteignis à travers de nouvelles solitudes brûlantes les bords d'un frais ruisseau, où de jeunes filles et des enfans venaient remplir leurs cruches, comment je parvins chancelant au seuil d'une cabane où quelques instans de repos et de sommeil me rendirent la vie, c'est vraiment ce que je ne saurais dire. Il y a des momens où les choses de la réalité se succèdent comme autant d'étranges et douloureuses visions. Ce que je me rappelle seulement, c'est qu'une heure après avoir quitté la cabane où une gracieuse Indienne m'avait accueilli, j'arrivai à Sainte-Marthe, au pied de cette Sierra-Nevada où la nature tropicale me réservait, à côté de nouvelles fatigues, de nouveaux sujets d'admiration.

ÉLISÉE RECLUS.

DE

L'ALLIANCE ANGLAISE

Pitt avait-il raison de déclarer à la France une guerre qui aurait pu être immortelle, puisqu'elle ne devait finir qu'à la condition que la France y perdît son gouvernement? Fox avait-il tort d'exhorter obstinément son pays à rester neutre dans les querelles du continent qui ne touchaient point essentiellement l'Angleterre, à respecter dans la France en révolution la liberté d'être à son gré une puissance démocratique ou despotique? Les écrivains soigneux de ranimer parmi nous les ressentimens et les ombrages qui pourraient, les événemens aidant, amener une rupture entre les deux peuples habitans des rivages de la Manche, savent-ils bien qu'ils travaillent à résoudre la question en faveur de Pitt, et à réhabiliter le génie des coalitions? C'est au fond la politique de Fox qui aujourd'hui domine en Angleterre. Le principe de non-intervention, que notre grand ennemi Burke dénonçait comme un crime, est en honneur de l'autre côté du détroit. Des cabinets peu d'accord sur tout le reste y recommandent à leur pays la neutralité toutes les fois qu'elle est possible. Cette politique d'abstention, juste et louable quand elle a pour principe le respect de l'indépendance des nations, irréprochable lorsqu'aucune nécessité de salut ou d'honneur n'ordonne d'y renoncer, est encore fortifiée et encouragée, presque jusqu'à l'abandon de certains intérêts d'orgueil ou de dignité, par les nouvelles doctrines sociales que les merveilles de quarante ans de civilisation pacifique ont fait naître dans la patrie de la vapeur et des chemins de fer. Et c'est le mo-

ment que certains esprits, routiniers dans leur haine et plagiaires dans leurs soupçons, choisiraient pour sonner un tocsin d'alarme, comme si les ombres de Chatham et de son fils se dressaient devant nos yeux et menaçaient du haut de leur tombeau!

La déclamation joue un rôle en ce monde, et ce qu'on fait de téméraire et d'absurde pour l'amour de la rhétorique est considérable, à en juger par notre histoire. Cependant il est d'abord difficile de prendre au sérieux soit les craintes qu'excitent certaines colères, soit les colères qui provoquent certaines craintes. Tant que nous n'entendrons que des paroles, nous serons fort tranquilles; mais à des paroles il faut en opposer d'autres. Il est bon de dire les choses comme elles sont aux gens qui les disent comme elles étaient. Les principes sur lesquels reposent les sociétés modernes, les opinions les plus fortes et les intérêts les plus puissans en France sont pour le maintien d'une certaine union entre nous et les Anglais. Rien n'a sérieusement changé depuis le temps où cette pensée était devenue la règle de la politique pratique; tout gouvernement qui n'est pas la légitimité sait bien qu'il n'est reconnu sans restriction, sans arrière-pensée qu'en Angleterre, et que toute autre alliance est une combinaison d'un jour. Quiconque connaît notre histoire sait bien que sans le concours de l'Angleterre aucune ligue ne saurait se former en Europe qui soit durable, et dont la France ne puisse avoir raison. Quiconque compte pour quelque chose les intérêts de la civilisation générale, l'équilibre du monde, l'indépendance des peuples, sait bien que toutes ces choses ne sont en sûreté que lorsque la France et l'Angleterre sont d'accord pour les défendre. Ce sont là des vérités proverbiales, et que nous ne rappellerions pas, si nous nous adressions au gouvernement seul.

Quand on presse les ennemis de l'alliance que nous avons toujours soutenue, on n'obtient guère qu'ils exposent des calculs ou des idées. Ils parlent surtout de sentimens publics, tout en se défendant de les partager. Ils sont au-dessus, ils s'en font honneur, de ces misères de rivalité nationale; mais la rivalité existe, disent-ils: l'histoire en dépose, les deux nations sont rivales. Rivales de quoi? pourrait-on demander. A cette question, la réponse ne serait pas facile. Puisqu'on s'appuie sur l'histoire, il faudrait nous dire quel est le motif de rivalité historique, motif grave, essentiel et digne d'être discuté le fer à la main, qui subsiste aujourd'hui.

On nous dispensera de remonter aux guerres féodales. Il est d'usage et il est raisonnable de dater de la paix de Vervins le système politique de l'Europe. Certes ce n'est pas au grand roi qui mit alors la France à son rang qu'il faudrait demander des exemples et des raisons pour opposer l'Angleterre à la France. De l'alliance des deux

pays il fit le point d'appui de tous ses desseins, et qui voudra rechercher, soit dans les entretiens de Sully avec son maître, soit dans les confidences que fit Jeannin à Richelieu, les pensées de Henri IV sur le rôle de la France, croira l'entendre lui-même exposer le plan admirable qu'il léguait à sa race, et dont l'héritage fut recueilli par Richelieu et Mazarin plus fidèlement que par Louis XIII et Louis XIV. Les Stuarts ne furent pas beaucoup plus fidèles à la tradition d'Élisabeth, et ce qui manqua à cette malheureuse dynastie fut, entre tant d'autres choses, une politique nationale. L'esprit d'absolutisme déclara la guerre dans les deux pays à toutes les résistances, et il y gagna dans l'un une révolution qui devait aboutir à la liberté, dans l'autre une monarchie despotique qui devait mener à une révolution.

Mazarin avait réconcilié la France avec Cromwell, et il forçait le futur Jacques II à faire sous Turenne la guerre aux Espagnols, devenus les seuls protecteurs de sa maison; mais quatre ans après c'était Louis XIV qui stipendiait les Stuarts sur le trône, et on lui promettait bientôt en échange de convertir l'Angleterre. Cette alliance, fondée sur des idées d'intolérance, d'intervention, de conquête et d'absolutisme, ne ressemblait guère à l'alliance de Henri IV et d'Élisabeth. Louis XIV n'est pas certes un roi ordinaire. Son dévouement à ses devoirs tels que les concevait son orgueil, son application, sa persévérance, son jugement droit, qui se montre dans l'exécution plus que dans la conception de ses desseins, en font la digne personnification d'un grand plutôt que d'un bon gouvernement; mais son passage sur le trône, glorieux pour sa mémoire, a été funeste à sa maison. Sa politique étrangère, toujours inspirée par une personnalité altière, a fait au nom français un mal dont notre pays a longtemps souffert et souffrirait encore, s'il n'avait eu depuis lors d'autres fautes à expier. Le malencontreux complot des deux hôtes de Versailles et de Saint-James pour détruire de compte à demi, par force ou par ruse, la religion et la liberté de l'Angleterre, cette guerre impolitique déclarée à la réformation, cette guerre de royauté à république dont la Hollande était le champ ou le but, voilà les fautes qui, avec l'infaillibilité de la réaction après l'action, amenèrent la représaille implacable de Guillaume III et les calamités de la guerre de la succession. Quoique de bons historiens défendent encore l'acceptation du testament de Charles II, il serait difficile de montrer les profits réels qu'a tirés la France du fardeau de l'alliance espagnole; le mal qu'elle aurait pu craindre de l'abandon de l'Espagne à sa décadence naturelle paraît peu de chose, comparé aux avantages qu'un bon traité de partage pouvait lui assurer à jamais. Ce que nous avons gagné de plus net à voir Louis XIV

mettre son petit-fils à Madrid, c'est la contagion de son exemple et la guerre funeste de 1808.

Après M. de Carné, il serait oiseux de rappeler ce que la régence du duc d'Orléans a fait pour rétablir une bonne politique de l'extérieur. Les affaires étrangères sont le beau côté de ce gouvernement. Je ne sais si le gouvernement de Louis XV a un beau côté; mais il serait difficile au plus versé dans notre histoire diplomatique de répondre sans hésiter à cette question : quelle sérieuse et décisive raison avait la France d'entreprendre les trois guerres du règne de Louis XV? Les deux premières du moins ont fait honneur à nos armes. Cependant, si celle de 1734 nous a valu la possession de la Lorraine, c'est par le résultat le plus inattendu et par une heureuse et subite conception qui, si elle vient du cardinal de Fleury, est la seule qu'il ait eue dans sa longue administration. Quant à la guerre de 1741, tout ce que nous apprend l'histoire, c'est qu'elle a été commencée pour plaire au comte de Belle-Isle; mais il m'a toujours été impossible de comprendre quel était le but de la belle campagne du maréchal de Saxe dans les Pays-Bas, et lorsqu'en signant le traité d'Aix-la-Chapelle, Louis XV dit ce mot vanté par Voltaire : « J'ai fait la paix en roi et non en marchand, » cela ne pouvait signifier que ceci : Je n'ai rien gagné à la guerre, parce que je l'ai faite pour mon plaisir. Il y a des temps où l'on admire ces sentimens-là. Vint ensuite la guerre de sept ans; mais il vaut mieux n'en point parler. Rappelons-nous seulement que ces trois guerres amenèrent deux ruptures avec la Grande-Bretagne, dont l'une nous laissa le souvenir de Fontenoy, et l'autre des souvenirs fort différens. Mettons qu'ils se compensent; le tout s'est terminé par la plus triste paix de nos annales, avant celle que nous ont value les revers de l'empire. C'est peut-être au ressentiment que le traité de Paris avait laissé à la France qu'il faut attribuer l'adhésion donnée par le cabinet de Louis XVI à la révolution d'Amérique. C'est du traité de Paris que date ce fonds de jalousie qui se laisse entrevoir dans toute l'Europe contre la Grande-Bretagne, et que le ton souvent rude de sa diplomatie a imprudemment entretenu. Aussi, lorsque quelques années plus tard, on commença à soupçonner que les treize colonies de l'Amérique du Nord pourraient bien lui échapper, une secrète satisfaction se décela même chez ses alliés, et l'intérêt du monde fut pour *les insurgens*. Ainsi le cabinet de Versailles fut amené à flatter une opinion plus désintéressée, et qui n'aimait dans le soulèvement des États-Unis que la résistance à l'oppression. Si la cause de la liberté ne m'était chère avant tout, si je ne croyais que la révolution d'Amérique a pu contribuer à la révolution française, j'hésiterais, malgré des noms fort imposans pour moi, à approuver le rôle que joua la

France en 1777; il est difficile de lui trouver un intérêt visible et permanent dans la guerre qu'elle déclara spontanément et sans grief. L'événement ne fut à la gloire ni de la sagesse, ni même de l'énergie du gouvernement anglais; mais l'Angleterre n'en fut pas matériellement affaiblie, et de part ou d'autre l'orgueil seul souffrit ou triompha. C'est cette lutte de passions que devait renouveler en de plus grandes proportions la guerre de la révolution française.

On ne dirait pas aisément qui le premier l'a déclarée; il est certain cependant que Pitt a plus hésité que la république française. Parmi nos hommes d'état du moment, Brissot passait pour le plus éclairé sur les questions extérieures. En conseillant à la révolution la guerre, il avait longtemps compté sur la neutralité, même sur la secrète sympathie des pays libres ou des gouvernemens éclairés; mais après la conquête de la Belgique il écrivait au général Dumouriez : « C'est ici un combat entre la liberté et la tyrannie, entre la vieille constitution germanique et la nôtre... Pas un Bourbon ne doit rester sur le trône! Ah! mon cher, qu'est-ce qu'Alberoni et Richelieu, qu'on a tant vantés? qu'est-ce que leurs projets mesquins, comparés à ces soulèvemens du globe, à ces grandes révolutions que nous sommes appelés à faire? Ne nous occupons plus de ces projets d'alliance avec la Prusse, avec l'Angleterre : misérables échafaudages! tout doit disparaître; *novus rerum nascitur ordo*. Il faut que rien ne nous arrête... Une opinion se répand ici : la république française ne doit avoir pour bornes que le Rhin. » Et Brissot, peu de mois après, proposait, au nom du comité de défense générale, la guerre contre l'Angleterre.

On vient de lire le programme de la guerre révolutionnaire. Combien de fois depuis avons-nous vu écrire le commentaire de ce texte! Quand un peuple a été une fois bercé des promesses de ces émotions grandioses que donnent la force et la passion dissimulées par la gloire, que n'en peut-il pas rester dans son imagination! Les paroles de Brissot, appelant *la nation anglaise à faire justice des conspirateurs qui la gouvernaient*, n'étaient pourtant que la contre-partie des conseils qu'avec un tout autre talent Burke donnait à son pays. Lui aussi, il voulait une guerre qui fût une lutte entre deux principes; seulement la politique de non-intervention, cette idée tout anglaise, que Burke appelait la politique de désertion, luttait dans l'esprit de Pitt contre ses aversions anti-révolutionnaires. Même lorsqu'il abandonnait de fait la non-intervention, il n'y voulait pas renoncer en principe. Longtemps on n'a vu dans Pitt que le fils de Chatham, il était Grenville aussi pour le moins autant, et son caractère politique fait penser à la ressemblance de ses traits avec ceux de sa mère. Ni l'enthousiasme du patriote, ni la colère du conserva-

teur, ni la grandeur des vues de l'homme d'état, n'emportaient son jugement au-delà des nécessités de sa situation. Il fit la guerre, parce qu'il vit qu'on l'attendait du pouvoir, et son pouvoir, c'était sa cause. Il fit la guerre, mais avec plus de fierté que d'ardeur, avec plus de fermeté que d'habileté. Il ne faut pas juger Pitt sur son attitude dans le parlement : là, il est tout ce qu'il veut paraître, et jamais art plus profond, tact plus sûr, instinct plus rapide, jamais plus de prudence dans la facilité, plus de dignité dans l'artifice, plus de hardiesse dans la mesure, n'ont été au service de l'orateur de gouvernement. Malheureusement, lorsqu'il faut agir, imposer au pays des sacrifices, préparer des forces et des opérations, soulever le poids de l'Europe armée, la raideur et la circonspection viennent enrayer les déterminations de l'homme d'état. Il faut voir dans la biographie de Pitt que vient de publier lord Macaulay, et qui est placée au premier rang de ses écrits (1), tout ce que la sagacité et la justice de la postérité doivent ôter au grand ministre des torts et des mérites que lui attribuaient ses contemporains.

Quand on parle de Pitt, on parle de son premier ministère. Il lui est arrivé ce qui était arrivé à son père : sa dernière administration a été à peine digne de lui. Du moins n'a-t-il pas eu le temps d'en racheter la formation par le succès, et il est mort malheureux. Mais sa première administration elle-même, terminée par cette guerre de huit ans qui l'a fait tant admirer et maudire, n'a pas entièrement donné gain de cause à la politique belliqueuse. Rendons grâce à la Providence : tant que la France a défendu la révolution française, de Valmy à Marengo, elle a triomphé, et sa puissance était à sa véritable apogée quand l'Angleterre fut amenée à la paix, que Pitt avait désirée plus tôt, et qu'il aurait faite lui-même sans George III.

Or maintenant que reste-t-il des causes de cette guerre? Les passions qui nous l'ont fait entreprendre nous animent-elles encore, et quelle provocation les vient réveiller? Elles manqueraient de prétexte pour renaître et d'aliment pour vivre. Du côté de l'adversaire, les passions qui ont soutenu la guerre ont aussi bien disparu que les principes qui l'ont colorée. Où sont ces préjugés oppressifs auxquels on prétendait reconnaître les Anglais pour des ennemis du genre humain? Qui des conseillers présens ou passés de la reine Victoria pense un moment à contester à la France, à personne, le droit de se constituer à sa guise, et dans quel pays est-il plus unanimement admis que les nations sont libres de se donner, si elles peuvent, le gouvernement de leur choix? Les causes de la guerre de la révolu-

(1) Cet ouvrage a été inséré dans le tome XVII de l'*Encyclopædia Britannica*, qui a paru cette année à Édimbourg. Quoique beaucoup plus étendu qu'un article biographique ordinaire, c'est encore un abrégé, mais qui se lit avec un vif intérêt, et qui porte l'empreinte d'un talent supérieur.

tion sont donc loin de nous. Les résultats même en ont montré la vanité, et, pensant comme nous pensons aujourd'hui, les Anglais et nous, nous n'avons rien à venger.

Mais le monde ne s'est pas arrêté le lendemain de la bataille d'Austerlitz... Il est vrai, et les traités de 1815 ne sont pas la paix d'Amiens. Il faut s'entendre à demi-mot sur ce tragique sujet, et il y a des choses qu'une plume française ne peut guère écrire. Ne nommons aucun événement par son nom; passons seulement en revue les motifs de la guerre sans égale qui a commencé entre Dunkerque et Boulogne et fini au Mont-Saint-Jean. Il serait puéril de relever les questions territoriales. Personne ne pense, je suppose, à se quereller pour Malte ou les Iles-Ioniennes, personne à donner le Hanovre à la Prusse. Le système continental trouverait apparemment peu de partisans prêts à tirer l'épée pour le rétablir, et si les droits des neutres sont toujours chose sacrée, ce serait un étrange moyen de les maintenir que de les remettre en question par la guerre, quand la paix leur donne chaque jour une consécration de plus. Quant aux colonies, je ne pense pas qu'on puisse être fort tenté de reprendre Saint-Domingue, et la valeur des possessions transatlantiques a beaucoup baissé dans l'opinion du monde depuis que de plus saines idées et de meilleures habitudes se sont établies en matière de commerce. L'Angleterre a renoncé à ses anciens monopoles, et nul ne conseille d'entreprendre une croisade contre les idées d'économie politique que professe notre gouvernement, pour en créer de nouveaux par des conquêtes au-delà de l'un ou l'autre Océan. Si par un sentiment un peu tardif on regrettait notre ancienne part de l'Inde, le désintéressement serait grand de convoiter un établissement sur un territoire dont le commerce est libre, et qui coûte à ses maîtres le prix que chacun sait aujourd'hui. A parler sérieusement, et pour le dire en passant, toute théorie générale sur les colonies mise à part, la France, dont la vraie grandeur est dans la puissante concentration de ses forces, possède sur le littoral africain la colonie qui lui convient le mieux, vaste empire qu'elle est loin encore d'avoir mis en valeur tout entier, et qui peut devenir pour elle ce que sont réellement pour l'Angleterre ses meilleures possessions. L'Algérie a les avantages de l'Inde, mais plus grands, avec quelques-uns de ses inconvéniens, mais moindres; elle est déjà devenue un élément vital de notre force militaire; elle peut en devenir un de notre force maritime, et si, comme on le prétend, il faut à un grand état de vastes terres où se répande le trop-plein de sa population et de ses ressources, combien la France n'a-t-elle pas encore d'efforts à déployer avant d'avoir fait de l'Algérie ce qu'il faut qu'elle devienne, une autre France!

Mais j'entends déjà dire que ce n'est pas pour *la guenille* des in-

térêts matériels que subsiste une rivalité fondée sur les souvenirs entre la France et l'Angleterre. Je le sais. Emporté par l'acharnement de la lutte, le gouvernement vieil adversaire du principe d'intervention en est venu en 1814 à signifier, de concert avec l'Europe, à la France l'interdiction d'être gouvernée par la dynastie qui régnait sur elle : acte d'intervention sans exemple dans les fastes de l'histoire; mais l'injure, il me semble, est rétractée. Ce n'est pas l'Angleterre qui a hésité à mettre à néant ce souvenir des extrémités de la guerre. Les successeurs de Pitt n'ont pas fait mauvais accueil à la république; les héritiers de Castlereagh n'ont pas tourné le dos à l'empire. Le tombeau s'est depuis longtemps fermé sur les ministres qui ont fait une prison de Sainte-Hélène, et l'Angleterre a dès longtemps cessé de pouvoir être regardée par aucun des proscrits de 1815 comme une terre inhospitalière.

Ainsi donc il ne resterait du passé que des causes morales pour justifier une rupture entre les Anglais et nous. Des causes morales! comment les appellerons-nous? Du ressentiment, de l'envie, de la haine? Appelons-les de leur nom le plus noble, — des passions. Oui, c'est aux passions seules que feraient appel ceux qui nous donneraient ce plus funeste des conseils.

Et ces passions, les trouveraient-ils? On le dit; mais comment le croire? On a pu les ressentir, on a dû les comprendre, ces passions trop naturelles, alors que notre sang versé à flots était à peine étanché, alors que, courroucés contre la fortune, nous en croyions le poète quand il nous disait :

Sur nos débris, Albion nous défie.

Aujourd'hui franchement sommes-nous sur *des débris*, et *Albion* songe-t-elle à *nous défier?* Ceux-là seraient bien ingrats envers la fortune, bien injustes envers la France, qui tenteraient de lui persuader qu'elle ait hors de chez elle à se relever de quelque chose, et qu'il lui reste des réparations à demander. Quiconque a mis le pied en Angleterre a ressenti les effets de l'estime de nos voisins. Certes ce n'est pas là qu'on nous croit *sur des débris* et que la puissance française est mise en doute. La France étonne quelquefois les Anglais. Ils ne s'expliquent pas bien la variété des points de vue que notre esprit parcourt en peu de temps; mais de très bonne foi ils se disent que nos affaires sont nos affaires, et ne s'avisent pas même d'en juger. Ne dissimulons rien, s'ils n'admirent pas nos institutions, ils n'en admirent que plus notre richesse et nos armes, eux qui conçoivent malaisément la prospérité et le patriotisme sans la liberté politique. La conséquence est évidente; à notre égard, l'Angleterre est aussi loin du dédain que de l'envie.

Qu'importe si des artisans de malheur parvenaient à persuader à la France qu'elle a au-delà du détroit une rivale ou une secrète ennemie et à retrouver dans les cendres du passé des charbons mal éteints des inimitiés nationales? Voyons si raisonnablement la chose est possible. Du temps que le sentiment anti-britannique était un sentiment populaire, que disait-on? Tantôt que l'Anglais était un *oligarque*, tantôt qu'il était un *marchand*. Et Dieu sait tout ce que contenaient ces deux épithètes! Où est maintenant le républicain ombrageux, le conservateur arriéré du vocabulaire révolutionnaire qui voit dans la Grande-Bretagne l'aristocratique persécutrice de la démocratie malheureuse? Plus d'un nom fameux se présente à la mémoire comme pour attester que les plus redoutés des novateurs n'ont pas à se plaindre qu'il y ait une Angleterre au monde. Son régime *oligarchique* est moins dur à la démocratie que le régime d'égalité d'autres pays. Quant au nom de peuple marchand, il ne serait plus compris qu'en bonne part dans une société devenue comme la nôtre profondément industrielle, et qui ne fait pas fi de son rang dans le monde commercial. Qui voudrait en faire une injure s'entendrait bien vite répondre : « Marchand toi-même. » Le travail national de chacun des deux pays s'est donné réciproquement rendez-vous aux deux expositions générales. De part et d'autre, on s'est rendu justice, et quarante ans de relations actives et fructueuses ont amené entre les deux plus riches sociétés du monde un tel échange de capitaux, de procédés, de produits et de lumières, que celui-là serait bien habile qui ferait accroire aux deux commerces anglais et français qu'ils ne sont pas liés à la paix par une étroite communauté d'intérêts.

Ce sont de grandes forces dans le monde moderne que l'esprit démocratique et l'esprit mercantile; peu s'en faut que l'un et l'autre n'enveloppent toute la masse populaire et toute la classe moyenne, et l'un et l'autre sont loin des passions qu'on leur suppose.

Que reste-t-il de la classe moyenne quand on en a retranché tout ce qui vit d'industrie et de commerce? Cette section sociale, moins nombreuse, mais importante, où vit la tradition du libéralisme intellectuel. Essayez d'y recruter des ennemis à l'Angleterre! La science et la littérature, l'économie politique et la législation, toutes les études qui ont pour but les progrès moraux et matériels de la société n'ont, depuis quarante ans, formé que des liens entre deux peuples qui s'éclairent l'un l'autre, et tout ce qui pense est pour l'alliance. Si le seul grief qu'on puisse alléguer contre l'Angleterre est, comme on pourrait le croire à entendre certaines plaintes, qu'elle est en pleine possession de la liberté de la presse, on ne peut raisonnablement espérer que tout ce qui honore l'esprit humain lui en fasse un crime.

Enfin ne craignons pas de comprendre dans cette revue des opinions en France celle même du gouvernement. On ne peut nous supposer la prétention d'être ses confidens ni ses interprètes; mais c'est un fait notoire que, tandis qu'il s'est attaché à remettre en vigueur au dedans les traditions du premier empire, il les a écartées de la politique extérieure, et dans cent occasions il a tenu à l'égard de l'Angleterre une conduite et un langage qui démentaient formellement les exemples du *Moniteur universel* entre 1800 et 1814. S'il y a des engagemens politiques au monde, ce sont les déclarations par lesquelles le cabinet français a, depuis dix ans, incessamment témoigné qu'il regardait le concert avec l'Angleterre comme une des bases de son système. Il faudrait donc des circonstances bien nouvelles, des événemens bien décisifs, pour qu'au mépris de tant d'engagemens, à l'encontre de tant d'intérêts et d'opinions, on dût changer tout d'un coup d'intentions et d'allures, et marcher, par la froideur des relations et la contrariété des conduites, à un antagonisme précurseur d'une rupture ouverte. Voyons si rien dans la marche de l'Angleterre prescrit ou seulement autorise une telle révolution.

L'Angleterre ne saurait ignorer que sa situation a souffert en Europe depuis quelques années. Son rôle et ses succès dans les événemens qui avaient amené les traités de 1815, la tranquillité et la prospérité incomparables dont elle a joui depuis cette époque, lui avaient fait beaucoup d'envieux sur le continent. La fortune constante de son gouvernement était la plus amère satire de plus d'un gouvernement européen. Ce double grief, dont elle peut s'enorgueillir, la liberté de sa tribune et la liberté de ses journaux, n'étaient point de nature à lui ramener la bienveillance des cabinets. Son langage ordinaire était peu propre à désarmer les inimitiés jalouses qu'excitaient sa sécurité et sa grandeur. Il y avait là de l'inévitable, et nous ne sommes pas de ceux qui reprocheront au peuple anglais, en eût-il abusé, sa liberté; mais l'heureuse révolution qui, vers 1827, s'est opérée et de plus en plus développée dans ses doctrines ministérielles a achevé de lui faire perdre la sympathie de plus d'une cour, et pendant longtemps elle ne s'est entendue qu'avec la France. La non-intervention, l'indépendance nationale, les droits des peuples, l'utilité des réformes constitutionnelles, voilà les principes qu'avec plus ou moins de fidélité la diplomatie britannique a communément professés, sans prêter une oreille bien favorable aux doléances et aux alarmes de plus d'une monarchie en détresse. Tout cela était à peu près commandé par le cours naturel des choses; mais, en occupant cette situation à part, en faisant schisme avec presque tous les signataires des anciennes coalitions, on devait sentir

à Londres qu'on s'enlevait presque toute possibilité de renouer avec eux; on renonçait à rendre aux rois absolus de certains bons offices, et dans cet isolement forcé il devenait sage et même nécessaire de ménager, de conserver, fût-ce par des sacrifices, le peu d'alliances qu'on pouvait avoir, et surtout celle avec la France, la plus facile et la plus durable, celle qui n'exigeait presque aucun abandon des principes que l'on avait arborés. Enfin il fallait, et c'était là peut-être la première condition, il fallait continuer d'être heureux en tout, et conserver avec une habileté vigilante cette active influence qui partout se fait sentir, et oblige les étrangers, bénévoles ou non, à une juste déférence. Il ne servirait pas de tant parler de la grandeur de l'Angleterre, si, par des malheurs ou des fautes, cette grandeur venait à perdre quelque chose de son prestige.

Or toutes les conditions de ce programme ont-elles été parfaitement remplies, même entièrement comprises par tous les cabinets britanniques? N'ont-ils pas trop profité de ce que l'opinion nationale semble chaque jour plus détachée des préoccupations diplomatiques, pour négliger les affaires étrangères? Quand on voyage en Angleterre, on est extrêmement surpris de l'indifférence du public pour bien des questions européennes. Certaines réformes intérieures, certaines difficultés de cabinet absorbent toute l'attention de ce peuple, qu'on se figure possédé de combinaisons ambitieuses. Une école de gens d'esprit et de talent s'est formée, qui soutient qu'il y a duperie à se soucier des choses du dehors, et que le progrès actuel des sociétés est de renoncer à ce genre d'influence qui a la force pour *ultima ratio*. Je ne dis pas assurément que cette école domine le gouvernement; mais elle devance, elle représente en l'exagérant un mouvement utilitaire et pacifique qui se manifeste au sein de la nation anglaise, et qui, en l'entraînant, l'étourdit sur le reste. Cette disposition en soi peut avoir quelque chose d'humain, de philanthropique, de chrétien même : elle tient aussi à un sentiment de personnalité dont les nations peuvent être atteintes comme les individus, et il leur siérait mal de tomber dans le quiétisme économique. Aussi, comme on n'y tombe pas tout à fait, comme certains intérêts d'honneur ou de puissance parlent trop haut pour que des ministres bons citoyens cessent jamais de les entendre, la revendication subite qu'ils en font après tant de protestations d'indifférence paraît fantasque et blessante, et elle n'est pas toujours écoutée, ou elle est repoussée par la doctrine qu'ils ont eux-mêmes accréditée, à savoir que chacun doit se mêler de ses affaires. Ces exceptions inattendues à un système de tolérance générale et d'activité tout intérieure ne trouvent ainsi ni accueil ni crédit. On rencontre des esprits prévenus, des habitudes prises, et l'on

choque inutilement ceux qu'on ne veut pourtant pas aliéner. J'en citerai un exemple connu, l'affaire du percement de l'isthme de Suez. Quand le cabinet anglais ou plutôt son chef s'oppose à un projet réputé favorable au commerce du monde et par conséquent au commerce anglais plus qu'à tout autre, et cela en vertu d'un préjugé mal expliqué ou d'un intérêt tellement douteux qu'il n'a pas été reconnu par lord John Russell et qu'il a été nié par M. Gladstone, on peut dire que c'est une faute, et que les considérations, quelles qu'elles soient, qui pousseraient l'Angleterre à maintenir la clôture naturelle du nord de la Mer-Rouge sont peu de chose auprès de l'inconvénient d'afficher une prétention suspecte ou contraire à l'intérêt universel, et d'indisposer la France pour la vanité de paraître mieux écoutée qu'elle au Caire ou à Constantinople. Cela est trop peu d'accord avec le système de neutralité qu'on proclame dans des affaires plus générales, plus vraiment politiques, où l'on a semblé ne vouloir exercer aucune influence, ni même avoir un avis. Enfin les Anglais savent bien que la fortune depuis un temps ne leur a pas constamment été favorable. Leur organisation militaire a montré dans la guerre de Crimée des côtés faibles que leur franchise s'est gardée de couvrir. Eux-mêmes ont plutôt outré que dissimulé le mal, et les états-majors de l'Orient et du centre de l'Europe n'ont pas manqué de les prendre au mot. Les assiégés de Sébastopol n'ont pas négligé cette occasion de se venger et de complimenter les Français aux dépens de leur allié. Puis la crise de l'Inde est survenue. Peut-être devrait-on moins remarquer la gravité de ces troubles que le succès avec lequel ils ont été réprimés; mais il n'en est pas moins resté sur les dangers de cet empire lointain, sur la ruineuse pesanteur d'une possession immense et précaire, sur la gravité mystérieuse des causes qui peuvent la mettre en péril, une opinion dans toute l'Europe, et qui n'est pas favorable à l'inviolabilité de la puissance britannique en Asie. Voilà encore des raisons pour que des ministres anglais portent dans les affaires étrangères une sollicitude prévoyante, une intelligente bienveillance, et songent à se faire des amis. La bonne politique se défend également d'une froideur dédaigneuse ou d'une activité blessante. L'Angleterre a le sentiment de sa force, et je ne le crois pas exagéré; mais si elle n'a pas envie de la déployer, elle doit veiller à l'opinion du monde et la ménager sans s'y asservir.

Assurément ces observations ne constatent aucun sérieux motif de plainte de notre part, et il n'y a pas là de quoi se brouiller. Les badauds, gens qui prétendent fort à la finesse, croient que les grands états ne sont jamais occupés qu'à se tromper les uns les autres; ils se trompent bien plus souvent les uns sur les autres. L'expérience

des affaires diplomatiques vues de près apprend que la mauvaise foi et le mensonge y tiennent beaucoup moins de place qu'on ne le dit. On a raison entre cabinets de parler souvent de malentendus. Rien de plus fréquent de gouvernement à gouvernement, et surtout de peuple à peuple, que de ne pas se comprendre. Malgré des rapports continuels, malgré cette correspondance quotidienne de journaux entre deux nations voisines, ce qu'elles ignorent, ce qu'elles supposent l'une sur le compte de l'autre est extraordinaire, et pour peu qu'on ait quelque connaissance de l'Angleterre, on est surpris de tout ce que la France en dit et de ce qu'elle dit de la France. Tenir aux bons rapports avec la France, rien n'est plus commun en Angleterre, c'est un sentiment général; comprendre les conditions de ces bons rapports est plus rare, et par suite de leur originalité même, de leur caractère profondément national, les Anglais n'ont pas le secret des étrangers. Les Français, malgré plus de souplesse dans l'esprit, ne l'ont pas davantage; nous sommes trop pleins de nous-mêmes, trop convaincus qu'on nous juge comme nous nous jugeons. Surtout nous voulons trop entendre finesse aux choses, trop deviner d'arrière-pensées, et dans notre crainte d'être dupes, nous compliquons trop les Anglais, qui sont très simples. Nous nous regarderions comme des sots de croire ce qu'on nous dit, et quand on n'est pas de notre avis, nous soupçonnons qu'on nous en veut. Ce n'est qu'en exploitant ce faible de notre esprit qu'on pourrait réussir à nous inspirer contre l'Angleterre de dangereuses préventions. Il faudrait en effet aigrir les personnes pour amener des occasions de conflit qui ne sont pas dans les choses. Si jamais une querelle s'élève, l'intérêt n'y sera pour rien, la vanité aura tout fait.

Sur les plus grandes affaires qui occupent le monde, y a-t-il en effet opposition forcée d'intérêts ou de système entre les cabinets de Paris et de Londres? Ces questions sont celles d'Orient et d'Italie. Avons-nous besoin les uns ou les autres que l'influence russe soit prépondérante à Constantinople, ou l'influence autrichienne en Italie? Au fond, chacun pense de même.

Le sort de l'empire ottoman n'est pas probablement aussi près d'être mis en question qu'on le dit dans quelques journaux; mais il suffit qu'on crût à la possibilité d'une crise, pour qu'on dût y songer. Eh bien! dût cette hypothèse se réaliser, on ne peut oublier que la première fois qu'on a pu la prévoir, la France a fait son choix, pris son parti et signé de son sang l'engagement de maintenir l'indépendance de l'empire ottoman, ou de n'en laisser disposer qu'à l'Europe unie. Il ne peut entrer dans l'esprit de personne de rétracter à soi seul cette parole que disait aux conférences d'Erfurt Napoléon à Alexandre dans le moment de leur plus intime union : *Con-*

stantinople, jamais. Si un jour il y avait lieu de prendre au sujet de l'Orient un de ces grands partis auxquels les écrivains sont toujours prêts, et que les hommes d'état ajournent toujours, ce ne seraient pas deux puissances qui en décideraient, et l'Europe n'oublierait point que la Grande-Bretagne, par la voix même de lord John Russell, a refusé le partage que lui offrait la Russie.

Quant à l'Italie, ni l'Angleterre ni la France n'ont apparemment contre elle de mauvais desseins. Dans les généralités qui la concernent, toutes deux tiennent le même langage; c'est quand il faut en venir à la pratique que les différends se produisent. L'Angleterre exige plus pour l'Italie, n'ayant rien fait pour elle; la France demande moins, peut-être parce qu'elle a fait davantage. A moins de supposer à l'une ou à l'autre un désir secret de tout brouiller, l'Angleterre ne peut manquer de comprendre qu'elle ne saurait tout obtenir, la France, qu'elle n'est pas obligée à ne rien accorder. Tout peut être terminé par un compromis, si les puissances européennes se mettent d'accord sur ce point, que l'Italie, confédérée ou non, ne doit être qu'italienne. Elle le sera, si des Alpes au golfe de Tarente les traités ne souffrent que des soldats italiens, si les peuples comprennent que les questions de constitution sont encore plus importantes que les questions de dynastie. Malheur aux peuples qui préfèrent un nom propre à une liberté!

Il serait imprudent et ridicule d'indiquer, même vaguement, une solution de la question italienne. Ce qui nous importe surtout ici, c'est de rappeler que la différence d'opinion sur ce point entre la France et l'Angleterre ne contient pas le germe d'une rupture même éloignée, puisque assurément ni la France ni l'Angleterre ne prendraient les armes pour une restauration de plus ou de moins. L'Angleterre ne se départira pas de la non-intervention, la France n'abandonnera pas l'objet de son intervention : il n'y a point là de conflit, au contraire; il y a une question de plus ou de moins, le but est le même. Ces affaires sont embarrassées et difficiles, mais elles ne sont pas au-dessus des forces d'un congrès, et pour que la paix du monde périt dans ses délibérations, il faudrait en vérité le vouloir.

Or qui donc le veut? Qui soupçonne-t-on de le vouloir? Qu'on nous le dise. Les deux gouvernemens ne pourraient être accusés d'une telle arrière-pensée que par leurs plus grands ennemis. Comment supposer qu'une guerre qui ne servirait que des passions serait dans les projets d'un gouvernement? Ces crimes du bon plaisir ne sont pas de notre temps. Quant aux deux nations, elles n'ont ni l'une ni l'autre à se plaindre de leur bon accord, pour avoir envie de le voir remplacer par l'antagonisme. Comment sans ce bon accord, ou plutôt sans cette coopération, l'Angleterre aurait-elle, en 1854,

gouverné la situation que l'ambition de l'empereur Nicolas lui créait en Orient? Comment, si la France était atteinte au moindre degré des passions de 1806, l'Angleterre aurait-elle traversé la violente épreuve du soulèvement de l'Hindostan? Mais aussi, sans le concert d'intentions et d'action avec l'Angleterre, la France aurait-elle pu briser les derniers anneaux de la chaîne appelée sainte-alliance, et défendre sur les bords de la Mer-Noire l'équilibre européen? Et si l'Angleterre se ressentait encore des passions du congrès de Vienne, la France aurait-elle pu librement passer les Alpes et aller avec sécurité raviver sur la terre italienne les souvenirs de gloire qu'elle y avait laissés? C'est à quoi a servi la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre. Ce que produiraient des sentimens contraires entre les deux pays, il ne convient pas de l'esquisser, même par hypothèse. Un pessimisme que l'esprit de parti, dans ses derniers aveuglemens, n'excuserait pas pourrait seul envisager de sang-froid les conséquences d'un retour quelconque aux pensées qui ont produit les luttes du blocus continental. Il n'est pas possible au citoyen le plus indifférent de songer à de telles extrémités sans frémir. Par quelque barrière infranchissable qu'il soit séparé de la politique officielle, il ne peut se tenir pour étranger à ce qu'elle décide et à ce qu'elle entreprend. Il ne peut renoncer à sa raison et à sa prévoyance pour s'enfermer dans ses ressentimens. On n'émigre pas plus de sa pensée que de sa personne, parce qu'on est à jamais hors de la vie publique, et il n'y a pas deux patries. Quoi qu'on pense de l'organisation ou de la conduite du pouvoir, que la France soit libre ou non, la France, en paix ou en guerre, est toujours la France, et s'isoler de ses périls serait un effort odieux et vain. On ne saurait donc, si peu que soit apercevable à l'horizon la chance de certaines calamités, ni se contenir, ni se taire. Lorsque nous étions jeunes, ceux qui nous avaient précédés dans la vie parlaient souvent des temps affreux qu'ils avaient vus, et invoquaient, pour nous avertir, les souvenirs de 1793. Les vieillards d'aujourd'hui n'ont pas de moins tristes souvenirs à retracer. Les passions révolutionnaires sont redoutables; les passions aveuglément belliqueuses ne le sont pas moins, et elles amènent des maux aussi grands et moins réparables que ceux d'une sanglante anarchie. Nous aussi, nous avons vu des choses qu'il ne faut jamais revoir, et les écrivains qui, par une certaine vanité de polémique, semblent chercher à ranimer des défiances et des animosités que nous croyons ensevelies à jamais nuisent à ce qu'ils servent, ignorent ce qu'ils provoquent, et cherchent à faire rétrograder la France vers des temps de terrible mémoire.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LA

DUCHESSE DE CHOISEUL

ET MME DU DEFFAND

Correspondance inédite de Mme Du Deffand, précédée d'une notice par le marquis de Sainte-Aulaire, 2 vol. in-8°, 1859.

On ne connaîtra plus bientôt cette vie des temps passés qui apparaît dans le lointain et dont nous sommes séparés, bien plus que par les ans, par une révolution d'idées et de mœurs. On ne connaîtra plus le monde d'autrefois; je veux dire que de cette ancienne société française, la première, la plus élégante, la plus animée, la plus spirituelle et la plus frivole des sociétés, rien ne subsistera plus réellement, pas même les échappés du naufrage qui en ont été parmi nous les derniers représentans ou les derniers témoins. Ceux qui dans leur jeunesse ont pu voir M. de Choiseul avant sa mort, ceux qui datent de la lutte des parlemens et du chancelier Maupeou, ou qui ont pu entendre parler de Voltaire et de Mme Du Deffand comme de personnages qui vivaient encore la veille, ceux-là se compteraient aujourd'hui assurément. Hélas! tout se renouvelle, tout change dans les habitudes, dans les préoccupations et les usages. L'esprit de sociabilité s'est métamorphosé tellement qu'il faut un effort d'intelligence, presque un don d'intuition, pour recomposer ce passé d'hier qui s'appelle désormais l'ancien régime. Il y a un penseur qui a dit que les révolutions étaient la condensation du temps, ce qui signifie que dans les momens de crise tout s'accélère, et que

la puissance des événemens supplée au nombre des années. Dans les révolutions en effet, les années sont quelquefois des demi-siècles; le monde tout entier vit d'une vie plus rapide, si bien qu'après l'effroyable bourrasque le jour vient où il se retrouve debout, ne sachant plus où il en est, séparé du passé par un abîme, se croyant peut-être exempt de vices parce qu'il n'a plus ceux d'autrefois, et n'ayant plus dans tous les cas les mêmes lois, les mêmes goûts, les mêmes mœurs. Telle a été un peu la situation de la société française vis-à-vis de cette seconde partie du dernier siècle qu'on voit déjà se précipiter vers le gouffre d'où doit sortir le monde moderne.

Le XVIIIe siècle finit en 1789. Ce qu'on a vu depuis de l'ancienne société n'était plus qu'un souvenir, une dernière expression d'un monde à jamais évanoui, une tradition continuée un peu de temps encore et presque dépaysée dans un monde nouveau. On n'en verra plus l'image vivante et parlante. L'esprit de cette époque, ses manières de vivre, ses élégances, ses corruptions, ses caractères et ses folies, on ne les retrouvera plus que dans les livres, dans l'histoire, où se fait le souverain partage du bien et du mal. Là seulement on peut voir reparaître ce temps, et ce qu'on en peut dire de mieux peut-être, c'est en définitive ce que Mme Du Deffand dit de la maréchale de Luxembourg : « Si on pouvait séparer l'ivraie d'avec le bon grain, on aurait de l'excellent et du détestable; mais ces deux choses réunies ne sont pas propres à faire du bon pain quotidien. » Ce XVIIIe siècle, qu'une incomparable catastrophe a si terriblement scellé dans son tombeau, ce siècle est, à vrai dire, un insaisissable Protée qui fuit sous le regard et offre à la fois une multitude d'aspects. Il y a en quelque sorte deux XVIIIes siècles : l'un tout enivré de systèmes et de spéculations, audacieux par l'intelligence, frondeur au nom de la raison humaine, qui proclame son avénement; l'autre tout perdu de licence, de dépravation et de vices fastueux, qui fait bonne chère et semble mettre toutes ses croyances dans un mot d'un des personnages de l'époque : « Le souper est une des quatre fins de l'homme; je ne me rappelle plus quelles sont les trois autres. » Le XVIIIe siècle cependant n'est tout entier ni dans les déclamations philosophiques, ni dans les petits soupers, pas plus qu'il n'est dans le décousu de la politique extérieure ou dans l'affaissement d'une vieille monarchie transformée par degrés en monarchie asiatique; il est en tout cela si l'on veut, mais il n'y est que partiellement; il est surtout dans le monde, dans cet ensemble social dont les mémoires et quelques correspondances reproduisent le mouvement et la confusion. La vie mondaine est le vrai cadre du XVIIIe siècle, car là on voit tout, les principes philosophiques faisant leur chemin à côté des frivolités licencieuses, les hardiesses de l'opinion se mêlant aux excès de la monarchie la plus absolue, la main des

favorites nouant et dénouant les affaires de la politique, en un mot toute une société qui marche vers sa ruine, en gardant encore ce dernier vernis, ce dernier prestige, l'esprit.

C'est un coin de ce monde que laisse entrevoir cette *Correspondance inédite de Mme Du Deffand*, dont M. le marquis de Sainte-Aulaire s'est fait le divulgateur, en y ajoutant une intéressante *notice*, sorte de prologue de cette révélation. Ce qu'était le XVIIIe siècle à un certain moment, entre 1758 et 1780, ces lettres le disent une fois de plus, en ravivant un instant l'image de cette société, en confirmant l'idée qu'on s'était faite de Mme Du Deffand elle-même, en précisant les traits de quelques figures moins connues, comme celles de la duchesse de Choiseul et de l'abbé Barthélemy, qui viennent se grouper autour de l'un des personnages les plus éminens de l'époque, un homme heureux dans son élévation, plus heureux encore dans sa disgrâce, — le duc de Choiseul en un mot, dont le ministère, après avoir duré douze années, finit par un exil éclatant. Ces lettres n'ont vraiment qu'un héros, M. de Choiseul; elles forment comme l'histoire secrète et la légende mondaine de la chute du premier ministre de Louis XV et de l'exil de Chanteloup. De là l'unité et l'animation de cette correspondance, où chacun met tous les bruits qu'il recueille, sans oublier ses impressions, ses vivacités et ses humeurs, tout ce qui dévoile les caractères, tout ce qui peint le mouvement intime d'une société qui se passionne pour des riens, faute de s'intéresser aux grandes choses.

Le duc de Choiseul fut un moment le roi, le dictateur tout-puissant de ce monde plein de frivolités, et c'est la fortune de cet habile homme, de petite taille et de figure peu agréable, mais de haute naissance et de manières supérieures, d'avoir eu tous les dehors de la grandeur, d'avoir ressemblé à un contemporain de Louis XIV égaré dans le XVIIIe siècle. Pendant douze années, il tint d'une main ferme et souple les affaires de l'état, animant tout de son esprit, dirigeant alternativement les relations étrangères, la guerre ou la marine, gouvernant aisément de dociles collègues, surtout son cousin, le duc de Praslin, qui ne pensait que par lui, et, après avoir dû son élévation à Mme de Pompadour, se servant à son tour de la favorite, la dominant et devenant même autre chose pour elle. M. de Choiseul fut un des types les plus complets et les plus curieux du grand seigneur homme d'état, du gentilhomme politique. Esprit vif et plein de ressources, causeur brillant, nature déliée et résolue, fastueux dans sa vie, sachant très bien mêler la hauteur et la grâce dans ses rapports, il maniait les affaires avec cette aisance de l'homme qui sait plus par l'expérience du monde que par l'étude de la politique, et qui ne craint pas les difficultés, parce qu'il croit que l'habileté vient à bout de tout. Si d'ailleurs M. de Choiseul te-

nait par un certain air au XVIIe siècle, il était de son temps par les mœurs. Homme à bonnes fortunes ou ministre, M. de Choiseul menait grandement et du même train les affaires et les plaisirs. Enfin, par son esprit et par sa prodigieuse habileté, par les femmes, que la séduction de sa puissance entraînait, par les parlemens, dont il relevait l'importance et dont il pensait se faire un appui, par les philosophes, qu'il flattait et qu'il attachait à sa cause, il se créa cette popularité immense qui fut l'éblouissement des contemporains, qui le soutint jusque dans ses fautes, survécut à son pouvoir, et ne serait pourtant qu'une curiosité brillante de l'histoire, si, à travers toutes les habiletés mondaines, il n'y avait eu les vues et la ferme trempe d'un politique capable de concevoir la seule pensée patriotique qui se soit fait jour dans le XVIIIe siècle : c'était de fonder l'alliance du midi par le pacte de famille de 1761 et de préparer la France à retrouver sa puissance amoindrie par les dernières guerres.

M. de Choiseul avait évidemment quelques-unes des qualités de l'homme d'état, le coup d'œil, l'esprit d'initiative, la hardiesse de conception, et ce qu'on appellerait de nos jours le sentiment de la grandeur de la France; il avait en même temps les faiblesses de sa nature, la légèreté et l'étourderie audacieuse. Son grand art était d'éblouir et de gagner l'opinion en dissimulant ses fautes mêmes sous cette brillante aisance qui le faisait appeler par l'impératrice Catherine de Russie le *cocher de l'Europe*. Ce n'était pas un homme d'état méthodique, c'était un joueur hardi qui réussit tant que Mme de Pompadour fut là; sa fortune eut une chance de moins à la mort de la marquise en 1764, elle se soutint encore dans l'interrègne des amours royales, et elle fut définitivement menacée en 1769 par l'avénement d'une favorite nouvelle qui était cette fois Mme Du Barry. Il faut se souvenir de ce qui se passait en politique dans ces années de 1765 à 1770. L'Europe était fort troublée au nord. M. de Choiseul avait commis une première méprise; il n'avait pas cru d'abord à la possibilité d'une alliance de l'Autriche et de la Prusse avec la Russie pour le partage de la Pologne; il ne crut pas à la durée du règne de Catherine, de cette *Sémiramis du Nord* qu'il raillait impitoyablement. Une fois tiré de l'illusion par l'évidence des faits, il commettait une seconde faute en se jetant à corps perdu dans toutes les aventures, agitant la Pologne, poussant les Turcs contre la Russie. Il était trop tard : les moyens étaient impuissans. D'un autre côté, M. de Choiseul était tout entier à la pensée de refaire les forces de la France pour prendre une revanche de l'Angleterre. Au dedans, les animosités entre la cour et les parlemens se réveillaient, et le procès du duc d'Aiguillon poussait à bout cette lutte qui conduisait au coup d'état du chancelier Maupeou. Si Mme de Pompadour eût été là, M. de Choiseul eût tenu bon en-

core peut-être; il eût fait face au dehors, il eût adouci la guerre avec les parlemens; mais au lieu d'un appui à la cour, il n'avait que l'hostilité de la favorite nouvelle, devant qui son orgueil refusait de plier. Soit par dépit, soit par un mouvement tardif de fierté aristocratique, après avoir vécu si bien avec Mme de Pompadour, il ne voulait pas reconnaître Mme Du Barry, et tout ce qui tenait au premier ministre entrait en guerre contre la favorite. Les amis de Mme Du Barry, le duc d'Aiguillon, le maréchal de Richelieu, appelaient cela plaisamment une révolte de la faction Choiseul contre la prérogative du roi.

Dès lors la lutte était engagée. Mme Du Barry, en bonne fille qu'elle était, n'eût point été éloignée de faire la paix avec ce grand seigneur révolté; jusqu'au dernier moment, elle voulut le gagner, et elle finit par lui faire dire de prendre garde à lui, « qu'on avait souvent vu des maîtresses faire renvoyer des ministres, mais qu'on n'avait jamais vu de ministre obtenir la disgrâce d'une maîtresse. » M. de Choiseul résista; il ne se dissimulait pas qu'il jouait une vive partie. Un jour rencontrant de bon matin le duc d'Aiguillon à la porte du roi, il lui dit avec son ironique aisance de gentilhomme : « Eh bien! vous me chassez donc! J'espère qu'ils m'enverront à Chanteloup. Vous prendrez ma place, quelqu'autre vous chassera à son tour. Ils vous enverront à Veretz; nous serons voisins, nous n'aurons plus d'affaires politiques, nous voisinerons et nous en dirons de bonnes! » Au fond, il se croyait plus nécessaire qu'il ne le laissait paraître; il pensait avoir assuré son crédit par le mariage récent du prince qui devait être Louis XVI avec l'archiduchesse qui fut Marie-Antoinette. Et puis, avec le sentiment de son importance, peut-être se disait-il comme ce Guise à qui on le comparait si singulièrement pour l'ambition : « On n'oserait! » On osa. Le duc d'Aiguillon, le chancelier Maupeou, l'abbé Terray, associés à la vengeance de Mme Du Barry, l'emportèrent, et le 24 décembre 1770 M. de Choiseul recevait cette lettre du roi : « Mon cousin, le mécontentement que me causent vos services me force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous rendrez dans vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé beaucoup plus loin, si ce n'était l'estime particulière que j'ai pour Mme la duchesse de Choiseul, dont la santé m'est fort intéressante. Prenez garde que votre conduite ne me fasse prendre un autre parti; sur ce, je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte garde. » L'ordre d'exil atteignait aussi le duc de Praslin, qui dormait quand il le reçut, fit refermer ses rideaux, se rendormit et ne se réveilla que pour monter en voiture. Le duc de La Vrillière, lié d'intérêts avec le duc d'Aiguillon, fut chargé de remettre la lettre royale à M. de Choiseul, et comme il s'efforçait d'exprimer à celui-ci son chagrin d'avoir à remplir une telle mis-

sion, le premier ministre, le regardant froidement, lui répondit avec sa superbe railleuse : « Je suis persuadé, monsieur le duc, de vos sentimens en cette circonstance. »

Hier placé au faîte du pouvoir, considéré en Europe comme la brillante personnification de la politique de la France, puissant par les amitiés, par la confiance ou même par les craintes qu'il inspirait, aujourd'hui brusquement et durement jeté dans l'exil, telle était la destinée de M. de Choiseul. Heureux homme, disais-je, dans sa disgrâce! Tombant du pouvoir à cette heure, il n'allait plus assister en témoin impuissant au partage de la Pologne, un peu préparé pourtant par son imprévoyance. Il évitait toutes les responsabilités de la guerre maritime qu'il méditait, en emportant avec lui le prestige d'une pensée patriotique. Il n'avait plus à prendre un parti dans la querelle engagée avec le parlement, et il avait l'attitude d'un grand seigneur libéral dont on avait précipité la chute pour faire le coup d'état Maupeou. Enfin, frappé par Mme Du Barry, il faisait oublier qu'il avait été élevé par Mme de Pompadour, et il semblait résumer dans sa personne les sentimens de dignité froissée de l'aristocratie française. Tout était faveur pour lui, même la dureté de la forme de ce brutal congé qui venait couronner si singulièrement douze années de services. C'est alors que se dessine au sein du XVIIIe siècle ce contraste, cette lutte curieuse d'une cour diminuée dans la considération universelle, et de l'esprit d'opposition allant chercher dans sa disgrâce un homme dont on oubliait les fautes pour ne se souvenir que de ses qualités brillantes. L'esprit de fronde passe au camp de M. de Choiseul. Cette *Correspondance inédite de Mme Du Deffand* reflète justement les impressions laissées par la chute du duc dans ce monde du XVIIIe siècle où s'essayaient bien des idées et des sentimens qui ne demandaient qu'à se faire jour, et elle raconte d'une façon merveilleuse en même temps ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce qu'on pense à Chanteloup.

L'asile splendide où se trouvait relégué M. de Choiseul ne fut pas naturellement, dans un temps comme le XVIIIe siècle, un centre d'action politique; ce fut le lieu de retraite triomphal d'un homme accoutumé à captiver l'opinion. Tandis que le chancelier Maupeou, libre par la chute de M. de Choiseul, brisait le parlement, tandis que le duc d'Aiguillon allait prendre la direction des affaires étrangères, et que l'étourdissante faveur de Mme Du Barry triomphait à Versailles, une autre cour se formait à cinquante lieues de Paris, en pleine Touraine. L'esprit d'opposition allait où il pouvait, aux princes disgraciés pour avoir épousé la cause du parlement, au ministre exilé, et pendant quelques années un voyage à Chanteloup devenait le pèlerinage obligé de la bonne compagnie de France. Ceux-là mêmes qui tenaient à la cour furent les premiers à donner le signal

du mouvement au lendemain du départ de M. de Choiseul. On se faisait un piquant plaisir de demander la permission d'aller à Chanteloup et de donner de l'ennui aux maîtres du jour, irrités de ces manifestations. Toutes les demandes ne furent pas accueillies d'abord, puis le roi finit par dire qu'il ne permettait ni ne défendait. Dans un moment de mauvaise humeur, il écrivit au maréchal de Beauvau cette lettre singulière : « Mon cousin, vous êtes bien vif et tenace dans ce que vous désirez. Je ne suis pas surpris que le beau sexe ne puisse vous résister longtemps. Moi qui n'en suis pas, je devrais vous refuser, et je le ferais, si je ne vous avais pas fait par trop espérer que je vous laisserais aller à Chanteloup, car j'ai de bonnes raisons pour cela, et cet empressement d'y aller ne me plaît pas du tout. Sachez-le. Sur ce, etc. » Le prince de Beauvau partit; quelque temps après, il perdait son gouvernement du Languedoc.

C'était du reste une grande et seigneuriale existence qu'on menait à Chanteloup, quand le premier et le plus dur moment fut passé : existence libre et fastueuse, comme on la mène entre gens pour qui le luxe de la vie est tout. « Nous faisons bonne chère, écrivait, peu après son arrivée, la duchesse de Choiseul; nous passons des nuits fort tranquilles et toute la matinée à nous parer de perles et de diamans comme des princesses de roman. » On se levait tard, on se promenait, et on se retrouvait toujours à table; on jouait le pharaon et le whist ou le trictrac. Quelquefois aussi on lisait les mémoires de Saint-Simon, sur lesquels le duc de Choiseul avait mis la main, ou ce qu'on connaissait alors des lettres de Mme de Maintenon; puis tout s'animait par un mouvement extraordinaire de visiteurs se succédant tous les jours. « Quant à présent, écrit l'abbé Barthélemy, qui était de la maison, et qui de temps à autre rédigeait une page de ce qu'on appelait plaisamment les *grandes chroniques* de Chanteloup, quant à présent, voici la compagnie : M. et Mme de Beauvau, Mme de Poix, Mme de Tessé, Mme de Chauvelin, qui part demain, M. le duc d'Ayen, M. d'Estrehan, M. de Schomberg, M. de Boufflers, M. de Sarlabons, sans compter M. de Cambrai. On attend à la fin du mois M. de Bezenval, et le mois prochain d'autres visites encore..... » Telle était la fureur du moment, que tout le monde voulait aller ou être allé à Chanteloup, et il y eut, je pense, plus d'une comédie comme celle du voyage de la maréchale de Luxembourg, qui n'avait jamais passé pour être des amis du ministre exilé.

Ce furent en apparence de grandes démonstrations. M. de Choiseul écrivit à la maréchale. Mme de Luxembourg, en arrivant, portait une belle tabatière avec le médaillon du duc entouré de perles. On se confondait en galanteries, et tout bas la duchesse de Choiseul écrivait à Mme Du Deffand : « Croyez-vous de bien bonne foi à ces lettres

si empressées pour attirer ici une certaine maréchale? » Et Mme Du Deffand écrivait d'un autre côté : « Rien n'est plus comique et plus singulier que cette visite de Mme de Luxembourg. C'est pour qu'elle soit placée dans ses fastes. Ce n'est assurément pas l'amitié qui en est le motif... Elle était l'ennemie des Choiseul, et comme il est du bel air actuellement d'être dans ce que nous appelons aussi l'*opposition*, elle a employé toute sorte de manéges pour se réconcilier avec eux... » Ainsi se réalisait dans ce brillant exil ce que disait Horace Walpole, l'ami de Mme Du Deffand : « Compiègne est abandonné, Villers-Cotterets et Chantilly encombrés; mais Chanteloup surtout est à la mode, tout le monde y court, quoique le roi réponde à ceux qui en demandent l'autorisation : « Je ne le permets ni ne le défends... » C'est la première fois peut-être que la volonté d'un roi de France est interprétée contre son inclination. Après avoir annihilé le parlement, ruiné le crédit, il se voit bravé par ses plus immédiats serviteurs. Mme de Beauvau et deux ou trois autres femmes de cour défient ce tsar des Gaules... »

Chanteloup eut donc bien des hôtes divers, les hôtes de passage et d'apparat comme Mme de Luxembourg, ceux qui cédaient à un mouvement sincère et ceux qui suivaient le souffle capricieux de la mode, sans compter les Anglais comme lady Churchill, qui voulait voir Chanteloup parce que les papiers d'Angleterre en parlaient sans cesse. Il y avait aussi les hôtes habitués et fixes, la duchesse de Grammont, qui avait suivi son frère, l'abbé Barthélemy, Gatti, le médecin florentin, ce type de la vivacité italienne, Mme Du Deffand, qui ne parut qu'une fois à Chanteloup, mais qui y était toujours en esprit. Et en fin de compte les plus curieux de tous ces personnages disparus du XVIIIe siècle, ce sont ceux qui font revivre tous les autres, et qui se peignent eux-mêmes dans ces lettres aujourd'hui tirées de l'oubli : Mme Du Deffand recueillant tous les bruits de Paris et leur donnant le tour piquant d'une libre et vive conversation, l'abbé Barthélemy écrivant la chronique familière de Chanteloup, la duchesse de Choiseul elle-même allant de l'un à l'autre, parlant de tout, animant tout du feu de son aimable et supérieure nature.

Qui ne sait que Mme Du Deffand est une des figures les plus expressives et les plus singulières du dernier siècle? Elle s'est révélée dans sa correspondance avec Horace Walpole et avec le président Hénault. Quand elle écrivait ces lettres à la duchesse de Choiseul et à l'abbé Barthélemy, elle avait déjà dépassé soixante-dix ans, elle était revenue de la vie, si l'on me passe ce mot, et cette vie, elle l'avait menée galamment, grandement, comme on la menait à cette époque, portant partout sa vivacité, son inconstance et cette hardiesse d'esprit qui ne s'étonnait de rien. Née d'une famille noble

du Bourbonnais, de la famille de Vichy-Champrond, elle avait été mariée au marquis Du Deffand, qui ne lui convenait guère, avec qui elle vécut peu de temps, et qu'elle eut un jour la fantaisie de reprendre pour le quitter encore. Elle avait été, dit-on, la maîtresse du régent et de bien d'autres, et elle avait fini dans ses aventures par nouer avec le président Hénault une liaison à demi conjugale formée par le goût, prolongée par l'habitude. Avec l'âge, elle ne s'était pas trop rangée, elle s'était un peu fixée, et c'est vers ces années où la jeunesse s'enfuyait déjà, où avec la fuite de la jeunesse allait la surprendre un bien autre malheur, la perte de la vue; c'est alors qu'elle avait songé à faire un établissement dans le couvent de Saint-Joseph, qui avait vu autrefois les dévotes et peu fructueuses retraites de Mme de Montespan, et qui est aujourd'hui le ministère de la guerre. C'était l'Abbaye-aux-Bois du temps. Là, dans ces bureaux mêmes où travaillent maintenant les commis d'une administration, s'ouvrait un des salons les plus marquans du dernier siècle. Mme Du Deffand réunissait ses amis, Formont, Pont de Veyle, d'Alembert, Montesquieu quelquefois, toujours le président Hénault, et avec ceux-ci la plus haute compagnie, tous les étrangers de quelque célébrité qui passaient à Paris.

Dans cette société du XVIIIe siècle, il y a plus d'une nuance. Mme Du Deffand se distingue de toutes les autres femmes du temps qui ont eu comme elle un salon, ou qui se sont peintes dans leurs lettres et dans leurs mémoires. Par son esprit et par ses manières comme par sa naissance, elle date encore de l'autre siècle, — elle était née en 1697. Elle se rattache de plus près à l'ancienne aristocratie, au monde de la maréchale de Luxembourg, de la maréchale de Mirepoix ou des Choiseul. Elle aime les gens de lettres et les beaux-esprits, elle les attire, mais sans se donner absolument à ce goût nouveau, — en femme du monde qui s'intéresse à tout, en épicurienne piquante. Elle dit volontiers : « J'aime les lettres, j'honore ceux qui les professent, mais je ne veux de société avec eux que dans leurs livres, et je ne les trouve bons à voir qu'en portrait. » C'est le mot de la grande dame. Un des plus ingénieux portraits où elle puisse revivre est celui que Walpole trace d'elle dans une lettre au poète Gray en 1766. « ... Cette madame Du Deffand, qui a été jadis pendant peu de temps maîtresse du régent, aujourd'hui vieille et aveugle, a gardé toute sa vivacité, son esprit, sa mémoire, ses passions et ses agrémens. Elle va à l'opéra, à la comédie, aux soupers, à Versailles, reçoit chez elle deux fois par semaine, se fait lire tout ce qu'il y a de nouveau, fait de jolies chansons, des épigrammes charmantes, et se rappelle toutes celles qui ont été faites depuis quatre-vingts ans. Elle est en correspondance avec Voltaire, pour qui elle dicte les lettres les plus piquantes; elle le contredit,

n'a aucune dévotion, ni pour lui, ni pour personne, et reste aussi indépendante du clergé que des philosophes. Dans les discussions où elle s'engage aisément, elle est très ardente, et cependant presque jamais dans le faux; son jugement sur chaque sujet est droit, et elle se trompe sur chaque point de conduite, car elle est tout amour et tout aversion, passionnée pour ses amis jusqu'à l'enthousiasme, s'inquiétant toujours qu'on l'aime, qu'on s'occupe d'elle, et violente ennemie, mais franche. Privée de tout autre amusement que la conversation, la solitude lui est insupportable, ce qui la met à la merci des premiers venus qui mangent ses soupers, la haïssent parce qu'elle a cent fois plus d'esprit qu'eux, ou se moquent d'elle parce qu'elle n'est pas riche... » Ainsi la peint Horace Walpole en l'opposant à Mme Geoffrin, cette autre gouvernante plus bourgeoise, plus grave et plus grondeuse du monde et des lettres.

On a cru longtemps que cette brillante femme n'était qu'un cœur léger et sec à l'abri de toute émotion sérieuse, un esprit dangereusement clairvoyant et d'une malignité implacable pour ses ennemis et pour ses amis. On ne se souvenait peut-être que de ses galanteries ou du portrait incisif et violent qu'elle a laissé de Mme Du Châtelet : « Représentez-vous une femme grande et sèche...» C'est bien, il est vrai, une nature formée dans l'atmosphère du XVIIIe siècle, légère, inconstante, dénuée de scrupules, n'ayant à peu près aucune notion des choses élevées de ce monde, et n'ayant d'autre mobile que le plaisir. De quoi la voyez-vous toujours occupée? Elle prodigue son activité à savoir comment elle passera son temps, qui elle réunira le soir, de quelle façon elle arrangera ses soupers. Sa grande affaire est le choix de sa compagnie et la poursuite de la distraction. Du sein de ces frivolités cependant se dégage je ne sais quelle amertume et comme l'impression douloureuse du vide d'une telle existence. Dans les révélations que Mme Du Deffand a laissées d'elle-même, on voit apparaître une femme qui, à travers les futiles dissipations, a l'inquiétude d'une nature morale inassouvie et parfois de surprenantes curiosités de l'inconnu. « Ce que je voudrais savoir, dit-elle, c'est ce que personne ne peut m'apprendre, ni vous ni qui que ce soit sur la terre... » Ses jours sont remplis, ils ne sont pas occupés; elle dissipe sa vie sans en jouir; on le lui dit, elle se le dit à elle-même sous toutes les formes, et elle ne peut se guérir du dégoût; elle a ce que la duchesse de Choiseul a plus tard appelé, en la caractérisant, « la profondeur du sentiment dans l'ennui. » — « La vie m'ennuie, écrit-elle à tout instant; rien ne réveille mon âme, ni conversation, ni lecture... Je m'ennuie du besoin que j'ai de la société et des soins qu'il faut se donner pour s'en procurer...» Ce n'est pas une maladie née chez elle uniquement de l'âge et d'une cruelle infirmité; elle est inhérente à cette organisation à la fois fri-

vole et ardente, émoussée en quelque sorte par l'abus de l'esprit et de la vie mondaine, et tourmentée d'un besoin secret d'aimer et d'être aimée. Un jour que Mme Du Deffand, cherchant à tromper son inquiétude, s'était mis dans la tête de faire une réforme sous la direction de son confesseur, le père Boursault, et qu'elle poussait la ferveur de sa dévotion jusqu'à renoncer aux spectacles et aller à la grand'messe de sa paroisse, elle ajoutait plaisamment qu'elle ne ferait pas « au *rouge* et au président (Hénault) l'honneur de les quitter. » C'est que pour elle le président n'est rien, c'est une habitude. Il y a un autre instinct intime et profond qui n'est point satisfait.

Cette femme singulière porte au sein du XVIIIe siècle « la privation du sentiment avec la douleur de ne pouvoir s'en passer, » comme on le lui dit. Sous l'apparence d'une légèreté que rien ne peut fixer, elle a un besoin réel de s'attacher, et elle a même quelquefois des mots charmans. « Vous *savez* que vous m'aimez, vous ne le *sentez* pas, » dit-elle à plus d'une reprise. De cet instinct inassouvi et toujours actif naissent les deux attachemens les plus sérieux de Mme Du Deffand, — l'un pour Horace Walpole et l'autre pour la duchesse de Choiseul. Elle était âgée déjà lorsque lui apparut cet Anglais brillant, sceptique et d'un esprit original, avec lequel elle noua ce commerce singulier qui dura jusqu'à sa mort, qui ne pouvait être de l'amour entre une femme de soixante-dix ans et un homme de cinquante ans, mais qui réveillait et fixait tout ce qu'elle avait de facultés d'affection inoccupées. Elle y met vraiment tout le feu d'une passion tardive, et lorsque Walpole, qui craint le ridicule d'une telle liaison, la rudoie un peu et la refroidit de son scepticisme, elle souffre cruellement; elle écrit à la duchesse de Choiseul : « Que vous êtes heureuse d'aimer et d'être aimée! Je ne veux point vous ouvrir mon âme, elle est trop remplie d'amertume et de tristesse... Au fond, il n'y a que malheur pour ceux qui, étant nés sensibles, ne rencontrent que de l'indifférence; mais je ne m'expliquerai pas davantage. » Mme Du Deffand aime autrement sans doute la duchesse de Choiseul; elle ne l'aime pas avec moins de vivacité, surtout au moment où la disgrâce et l'exil amènent une séparation. Alors elle est tout entière de pensée à Chanteloup, elle est en quelque sorte le lien entre Paris et la cour du ministre disgracié. Mme Du Deffand avait eu une grand'mère, Marie Bouthilier de Chavigny, mariée en secondes noces à un Choiseul. De là un des badinages de cette correspondance, où le titre de *grand'maman* passe à la nouvelle duchesse, qui n'appelle à son tour Mme Du Deffand que sa *petite-fille*. Et la petite-fille donne vraiment du travail par cette activité d'affection qui fait confidence de tout, des soupers, des petits vers graveleux, des bruits de salon, des émotions de cour, tout cela enveloppé d'esprit et mêlé d'élans de tendresse. Mme Du Deffand s'é-

tait déjà révélée ainsi dans sa correspondance avec Horace Walpole; elle se dévoile plus complétement et peut-être plus simplement dans ces lettres nouvelles, avec cet instinct ardent qui cherche toujours un objet, et qui, même après l'avoir trouvé, s'inquiète, se défie, se tourmente, jusqu'au moment où cette étrange femme meurt ayant auprès d'elle son secrétaire Wiart en larmes, et lui disant avec une sorte d'étonnement : « Vous m'aimiez donc? »

Il y a un autre personnage de ce drame épistolaire qui n'est pas moins curieux et qui apparaît avec quelques traits nouveaux, c'est l'abbé Barthélemy, celui qu'on appelle familièrement le *grand abbé* pour sa haute taille. Il n'est point encore vers ce temps l'auteur du *Voyage du Jeune Anacharsis*, qui n'a paru que bien plus tard, à la veille de la révolution. L'abbé Barthélemy était venu de la Provence, où il était né en 1716, et il était arrivé à Paris avec une recommandation pour le garde du cabinet des médailles, M. de Boze, qui l'avait admis à ses dîners, l'avait associé à ses travaux d'antiquaire, et auquel il avait fini par succéder. Son attachement à la maison de Choiseul lui donna le relief mondain. Le duc de Nivernais, qui n'y va pas de main légère, le représente avec une figure antique, dont l'image est faite pour être placée entre celles de Platon et d'Aristote, avec une physionomie mélange de douceur, de simplicité, de bonhomie et de grandeur. Mme Du Deffand, dans une saillie de malignité, dit à son tour de lui, lorsqu'il est déjà tout entier aux Choiseul : « Je vous ai dit que je vous parlerais de l'abbé; je pense qu'il est Provençal, un peu jaloux, un peu valet, et peut-être un peu amoureux. » L'abbé Barthélemy n'était ni ce que disait Mme Du Deffand, ni ce que laisserait croire le portrait du duc de Nivernais; c'était un homme de savoir, de goût, de modération et d'enjouement. Le duc de Choiseul, à l'époque de son ambassade de Rome, l'avait attiré chez lui, et dès lors sa destinée était fixée; il restait désormais attaché surtout à la duchesse de Choiseul, qu'il suivait dans toutes ses fortunes, dans l'éclat du ministère de son mari, comme à Chanteloup, comme dans sa retraite et ses épreuves après la mort du duc. Ce n'est point un de ces abbés frivoles qui font partie des grandes maisons et se promènent dans le XVIIIe siècle; c'est un ami dévoué et fidèle. Le sentiment qui retint toujours l'abbé Barthélemy auprès de la duchesse de Choiseul a été l'objet de plus d'un commentaire indiscret. Vu de près, c'est un attachement de tous les instans qui ne va pas au-delà d'une amitié profonde et délicatement sentie. L'abbé Barthélemy vivait de cette intimité dont on n'a vu jusqu'ici que les dehors, et dont la douceur était pour lui le prix de plus d'un sacrifice intérieur. Un jour, interrogé de trop près par Mme Du Deffand, qui en était venue à le mieux connaître et à l'aimer, parce qu'il aimait la duchesse de Choiseul, il se laisse

aller à une sorte de confession de savant ému dans une lettre du 18 février 1771, après l'exil :

« Je suis très touché, dit-il, de la curiosité que vous m'avez témoignée, elle ne vient que de l'intérêt que vous avez pour moi, et cet intérêt sera satisfait de ma réponse, car si vous mettiez à part les préventions favorables que vous m'accordez, vous verriez que je suis fort heureux d'être si bien traité. Au fond, je ne suis pas aimable ; aussi n'étais-je pas fait pour vivre dans le monde. Des circonstances que je n'ai pas cherchées m'ont arraché de mon cabinet, où j'avais vécu longtemps connu d'un petit nombre d'amis, infiniment heureux parce que j'avais la passion du travail, et que des succès assez flatteurs dans mon genre m'en promettaient de plus grands encore. Le hasard m'a fait connaître le *grand-papa* et la *grand'maman ;* le sentiment que je leur ai voué m'a dévoyé de ma carrière. Vous savez à quel point je suis pénétré de leurs bontés ; mais vous ne savez pas qu'en leur sacrifiant mon temps, mon obscurité, mon repos, et surtout la réputation que je pouvais avoir dans mon métier, je leur ai fait les plus grands sacrifices dont j'étais capable. Ils me reviennent quelquefois dans l'esprit, et alors je souffre cruellement ; mais comme d'un autre côté la cause en est belle, j'écarte comme je peux ces idées, et je me laisse entraîner par ma destinée. Je vous prie de brûler ma lettre ; j'ai été conduit à vous ouvrir mon cœur par les marques d'amitié et de bonté dont vos lettres sont remplies. Ne cherchez pas à me consoler, assurément je ne suis pas à plaindre. Je connais si bien le prix de ce que je possède que je donnerais ma vie pour ne pas le perdre... »

Attaché dans la disgrâce comme dans la prospérité, aimé de la duchesse de Choiseul, qui ne peut se passer de son *grand abbé,* et qui l'appelle son *chancelier d'esprit,* regrettant quelquefois l'étude, puis oubliant tout auprès d'une amie pleine de délicatesses ingénieuses, recherché et goûté de toute cette grande compagnie, badin et enjoué, quoique d'esprit un peu tendu dans la plaisanterie, amusant Mme Du Deffand par ses relations de Chanteloup, ainsi apparaît l'abbé Barthélemy. Son vrai caractère s'efface dans les rayons un peu ternes de la gloire d'*Anacharsis ;* il revit dans ces lettres et prend sa place dans le monde brillant de Chanteloup.

Mais des diverses figures qui se détachent en quelque façon des pages de cette correspondance, la plus sympathique par la grâce comme par la nouveauté originale, c'est la duchesse de Choiseul, qu'on n'entrevoyait qu'à demi jusqu'ici. Elle se révèle comme une apparition, sensée, piquante, hardie, ayant de plus la pratique des vertus, dont bien d'autres n'avaient que la spéculation, comme le lui disait spirituellement Mme Du Deffand. La duchesse de Choiseul n'était point par la naissance d'une grande et vieille maison ; elle venait d'un grand-père, Crozat, petit commis d'abord, qui, après s'être enrichi dans des aventures de mer et de finances, avait acheté en

Bretagne la seigneurie du Chatel, berceau du fameux Tanneguy, et dont les fils avaient trouvé des alliances dans la première noblesse. La duchesse de Choiseul était née d'un de ces fils, le marquis Crozat du Chatel, devenu lieutenant-général, et elle avait porté en dot à celui qui devait être le premier ministre de Louis XV une fortune considérable, une grâce modeste, un bon sens précoce et un esprit plein de charme. « Ma dernière et je crois ma plus forte passion, écrit Horace Walpole en 1766, est la duchesse de Choiseul. Son visage est joli, sa personne est un petit modèle. Gaie, modeste, pleine d'attentions, douée de la plus heureuse propriété d'expressions et d'une très grande promptitude de raison et de jugement, vous la prendriez pour la reine d'une allégorie. » — « Oh! c'est la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté, poursuit ailleurs Walpole, si correcte dans ses expressions et dans ses pensées! d'un caractère si attentif et si bon! Tout le monde l'aime... » La vraie et unique passion de cette jeune femme, passion rare en ce siècle, était le duc de Choiseul. Tout disparaissait à ses yeux dans le culte dont elle environnait ce brillant époux, et ce sentiment exalté, elle l'exprime naïvement. « Avouez, ma chère petite-fille, écrit-elle à Mme Du Deffand, que c'est un excellent homme que ce *grand-papa;* mais ce n'est pas tout d'être le meilleur des hommes, je vous assure que c'est le plus grand que le siècle ait produit. On s'apprivoise avec sa bonhomie, et on ne remarque pas les talens supérieurs et les qualités sublimes qui sont auprès et que la modestie couvre. On les reconnaîtra quand il n'y sera plus, et il sera bien plus grand dans l'histoire qu'il ne nous le paraît, parce qu'on n'y verra pas ses faiblesses relevées du public son contemporain, parce qu'il est jaloux du bonheur de ceux qui en profitent : faiblesses qui sont le fruit d'un caractère facile, d'un cœur trop sensible, d'une âme franche et tout à découvert; faiblesses dont les inconvéniens ne portent sur aucune chose essentielle et ne peuvent le dégrader dans l'histoire, où le souvenir ne s'en conservera même pas... » M. de Choiseul était encore ministre à ce moment, en 1770; déjà il commençait à chanceler, et il semble que cette jeune femme, ambitieuse de gloire pour son mari, défie quelque ennemi invisible.

C'est un des traits de cette âme délicate et ferme de se trouver sans effort au niveau des épreuves d'une disgrâce, de même que la veille encore elle portait avec une gracieuse noblesse le poids des honneurs. L'exil de Chanteloup, en atteignant la duchesse de Choiseul dans son culte, ne fait que mettre en relief les qualités rares de cette nature, une fierté instinctive, une singulière hardiesse de cœur et une merveilleuse finesse de conduite. Au fond, cette curieuse per-

sonne est peut-être la seule à ressentir une sorte de joie secrète et étrange d'un événement qui lui donne le plaisir de pouvoir s'indigner, et qui lui rend l'illusion d'une intimité avec son mari dans la retraite. C'est surtout dans l'organisation de cette vie nouvelle de Chanteloup que Mme de Choiseul se montre femme du monde supérieure. Il y avait plus d'une difficulté intime. La duchesse de Grammont suivait son frère dans son exil après avoir été associée à l'éclat de son pouvoir. Or entre les deux belles-sœurs l'antipathie était profonde, et il faut voir avec quelle dextérité mêlée de dignité naturelle la duchesse de Choiseul dénoue ces embarras d'intérieur.

« J'ai eu, écrit-elle dès le 14 février 1771 à Mme Du Deffand, j'ai eu avec Mme de Grammont, le jour de son arrivée, en présence de M. de Choiseul, une conversation qui doit assurer ma tranquillité. J'y ai mis beaucoup de politesse, d'honnêteté pour Mme de Grammont, de tendresse et de soumission pour mon mari, de franchise et peut-être même de dignité pour moi. J'ai déclaré que je voulais être la maîtresse dans ma terre et dans ma maison, que chacun le serait chez soi pour tout ce qui lui serait propre, que je n'exigeais l'amitié de personne, que je m'engageais à faire de mon mieux pour contenter tout le monde et que tout le monde se trouvât bien chez moi, mais que je ne m'engageais ni à l'amitié ni à l'estime de tout le monde; qu'à l'égard de l'estime, j'en avais pour elle, Mme de Grammont; qu'à l'égard de l'amitié, je ne lui en promettais ni ne lui en demandais, mais que nous devions bien vivre ensemble pour le bonheur de son frère, qui nous rassemblait ici, que si elle se conduisait bien avec moi, je lui répondais qu'elle en serait contente, que si elle se conduisait mal, j'espérais qu'elle en serait contente encore... On a voulu entrer en justification sur le passé, j'ai brisé court en disant qu'il ne fallait pas rappeler des choses qui ne pouvaient que renouveler l'aigreur, que, puisque nous ne nous engagions point à nous aimer, nous en avions assez dit pour savoir à quoi nous en tenir sur notre conduite future. On a été très content de cette conversation. Depuis, tout va bien; pas la moindre humeur, beaucoup de liberté. Je sais même qu'on est enchanté de moi, et moi je suis fort contente de tout le monde... »

Cela dit et cela fait, la duchesse de Choiseul se multiplie; elle est la reine de Chanteloup, mettant la plus ingénieuse activité à orner cet exil, conduisant avec un tact infini ce monde souvent plein de dissonances qui se renouvelle sans cesse autour d'elle, heureuse et affectant encore plus de l'être, intrépide dans la disgrâce. Intrépide! elle l'est en effet, elle prend avec une aisance qui tient à son caractère une attitude de dignité charmante, aussi éloignée de la morgue que de la bassesse. Elle sent sa position, et elle la défend avec une supérieure délicatesse de fierté. Un jour, Mme Du Deffand s'avise de rapporter à la duchesse d'Aiguillon, mère du nouveau ministre des affaires étrangères, quelques mots agréables écrits à son sujet par la duchesse de Choiseul; celle-ci se révolte aussitôt à la seule pensée d'avoir paru vouloir plaire à la duchesse d'Aiguillon, et elle met

Mme Du Deffand dans le plus singulier embarras en la forçant à retirer cette politesse inopportune. « Quand son fils était dans une situation plus fâcheuse que la disgrâce, écrit-elle, et mon mari dans une position plus flatteuse que la faveur, je devais faire connaître à Mme d'Aiguillon toute mon estime pour elle, pour adoucir l'aigreur et rapprocher l'éloignement que la différence de nos situations devait mettre entre nous. Aujourd'hui, tout est changé : son fils a la puissance, il ne reste plus à mon mari que l'honneur, et ce serait une bassesse insigne à moi de chercher à plaire à Mme d'Aiguillon. J'aurais l'air de quémander sa bienveillance, sa protection; Dieu m'en garde! Je n'ai plus besoin de plaire à personne, puisque personne n'a plus besoin de moi... » Et si Mme Du Deffand ne comprend pas cette susceptibilité, la duchesse de Choiseul ajoute : « J'en appelle à M. de Walpole; si vous ne m'entendez pas, un Anglais doit m'entendre. » Mme de Choiseul a l'à-propos et la justesse dans la bonne grâce comme dans la dignité, dans la conduite comme dans les paroles.

Cette femme si heureusement douée, qui est si peu de son temps par les mœurs, qui reste vertueuse au milieu de toutes les licences, n'est point cependant à l'abri des influences de son époque. Si elle n'est de son siècle par la vie, elle lui appartient par le mouvement de ses idées, par la manière d'entendre les choses morales, et, si je l'ose dire, par la nature même de cette vertu qui semble dénuée d'une certaine élévation idéale. On l'a remarqué, le nom de Dieu est à peine prononcé une fois dans ces lettres, et encore avec assez de légèreté. Mme de Choiseul est une femme de mœurs régulières et en même temps elle cite les passages les plus vifs de livres obscènes. Il y a parfois dans cette correspondance une assez grande liberté de propos, et jusque dans un épisode de cette vie de Chanteloup n'aperçoit-on pas cet esprit du XVIIIe siècle, ce matérialisme qui envahit les relations morales et se mêle au sentiment? La duchesse de Choiseul s'attache un petit musicien qui joue du clavecin et qu'elle aime à la folie. Cet enfant de onze ans, — véritable enfant du siècle, — s'éprend tout simplement de la noble dame de Chanteloup, et lorsque celle-ci veut interdire des caresses de jour en jour plus pressantes, le petit Louis tombe dans une tristesse noire : il ne mange plus, rien ne peut le distraire. Il va conter ses peines au *grand abbé,* devenu le singulier confident de ses amours. Le salon finit par intervenir et condamne Mme de Choiseul à recevoir les caresses du petit musicien. C'est M. de Choiseul en personne qui signifie la sentence. « C'est véritablement de l'amour que le petit Louis a pour vous, écrit Mme Du Deffand à la duchesse de Choiseul, et je crois que si vous étiez dans le cas de prendre une passion, il en serait l'objet... » Et la dame de Chanteloup dit à son tour en ra-

contant l'histoire à Mme Du Deffand : « L'expression vraie de la nature est si rare qu'il est impossible de résister à l'impression qu'elle fait peut-être autant par surprise que par le fond même des choses. Mes yeux sont encore gros, rouges; les larmes m'offusquent en vous faisant ce récit; mon cœur est serré. Je ne sais comment je pourrai cacher tout cela dans le salon. Cet enfant m'a amolli le cœur... Vous dites que cet enfant a une véritable passion pour moi et que j'en ai un peu pour lui. La marquise de Fleury va plus au fait : elle dit qu'elle répond de moi jusqu'à Louis... » Laissez s'écouler quelques années, le petit Louis sera Chérubin, Mme de Choiseul s'appellera la comtesse Almaviva, et une des scènes les plus curieuses de la plus révolutionnaire des comédies aura eu pour héroïne, à Chanteloup, la plus vertueuse femme du temps.

Supérieure à son époque par l'intégrité de ses mœurs, subissant déjà l'influence universelle dans quelques-uns de ses instincts, la duchesse de Choiseul est bien plus encore de son siècle par les idées qu'elle exprime dans quelques-unes de ses lettres sur la politique. Ce n'est pas évidemment, qu'on me passe ce mot, une femme d'état; elle n'en a ni les ridicules ni les prétentions. Sa politique, je pense bien, est uniquement M. de Choiseul; mais dans les momens où elle se laisse aller au spectacle des choses contemporaines, elle a de ces saillies qui décèlent le travail des esprits et la fermentation qui allait en croissant. Cette gracieuse femme a un instinct libéral qui tient à cette fierté native, à ce sentiment de dignité individuelle qu'on voit percer dans ce mot sur Walpole : « Un Anglais doit m'entendre! » Ce qu'elle hait avant tout, c'est le pouvoir absolu, et en jetant un regard sur la France, elle a de curieuses hardiesses dans une lettre à Mme Du Deffand du 12 mai 1771 :

« Je ne suis point étonnée que vous vous ennuyiez de tout ce qui se passe, de tout ce qu'on en dit, de tout ce qu'on en écrit. Je voudrais bien, comme vous, qu'on trouvât le moyen d'égayer la matière; mais je crois ce moyen fort difficile à trouver. Il est permis de rire quand on vous chatouille, il est difficile de rire quand on vous écorche. M. le chancelier coupe la tête à notre constitution. Dans nos guerres civiles, il a pu arriver quelques accidens particuliers plus barbares pour ceux qui les éprouvaient; mais c'étaient des commotions passagères qui ne pouvaient entraîner que la ruine de l'un ou l'autre parti, sans bouleverser les lois fondamentales de l'état. Que les protestans eussent triomphé du temps de la ligue, nos tribunaux, nos magistrats, les droits respectifs de chaque citoyen seraient restés les mêmes. Que les Guises eussent réussi dans leur détestable projet, la France eût été gouvernée par une nouvelle maison; mais le gouvernement eût subsisté tel qu'il a été en passant de la première race à la seconde et de la seconde à la troisième. Philosophiquement parlant, il est indifférent à une nation d'être gouvernée par tel ou tel individu. Cet individu n'est jamais qu'un représentant, à moins qu'il ne soit un conquérant ou un législateur, c'est-à-dire un

fléau ou une divinité. Ce ne sont que les lois qui gouvernent réellement, parce que ce sont elles qui réunissent toutes les forces et tous les intérêts. Le plus coupable de tous les projets est celui de les détruire; le plus atroce des crimes est l'exécution de ce projet. Dans les guerres civiles, chacun étant en action pour son compte, l'activité de l'âme ne lui permet pas de se replier sur elle-même et de s'abandonner à la tristesse. Aujourd'hui l'effet de la suppression des lois doit être l'engourdissement total; nous n'avons rien à faire, nous ne pouvons que nous affliger! Je ne vous conseille pas de vous adresser à moi quand vous craindrez les vapeurs, et que vous voudrez vous faire faire de la gaieté. »

On voit jusqu'où pouvait aller, il y a un siècle, une femme du monde, — la femme d'un ministre disgracié, il est vrai, — parlant de politique entre une nouvelle de Versailles et un récit des aventures de Chanteloup. Lorsque la révolution suédoise de 1772 éclatait, et que le roi Gustave III faisait un coup d'état pour rétablir en ce temps le principe d'autorité et relever la royauté de la tutelle du sénat en rendant, assurait-il, la liberté au peuple, le comte de Scheffer, ami et ministre du roi, écrivit à M. de Creutz, ambassadeur de Suède à Paris, une lettre où il exaltait son prince et l'acte restaurateur qu'il venait d'accomplir. La duchesse de Choiseul ne se laissait pas éblouir et tromper par les mots, et elle écrivait : « Je n'entends guère cette liberté que le roi de Suède a rendue à sa nation en se réservant à lui le droit de tout proposer, de tout faire, de tout empêcher! N'avez-vous pas ri de cette phrase du comte de Scheffer, qui dit que le peuple ne se plaint que de ce que le roi n'ait pas gardé le pouvoir absolu? Pauvre peuple! comme on le fait parler partout, et comme on l'interprète! Quelle plate lettre! quel faux et froid enthousiasme! quelle basse adulation! Oh! oui, je crois bien que le comte de Creutz est *enchanté* parce qu'il se croit *bien aise;* mais je voudrais demander à tous ceux qui aiment tant le pouvoir absolu s'ils ont parole d'y avoir part, comme ils l'ont à la liberté publique, et s'ils ont sûreté de garder celle que le hasard leur y donnerait? » Telle se montre cette curieuse personne, avec son esprit, sa grâce, sa nature sensée et juste, ses fiertés délicates et ses hardiesses, entre Mme Du Deffand et l'abbé Barthélemy, dont les lettres forment avec celles de la duchesse de Choiseul elle-même une sorte de drame animé, à travers lequel on aperçoit le XVIIIe siècle à une de ses heures les plus décisives.

Et ces trois personnages, qui tiennent pour ainsi dire le dé de la conversation écrite entre Paris et Chanteloup, qui se peignent eux-mêmes, qui échangent mille traits d'observation sur les hommes et les choses de leur temps, de quoi sont-ils incessamment occupés? C'est M. de Choiseul, je l'ai dit, qui est le héros de cette correspondance. M. de Choiseul ne paraît pas, il ne parle pas, il écrit à

peine quelque billet bien insignifiant; mais il est partout dans ces pages, où se reflètent les émotions de la chute du ministre, les inquiétudes ou les plaisirs de ce fastueux exil. En général on distingue dans ces lettres, dès les premiers momens, le désir d'attirer l'opinion, d'entretenir l'intérêt autour de M. de Choiseul, la peur de l'oubli, d'un trop prompt oubli, et une certaine inquiétude de nouvelles rigueurs. — « Je crains *tout*, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte, » dit plaisamment l'abbé Barthélemy. Mme Du Deffand surtout s'effraie souvent de l'affluence des visiteurs à Chanteloup; elle suit avec anxiété le mouvement des choses à Paris et à Versailles, et elle redoute quelque vengeance plus complète de la favorite et des maîtres du jour, exaspérés par ces démonstrations qui ont tout l'air d'une bravade. C'est la duchesse de Choiseul qui a le courage du lion, selon le mot du *grand abbé*, et qui soutient cette situation avec une gracieuse fierté. « Que voulez-vous donc que l'on nous fasse encore? Le roi ne frappe pas à deux fois. C'est une des raisons pour lesquelles cet exil est heureux, et il l'est à tous égards. Les scélérats qui ont eu le crédit de l'obtenir pouvaient peut-être dans le moment faire pis. Je me trouve bien heureuse d'en être quitte à si bon marché, et croyez qu'à présent ils ont trop à faire entre eux pour penser encore à nous longtemps. La terreur a gagné nos amis au point qu'il y en a qui craignent que l'intérêt public même n'aigrisse contre nous. Je crois bien qu'il aigrira; mais en même temps, si on voulait nous faire plus de mal, ce serait lui qui retiendrait. Qu'on le laisse donc aller cet intérêt, il est trop flatteur pour nous en priver. Qu'on le perpétue, s'il est possible; il assure la gloire de mon mari, il le récompense de douze ans de travaux et d'ennuis, il le paie de tous ses services; nous pouvions l'acheter encore à plus haut prix, et nous ne l'aurions pas cru trop payer par le bonheur immense et d'un genre nouveau dont il fait jouir... »

Quant à M. de Choiseul lui-même, que fait-il? Il se laisse aller volontiers à toutes les ovations qui vont le chercher dans son exil. Il se fait ou il a l'air de se faire avec la meilleure grâce du monde gentilhomme campagnard. Il bâtit des fermes et défriche des terres, il achète des troupeaux. Puis quoi encore? Il fait de la tapisserie. « N'allez pas dire que le *grand-papa* soit malade, écrit la duchesse de Choiseul; on croirait qu'il a la maladie des ministres, et on ne peut en être plus éloigné qu'il ne l'est. Ne pensez pas qu'il soit ici sans occupation : il s'est fait dresser dans le salon un métier de tapisserie, auquel il travaillait, je ne puis dire avec la plus grande adresse, mais du moins avec la plus grande ardeur, quand la petite maladie est venue interrompre le cours de ses travaux. Malgré cet excès de zèle, je doute cependant qu'il devienne jamais aussi grand

tapissier qu'il était bon ministre... » Et c'est ainsi que ces brillans acteurs de la scène publique, quand ils abdiquent d'eux-mêmes ou quand ils sont emportés par un orage, se mettent à faire des horloges, à cultiver leurs fleurs ou à faire de la tapisserie; ils ont un air de superbe indifférence et en même temps ils veulent qu'on s'occupe d'eux; ils ne peuvent souffrir qu'on dise qu'ils sont malades, et ils conservent toujours quelque vague espoir de retour. Ils aiment surtout à entendre répéter, comme le fait si souvent Mme Du Deffand, que tout va mal, que le monde ne peut marcher ainsi. « Tout ceci ne saurait subsister; dans deux ans, on croira avoir fait un mauvais rêve... Les choses sont au point que le remède, tel qu'il puisse être, ne sera jamais pire que le mal... » Le remède, où était-il? Qui le prévoyait alors, si hardi qu'il fût dans ses pressentimens de l'avenir? Et parmi tous ces hôtes attirés à Chanteloup par la mode, la curiosité, l'attachement ou le calcul, n'y avait-il pas plus d'une tête déjà désignée de loin au bourreau par un doigt invisible?

La disgrâce de M. de Choiseul, cette disgrâce si savamment administrée, ne finit qu'en 1774, à la mort du roi, qui fut saluée à Chanteloup comme à Paris par des chansons et de petits vers fort libres. L'ancien ministre fit sa rentrée à la cour, et il fut peu après du sacre de Louis XVI. Dès lors le prestige de l'exil s'évanouit. Un moment on put croire, dans le monde de M. de Choiseul, et lui-même il crut sans doute à la possibilité d'un retour triomphal au pouvoir; il s'y attendait visiblement. C'était lui qui avait négocié autrefois le mariage de la reine Marie-Antoinette, mais c'était lui aussi qui, dans l'enivrement de la puissance, avait dit à l'ancien dauphin ce mot sanglant dont son fils, le nouveau roi, se souvenait involontairement peut-être : « Je pourrai avoir le malheur d'être votre sujet, je ne serai jamais votre serviteur. » Puis le ministre de Louis XV, avec ses goûts mondains et sa prodigalité fastueuse, ne pouvait être l'homme de Louis XVI, qui disait : « Tout ce qui est Choiseul est mangeur. » Enfin quatre années s'étaient passées, tout avait changé. L'illusion cependant persiste assez longtemps, on le voit, dans le monde de M. de Choiseul. Deux ans encore après la mort de Louis XV, en 1776, Mme Du Deffand écrit : « Le renvoi de Turgot me plaît extrêmement. Tout me paraît en bon train; mais assurément nous n'en resterons pas là... Bien des gens croient que M. de Clugny n'acceptera pas. Je trouve que cette décoration présente en annonce une autre, et la rend nécessaire... » Ce n'est qu'une illusion obstinée, et à mesure que le temps passe, on distingue, il me semble, dans les lettres nouvelles un certain sentiment d'attente trompée, une sorte d'étonnement de voir fuir tout à la fois les piquans avantages de l'exil et l'espoir du ministère. On était plus

près de M. Necker que de M. de Choiseul, qui ne fut jamais ministre de Louis XVI, et après tout il était encore favorisé par sa fortune. Il avait été heureux dans sa carrière et dans sa disgrâce opportune; il était heureux de ne plus reprendre le pouvoir dans des circonstances qui s'aggravaient chaque jour; il était heureux enfin de mourir bientôt après, en 1785 : il échappait aux tragiques épreuves qui allaient venir, et il restait le ministre brillant que l'exil avait fait populaire. De ces autres personnes qu'on voit autour de lui et qui ravivent aujourd'hui son image d'une manière imprévue, Mme Du Deffand l'avait précédé dans la tombe; elle était morte en 1780. L'abbé Barthélemy mourut en 1795; la duchesse de Choiseul ne s'éteignit qu'en 1801, et vécut assez pour trouver bien douces les tracasseries qu'elle avait essuyées et les colères qu'elle avait ressenties.

Toutes ces choses sont passées et bien d'autres encore. Au temps de sa disgrâce, M. de Choiseul avait eu l'idée d'élever un monument en forme de pagode ou d'obélisque, destiné à immortaliser ce moment de sa vie et à consacrer sa reconnaissance pour tant de témoignages d'intérêt qu'il avait reçus. Les noms de tous ceux qui l'avaient visité pendant l'exil étaient inscrits sur des tables de marbre. Des magnificences de Chanteloup il ne restait, il y a peu d'années, que cette pagode, une sorte de haute tour ruinée et d'un aspect étrange au milieu de la forêt d'Amboise. Cette haute tour solitaire et bizarre, frivolité fastueuse et détériorée qui domine encore les cimes chaque année reverdies des arbres de la forêt, n'est-elle pas un peu l'image de ce passé du dernier siècle, qu'on voit au loin se dessiner au-dessus des générations qui se succèdent animées d'une vie nouvelle? Il ne faut pas trop s'attarder dans ce XVIIIe siècle; on est toujours tenté de dire de cette société ce que Mme Du Deffand dit de cette duchesse de Chaulnes, galante jusqu'au bout, qui prétendait qu'une duchesse avait toujours trente ans pour un bourgeois : « Dénué de sentiment et de passion, son esprit est une flamme sans feu et sans chaleur, mais qui ne laisse pas de répandre une grande lumière. » Ce qu'on peut ajouter de mieux, c'est que de tant de héros frivoles il y en eut qui à l'heure de l'épreuve montrèrent une âme fière. La sœur de M. de Choiseul, la duchesse de Grammont elle-même, sut être héroïque devant le bourreau. Dieu, qui refusa à cette société la sagesse de la vie, lui accorda du moins la suprême fortune de se relever par le malheur, souvent par l'héroïsme de la mort, et par cette attitude de victime avec laquelle elle est entrée dans l'histoire.

CHARLES DE MAZADE.

AU COIN DU FEU

SOUVENIRS ET PORTRAITS.

I. — LE JARDIN DE LA GRAND'TANTE.

Sur la margelle grise
Du perron, un cytise
Semait ses fleurs au vent;
A la saison nouvelle,
Une mère hirondelle
Gazouillait sous l'auvent.

Au bas, croissait plein d'ombre
Un fouillis frais et sombre
D'arbres verts ou fruitiers :
Fleurs s'unissant aux feuilles,
Vignes et chèvrefeuilles,
Lilas et framboisiers.

Là, venait la grand'tante,
Droite encore et riante
Malgré quatre-vingts ans;
Elle passait alerte;
Sous la charmille verte
Brillaient ses cheveux blancs.

Elle avait en mémoire
Mainte charmante histoire.
— Les souvenirs joyeux,
Disait-elle sans cesse,
Hé! c'est notre jeunesse,
A nous autres, bons vieux.

Elle aimait à voir luire
Partout un clair sourire,
Sur les fleurs, sur les fronts.
Pour elle, c'était fête
Quand sa calme retraite
S'emplissait de chansons.

Quand vint sa dernière heure,
Mai para la demeure
Du faîte jusqu'au seuil;
Tous les lilas s'ouvrirent,
Et leurs grappes couvrirent
Le drap de son cercueil.

Perché près de la porte,
Le pinson à la morte
Modula son adieu,
Et de chants escortée,
La chère regrettée
Monta gaîment vers Dieu.

Au vieux logis fidèle,
Dans ce jardin plein d'elle,
Moi, j'ai grandi, vécu;
Rêves, amour, étude,
Dans cette solitude
Tout mon cœur a tenu.

Là, mes rimes sont nées;
Là, je les ai glanées
A l'ombre des fourrés,
Dans les fleurs du parterre,
Sous la mousse et le lierre
Des murs gris délabrés.

Je t'apporte, ô grand'tante,
Ma gerbe verdissante,
Et comme le pinson,
Sur le seuil de la porte,
Je viens dire à la morte
Ma meilleure chanson.

II. — MARGUERITE.

J'avais, quand je la vis, mes dix-huit ans à peine,
Nous nous réunissions un soir chaque semaine
Chez un des grands parens, et là, tous les jeudis,
Fillettes de seize ans, écoliers étourdis,

Nous nous donnions le bal avec la comédie.
Jusqu'au matin, la valse avec sa mélodie
Nous emportait, joyeux danseurs, loin du regard
Des tantes qu'un boston retenait à l'écart;
Les portraits des aïeux, du haut des boiseries,
Seuls, écoutaient d'un air pensif nos causeries.
— Elle était bien jolie, alors qu'un soir d'été
Sa mère l'amena : — teint frais et velouté,
L'air enjoué, des yeux de violette éclose,
De bruns cheveux crêpés, et sous sa robe rose
Une poitrine émue et se gonflant souvent.
Elle avait dix-sept ans et sortait du couvent;
A voir son fin regard, ses lèvres de cerise,
Sa coiffure piquante et sa grâce, on l'eût prise
Pour une des beautés du siècle du régent.
Elle parla. J'entends encor sa voix d'argent,
Et je crois voir encor sur sa bouche entr'ouverte,
Comme un oiseau posé sur une branche verte,
Son sourire mutin passer et voltiger,
Toujours plus enchanteur et toujours plus léger.
Je restais ébloui. Tout à coup la musique
Fit aux valseurs épars un appel énergique;
Vers elle j'accourus, le cœur tremblant d'émoi,
Mais, hélas! deux danseurs accouraient avec moi.
Elle nous regarda d'un air plein de malice;
Comme un bouton de rose au sortir du calice,
Sa bouche souriante alors s'épanouit,
Et, nous ensorcelant d'un regard, elle dit :
— Je ne sais qu'un moyen de finir la bataille,
Il vous faudra tirer à la plus courte paille.
Nous battîmes des mains; d'un doigt prompt et coquet
Mutilant sans pitié les fleurs de son bouquet,
Elle arracha gaîment trois rameaux de pervenche
Qu'elle tint à demi cachés dans sa main blanche :
— Çà, que chacun, fit-elle, en tire un à son tour!
Les brins pris, ô bonheur! je tenais le plus court...
Je sentis dans ma main plier sa taille frêle,
Et la valse au doux vol nous ravit sur son aile.
L'orchestre soupirait un vieil air allemand
Dont le rhythme naïf nous berçait mollement;
Son cœur battait, ses yeux brillaient, sa main captive
Sur la mienne déjà s'appuyait moins craintive.
La valse était finie, et nous valsions toujours...
O première jeunesse! ô premières amours!

III. — INTÉRIEUR.

Le salon est paisible. Au fond, la cheminée
Flambe, par un feu clair et vif illuminée.
Au dehors le vent siffle, et la pluie aux carreaux
Ruisselle avec un bruit pareil à des sanglots.
Sous son abat-jour vert, la lampe qui scintille
Baigne de sa clarté la table de famille;
Un vase plein de fleurs de l'arrière-saison
Exhale un parfum vague et doux comme le son
D'un vieil air que fredonne une voix affaiblie.
Le père écrit. La mère, active et recueillie,
Couvre un grand canevas de dessins bigarrés,
Et l'on voit sous ses doigts s'élargir par degrés
Le tissu nuancé de laine rouge et noire.
Assise au piano, sur les touches d'ivoire
La jeune fille essaie un thème préféré,
Puis se retourne et rit. Son profil éclairé
Par un pâle rayon est fier et sympathique,
Et si pur qu'on croirait voir un camée antique.
Elle a vingt ans. Le feu de l'art luit dans ses yeux,
Et son front resplendit, et ses cheveux soyeux
Tombent en bandeaux bruns jusque sur ses épaules.

Comme un vent frais qui court dans les branches des saules,
Ses doigts, sur l'instrument tout à l'heure muet,
Modulent lentement un air de menuet,
Un doux air de *Don Juan*, rêveuse mélodie,
Pleine de passion et de mélancolie...
Et tandis qu'elle fait soupirer le clavier,
Le père pour la voir laisse plume et papier,
Et la mère, au milieu d'une fleur ébauchée,
Quitte l'aiguille et reste immobile et penchée.
Et s'entre-regardant, émus, émerveillés,
Ils contemplent tous deux avec des yeux mouillés
La perle de l'écrin, l'orgueil de la famille,
La vie et la gaîté de la maison, — leur fille.

IV. — BLANCHE.

I.

Nous habitions Marly, le plus gai des villages,
Plein de grands souvenirs et de frais paysages.
Son père, le meilleur vigneron du pays,
Près de notre maison possédait un logis.

Je vois encor la cour et les pavés humides,
Et les deux espaliers taillés en pyramides.
Les toits étaient bien noirs et les murs étaient vieux,
Mais Blanche éclairait tout d'un rayon de ses yeux,
Ses yeux bleus si vivans qu'on eût dit des paroles!
Son visage était pâle, au bord de ses épaules
De bruns cheveux bouclés tombaient. — Dès le matin,
Elle venait me prendre, et vite au grand jardin!
Oh! les bons jeux d'enfans, les folles équipées!...
Nous faisions des palais avec des fleurs coupées
Et des brins de pêcher, qu'à notre désespoir
Nous retrouvions fanés dans le sable le soir.
Souvent nous cheminions le long des plates-bandes,
Pensifs et jalousant les abeilles gourmandes
Qui butinaient sans peur autour des chasselas,
Beaux grains ambrés, trop hauts pour nos tout petits bras;
Mais septembre amenait vendange et vendangeuses;
Il fallait voir alors nos mines tapageuses,
Lorsqu'on nous voiturait sur les chariots tremblans,
Entre deux lourds paniers de raisins noirs et blancs...

Au sortir de la messe, un matin de dimanche,
Ma mère dit : — Allons, fais tes adieux à Blanche;
Tu ne la verras plus; nous quittons le logis,
Et nous nous en allons dans un autre pays.
J'avais le cœur bien gros; mais faire un long voyage,
Voir un autre pays, c'était comme un mirage,
Comme un conte de fée,... et je me consolai.
Bientôt l'appartement fut vide et démeublé.
A l'heure des adieux, dans la demeure vide,
Je vis Blanche en un coin regardant, l'œil humide,
Les apprêts du départ. — Ah! fit-elle en pleurant,
Tu t'en vas!... Je lui pris la main, et la serrant :
— Non, non, ne pleure pas! lui dis-je, sois tranquille,
Lorsque je serai grand, je quitterai la ville;
Je viendrai travailler avec vos vignerons,
Nous louerons une vigne, et nous nous marierons.

II.

Seize ans s'étaient passés, quand un matin d'automne
Je revis les coteaux où Marly s'échelonne.
La brise déchira les voiles du brouillard,
Et le pays natal parut à mon regard.
Les oiseaux des vergers chantaient ma bienvenue,
Quand, le cœur palpitant, je gravis la grand'rue

Ainsi qu'un amoureux au premier rendez-vous.
Je marchais, m'enivrant de ce charme si doux
De revoir les objets et de tout reconnaître,
Là ce vieux pan de mur, ici cette fenêtre.
Les souvenirs vibraient en moi-même, et leur voix
Semblait le son lointain d'un cor au fond des bois.
A mes yeux, tout à coup la demeure de Blanche
Montra ses murs noircis et son pignon qui penche.
Je frappai doucement. Pour l'ami revenu,
La grand'porte s'ouvrit avec un bruit connu.
— Entrez! dit une voix. Et dans la cour humide,
Dont les toits encadraient un coin d'azur limpide,
Je vis le vigneron taillant des échalas.
— Bonjour, monsieur!... Mais non, je ne me trompe pas,
C'est lui! s'écria-t-il; Blanche, Blanche, viens vite,
Viens voir un revenant qui nous fait sa visite!...
Sur le seuil éclairé par un rayon vermeil,
Blanche apparut soudain, rieuse, en plein soleil,
Blanche, belle à souhait. La féconde jeunesse
De son enfance avait tenu chaque promesse.
Le frais bouton d'avril s'était épanoui,
Et de sa floraison l'œil était ébloui.
Ses cheveux noirs ondés et roulés en torsade,
Ses yeux bleus, son teint mat, ses lèvres de grenade,
Son cou blanc et son sein gonflé de purs trésors,
Tous ces charmes formaient de si parfaits accords,
Que je bénis tout bas Dieu, qui créa les roses
Et qui mit dans un corps tant d'admirables choses.
Après les questions et les étonnemens,
Et tous les souvenirs de nos bonheurs d'enfans,
Elle me conduisit dans sa petite chambre,
Qu'emplissait de clartés le soleil de septembre,
Et me fit raconter mes rêves, mes projets.
Alors, comme, à mon tour, moi je l'interrogeais :
— Oh! dit-elle, pour moi, la vie est radieuse,
Tous mes vœux sont comblés, et je suis trop heureuse!...
Puis, plus bas, rougissant et me serrant la main :
— J'aime un brave garçon que j'épouse demain.

III.

Le lendemain matin, la blanche mariée,
Par le gai carillon des cloches saluée,
Arriva dans l'église au bras de son époux,
Un robuste jeune homme, à l'air pensif et doux.

Des jasmins odorans brillaient sous ses longs voiles,
Et dans ses cheveux noirs on eût dit des étoiles.
Sereine et recueillie, elle s'agenouilla;
Au travers des vitraux le soleil scintilla,
L'orgue vibra, l'encens, ainsi qu'une auréole,
Monta dans l'air avec la divine parole.
Les prières, portant à Dieu leurs urnes d'or,
Bourdonnaient sur la nef et prenaient leur essor.
Jeunesse, hymen, amour, riches sources de vie,
Tout le bourg célébrait votre fête bénie!

Un festin, apprêté sous l'abri du pressoir,
Unit les conviés à l'approche du soir,
Et quand vint le moment où le vin vieux abonde,
Où pommes et raisins circulent à la ronde,
Chacun, levant son verre et trinquant de son mieux,
Pour les époux porta son toast et fit ses vœux.
— Que puis-je souhaiter pour rendre encor plus douce
La route où vous marchez sur les fleurs et la mousse? —
Dis-je à Blanche. Un sourire éclaira son œil bleu,
Elle resta muette et réfléchit un peu.
Puis un clair vermillon, pudeur de violette,
Passa sur son front pur : — Tout ce que je souhaite
Encor, murmura-t-elle, eh bien!... c'est un enfant,
Un garçon rose et frais, bien fort et bien méchant!

Dès l'aube, au lendemain, je quittai le village
Et je fis mes apprêts pour un lointain voyage.
Elle, pendant ce temps, dans un cercle d'amour
Vivait, chantait, rêvait, plus belle chaque jour,
Et toujours de l'enfant dans son rêve occupée,
Elle préparait tout pour la chère poupée :
Les mignons souliers blancs, les langes, le berceau.
Quand avril dans les champs fleuronne, ainsi l'oiseau
Vole par les sentiers, et s'agite, et ramasse
Le fin duvet du nid dont il marqua la place.
— Il s'appellera Paul, disait-elle, je veux
Qu'il ait de grands yeux bruns, avec de blonds cheveux.

L'an d'après, j'accourus au village, un dimanche,
Et j'ouvris la grand'porte, et je demandai Blanche...
Mais le père vint seul : Blanche, le mois d'avant,
Était morte en mettant au monde son enfant.

André Theuriet.

LES

CONSOLATIONS RELIGIEUSES

D'UNE AME PROTESTANTE

I. *Les Horizons prochains*, 1 vol. — II. *Les Horizons célestes*, 1 vol., 1859.

Il n'y a rien ici-bas qui soit supérieur au sentiment religieux, quelle que soit la doctrine qui l'inspire, large ou mesquine, étroite ou profonde, et quel que soit le cœur qu'il remplit, audacieux ou timide, humble ou orgueilleux. Ce sentiment a des vertus de toute sorte; cependant sa plus surprenante qualité, ce n'est pas d'être la consolation la plus efficace qu'on puisse rencontrer sur cette terre, ni l'agent moral le plus actif dans le labeur de la vie, mais d'être la seule source inépuisable d'intelligence et de sympathie qui puisse s'ouvrir en nous. Dès qu'une âme est sincèrement pénétrée de religion, elle est apte à tout comprendre comme à tout souffrir, elle est égale aux plus grandes choses aussi bien que digne des plus grandes douleurs. Rien ne lui reste étranger de ce qui est vraiment humain: sans s'abaisser, elle sait découvrir le mérite caché des œuvres les plus humbles; sans se guinder, elle sait se mettre au niveau des plus élevées. Elle sait tout comprendre, parce qu'elle sait tout aimer, et en tout lieu elle est chez elle, parce qu'en tout lieu elle se sent la sœur des âmes qui l'entourent. C'est un lieu-commun mille fois répété et mille fois combattu, que la vraie religion est naturellement tolérante, mais un lieu-commun dont personne n'a essayé de montrer la profondeur. Bon nombre de croyans nient ce lieu-commun,

parce qu'ils l'ont vu trop souvent employé par les sceptiques et les malveillans; aussi est-il devenu dans notre siècle l'axiome favori des indifférens, qui l'emploient à toute occasion pour se dispenser de prendre parti dans les luttes de la pensée. Il n'exprime trop souvent, par malheur, qu'insouciance, légèreté intellectuelle, incurie morale. Et cependant comme il est vrai et profond! Oui, la vraie religion est naturellement tolérante, parce qu'elle place l'âme dans une disposition *catholique*, c'est-à-dire universelle, parce qu'elle la rend apte à tout comprendre et à tout aimer. Elle fait tomber les bandeaux qui recouvraient les yeux de l'intelligence; elle supprime les barrières qui séparaient les écoles, détruit les inimitiés qui divisaient les différentes races d'hommes. Il lui est impossible de haïr, car la haine est inconnue à qui peut tout comprendre.

Mais autant le sentiment religieux est admirable, autant l'esprit de secte me semble misérable et médiocre. Je ne veux pas essayer de dissimuler que, de tous les êtres humains auxquels je dois donner le nom de frères, le sectaire m'est le plus antipathique, celui qui m'apparaît sous les plus sombres couleurs et dans la lumière la plus offensante pour ma vue. C'est mon semblable, je le sais, mais certainement c'est mon prochain aussi peu que possible. Je me défie instinctivement du sectaire, et je suis toujours disposé à lui attribuer les projets les plus noirs. Comment ne pas se défier d'un homme qui ne sait et ne veut comprendre que lui-même, et dont par conséquent l'âme est entachée de l'égoïsme le plus enraciné qui se puisse imaginer? Autant l'homme religieux sait aimer, autant le sectaire sait haïr. Sa foi n'est que violence. Vos opinions lui apparaissent comme des injures adressées à son *credo*, et votre individu comme un ennemi personnel. Il est plus entêté que Balaam, plus opiniâtre que les Juifs charnels, toujours rétifs sous la verge vengeresse de Jéhovah. On ne peut lui en vouloir si sa main semble toujours prête à saisir un poignard, sa bouche toujours prête à s'ouvrir pour proférer une malédiction, ou quelque chose de pis, car sa pauvre cervelle débile ne peut supporter le poids de sa doctrine, qui est trop fort pour elle. Ce fardeau moral l'opprime, l'écrase, l'irrite, et le pousse à chaque instant vers toutes les extrémités. Le sectaire est fort dangereux, mais il est encore plus ennuyeux. A quelque église ou à quelque école qu'il appartienne, il n'a que certaines phrases à son service. Quand une fois il vous a dit que Luther fut un moine révolté par orgueil, que le protestantisme est la source de tous les désordres politiques, ou que l'église romaine est la Babylone décrite dans l'Apocalypse, il a tout dit, et il ne faut pas lui en demander davantage, sous peine de l'entendre se répéter. Il y a un autre type de sectaire moins ténébreux, mais aussi désagréable et tout aussi dangereux que le précé-

dent, c'est le *convertisseur*. Celui-là est dangereux à son insu, sans songer à mal et sans aucune intention de nuire. L'étroitesse de l'esprit conduit naturellement à la témérité des jugemens. Il s'étonne d'abord, et puis se cabre devant toute pensée qui lui est inconnue, car après l'utopiste il n'y a pas d'homme moins accessible à la vérité que le sectaire. Tout ce qu'il ne comprend pas lui paraît hostile, et il flétrit de l'épithète d'immorales les opinions auxquelles il n'a jamais songé. Comme il ne peut se figurer qu'on puisse penser autrement que lui, il manque de discrétion et de ce respect *spirituel* que l'âme doit à l'âme. Grâce à ces heureuses dispositions, il ne comprend pas que les hommes puissent avoir une autre vie morale que la sienne, une autre manière de sentir, d'autres vues sur la nature et le monde. Tous ses semblables se partagent pour lui en deux catégories : les ennemis, qui sont la grande majorité faite pour l'éternelle damnation, et les pécheurs, qui, n'étant qu'égarés, seraient bons à convertir, et qui composent pour lui, sinon le peuple des élus, au moins le peuple des *éligibles*. C'est pour ces derniers qu'il réserve sa charité, à laquelle serait souvent préférable la haine des autres hommes. Il insiste, insiste sans se décourager, au risque d'être importun; il est onctueux, il est menaçant, il est tendre, et toujours indiscret. Il brûle du plus beau zèle pour votre salut spirituel, et c'est pourquoi il n'hésitera jamais à vous faire souffrir un peu et même beaucoup dans votre vie temporelle. Pour vous rendre digne d'entrer dans le royaume des cieux, il commencera par vous couronner d'épines de ses propres mains, car il n'y a qu'un pas de l'indiscrétion à la persécution, et rien ne conduit à la méchanceté comme l'absence de tact. Pesez bien vos paroles en sa présence, car Dieu sait l'étrange tournure qu'elles prendront lorsqu'elles auront été interprétées par sa triste intelligence! Et surtout jamais une plaisanterie, car il s'en ira par la ville racontant que vous êtes possédé, et que Satan s'exprime par votre bouche. O amis inconnus, puisse Dieu détourner de votre sentier la rencontre de tels êtres! Et vous, ennemis connus, je souhaite pour toute vengeance que vous ayez un jour à vous débattre entre un utopiste et un sectaire. Ce jour-là, vous me direz si la vie vous paraît douce.

Je regrette vivement que ce portrait déplaisant se trouve placé comme préface en tête des pages où je voudrais exprimer ma sympathie pour un talent féminin qui est aussi plein de charité que d'ardeur, et je demande bien pardon de cette quasi-impolitesse à l'auteur des *Horizons prochains*; mais l'auteur comprendra assurément que certaines choses doivent être dites, qu'on les dit comme on peut, quand on peut, et que toutes les occasions sont bonnes. Qui n'a remarqué d'ailleurs mille fois que les livres produisent sur nous justement l'impression contraire à celle que se proposait l'au-

teur, et qu'ils nous jettent dans des rêveries tout à fait différentes de celles qu'ils voulaient nous inspirer? C'est ainsi, — encore une fois pardon, madame, — qu'en lisant ces petits livres où se révèlent une âme si chrétienne et un cœur si vaillant, j'ai pensé invinciblement, — l'imagination aime les contrastes, — à l'*Onuphre* de La Bruyère. Vous connaissez Onuphre, un tartufe diminué, un hypocrite à l'état d'essai, une larve de cuistre encore enveloppée dans sa chrysalide, mais qui, le diable aidant, en sortira papillon sinistre, fulgore porte-éteignoir.

Laissons ce triste personnage et passons. Je ne demande qu'à oublier tout ce qui précède, et je ne veux en rien retenir. Mon intention n'est pas de faire la guerre aux sectaires, parmi lesquels il est tant de vertus solides et d'opiniâtres convictions, et je ne voudrais pas qu'aucun de ceux qui méritent le respect de tous pût se méprendre sur la valeur de mes paroles. Ils ne s'y tromperont pas, je l'espère, et ils en comprendront aisément le sens véritable. Toutefois, même à ceux-là dont j'honore le caractère et dont j'admire le talent, même à ceux venus de points si divers, sortis de rangs si opposés, qui, par leur sympathie avouée ou *secrète*, nous imposent le doux fardeau d'une éternelle reconnaissance, je dois cette confession, que l'esprit de secte est de toutes les choses du monde de l'intelligence celle qui est le plus antipathique à ma nature. L'esprit de secte me semble conduire aux mêmes résultats moraux que le scepticisme à outrance. Quoiqu'il soit fort de ses doctrines bien arrêtées, qu'il se glorifie de son *credo* inébranlable, auquel rien ne peut être changé, il est cependant un esprit de négation et d'exclusion. Il glace la charité, paralyse la sympathie, resserre l'intelligence, même chez les meilleurs et les plus éloquens. Il peut bien inspirer le dévouement à une cause déterminée, à des intérêts de second ordre, mais non le dévouement à une cause supérieure et à des intérêts généraux. Il aime à placer la petite patrie au-dessus de la grande, à faire tenir toute l'humanité dans quelque étroite chapelle, et ce qu'il y a de pis, c'est que la puissance d'action de l'esprit de secte, loin d'augmenter par ce resserrement de toutes les facultés et cette exclusion violente de toutes les opinions opposées à la sienne, en est au contraire diminuée. Le sectaire, quelque éminent que soit son mérite, ne convertit jamais que ses propres coreligionnaires. L'éloquent M. Spurgeon, pour prendre un exemple contemporain, pourra bien traîner après lui des foules innombrables, mais il est probable que les curieux et les amateurs de l'éloquence composeront toujours la plus grande partie de ces foules, et qu'il ne convertira jamais à ses doctrines de prédestination que les fidèles qui y croient déjà. Dès qu'un homme a perdu sa liberté, disaient les anciens, il a perdu la moitié de sa valeur. Il

en est de même de l'âme : dès qu'une doctrine l'a mise aux fers, dès qu'elle lui impose un langage de secte, elle lui a fait perdre la puissance de toucher les autres âmes. Le sectaire n'est jamais désintéressé, et dans les choses spirituelles comme dans les choses temporelles le désintéressement est la vertu suprême qui enlève tous les cœurs et abat les résistances opiniâtres des volontés.

Si nous avions trouvé dans les écrits récens de Mme de Gasparin, — nous ne croyons commettre aucune indiscrétion en la nommant, — une empreinte trop marquée de l'esprit de secte, quelles que soient nos sympathies pour cette noble forme du christianisme qui porte le nom de protestantisme, nous nous serions dispensé d'en entretenir le public. Pour dire toute la vérité, nous avons craint de la rencontrer, et nous avons hésité longtemps avant d'ouvrir ces livres. Nous redoutions des doctrines absolues, une ardeur trop exclusive, une sympathie plus *genevoise* qu'humaine. Nous étions plongé dans la plus injuste des erreurs (1). Le protestantisme se retrouve dans ces livres; mais il y est semblable à ces marques légères si bien nommées grains de beauté, qui ne servent en effet qu'à mieux faire ressortir les charmes d'un beau visage, et qui en sont quelquefois l'attrait original. Rien qui fasse un instant penser qu'il y a parmi les hommes des opinions irréconciliables, des dissidences et des haines, rien qui vous donne envie de mesurer l'intervalle qui sépare l'église réformée de l'église de Rome. Dieu et la nature remplissent seuls ces livres écrits dans la solitude et la paix. Je cherche l'emblème qui leur convient et qui pourrait leur servir de frontispice, et je n'en trouve qu'un seul : une Bible ouverte sous un chêne, sur un banc de mousse, et dont les vents du soir tournent les feuillets. Regardez bien l'endroit où le saint livre est entr'ouvert; il y a fort à parier que vous ne tomberez pas sur les pages qui racontent comment furent massacrés ceux qui prononçaient incorrectement le fameux mot *shibboleth*, ou quelle vengeance les enfans de Lévi tirèrent de leurs ennemis, ou comment les prophètes appelèrent la justice de Dieu sur les rois impies d'Israël. Non, le livre est probablement ouvert à l'endroit où est raconté quelle fut la tendresse de Ruth pour Noémi, et comment cette tendresse fut récompensée par Booz, quelle fut la patience de Job, ou mieux encore quelles consolations le Christ prodigua à la Samaritaine. Mme de Gasparin, comme tous ses coreligionnaires, lit la Bible, qu'elle regarde comme la parole même de l'Eternel; mais avec une pieuse hardiesse qui sied bien à une âme féminine, elle se donne le droit de choisir parmi les promesses

(1) C'est par un article charmant de M. Laboulaye, publié dans le *Journal des Débats* d'avril 1859, que cette erreur a été dissipée. Nous avons été plusieurs mois encore avant de comprendre le sens profond de cet article attristé, qui commence par le sonnet de Wordsworth : *la Rêverie de la pauvre Suzanne.*

de Dieu : elle s'attache de préférence à celles qui parlent de mansuétude, de clémence, de pardon, et elle feint de ne pas entendre celles qui parlent de justice, de rémunération stricte et implacable, de vengeances poursuivies jusqu'à la dixième génération. Jamais puritaine n'a plus pensé au salut et moins pensé à la damnation. Mme de Gasparin n'a pas peur de Dieu, et c'est là une des originalités de son zèle religieux. La crainte de Dieu n'est pas une vaine métaphore dans le calvinisme; cette expression enveloppe un dogme, et un dogme terrible. La manière d'aimer Dieu de l'ancien puritain était réellement la terreur; il se sentait courbé sous cette main invisible qui pouvait, au gré des décrets mystérieux de sa justice, le sauver ou le briser sans qu'il eût le droit de proférer une plainte. Il n'en est pas ainsi avec l'auteur des *Horizons prochains*. Il contemple la vie d'un œil serein, lève vers le ciel un regard assuré, quoique plein de prières, et sur sa physionomie à la fois sévère et souriante on lit distinctement ces consolantes paroles : « N'ayez pas peur de Dieu. »

« Il n'y a rien ici pour les utilitaires, rien pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amans du drame, rien pour les fins connaisseurs, rien, je crois en vérité, que pour moi et mes pareils, songeurs, vivant de peu, qu'un gros poème épouvante, et qu'une corolle entr'ouverte, qu'un bourdon en fête, qu'une agreste silhouette jettent en des rêves infinis. » Nous n'acceptons qu'avec réserve ce jugement modeste de l'auteur sur ses propres écrits. Mme de Gasparin se trompe, et les fins connaisseurs, c'est-à-dire ceux qui savent distinguer la vraie littérature de la fausse, et qui préfèrent avant toutes autres les œuvres qui, à un degré quelconque, portent la marque de la *naïveté*, la liront avec intérêt et plaisir. Tous les artifices de l'arrangeur habile, toutes les ruses de la rhétorique savante, ne valent pas, pour le vrai connaisseur en littérature, un peu de naïveté. Dès que cette qualité se montre dans une œuvre, on pardonne aisément à l'auteur ses défauts, ses incohérences, ses défaillances. C'est ce qui nous est arrivé avec Mme de Gasparin. Ses livres nous ont donné en quelque sorte un spectacle curieux et attachant que bien des livres mieux ordonnés, mieux composés, estimés à un prix supérieur, ne nous ont pas donné, et ne pouvaient pas nous donner : le spectacle d'une âme en mouvement. Quoique mystique et prompte à la prière, cette âme n'est cependant pas méditative, ni même recueillie; active, zélée, pieusement orageuse, elle invente, à mesure qu'elle parle, ses expressions, ses pensées et ses sentimens. Sa religion est moins une doctrine qu'un instinct; elle lui obéit comme l'oiseau obéit à l'instinct du chant, et la fourmi à l'instinct du travail. Elle a la vaillance des petits êtres ailés qu'une goutte d'eau semblerait pouvoir noyer, et qui s'agitent infatigables

jusqu'aux lueurs avancées du soir, bien après le crépuscule, et tant qu'il reste un rayon de lumière. Elle remue sous la pensée de Dieu comme les insectes dans la lumière, avec une reconnaissante allégresse. Volontiers rêveuse, sa rêverie est mobile, pratique en quelque sorte, nullement contemplative : elle cherche dans la nature non de stériles extases, mais des baumes médicinaux. Abeille protestante, — toutes les belles âmes protestantes tiennent un peu de l'abeille, — elle butine, sur toutes les fleurs où elle se pose, le miel de la consolation... A une pareille âme, toujours en mouvement et jamais en repos, certaines qualités littéraires doivent nécessairement manquer, et en vérité nous sommes loin de le regretter, car ces qualités, après tout, lui sont aussi inutiles que la connaissance des mathématiques à un honnête ouvrier, ou la beauté à une sœur de charité. Mme de Gasparin n'est donc pas artiste, ni même poète dans le sens qu'on attache généralement à ces mots. Ses conceptions ne sont ni fortes ni dramatiques; la déduction de ses idées n'est ni ferme ni logique. Elle laisse la description usurper la place de l'action et l'homme disparaître sous le paysage. Elle rêve, s'attarde, et soudain précipite son récit, comme si elle avait hâte d'en finir. Mme de Gasparin est cependant artiste à sa manière, artiste non dans la composition, mais dans l'expression. Elle a ces bonheurs de langage, ces rencontres de mots heureux des natures prime-sautières et naïves; elle trouve spontanément, pour rendre ses joies, ses extases, ses souffrances, des expressions vives, fortes, qui sont comme des créations instantanées de l'âme. Montaigne, ce grand inventeur de mots vivans, n'aurait pas désavoué cette parole : « Les idées, *ce train de guerre qui remue en nous.* » Le prédicateur le plus éloquent ne dédaignerait pas cette belle épithète que l'auteur applique à l'action de l'Esprit saint : « L'action *royale* de l'Esprit saint. » Ceux qui ont lu la Bible autrement qu'avec des yeux de critique et d'historien, ceux qui ont cherché dans ses pages des consolations et le ravivement de leur foi défaillante, comprendront seuls, je le crains, mais comprendront certainement la grandeur réelle de cette ligne : « Un seul livre peut nous révéler les secrets de Dieu. *Il a des mystères, il a des silences, il ne ment pas.* » L'auteur a par milliers de telles expressions.

Les sentimens exprimés dans ses livres sont presque toujours profonds et portent la marque indélébile de la foi protestante. On ne saurait rien de l'auteur, qu'à la seule rencontre de ces sentimens, on devinerait quelle est sa demeure dans la cité éternelle. On y reconnaît une âme impitoyable pour elle-même, habituée à porter sur elle-même un regard inexorable, qui connaît ses moindres replis, qui sait lutter en silence, souffrir solitaire, qui est à elle-même son confesseur et son médecin. Avec cette pudeur effarouchée qui

repousse les sympathies trop directes et les condamne comme un tendre espionnage, elle a souffert seule et cicatrisé seule ses blessures. Aussi connaît-elle les secrets les plus douloureux de la vie, et peut-elle dire avec vérité : « J'ai aimé, j'aime; j'ai souffert, je souffrirai. Bien des objets de ma tendresse ont passé derrière le voile. J'ai vu descendre autour de moi cette nuit peuplée de fantômes qui s'abat sur l'âme en deuil. Les remords trop tard venus, les appels désolés dans un inexorable silence, les détresses, les doutes, *la révolte elle-même et cet abattement pire que la mort, j'ai tout savouré.* » Ce sont là des confessions que peuvent seules faire les âmes fières qui n'ont eu qu'elles pour appui et n'ont cherché d'appui qu'en elles, et que ne peuvent faire ces âmes heureuses dans leur faiblesse, auxquelles tout tronc est bon comme le lierre pour vivre et grandir! Aussi ces aveux sont-ils parfois navrans et remplis d'une amertume qui nous gagne le cœur. Écoutez. Je prends au hasard entre tant d'autres une de ces pages douloureuses où les misères de notre nature sont étalées non avec la complaisance de l'analyste mondain, mais avec la sévérité attristée d'une âme religieuse indignée contre elle-même, indignée de ne pouvoir souffrir encore plus qu'elle ne souffre, de ne pouvoir aimer encore plus qu'elle n'aime. « Nous sommes plus vivaces que l'hydre aux cent têtes; coupez, coupez, abattez ici, abattez là, jonchez le sol de nos membres, ne laissez qu'un tronçon sanglant; il se tordra, puis il séchera ses plaies, puis il se glissera en quelque frais sentier, sous les feuilles, parmi l'herbe; il trouvera quelque retraite ombreuse, et il vivra. Voilà le pire état, s'avouer à soi-même qu'on peut être mutilé et vivre, que telle séparation peut s'opérer et la blessure se fermer, que la foudre peut éclater et le ciel redevenir serein, que, le cœur arraché, on marchera pourtant, on marchera sans y trouver trop de peine; qu'à défaut de la vie toute pénétrée d'amour, on se créera une petite existence tranquille, où dominera l'intelligence, la matière, selon l'individu, et qu'il viendra un jour où de bonne foi l'on confessera qu'après l'orage on se porte mieux qu'avant, que seul à voyager on va plus à l'aise, un jour où l'égoïsme, l'horrible égoïsme s'assiéra vainqueur sur les ruines de tout un passé. Là est la suprême infortune : se retrouver au bout, seul, vis-à-vis de soi, et s'avouer qu'on est à soi-même son univers! *Là prend le dégoût mortel, là le souverain mépris.* » Qu'en pensez-vous? Ce n'est point là le ton d'une âme vulgaire. Cette même note résonne infatigablement dans les deux petits volumes; elle est comme la basse fondamentale de la musique plaintive qui les remplit. C'est un des sentimens les plus profonds, les plus poétiques de l'âme, et que connaissent seuls les privilégiés de la souffrance; ceux-là, loin de se croire payés d'ingratitude, ne croient jamais assez donner; ils se

reprochent, non de trop aimer, mais de ne pas aimer davantage; ils s'indignent de guérir, et se méprisent en proportion de la santé qui leur est revenue.

Les descriptions de la nature font un parfait et aimable contraste avec ces sentimens douloureux : dans l'âme, tout est deuil; au dehors, tout est fête. Les paysages sont la partie tout à fait excellente de ces livres; ils ne servent pas seulement de cadre aux simples histoires que raconte l'auteur, ils ne lui servent pas seulement de temple et de sanctuaire, ils remplissent encore en quelque sorte le rôle du chœur antique; ils encouragent, ils exhortent, ils consolent et amusent. Ce ne sont point des paysages multicolores, ils ont la teinte uniforme des lieux où écrit l'auteur, des montagnes et des bois. Le vert y domine sur toutes les autres couleurs. Quels que soient les objets que décrit Mme de Gasparin, ses descriptions laissent toujours dans l'imagination du lecteur l'idée de cette noble couleur. Ceux qui connaissent les mystérieux rapports qui existent entre les choses matérielles et les choses intellectuelles, ceux qui comprennent le langage magique que parlent les choses d'ici-bas ne s'en étonneront pas, et ici je demande la permission de glisser une opinion qui pourra paraître à plusieurs une opinion de fantaisie, en demandant pardon d'avance pour sa bizarrerie. Le *vert* est essentiellement la couleur protestante, comme le *bleu* est la couleur catholique (1). Le vert est le symbole à la fois austère et charmant de l'indomptable espérance et du bonheur sérieux, comme le bleu est la couleur de la candeur confiante et du bonheur instinctif. Ce n'est que tard dans la vie, sur le soir de la jeunesse, que nous sentons la consolante beauté de la couleur verte. L'adolescent ne la comprend pas, et son regard se porte de préférence vers les lointains horizons bleus pour y découvrir les étoiles d'or; mais plus tard, quand les brouillards et les brumes commencent à fermer les horizons, que les lointains deviennent pâles, alors les yeux fatigués, endoloris d'avoir trop cherché la lumière, aiment à se reposer sur cette belle couleur, grave et souriante, qui, dans son langage expressif, vous conseille l'égalité d'âme, la sérénité et l'espérance. La poésie qu'elle exprime n'a pas de splendeurs infinies, mais elle n'a pas non plus de résignation trop humble. Ce n'est pas la couleur des hôtes célestes ni celle de ces êtres qui sont tout près du ciel, mais celle des pèlerins de la terre déjà éprouvés par la vie.

(1) Le *vert* n'est pas la seule couleur du protestantisme, ni le *bleu* la seule couleur du catholicisme. Ce sont là les couleurs de leurs belles vertus; mais leurs vices aussi ont leurs couleurs symboliques. Le protestantisme a le *gris*, symbole de pédantisme, d'ennui, de froideur glaciale, et le catholicisme a le *noir*, emblème d'hypocrisie, de violence sourde et sinistre, de méchanceté gratuite.

Les titres des deux livres sont très bien trouvés, et expriment excellemment la pensée de l'auteur : *les Horizons prochains*, *les Horizons célestes*. Les horizons prochains! vous savez, c'est tout ce qui trompe, tout ce qui fuit et échappe, les espérances brisées, les coups de vent soudains, la maladie, la mort. Pour peu que vous ayez vécu à la campagne, vous l'avez éprouvée mille fois, cette déception des horizons prochains. Là-bas, devant vous, tout près de vous, quel charmant paysage s'étend sur cette extrême ligne bleue que votre regard ne peut dépasser! C'est sans doute un pays féerique; tout y est étincelant de pourpre et d'or. Une longue traînée de lumière transfigure tous les objets. Les arbres ont des formes sveltes qui font songer aux palmiers d'Orient, les nuages semblent toucher le sol; c'est sans doute le point où la terre se réunit au ciel. Et ces êtres mystérieux qui passent, quel but les agite, et quel voyage mystique sont-ils en train d'accomplir? Vous marchez, vous marchez; mais, hélas! l'horizon recule devant vous. Cette région enchantée, c'est le vieux guéret stérile bien connu, c'est la vieille bruyère solitaire où si souvent vous avez rêvé; l'arbre d'Orient n'est qu'un châtaignier vulgaire, et vos voyageurs mystérieux se révèlent sous les formes très prosaïques de trois ou quatre individus à mine suspecte. *Les Horizons célestes* au contraire, c'est tout ce qui reste et qui dure, les promesses éternelles, les permanentes espérances, les assurances certaines. Deux pensées remplissent ce dernier livre, la pensée de la mort et la pensée de la vie future. L'homme traîne sa vie d'espérance en espérance : vaincus, blessés, nous marchons encore et refusons de nous croire brisés; mais la mort met irréparablement fin à cette série de déceptions que nous aimons à nommer du beau nom d'espérances. Le sage stoïcien voit dans la mort un bienfait, puisqu'elle est la fin de tous les maux; mais l'humanité, qui n'est composée ni de sages, ni de stoïciens, la regarde comme la suprême malédiction qui pèse sur elle. La mort assombrit chaque jour la pensée des vivans; cependant la première heure d'étonnement et d'effroi passée, le cœur se sent rempli d'une force invincible et se prend à espérer même contre la destruction, même contre le néant. Est-il possible que nous ne retrouvions jamais les chers êtres que nous avons aimés? Est-il possible que notre douleur soit payée d'ingratitude, que les lois implacables d'un ordre aveugle et tout-puissant récompensent par l'oubli nos vaines souffrances? Est-il possible que, tandis que nous sentons en nous notre douleur vivante, l'objet qui la cause ne soit que néant? Non, l'âme proteste. Sa force lui est un témoignage de son immortalité; elle ne se sent lasse ni d'aimer, ni de souffrir; pourquoi donc accepterait-elle cette récompense du néant qu'elle ne sollicite pas? Que le corps fatigué accepte, s'il le

veut le repos, de la tombe; quant à l'âme, elle refuse de le partager. L'éternité lui appartient, puisqu'elle se sent des forces éternelles.

Ce n'est pas M[me] de Gasparin qui acceptera jamais cette morne consolation de l'éternel néant. Non-seulement elle veut vivre encore après le tombeau, mais vivre en quelque sorte comme elle a vécu. Ce n'est pas elle qui se plaindra d'avoir souffert et aimé; volontiers elle demande d'aimer et de souffrir encore pendant toute l'éternité. Elle veut retrouver dans l'azur du paradis les êtres qu'elle a chéris et perdus, et elle veut mettre tout son bonheur à les chérir pour toujours, sans avoir jamais plus la crainte de les perdre. Rien n'est plus charmant ni plus hardi que sa théorie féminine sur les joies célestes et le paradis qu'elle espère. A la bonne heure! elle regarde en face le paradis de Dante, et elle l'appelle sans hésiter le paradis qui fait peur. Elle déclare audacieusement qu'elle ne veut à aucun prix du morne bonheur qu'il promet et de la monotone béatitude des « cohortes bienheureuses tournant en orbes immenses dans ce carrousel à remplir les cieux, lancé par la main qui jeta les mondes dans l'éther, tout rayonnant d'étoiles qu'il entraîne en sa rotation effrénée. » Elle frémit à la pensée que, pour récompense, elle pourrait entrer comme parcelle infinitésimale dans l'agglomération des âmes qui forment les figures symboliques : l'échelle, la croix, l'aigle. « Les mieux partagés figurent les yeux de l'oiseau impérial, prunelles scintillantes où Trajan jette ses rayons à côté de Constantin le Grand et d'Ezéchias. Dans la sphère transcendante, les âmes immobiles, rangées, j'allais dire piquées sur les gradins de l'amphithéâtre, siégent noyées dans la lumière. Au centre, Dieu, trois cercles de dimension égale : le Père, le Fils, le Saint-Esprit! Les bienheureux plongent à jamais leurs regards dans ce triple anneau, d'un éclat à éteindre le soleil. L'éternel *hozannah* remplit l'immensité de son accord invariable. C'est l'empyrée. Que sentez-vous? *Moi, je sens de l'épouvante...* » Les splendeurs aveuglantes de l'*eterna margherita* du poète italien ne semblent donc pas à l'auteur une rémunération désirable des douleurs et des combats de l'existence. Elle se contente, et le déclare à cœur ouvert, de récompenses moins royales et moins pompeuses; elle veut de plus humbles consolations. Pour elle, le type du bonheur suprême, c'est Jésus ressuscité. Vous vous rappelez ces scènes du Nouveau Testament où le Sauveur, sorti du tombeau, mène une vie aussi familière que durant sa vie terrestre. Il retrouve et reconnaît les vieilles figures amies, les disciples dévoués; il les appelle par leur nom, et à ceux qui doutent il fait poser les doigts sur ses plaies encore ouvertes. Les saints personnages mènent l'ancienne existence et parcourent les chemins tant de fois battus. Les palmiers murmurent encore sur la tête du

Sauveur, comme autrefois auprès du puits de la Samaritaine, et pour laisser glisser sa barque, le lac aplanit encore une fois ses ondes. Voilà pour Mme de Gasparin l'exemplaire du bonheur enviable, voilà le vrai paradis! Se chercher, se retrouver, s'aimer encore! Il serait doux de converser avec les pèlerins d'Emmaüs, doux de remercier Joseph d'Arimathie, doux de vivre, comme autrefois, avec Marthe, Marie et Lazare! Mais si, au sortir de la *grande tribulation*, nous devons, pour tout bonheur, nous plonger dans la *mer australe* d'une béatitude où l'on perd forme, figure, souvenir, conscience, l'auteur le déclare presque, il préférerait l'anéantissement, ou, pis encore, l'éternel regret de la terre. « Mieux vaut regretter toujours que d'être ainsi consolé. »

Ainsi, vous le voyez, cette âme protestante n'est rien moins qu'enchaînée par les liens d'une formule, et les terreurs superstitieuses lui sont aussi inconnues que les routines pédantesques. Elle est novatrice en plus d'un sens et bat en brèche plus d'un funeste préjugé religieux, et plus d'un dogme contestable et cruel. Elle proteste hardiment contre *le paradis qui fait peur*; elle combat avec une vaillance infatigable cette frayeur qui est le fléau du calvinisme, *la mauvaise crainte de Dieu*. Elle s'est plu à montrer dans les personnages qu'elle met en scène les ravages de cette maladie morale sur les âmes humbles et ignorantes. La pensée de Dieu pèse sur ces intelligences naïves comme un cauchemar, et les oppresse comme un remords. Rien ne les rassure, ni leurs actes irréprochables, ni leur conduite sans tache; elles pleurent et ne sont pas consolées; elles expient leurs fautes et ne sont pas rassurées. Ici que l'auteur nous permette de la remercier de la sincérité avec laquelle elle a mis le doigt sur le plus grand défaut du protestantisme : l'absence de sécurité pour l'âme meurtrie et tourmentée lorsque cette âme est en même temps ignorante et simple. C'est un beau spectacle que celui d'une âme protestante, habituée à la lumière intellectuelle, luttant seule contre l'adversité, l'erreur ou le danger : un spectacle à ravir Dieu et à le rendre jaloux de son ouvrage. Mais les pauvres intelligences qui ne sont pas habiles à l'analyse et que le recueillement accable, comme il leur arrive parfois de souffrir! Comme elles cherchent autour d'elles des consolations! Il arrive bien souvent à Mme de Gasparin d'avouer qu'elle a été appelée en *consultation spirituelle*. Je n'insiste pas. Après tout, le salut est une affaire individuelle, et sans doute ceux qui redoutent Dieu ont quelque raison de craindre qu'il prononce sur eux le *væ victis*. D'ailleurs ces âmes condamnées ou *prédestinées*, — pardon du mot, mais nous ne savons guère sur le mystère de notre existence que ce que nous a appris sous une forme ou sous une autre la vieille doctrine de l'irrévocable destinée, — ne

seront jamais dépourvues de consolations tant qu'elles auront autour d'elles des coreligionnaires comme l'auteur des *Horizons prochains.*

Mais chut! n'effleurons pas, même de la manière la plus discrète, les doctrines et les dogmes. « Venez avec moi, nous dit Mme de Gasparin, venez sans crainte, je ne suis pas un théologien. » Ses livres ne sont point des livres de doctrine, ce sont des livres de pur sentiment. Acceptons-les donc tels qu'elle nous les donne, pour des consolations spirituelles, et n'y cherchons pas autre chose que des consolations. Ne les lisez point, vous qui ne pouvez être distraits que par les joies mondaines et les plaisirs bruyans; il n'y a rien là pour vous, vous n'en sentiriez pas le charme, vous ne sauriez pas découvrir ce qu'ils ont de beauté littéraire. Je vous vois d'ici, tournant les feuillets d'un œil distrait, et disant impoliment, avec un bâillement peut-être : « Que nous veut cette prêcheuse? » accueillant avec un sourire d'incrédulité ceux qui vous affirmeront qu'il y a dans tels de ces chapitres, *le Paradis qui fait peur,* par exemple, ou *Jésus ressuscité,* plus de véritable imagination que dans le plat roman nouveau que tout le monde veut lire. Mais vous les lirez, vous qui, selon l'expression de l'auteur, aimez les joies modestes et les humbles bonheurs ; vous y trouverez un miroir bien net et bien uni dans lequel il vous plaira de voir se réfléchir votre image. Je vous le recommande aussi, à vous, âmes orageuses, qui êtes revenues des longs voyages, et qui cherchez un peu d'ombre et de paix ; il vous donnera, ne fût-ce qu'un instant, et entre deux tempêtes, le souci des choses éternelles. Vous en serez pacifiées pour quelques heures, et vous remercierez l'auteur non du plaisir littéraire qu'elle vous aura donné, elle n'y songe guère, mais du baume bienfaisant qu'elle aura versé sur vos plaies.

Pour moi, je dirai tout hardiment : j'ai éprouvé un sentiment de véritable satisfaction en lisant ces deux petits livres consolateurs, écrits par une plume protestante. Je suis charmé de voir qu'ils ont été inspirés par la doctrine religieuse qui est réputée par le vulgaire comme la plus renfrognée, la plus pédantesque, la plus austère, celle qui verse les consolations religieuses avec le plus de sécheresse et d'avarice. Je sais depuis longtemps que ce sont là des calomnies, et je suis tout heureux de rencontrer une preuve qui confirme mes sympathies. Noble église, qui au milieu de la décadence universelle comptez encore tant d'âmes loyales et vaillantes, courage! D'une manière ou d'une autre, un grand avenir vous est réservé. Parlons par paraboles, et de manière à n'être pas compris des profanes, mais à être entendu seulement des deux parties intéressées. Bien souvent, en lisant les écrits du protestantisme moderne, il est re-

venu à mon souvenir une certaine scène du Nouveau Testament pleine de prophéties obscures et de divins pressentimens. La scène se passe après la résurrection de Jésus, pendant les quarante jours qu'il consentit à séjourner encore parmi ses disciples pour leur donner ses dernières instructions. Un jour il s'arrêta pensif devant Pierre, et il lui dit : « Pierre, m'aimes-tu? — Seigneur, répondit Pierre, vous savez bien que je vous aime. » Mais le Sauveur, préoccupé d'une pensée prophétique, arrêta sur lui ce regard limpide qui avait si souvent déconcerté les scribes et les pharisiens. Ayons l'audace d'interpréter le langage de ce regard. Il disait : Pierre, je te connais, tu as été bien souvent l'objet de mes soucis. Pierre, tu as le dévouement sans bornes, mais aussi la lâche défaillance charnelle de l'homme du peuple. La nature et la grâce sont tout chez toi. Tu n'es mené que par l'instinct, et tu as besoin pour te soutenir de la puissante main de mon père. Tu te sauves de la violence par l'humilité, et de l'humilité par la ruse. Dans le jardin des Oliviers, tu as coupé par amour pour moi l'oreille de Malchus, et cependant le lendemain tu me renias et tu dis à la populace ameutée contre moi : « Non, je ne connais pas cet homme. » Aujourd'hui tu dis que tu m'aimes, et demain quelqu'un que tu ne connais pas encore te surprendra faisant la pâque avec les mondains hébraïsans. Pierre, en expiation de tes fautes, tu te feras crucifier la tête en bas, car aucun dévouement ne te coûte; mais il t'arrivera de persécuter l'innocent et de verser le sang du juste. Toi qui es sorti de la pauvreté, tu renieras tes frères et tu pactiseras volontiers avec les heureux et les riches. Le pharisaïsme t'envahira; tu jugeras les âmes sur des preuves controuvées, et tu diras comme les persécuteurs de la synagogue : « Les œuvres sont tout, car elles sont visibles, et qu'est-ce que la foi sans les œuvres? » Par trois fois le Sauveur adressa à Pierre la même demande : « M'aimes-tu? » et trois fois Pierre répondit : « Seigneur, vous savez que je vous aime. — Va donc, et pais mes brebis, répondit Jésus; mais un autre viendra qui ceindra le glaive et te poussera là où tu ne voudras pas aller, » l'apôtre de la parole vivante et de la justification par la foi!

ÉMILE MONTÉGUT.

REVUE MUSICALE

L'*ORPHÉE* DE GLUCK.

Nous avons aujourd'hui une bonne nouvelle à donner aux lecteurs de la *Revue*. Paris a pu entendre enfin un chef-d'œuvre de Gluck, non pas sur le grand théâtre de l'Opéra, pour lequel Gluck l'avait approprié en 1774, ni sur le Théâtre-Italien, où l'on donne d'indignes pastiches d'un beau génie, qui dédaigne de protester contre un si criant abus qu'on fait de son nom. C'est au Théâtre-Lyrique qu'*Orphée* a été repris le 18 novembre, devant une assemblée curieuse qui représentait le peuple le plus oublieux et le plus routinier de la terre. Hâtons-nous de dire que la tentative a complétement réussi, et que les oreilles progressives de l'an de grâce 1859 ont bien voulu reconnaître que le monde ne s'est pas fait en un jour, et que malgré notre science universelle, malgré nos chemins de fer et le télégraphe électrique, nous en sommes encore à ignorer comment viennent les roses et les fleurs de l'esprit humain.

Qui ne sait que Gluck, avant de venir en France tenter, non pas une révolution, comme on l'a dit, mais une transformation du drame lyrique tel que Lulli et Rameau l'avaient créé, était déjà célèbre en Italie, où il avait composé une vingtaine d'opéras? Né le 2 juillet 1714, à Weidenwang, village du Haut-Palatinat, près des frontières de la Bohême, d'un père très pauvre, qui était garde-chasse d'un prince de Lobkowitz, Christophe Gluck apprit les élémens des lettres et de l'art musical dans les écoles publiques de la petite ville de Kommetau. Jeune encore, il fut conduit à Prague, la capitale de la Bohême, ville intéressante et riche en institutions de toute nature, où la musique était enseignée aux enfans et aux adultes. Gluck se perfectionna dans l'étude du violon et du violoncelle, apprit à chanter, et fut obligé pour vivre de chanter lui-même dans les églises, de courir le pays en donnant des concerts sur le violoncelle en pauvre virtuose de campagne. Le désir d'agrandir ses connaissances et de pénétrer les secrets d'un art pour lequel il se sentait une vocation irrésistible conduisit Gluck à Vienne, où il trouva

un noble protecteur dans le comte Melzi, seigneur milanais, qui l'accueillit dans son palais. Le comte Melzi, qui avait connu Gluck chez le prince de Lobkowitz, s'intéressa au jeune *Tedesco,* le nomma son maître de chapelle et le conduisit à Milan, où il fit la connaissance de San-Martini, qui lui donna des conseils. C'est à Milan que Gluck a composé son premier opéra, *Artaserse,* poème de Métastase, en 1741. Il avait alors vingt-sept ans. Grâce à la protection du comte Melzi, aux bons conseils de San-Martini, qui était devenu son ami, l'opéra de Gluck eut un plein succès. Ainsi donc Gluck, comme Haydn et Mozart, doit aux maîtres et au goût de l'Italie ce premier rayon de lumière qui a fait résonner son génie pathétique. Cela est bon à dire par ce temps de nationalités jalouses, où il semble que chaque peuple ne doive sa civilisation qu'à ses propres efforts. L'Allemagne surtout ne devrait pas oublier ce qu'elle doit aux deux grandes nations latines : l'Italie et la France.

Après le succès d'*Artaserse*, Gluck parcourut les principales villes d'Italie, composant à Venise, à Crémone, à Turin, etc., des opéras qui répandirent son nom dans toute l'Europe. En 1745, il fut mandé à Londres pour écrire un ouvrage, *la Caduta dei Giganti,* qui n'eut que cinq représentations. Gluck quitta promptement l'Angleterre, peu content de l'accueil qu'il y avait reçu et du jugement sévère qu'avait porté sur ses ouvrages son illustre compatriote Haendel, traversa Paris, où il eut occasion d'entendre les opéras de Rameau, alors dans tout son éclat, et s'en retourna à Vienne, où il faisait son séjour habituel. Gluck reprit bientôt le chemin de l'Italie, se rendit à Rome, à Parme et dans d'autres villes, où il écrivit des opéras plus ou moins heureux, parmi lesquels il faut citer surtout *Telemacco,* et revint à Vienne, vers 1755, avec l'intention de modifier son style et de changer les proportions de l'opéra italien. C'est pendant la période de 1762 à 1770 que Gluck a composé pour le théâtre italien de Vienne *Orfeo, Alceste* et *Paride ed Elena*, qui marquent un si grand changement dans sa manière. Cette première modification, dont il a consigné les principes dans l'épître dédicatoire d'*Alceste* au duc de Toscane, et dans celle de *Paride ed Elena* au duc de Bragance, amena Gluck à venir essayer en France la réforme qu'il avait opérée dans l'opéra italien. *Iphigénie en Aulide*, *Orphée, Alceste, Armide, Iphigénie en Tauride, Écho et Narcisse*, sont les opéras qu'il a donnés successivement à l'Académie de musique, et qui ont soulevé à Paris et en Europe une si bruyante polémique. Fixé à Vienne, où il retournait incessamment, Gluck y est mort le 15 novembre 1787, l'année même où Mozart enfantait *Don Juan.* Trois mois après la mort de Mozart, arrivée le 5 décembre 1791, Dieu appelait à la vie, dans la petite ville de Pesaro, un génie merveilleux bien digne de faire partie du petit nombre des élus.

Lorsque Gluck composa la partition d'*Orfeo* en 1762, il avait cinquante-huit ans. Son nom était alors illustre, ses œuvres fort admirées dans toute l'Europe. J'insiste sur ce fait, parce que la manie de notre temps est de croire aux génies inconnus et de forger des fables au profit des médiocrités vaniteuses et des vocations avortées. Comme tous les hommes supérieurs, Gluck a d'abord suivi, sans système, le goût de son époque et écrit des opéras pour satisfaire le public dont il voulait capter les suffrages. Devenu célèbre malgré les obstacles qu'il eut à surmonter et malgré la toute-puis-

sance des virtuoses qui avaient *transformé l'opéra en un concert*, selon l'heureuse expression de l'abbé Arnaud, Gluck conçut le projet de couronner sa vie par une réforme du drame lyrique. Pour accomplir cette réforme, qui était désirée depuis longtemps par tous les bons esprits de l'Italie, témoin le charmant opuscule de Benedetto Marcello, — *Il Teatro alla moda*, — où ce grand et profond musicien se moque avec tant de grâce des extravagances qui remplissaient le théâtre italien, Gluck avait besoin d'un poète de talent qui partageât ses idées. Il trouva le collaborateur qu'il cherchait dans Raniero Calzabigi, de Livourne, qui était connu pour une belle édition qu'il avait donnée des œuvres de Métastase. Calzabigi fut au génie de Gluck ce que Lorenzo da Ponte a été au génie de Mozart, un habile interprète de son instinct créateur, j'oserais presque dire, avec Platon, l'accoucheur de sa musique, plus antique que moderne. Calzabigi écrivit donc, sous la dictée de Gluck, les poèmes d'*Orfeo*, d'*Alceste*, de *Paride ed Elena*, ainsi que les deux remarquables épîtres où le compositeur expose les principes de la réforme qu'il a voulu accomplir. Les trois opéras italiens que nous venons de nommer marquent la seconde période de la carrière de Gluck, celle où il a pleine confiance de sa force et des tendances de son génie, éminemment dramatique. C'est alors, à l'âge de soixante ans, que Gluck forme le projet de composer des ouvrages lyriques pour une nation que son goût et ses traditions rendaient plus apte à apprécier ses efforts. *Iphigénie en Aulide*, qui paraît à l'Opéra le 19 avril 1774, *Orphée*, *Alceste*, *Armide*, et *Iphigénie en Tauride*, représentée le 18 mai 1779, excitent l'enthousiasme de la France, et donnent lieu à une polémique ardente d'où il s'est dégagé de solides vérités.

La querelle des *gluckistes* et des *piccinistes* n'a pas été, comme on l'a dit, une querelle d'Allemands, une vaine dispute de littérateurs et de sophistes qui sont venus s'interposer entre deux grands musiciens, en opposant les qualités de l'un aux défauts de l'autre. Au fond de ce débat, où ont figuré d'excellens esprits, il s'agit moins de savoir si Gluck est supérieur à Piccini, son rival, que de décider qui l'emportera de deux tendances extrêmes de la nature humaine, de deux manifestations exclusives de l'art. La querelle dure encore, et il y aura des piccinistes et des gluckistes tant qu'il existera sur la terre des hommes du midi et des hommes du nord, des spiritualistes et des sensualistes absolus, méconnaissant la moitié de la vérité. Gluck et Piccini appartenaient aux deux grands peuples qui ont pour ainsi dire créé la musique moderne; mais leur rivalité s'est produite en France, dont le goût suprême et la raison tempérée de grâce exercent, sur les œuvres du génie, ce rôle de modérateur qu'on lui voit jouer incessamment dans l'histoire de la civilisation occidentale. On pourrait dire de l'esprit de la France ce que Voltaire a dit de Dieu : « S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, » pour concilier en un tout harmonieux l'exubérance d'individualité et de facultés créatrices qui distinguent les autres peuples de l'Europe.

Le système de Gluck, qui, comme tous les systèmes formulés par de grands artistes, n'était guère que l'exaltation de ses propres qualités, de sa manière de voir et de sentir, consistait à vouloir la subordination de l'art musical à la vérité dramatique, à mettre au-dessus de la phrase mélodique

l'expression de la parole, véhicule de l'accent de l'âme. A vrai dire, les Italiens, qui ont créé l'opéra, n'ont jamais prétendu le contraire, et depuis Monteverde, qui, à la fin du XVIe siècle, fut aussi un réformateur hardi, jusqu'à Jomelli et à Cimarosa, on a poursuivi au-delà des Alpes le même but que se sont proposé l'école française et l'école allemande, les seules, avec l'école italienne, qui existent au monde, car il est impossible de supposer que des maîtres tels que Pergolèse, Jomelli, Sacchini, Cimarosa, Paisiello, aient prétendu que la musique d'une fable dramatique ne devait pas répondre au caractère des personnages, ni à la nature des passions qui les animent. Seulement la sensualité expansive du public italien, son goût exclusif pour la musique vocale et l'apparition, pendant le XVIIIe siècle, d'une succession des plus admirables chanteurs qui aient existé, ont fait promptement dévier l'*opera seria* en une sorte de cantate contenant une ou deux situations contrastées, qui suffisaient pour mettre en évidence la bravoure d'un virtuose comme Cafarelli ou la Gabrielli. Les compositeurs étaient soumis aux caprices de ces êtres étranges et maladifs qu'une affreuse industrie avait jetés dans la carrière dramatique, où ils régnaient en maîtres. Les poèmes d'*opera seria* d'Apostolo Zeno et ceux de Métastase, qui est venu après, ne contiennent qu'un très petit nombre de personnages et quelques situations touchantes, sans profondeur et sans grands développemens. C'est dans la comédie lyrique, dans l'*opera buffa*, que l'Italie, qui n'a jamais pu avoir de tragédie avant Alfieri, est restée inimitable et supérieure à toutes les nations.

En venant en France en 1774, Gluck trouvait un public parfaitement disposé à seconder ses vues, et un grand spectacle lyrique qui répondait aux besoins de son génie. La tragédie lyrique, telle que Lulli et Quinault l'avaient créée dans le siècle de Louis XIV, c'était une fable noble, intéressante, où la musique n'était admise que pour rehausser l'éclat et l'expression de la parole, et produire cette déclamation pompeuse qui ne différait de la tragédie de Corneille et de Racine que par une sonorité plus accentuée. Une symphonie d'introduction, quelques airs de danse, de petits chœurs, des machines et des ballets, voilà les différens élémens dont se composent les opéras de Lulli, de Colasse et de leurs successeurs. Rameau ne change rien au cadre de la tragédie lyrique créée par Lulli, qui en avait emprunté l'idée aux Italiens; il n'y ajoute qu'un plus grand développement de l'élément musical, des chœurs plus nourris, une instrumentation plus colorée, des formes mélodiques moins sèches et moins timorées. Eh bien! c'est ce même système de tragédie lyrique que Gluck s'approprie, qu'il enrichit et qu'il ranime du souffle de son génie. Entre les opéras de Lulli, de Rameau et les chefs-d'œuvre de Gluck, il n'y a de différence que le génie du compositeur et l'état où se trouve la langue musicale. Qu'on examine de près la partition de l'*Armide* de Lulli et qu'on la compare à celle de Gluck, on sera étonné de la ressemblance des procédés et de certains morceaux, tels que l'air de Renaud, — *plus j'observe ces lieux,* — dont celui de Gluck reproduit le dessin, mais avec un coloris et un développement musical que Lulli ne pouvait pas connaître. Il n'y a pas jusqu'à ce ton de fière suffisance que se permettait Gluck qui ne se trouve aussi dans Lulli, qui dit à Louis XIV, en lui dédiant son opéra d'*Armide:* « De toutes les tragédies que j'ai mises en mu-

sique, voici celle dont le public a témoigné être le plus satisfait. C'est un spectacle où l'on court en foule, et jusqu'ici on n'en a pas vu qui aient reçu plus d'applaudissemens. »

Les successeurs et les disciples de Gluck, Sacchini, Salieri, Méhul et surtout Spontini, sont restés fidèles à la même donnée dramatique, et l'on pourrait affirmer avec assurance que, depuis Lulli jusqu'à Meyerbeer, le grand opéra français n'a subi d'autre changement que celui que lui ont imprimé le génie particulier de chaque maître, les mœurs du temps et les immenses progrès de la langue et de la poésie musicales. C'est le goût de la France qui persiste et reste fidèle à sa tradition en soumettant à sa discipline éclairée les grands artistes créateurs qui viennent lui demander la sanction de leur gloire. Ce n'est donc pas le système de Gluck qui a triomphé dans la lutte mémorable que nous venons de raconter, c'est son génie qui a été plus fort que celui de son rival Piccini, qui était pourtant un musicien de grand mérite; mais aucun des opéras de l'auteur de *Roland*, d'*Atys* et de *Didon* ne pourrait, je crois, supporter l'épreuve victorieuse que vient de subir l'*Orphée* de Gluck.

C'est au théâtre italien de Vienne, en présence de Marie-Thérèse et de toute sa cour, que l'opéra d'*Orfeo* fut représenté pour la première fois le 5 octobre 1762. Le rôle d'Orfeo fut écrit pour Guadagni, un castrat qui possédait une belle voix de *mezzo-soprano*, l'un des plus admirables chanteurs de la seconde moitié du XVIIIe siècle, et qui n'a été égalé que par Pacchiarotti. La *signora* Marianna Bianchi était chargée du rôle d'Eurydice, et une demoiselle Lucia Clavaran de celui de l'Amour. Le succès fut immense, et lorsque, deux ans après, en 1764, *Orfeo* fut chanté à Parme par les mêmes virtuoses, toute l'Italie le proclama un chef-d'œuvre. Arrivé à Paris, Gluck, après le succès d'*Iphigénie en Aulide*, arrangea la partition italienne d'*Orphée*, y ajouta de nouveaux morceaux, et la fit représenter à l'Académie de musique le 2 août 1774. Transposé pour la voix de ténor, le rôle d'Orphée fut chanté par Legros, celui d'Eurydice par la célèbre Sophie Arnould, et l'Amour par Rosalie Levasseur. Le succès d'*Orphée* ne fut pas moins éclatant à Paris qu'à Vienne, et s'est maintenu au théâtre jusqu'en 1830. Dans l'arrangement du Théâtre-Lyrique, auquel a présidé M. Berlioz, on a combiné la partition italienne avec quelques variantes empruntées à la partition française, entre autres l'air de bravoure qui termine le premier acte de la traduction de Molines :

L'espoir renaît dans mon âme,

morceau qui a singulièrement vieilli, à ce point qu'on ne peut croire qu'il ait pu être exécuté par un artiste français de cette époque.

Qui donc a besoin qu'on lui explique le sujet d'*Orphée?* Quel est l'esprit un peu cultivé qui n'a pas lu, pour son bonheur, l'admirable épisode du quatrième chant des *Géorgiques*, et qui n'ait retenu dans sa mémoire de jeune homme, comme un parfum d'amour et de poésie :

Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te decedente, canebat.

Il faut être un bien hardi musicien pour s'attaquer à un poète comme Vir-

gile, et pour faire chanter devant un public de philosophes le divin fils d'Apollon, dieu de la poésie et de la musique, qui ne formaient qu'un tout indissoluble dans les doctrines de l'antiquité. Plus tard, la musique s'est émancipée et a voulu marcher toute seule, même dans le drame lyrique, et c'est contre ce divorce que s'est élevé le génie de Gluck.

Le poème de Calzabigi, que le traducteur français a suivi exactement, est divisé en trois actes. Au premier acte, Orphée pleure la mort toute récente d'Eurydice, dont le corps repose dans un tombeau rustique, autour duquel se sont groupés des nymphes et des pasteurs qui partagent la douleur du demi-dieu. L'Amour survient, qui, au nom de Jupiter, touché de ses larmes, lui permet de pénétrer dans le ténébreux séjour et d'en ramener Eurydice, mais à la condition qu'Orphée saura résister aux prières de la femme aimée, et qu'il ne se retournera pas pour contempler ses traits avant d'avoir franchi les portes du jour. Le second acte présente la scène des enfers et Orphée domptant les démons aux sons de sa lyre. Au troisième acte, on voit les champs élyséens et les ombres heureuses, parmi lesquelles se trouve Eurydice, qu'Orphée reconnaît, et qu'il entraîne avec lui hors de ce séjour d'éternelle sérénité. Orphée ne peut résister aux prières d'Eurydice, il se retourne pour la voir, et elle expire à ses pieds. L'Amour alors intervient une seconde fois, et, content de la fidélité d'un époux si rare, il lui rend sa compagne. C'est sur une pareille donnée, d'une simplicité antique et d'une métaphysique si profonde, que Gluck a écrit un chef-d'œuvre de passion et qu'il a osé lutter avec un poète comme Virgile, dont il égale parfois la religieuse tendresse et le sentiment exquis.

Après une ouverture médiocre, qu'on a eu le bon esprit de supprimer au Théâtre-Lyrique, on entend un chœur de nymphes et de pasteurs :

Oh! dans ce bois tranquille et sombre,

d'une simplicité adorable, et dont la tonalité, en *ut mineur,* exhale une douce tristesse qui rappelle le tableau du Poussin, *les Bergers d'Arcadie,* avec l'épitaphe sur un tombeau rustique : *Et in Arcadia ego.* Par-dessus ce chœur, qui murmure ses douces plaintes, Orphée jette le cri : Eurydice,... Eurydice!... d'un pathétique sublime. A ce chœur, qui se répète deux fois, succède la fameuse romance :

Objet de mon amour,
Je te demande au jour,
Avant l'aurore,

qui contient la traduction des vers des *Géorgiques* que nous avons cités plus haut, et que Gluck a revêtus d'une mélodie touchante, précédée et suivie de récitatifs admirables. Deux petits airs chantés par l'Amour, dont le second, à trois-huit, nous paraît préférable au premier, précèdent le grand air d'Orphée, en *ut majeur,* suivi de l'air de bravoure qui termine le premier acte :

L'espoir renaît dans mon âme,

qui n'a d'autre mérite que de faire ressortir la grande et large vocalisation de M[me] Viardot.

La scène des enfers, au second acte, est quelque chose d'unique dans l'histoire de la musique dramatique. Jamais compositeur n'a produit, avec des moyens aussi simples, un plus grand effet. Ce n'est pas la hideuse et sanglante terreur de l'enfer des chrétiens que Gluck a voulu nous peindre, mais le triste séjour privé de lumière où habitent la mort, le travail, le sommeil et les mauvaises joies du cœur...

Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus
Et metus, et malesuada fames, ac turpis egestas...

Un chœur de démons placés à l'entrée de l'Érèbe s'étonne de voir un vivant pénétrer dans un pareil séjour :

Quel est l'audacieux
Qui dans ces sombres lieux
Ose porter ses pas?

Ce chœur à quatre parties, presque toujours écrit à l'unisson et d'une sauvage beauté, est suivi de mouvemens d'orchestre qui accompagnent la pantomime des démons. Cette introduction forme un contraste saisissant avec l'air que chante Orphée pour attendrir ces gardiens impitoyables du Tartare :

Laissez-vous fléchir par mes pleurs,
Spectres, larves, ombres terribles!

Ce chant admirable est brusquement interrompu par un *non* terrible que profèrent les démons, et dont l'effet puissant a inspiré à Rousseau quelques pages de haute critique dignes d'une si belle conception. Une seconde strophe du chœur amène un nouvel air que chante Orphée :

Ah! la flamme qui me dévore
Est cent fois plus cruelle encore,

plainte douloureuse qui touche les démons, qui finissent par s'écrier :

Quels chants doux et touchans!
Quels accords ravissans...
. . . .
Il est vainqueur.

Ainsi se termine cette scène incomparable, qui vous pénètre l'âme d'une douce terreur.

Le troisième acte, d'une couleur entièrement opposée à celui que nous venons de décrire, présente le tableau des champs élyséens, où les âmes heureuses se promènent silencieusement par groupes d'élection, formés sans doute par la conformité des souvenirs emportés de la terre. J'avoue à ma honte que de tous les paradis qu'on nous a fabriqués depuis Homère et Virgile, c'est encore celui du paganisme qui me sourit le plus. Une symphonie adorable, dont il est impossible de rendre par la parole le murmure caressant, circule à travers les retraites ombreuses et enchante l'imagination. Orphée y pénètre à pas lents et exprime son ravissement par quelques

mots entrecoupés : *Quel ciel pur!... quelle harmonie divine!...* Une âme heureuse se détache alors d'un groupe et vient au-devant de lui en lui disant :

Cet asile aimable et tranquille
Par le bonheur est habité.

C'est un petit air que l'on a pris à la partie d'Eurydice pour le donner à une jeune et belle personne, Mlle Moreau, qui s'y est fait applaudir. A cet air charmant succède un chœur d'une simplicité et d'une expression si vraiment antiques, qu'on ne suppose pas que les Muses puissent chanter autrement :

Viens dans ce séjour paisible.

Après d'admirables récitatifs chantés par Orphée vient la scène et le duo entre Orphée et Eurydice, suivi de l'air si connu et si universellement admiré :

J'ai perdu mon Eurydice,

et le tout se termine par un charmant chœur tiré d'*Écho et Narcisse :*

Le dieu de Paphos et de Gnide.

Tels sont les détails et les beautés de cette œuvre unique que nous a fait entendre le Théâtre-Lyrique, le seul théâtre musical de Paris qui mérite qu'on se dérange. L'entreprise était hardie de faire représenter sur une scène moderne un ouvrage d'une simplicité sublime, où il n'y a que trois personnages mythologiques possédant une voix de même nature. Cette entreprise a été couronnée d'un plein succès, grâce à la beauté de la mise en scène, aux chœurs, à l'orchestre et aux décors, qui sont fort soignés. Mlle Sax ne se tire pas trop mal du rôle d'Eurydice. Mlle Moreau a été appréciée dans le petit air qu'elle a chanté avec goût, tandis que Mlle Marimon laisse à désirer dans le personnage de l'Amour. Sa voix, d'un timbre mat et pâteux, ne ressort pas assez et lui donne l'accent d'un chérubin. J'aime mieux celui de l'Amour tel que Gluck l'a fait parler. Après la musique de Gluck, c'est à Mme Viardot que revient le plus grand honneur de cette restitution d'un beau chef-d'œuvre âgé de quatre-vingt-sept ans. Il fallait à la fois une cantatrice éminente dans le style fleuri de la musique moderne, une intelligence vive et familiarisée avec les vieux modèles, une comédienne à la hauteur d'une conception idéale, pour rendre et pour chanter le rôle d'Orphée. Mme Viardot, qui n'est pas sans défauts, dont la voix a perdu depuis longtemps une partie de son charme et de sa sonorité, artiste supérieure dont nous avons toujours reconnu le mérite, bien que nous ayons dû lui reprocher quelquefois un manque de grâce et de naturel, Mme Viardot a dépassé nos espérances dans cette nouvelle création. Tour à tour simple, touchante, pathétique et impétueuse, comme dans l'air de bravoure qui termine le premier acte, et qui serait insupportable sans une exécution aussi parfaite, Mme Viardot a su allier les styles les plus opposés et fondre dans un tout savamment combiné la manière large et *spianata* de l'ancienne école italienne, dont Guadagni fut un modèle, avec un certain emportement qui caractérisait la déclamation lyrique des Saint-Huberti et des

Branchu à l'Académie de musique. Elle dit le fameux air du second acte, — *laissez-vous fléchir par mes pleurs,* — avec un mélange d'attendrissement et de fierté qui en appelle au destin, qui étonne le public, sans qu'il se rende bien compte de la justesse des nuances, et elle chante l'air final avec une telle gradation d'émotion, qu'elle en forme un drame intérieur dont chaque couplet est la manifestation nouvelle du même sentiment. C'est une composition de caractère digne du modèle que la grande artiste avait à rendre.

Aussi la foule se porte-t-elle au Théâtre-Lyrique. *Orphée*, nous l'espérons, aura le retentissement des *Noces de Figaro,* car il n'y a pas une personne de goût qui puisse se dispenser d'aller entendre un pareil chef-d'œuvre si dignement interprété. Un de mes amis, en sortant de la première représentation de l'opéra de Gluck, écrivait à une femme d'une haute distinction égarée dans un pays lointain, qui touche presque à la contrée barbare où ce pauvre Orphée a été méchamment mis à mort : — Hâtez-vous de revenir à Paris, quittez tout, père, mère et grands parens, pour venir entendre chanter à Mme Viardot :

J'ai perdu mon Eurydice,
Rien n'égale mon malheur.

Cet air incomparable, je l'ai entendu chanter trois fois dans ma vie de manière à me laisser une impression qui ne s'est point effacée. La première fois, ce fut par Garat, chanteur inimitable, en qui s'était incarné pour ainsi dire le génie de Gluck. Il était vieux, cassé, sans voix, d'un extérieur ridicule et le nez barbouillé de tabac; mais j'ai encore au fond de l'âme l'accent qu'il mit dans cette phrase incidente : — *Sort cruel, quelle rigueur !* — en s'accompagnant avec quatre doigts crochus sur une pauvre épinette aux sons criards. Mon ancien camarade Duprez disait le même air, à l'école de Choron, avec ce grand style qui a fait sa renommée, et qu'il possédait déjà à l'âge de quinze ans. Notre illustre maître Choron ne manquait pas de pleurer en s'écriant, comme un enfant : *C'est diablement beau!* La troisième fois enfin, ce fut Mme Pasta qui chanta dans la langue et le style de Guadagni :

Che farò senza Euridice?
Dove andrò senza il mio bene?

Le talent de Mme Viardot a réveillé en moi ces beaux souvenirs.

La réapparition d'un opéra de Gluck sur un théâtre de Paris est un événement qui aura sa signification historique. Il est bon que dans un temps de travail hâtif et de fiévreuse impatience comme le nôtre, on soit bien convaincu que le beau est impérissable, et que rien ne se peut, dans les arts, sans la grâce du génie. Dans un récent article du *Journal des Débats*, M. Berlioz a relevé avec justesse dans la partition d'*Orphée* quelques passages entachés d'irrégularité. De pareilles fautes, et de plus grandes encore, se remarquent dans toutes les œuvres de ce grand homme, ce qui n'a pas empêché son génie de crever la nue, mais ce qui explique pourtant le mot un peu dur de Haendel sur Gluck : *Il ne sait pas plus de contre-point que mon*

cuisinier. Assurément Gluck n'était pas un savant musicien comme on l'entend dans les écoles, ce fut un grand peintre des passions. Il n'y a eu qu'un seul exemple dans le monde d'un musicien universel chantant sur tous les modes, dont le savoir égalait le génie, et qui a été aussi créateur dans la science de la forme que dans l'ordre des idées : c'est Mozart. Voilà pourquoi Gluck a rencontré dans son pays un grand nombre d'adversaires, surtout à Berlin, où dominaient l'école et l'influence de Bach. Kirnberger, un savant théoricien au service de la princesse Amélie, sœur du grand Frédéric, et plus tard Forkel, écrivain éminent et un des historiens de la musique, ont combattu par d'assez pauvres raisons la renommée de Gluck. La princesse Amélie a osé dire du chantre d'*Orphée* ce que Mme de Sévigné s'est permis sur le génie de Racine : *Il passera comme le café !* Le café est resté, et Gluck charme encore tous ceux qui sont dignes de le comprendre. En France, Gluck a eu de chauds et d'habiles partisans, parmi lesquels nous citerons surtout l'abbé Arnaud et Rousseau. L'abbé Arnaud, qui était un homme érudit pour un écrivain du XVIIIe siècle, savait le grec et la musique, et parlait pertinemment d'un art qui est encore aujourd'hui le sujet de tant de divagations. Il a apprécié l'œuvre de Gluck en poète et en philosophe, et n'a pas peu contribué, par sa polémique chaleureuse et éclairée, à raffermir le public dans l'admiration du grand réformateur. Rousseau, qui n'est intervenu qu'incidemment dans la lutte des piccinistes et des gluckistes, a dit sur le système déclamatoire de Gluck, dont il admirait le génie pathétique, comme il a admiré plus tard Grétry, ce Molière de l'opéra-comique, les meilleures raisons qu'on pût émettre pour en combattre l'excès. « J'oserai dire, écrit Rousseau (1), que le plaisir de l'oreille doit quelquefois l'emporter sur la vérité de l'expression, car la musique ne saurait aller au cœur que par le charme de la mélodie, et s'il n'était question que de rendre l'accent de la passion, l'art de la déclamation suffirait seul, et la musique, devenue inutile, serait plutôt importune qu'agréable. Voilà l'un des écueils que le compositeur, trop plein de son expression, doit éviter soigneusement. Il y a dans tous les bons opéras, et surtout dans ceux de M. Gluck, mille morceaux qui font couler des larmes par la musique, et qui ne donneraient qu'une émotion médiocre ou nulle, dépourvus de son secours, quelque bien déclamés qu'ils pussent être. » Rousseau a mis le doigt sur le vrai nœud de la question, et Gluck lui-même ne pouvait pas être d'un autre avis. L'histoire du drame lyrique, depuis Lulli jusqu'à Rossini et Meyerbeer, prouve surabondamment qu'il s'agit toujours de la même question de vérité logique et de sentiment, et que sur un thème donné par l'esprit et le goût suprême de la France, chaque maître vient ajouter les variations de sa propre nature, celles de son temps et des progrès incontestables de l'art musical.

Dans le groupe assez restreint des grands compositeurs dramatiques, Gluck occupe une place tout à fait à part. Physionomie sévère et cœur ardent, philosophe et peintre des passions, musicien d'instinct plus que de savoir, Gluck s'est épris de ce bel idéal de la poésie antique unie à la musique qui

(1) *Observations sur l'Alceste de M. Gluck.*

a occupé tous les érudits et les beaux esprits de la renaissance, et dont les tentatives de restauration ont amené la naissance de ce merle blanc qu'on appelle l'*opéra*. Ce sont les Italiens qui ont couvé et mis au monde ce bel oiseau qui les a bien étonnés, et dont le ramage a fini par leur faire oublier le but qu'ils s'étaient proposé d'abord. Gluck, qui ne riait pas, quoiqu'il ait fait des opéras-comiques, et des opéras-comiques français, indigné d'un si grand oubli de ce qu'il croyait être la vérité, voulut remonter à l'origine de ce grand spectacle de la Grèce où Eschyle, Sophocle et Euripide faisaient parler sur le théâtre d'Athènes les dieux et les hommes aux sons d'une musique sur la nature de laquelle on discute encore. Qu'était-ce en effet que la musique de ce peuple si bien doué qui, dans tous les arts de l'esprit, nous a laissé des monumens d'une perfection désespérante, et quelle part avait-elle dans ces tragédies antiques où l'épopée des temps primitifs, l'hymne religieuse et patriotique se mêlaient à la peinture des grandes passions plus que des caractères (1)? On n'en sait véritablement rien; mais c'est en cherchant à expliquer cette énigme et en voulant recomposer ce mélange indéfini de poésie, de déclamation et de musique, que l'esprit moderne a créé l'opéra, dont les premiers essais, tels que l'*Orfeo* de Monteverde, renferment déjà le germe de ce drame complexe, de ce récitatif enveloppé de musique, de cette mélopée antique enfin dont Gluck a été si heureusement préoccupé. Génie tendre et vigoureux, imagination plus antique que moderne, Gluck n'a presque traité que des sujets empruntés à la fable et à l'histoire de la Grèce, *Télémaque, Orphée, Alceste, Pâris et Hélène,* les deux *Iphigénie, Écho et Narcisse. Armide* est le seul grand ouvrage de Gluck qui appartienne à la poésie moderne, et c'est aussi l'opéra le plus musical et le plus varié de tons et d'incidens qu'ait écrit ce compositeur sublime. S'il existe une œuvre dramatique qui puisse nous donner un pressentiment de ce que pouvait être la tragédie grecque, ce sont les opéras de Gluck tels qu'*Orphée, Alceste* et les deux *Iphigénie*. Gluck est le vrai traducteur de Sophocle, d'Euripide et de Virgile, comme Beethoven et Mendelssohn l'ont été de la poésie de Shakspeare, et Weber de la partie fantastique du génie de Goethe et de la poésie allemande. Dans le style de ce grand peintre du cœur humain, il y a quelque chose de la vigueur héroïque et de la tension parfois extrême du style de Corneille, mais tempéré, adouci par une grâce et une mélancolie toutes virgiliennes, par ce calme philosophique et cette couleur religieuse du paganisme qui caractérisent l'œuvre du Poussin : trois fiers et sobres génies bien dignes de représenter l'idéal de l'art de la France.

O vous qui aimez ce qui touche et élève l'âme, l'art qui épure les mœurs par le mirage de la beauté qui survit à la sensation, allez au Théâtre-Lyrique entendre chanter Orphée aux dieux infernaux :

Laissez-vous fléchir par mes pleurs!

P. SCUDO.

(1) Sur la question de savoir si les Grecs ont connu *l'harmonie simultanée des sons*, M. Fétis a publié un mémoire plein d'érudition dont les conclusions nous paraissent irréfutables.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1859.

Bien que, par un temps pacifique, les événemens ne puissent faire beaucoup de chemin en une quinzaine de jours, si peu que les choses se soient déplacées dans un si court intervalle, c'est assez pour que les perspectives du paysage politique se modifient aux yeux de l'observateur. Les objets que l'on a devant soi sont les mêmes, mais ils ne présentent plus les mêmes lignes, ils changent de plan, ils forment des groupes différens; une autre distribution de lumière et d'ombre les met en saillie ou les éteint. C'est une de ces variations d'aspect que nous avons à constater, en comparant le point de vue d'aujourd'hui à celui des premières semaines du mois. Aujourd'hui comme il y a quinze jours, nous avons devant nous les mêmes questions : l'état de l'Italie centrale, nos rapports avec l'Angleterre, le travail intérieur de l'Allemagne, le congrès; pourtant ce n'est plus le même tableau. Au commencement du mois, la question qui venait sur le premier plan et saisissait l'attention était la question anglaise : en étions-nous avec l'Angleterre à la veille d'un refroidissement sérieux? Un moment, la question de l'Italie centrale a tout dominé : l'Italie pourrait-elle vivre jusqu'au congrès en ayant la vertu et le bonheur de maintenir l'ordre dans la situation révolutionnaire que lui ont faite les événemens de cette année? L'horizon était tout noirci de ces doutes. Aujourd'hui ces difficultés, éclaircies par quelques changemens de dispositions, reculent et cèdent le devant de la toile à un fait qu'il faut bien accueillir comme un événement heureux, puisque tant de vœux l'ont appelé et que l'accomplissement en a été si longtemps et si impatiemment attendu. La convocation du congrès, voilà l'intérêt du jour. Décidément les lettres par lesquelles la France et l'Autriche invitent les autres puissances à délibérer avec elles sur les affaires d'Italie viennent de partir. Comme l'on doit se croire sûr des réponses que recevra cette invitation, la réunion du congrès s'offre à nous, non plus comme un problème, mais comme une certitude. Sur le fait du moins de la réunion des puissances,

plus de doute et d'anxiété, et par cela même un jour nouveau et plus favorable se répand sur l'ensemble et le fond des choses. Pour la première fois depuis longtemps, et pour un moment du moins, l'on respire, car pour la première fois depuis longtemps l'on est enfin en présence d'un fait arrêté, positif, palpable. Sans doute la réunion des puissances n'aura pas lieu le 15 décembre, ainsi qu'on l'avait d'abord espéré : il faudra attendre quelque temps encore; mais l'année 1860 aura infailliblement le congrès pour ses étrennes. Profitons de cette éclaircie, qui permet aux intérêts et aux esprits de reprendre haleine, pour examiner les difficultés qui passent momentanément au second plan, et dont la diplomatie européenne est désormais chargée de nous tirer sains et saufs.

Nous ne nous trompions point lorsque nous écrivions, il y a quinze jours: « Quelle est la position que la France doit et va prendre vis-à-vis de l'Angleterre? C'est à cette question que la France et son gouvernement devraient se hâter de faire une réponse claire et catégorique. » Nous ne nous trompions pas non plus en ajoutant : « Nous aimons à croire que le gouvernement déplore, comme nous, les excitations qu'une presse ignorante et grossière répand journellement dans l'opinion contre l'Angleterre. » Cette nécessité d'une explication nette et décisive sur la direction de notre politique était ressentie partout. Le plus puissant organe de l'opinion anglaise, le *Times*, l'établissait de son côté presque en même temps que nous, et, puisant dans la législation qui régit la presse en France un argument qu'il nous est douloureux de voir invoqué par l'étranger, il ne craignait point de demander à notre gouvernement s'il acceptait la responsabilité des polémiques de nos journaux contre l'Angleterre. Heureusement le gouvernement français avait vu le mal avant même qu'il ne lui eût été si énergiquement dénoncé, et il s'était préoccupé de le faire cesser plusieurs jours avant que cette interpellation directe lui eût été adressée, car la circulaire de M. le ministre de l'intérieur, destinée à y mettre un terme, porte la date du 12 novembre. Le seul succès du *Times*, qui le premier a eu connaissance de cette circulaire, a donc été d'en hâter la publication, ce dont personne ne lui saura mauvais gré. Quant à nous, si nous avions bien jugé la nécessité de la situation, nous avions eu aussi la bonne fortune de ne point nous méprendre sur la véritable pensée du gouvernement. La circulaire du ministre de l'intérieur a fait connaître cette pensée. Le ministre y décrit le danger que nous signalions : les journaux ont apporté une exagération regrettable dans leurs appréciations sur l'Angleterre. L'inconvénient de ces polémiques est d'inquiéter les intérêts, d'exciter l'opinion, d'attiser les défiances et les hostilités de la presse anglaise, et quand elles sont engagées par des journaux qui défendent habituellement la politique impériale, de fournir à l'étranger le prétexte d'en faire remonter la responsabilité jusqu'au gouvernement. En défendant le droit et les intentions de la France, la presse doit ménager les susceptibilités d'une grande nation, et éviter de compromettre les intérêts de nos alliances et le maintien de la paix. Les préfets doivent transmettre ces avis aux journaux sur lesquels ils peuvent agir, et signaler au ministre les journaux d'opposition qui se mettraient trop ouvertement en désaccord avec la pensée du gouvernement sur ce point. Il y a deux choses dans cette circu-

taire : un mode d'action employé vis-à-vis des journaux, et une déclaration de sentimens en faveur de l'alliance anglaise. Nos opinions connues sur la liberté de la presse nous dispensent de dire ici que ce mode d'action nous paraît contestable, au double point de vue des intérêts du gouvernement et des intérêts des journaux; mais nous applaudissons sans réserve aux sentimens manifestés par le ministre de l'intérieur en faveur du maintien des bons rapports entre la France et l'Angleterre. La répudiation par le gouvernement des absurdes et périlleuses déclamations de la presse officieuse contre la politique anglaise ne pouvait être plus opportune, et déjà l'on en voit l'heureux effet dans le ton singulièrement radouci de la presse anglaise à notre égard.

Mais un *quos ego* gouvernemental ne suffit point pour résoudre la question de nos relations avec l'Angleterre. Le maintien des bonnes relations dépend surtout de la conduite politique que la France voudra tenir en Europe, et le meilleur moyen d'assurer cette conduite dans les voies pacifiques, c'est de vouloir bien comprendre le caractère qui a distingué la politique anglaise dans les dernières quarante-cinq années. Il y a pour l'Angleterre deux politiques possibles que nous allons essayer de définir, et le point critique de la situation actuelle, c'est qu'en ce moment, si nous persistons davantage dans la méprise où nous nous sommes engagés depuis les trop fameuses adresses des colonels, nous pousserions de nos propres mains l'Angleterre vers la politique qui serait la plus funeste à nos intérêts.

Malheureusement des deux politiques qui sont ouvertes à l'Angleterre, la plus connue et même, à vrai dire, la seule connue en France, c'est la politique hardie, opiniâtre, belliqueuse et envahissante du passé, qui se personnifie dans les figures de Chatham et de Pitt. C'est la politique qui mêlait activement l'Angleterre dans les luttes du continent, qui lui inspirait dans ces luttes une rivalité acharnée contre nous, qui en faisait l'âme et le plus énergique bras des coalitions formées contre la France. Lorsque l'Angleterre pratiquait cette politique de haine et de guerre, elle gardait exclusivement pour elle-même les principes de ses libres institutions, et ne subissait point d'influence morale qui l'obligeât à consulter les intérêts généraux de la liberté dans le choix de ses amis et de ses ennemis au dehors. Dans ce temps-là, elle ne connaissait point ces scrupules qui honorent les peuples comme les individus et qui les détournent de certaines alliances qui serviraient peut-être leurs intérêts, mais qui desserviraient leurs principes. Dans ce temps-là, l'Angleterre se souciait bien plus en Europe du concours des souverains que de l'amitié des peuples. Dans ce temps-là, elle regardait la Russie comme son alliée traditionnelle en dépit du partage de la Pologne; elle comptait sur l'Autriche comme sur son armée du continent, sans s'inquiéter si l'Autriche opprimait la Hongrie ou l'Italie; elle allait même jusqu'à courtiser l'amitié du pape, si elle pouvait recruter dans la cour de Rome un ennemi de plus contre la France. Les hommes d'état anglais à cette époque ne voyaient dans la politique européenne qu'un duel de puissance entre la France et l'Angleterre; toute considération cédait pour eux aux nécessités de la lutte. Ils sacrifiaient l'intérêt du bon gouvernement des états européens à l'intérêt des souverains qui leur prêtaient les forces de ces états; ils

sacrifiaient la bonne administration des propres finances de l'Angleterre à la nécessité de soudoyer nos ennemis; ils sacrifiaient le progrès social et politique de leur propre peuple à la volonté d'abaisser la France. Voilà une politique anglaise que notre histoire même ne nous a que trop appris à connaître, voilà la politique qui a marqué dans notre histoire les deux dates fatales de 1763 et de 1815. Par une aberration qui fait à la fois rire et pleurer, voilà pourtant la politique que des Français qui se croient patriotes, et qui même prétendent être les seuls patriotes, célèbrent comme la seule grande politique anglaise? A les entendre, l'Angleterre n'a fait que déchoir depuis qu'elle a cessé de la pratiquer! Ils la raillent ou la plaignent de n'avoir plus à sa tête des Chatham, des Pitt, ou même des Castlereagh! Voyons donc quelle a été la politique de la décadence anglaise, la politique qui a tant mérité notre mépris ou notre pitié!

La politique qui a généralement prévalu en Angleterre depuis 1815 jusqu'à ce jour a été, chose extraordinaire, peu connue et nullement comprise sur le continent. Les développemens de cette politique se sont pourtant étendus sur un assez long espace de temps pour qu'il fût facile d'en saisir et d'en apprécier les grands caractères. Nous ne craindrons pas de le dire : considérée dans son ensemble, c'est la politique la plus sensée et la plus juste qui ait encore été pratiquée par aucun peuple européen, c'est la vraie politique de la paix d'un peuple libre. A partir de 1815 en effet, les Anglais ont poursuivi trois desseins : réformer leurs institutions, régler leurs finances, et travailler à l'avancement matériel et moral du peuple. Nous n'insisterons pas sur les réformes politiques; ce sont les plus connues. Et certes les peuples du continent qui, dans ces quarante-cinq années, ont traversé tant de révolutions pour revenir presque toujours sur leurs pas, ne sauraient parler avec dédain de l'habileté et du bonheur avec lesquels, échappant aux révolutions par les réformes, l'Angleterre a pu assurer ses progrès politiques intérieurs. La politique financière de l'Angleterre n'a été ni moins habile ni moins heureuse; elle a eu un double caractère, économique et social. Effrayée des prodigalités financières de la grande politique de Pitt, qui lui avait légué une dette de plus de 20 milliards, elle se prit d'une horreur sensée pour ce système de subvention des armées étrangères que Pitt avait employé avec tant d'exagération. La paix venue, l'opinion anglaise prit en quelque sorte vis-à-vis d'elle-même la résolution de ne plus tomber dans ces ruineuses exagérations, et comme ces charges qui pesaient tant sur l'Angleterre étaient la conséquence du rôle qu'on lui avait fait jouer dans les affaires du continent, l'opinion anglaise, repoussant la cause avec l'effet, se prononça avec vigueur contre tout système de politique étrangère qui tendrait à entraîner de nouveau la Grande-Bretagne dans les complications politiques et les guerres du continent. Ce sentiment s'étendit bientôt des classes commerçantes aux masses aussi bien qu'à l'aristocratie, finit par dominer les hommes d'état de tous les partis, et devint celui de la nation tout entière, comme on l'a bien vu au commencement de cette année, lorsque cette soudaine guerre d'Italie est venue mettre aux prises les affections politiques et les intérêts du peuple anglais.

Au point de vue financier, le premier effet de cette politique a été celui-

ci : la dette anglaise a cessé de s'accroître ; au contraire elle a été réduite. En 1818, l'Angleterre avait à payer 747 millions d'intérêts pour un capital emprunté de 21 milliards de francs; en 1858, elle ne payait plus que 720 millions pour un capital emprunté de 20 milliards. Ce fait est d'autant plus remarquable que dans la même période le capital de la dette s'est élevé chez nous de 3 milliards 340 millions à 7 milliards 800 millions, et le service des intérêts annuels de 165 millions à plus de 390. C'était beaucoup de ne pas augmenter la dette, de la restreindre même; mais les Anglais ne se sont pas contentés de cet avantage négatif. Ils se sont, avec une persévérance systématique, appliqués à réduire leurs dépenses, et en cela ils donnaient un nouveau gage au monde de la sincérité de leurs intentions pacifiques, puisqu'ils ne réalisaient d'importantes économies qu'aux dépens de leur établissement naval et militaire. Ce n'est pas tout encore : en même temps qu'ils réduisaient leurs dépenses, ils entreprenaient sur leur budget des recettes, sur le système de taxation qui alimentait leurs revenus, les expériences les plus habiles et les plus fécondes, dont les résultats sont devenus un enseignement pour tous les peuples. Le succès de leurs premiers essais en ce genre devint le point de départ non-seulement d'une réforme commerciale conforme aux principes économiques, mais d'un travail social qui seconda puissamment l'avancement matériel et moral des classes populaires. Dans cette voie, les hommes d'état anglais apportèrent aux questions qui intéressent le bien-être du peuple une sollicitude hautement avouée, qui était une disposition assurément nouvelle et originale chez un gouvernement. Par les réformes douanières, ils affranchissaient de toute entrave le travail anglais, et lui permettaient de déployer toute sa force, de jouir de tous ses fruits, car ils assuraient au peuple la nourriture et le vêtement, en cessant d'aggraver les prix naturels des choses de taxes qui n'étaient qu'un tribut indirectement payé par la nation à des classes privilégiées et à des industriels protégés. Ils ne se contentèrent pas d'assurer ainsi la subsistance matérielle de l'ouvrier, ils supprimèrent les taxes imposées sur le papier et les journaux, qui renchérissaient artificiellement sa nourriture intellectuelle. A l'inverse des gouvernemens despotiques du continent, au lieu d'étouffer la presse, ils en assurèrent la diffusion et l'influence au sein des masses. Ainsi répugnance chaque jour grandissante à se mêler aux affaires du continent, application constante à améliorer les finances, à effacer les taxes qui pèsent sur les masses, à travailler au bien-être du peuple, à préparer par la libre culture intellectuelle son avénement progressif aux droits politiques, et à développer la liberté dans toutes les sphères de l'activité humaine, tels ont été les traits généraux de la politique anglaise depuis 1815, politique, répétons-le, qui, à mesure qu'elle se précisait davantage et s'emparait de l'esprit public, tendait essentiellement à subordonner les questions étrangères aux questions intérieures.

Quel était l'effet de cette politique sur la situation extérieure de l'Angleterre et sur les états continentaux ? Insensiblement et à plusieurs égards, elle a modifié la situation de l'Angleterre vis-à-vis des cours et des peuples. Elle a sans doute affaibli le crédit de l'Angleterre auprès des cours, et elle a laissé le champ libre aux peuples qui ont eu la volonté et le courage de

faire valoir leurs droits à l'encontre de leurs gouvernemens. L'esprit pacifique et l'esprit libéral grandissaient dans le royaume-uni en se donnant la main. Dès que les arrangemens de 1815 furent accomplis, l'Angleterre se détacha de cette conspiration dirigée bien plus encore contre la liberté que contre la France, et qui s'appelait la sainte alliance. Les libres discussions de sa presse et de son parlement ne laissèrent point dormir ces souverains despotiques occupés à traquer toutes les aspirations nationales et libérales des peuples en les flétrissant du nom d'esprit révolutionnaire. Les cours despotiques se plaignirent d'abord doucement des embarras que leur causaient les libertés parlementaires anglaises, et s'efforçèrent poliment, en exprimant leurs doléances aux ministres anglais, de séparer le cabinet britannique de la responsabilité qu'elles imputaient à la chambre des communes. Un jour par exemple, M. de Metternich, le spirituel dogmatiste de l'absolutisme, adressa des plaintes de ce genre à M. Wellesley, qui fut depuis lord Cowley, le père de l'ambassadeur actuel d'Angleterre à Paris. M. Canning fit à cette critique une réponse qui dut apprendre au chancelier autrichien que l'Angleterre était déjà bien loin de 1815. « Il paraît, écrivit Canning à M. Wellesley, que, suivant le prince de Metternich, si nous ne changeons pas nos façons, les états du continent n'auront plus qu'à se mettre en garde contre le mal que font nos discours dans le parlement... Pour que notre influence au dehors se conserve, il faut qu'elle se retrempe constamment aux sources de notre force au dedans, et les sources de cette force sont dans la sympathie qui règne entre le peuple et le gouvernement, dans l'union du sentiment public avec les conseils publics, dans la confiance réciproque et la coopération de la chambre des communes et de la couronne. Si le prince de Metternich s'est figuré que la chambre des communes est une simple entrave à la liberté d'action des conseillers de la couronne, que tout en ayant à tempérer les préjugés de cette chambre et à calmer sa mauvaise humeur, le gouvernement en fait demeure indépendant de son impulsion, en un mot que notre tâche est de la conduire et non de la consulter, — il se trompe. La chambre des communes fait essentiellement partie de l'autorité nationale aussi bien que des conseils nationaux, et malheur au ministre qui entreprendrait de conduire les affaires de ce pays en concertant uniquement sa politique étrangère avec une grande alliance, et croirait pouvoir réaliser les vues de cette alliance en jetant un peu de poudre aux yeux à la chambre des communes! Et cependant voilà la conduite que le prince de Metternich paraît croire possible! C'est un point, permettez-moi de vous le dire, mon cher Wellesley, où, d'après votre propre rapport, vous ne lui avez pas suffisamment exposé son erreur. »

Si, au lieu de s'adresser au ministre d'un gouvernement despotique, ce digne et fier langage eût été entendu par les peuples, ils n'eussent pu y voir, remarquons-le en passant, que l'expression éclatante de la sécurité que le gouvernement parlementaire donne aux rapports internationaux. Dans cette forme de gouvernement en effet, toute entreprise, pour être résolue, a besoin de l'accord préalable du pouvoir exécutif et du conseil national; elle exige en quelque sorte un contrat publiquement débattu et arrêté entre les deux parties, mettant ainsi les tiers à l'abri des surprises;

mais l'Autriche s'inquiétait bien alors de la sécurité générale qui résulterait des maximes de Canning, si elles étaient universellement pratiquées! M. de Metternich ne pouvait plus douter que l'Angleterre ne fît défaut au concert contre-révolutionnaire des cours du Nord, et il ressentit seulement le coup que portait à la cause absolutiste ce qu'il appelait sans doute la défection du cabinet anglais. L'on vit bientôt, à partir de 1830, ce que les peuples devaient gagner, ce que les cours despotiques allaient perdre à la nouvelle attitude de l'Angleterre. La France fit sa noble révolution de 1830, et n'eut point à la défendre contre une coalition européenne, parce que l'Angleterre, devenue libérale, applaudissait au triomphe de la liberté en France, qui déterminait la victoire de la réforme parlementaire de l'autre côté de la Manche, et qu'il n'y a point de coalition possible contre la France, si l'Angleterre n'y prend part. A l'abri de l'alliance de la France et de l'Angleterre, la Belgique put reconquérir sa nationalité et se donner des institutions libres; l'Espagne et le Portugal purent échapper au despotisme et au fanatisme. La nouvelle politique anglaise mettait fin à l'ère des coalitions contre-révolutionnaires : c'était un immense avantage pour les peuples, s'ils avaient su en profiter, et si, par des révolutions intempestives ou mal conduites, ils ne s'étaient pas livrés eux-mêmes aux réactions qui ont effacé les mouvemens de 1848; mais, malgré ces malheureuses vicissitudes, dont nous ne pouvons accuser que nous-mêmes, la France a recueilli deux avantages signalés de la nouvelle politique anglaise. Grâce à l'alliance de l'Angleterre, elle a pu se tirer glorieusement du mauvais pas de la question des lieux-saints, et renvoyer à la Russie l'échec que l'empereur Nicolas avait voulu nous infliger; grâce à la neutralité anglaise, nous avons pu entreprendre et mener à fin, contre le gré de l'Europe, la guerre d'Italie. Les peuples, et la France notamment, ont donc tiré grand profit de la nouvelle politique anglaise. Quant à l'Angleterre elle-même, elle a recueilli sans doute de cette politique les avantages essentiels qu'elle lui demandait : elle a pu remanier ses institutions intérieures sans déchirement révolutionnaire, elle a vu sa population doubler presque en un demi-siècle, elle a fait des accumulations colossales de capitaux; elle a multiplié ses colonisations; elle a travaillé à élever ses classes ouvrières au bien-être, au sentiment de la dignité humaine, à l'exercice efficace des droits politiques. L'un de ses hommes d'état les plus illustres, sir Robert Peel, a pu placer son œuvre de réforme sociale sous l'invocation d'un des plus glorieux précurseurs de notre révolution et se vanter d'avoir accompli une pensée de Turgot. Mais en remplissant cette tâche sensée, logique, féconde d'un peuple libre, l'Angleterre a payé le bien qu'elle se faisait elle-même en négligeant ses défenses. Elle a diminué ces établissemens dispendieux qui sont bien plutôt les instrumens accidentels de la force des peuples que la raison permanente de leur puissance. Elle s'est doublement désarmée : désarmée au point de vue des alliances en encourant la défaveur des cours par les sympathies qu'elle a témoignées aux peuples, désarmée au point de vue militaire en subordonnant au respect de la liberté humaine le recrutement de son armée et de sa flotte, en effaçant de sa législation tout ce qui ressemble aux conscriptions et aux inscriptions en vigueur sur le continent.

Devant ce contraste des deux systèmes politiques qui ont été ceux de l'Angleterre, l'un qui dominait avant 1815, l'autre qui a prévalu depuis, nous n'avons pas à nous demander seulement celui qui est préférable au point de vue des intérêts français; nous avons à décider nous-mêmes quel est celui que l'Angleterre devra définitivement suivre ou abandonner. Entre les deux, c'est nous en quelque sorte qui avons à choisir. Ce sont là les véritables termes de la question politique qui nous est posée en ce moment. Déjà l'Angleterre, inquiète sur sa sécurité, à tort sans doute (mais entre grandes nations il n'est pas permis de discuter les raisons d'un souci semblable), s'arme à sa façon, c'est-à-dire en faisant appel au sentiment public et à la coopération volontaire des citoyens. Tout en regrettant qu'une telle préoccupation se soit emparée du peuple anglais, nous ne croyons rien avoir à y redire, et nous souhaitons au contraire que l'Angleterre ait assez construit de vaisseaux blindés et de *rams,* ait assez fortifié ses côtes et ses arsenaux, ait organisé assez de compagnies de *riflemen* ou d'artilleurs volontaires pour se croire en sûreté chez elle, et avoir le sentiment qu'elle n'existe pas, comme disent ses journaux, *on sufferance,* par tolérance. Moins alarmée, elle sera moins vétilleuse, plus clairvoyante et plus juste. Pourtant, avec la connaissance que nous avons du tempérament politique du peuple anglais, nous ne nous dissimulons pas qu'il lui sera difficile de supporter longtemps dans l'inaction les dépenses d'un armement extraordinaire. Les Anglais n'ont aucun goût pour les dépenses qui consument le capital improductivement. Ils n'ont pas l'indifférence des nations despotiquement gouvernées du continent pour le gaspillage des deniers publics. Ils n'oublient jamais que le capital est du travail accumulé; ils savent que le capital dévoré en armemens militaires, c'est du travail détruit et qui s'en va en fumée. Si ce capital est le produit de l'impôt, ils calculent le fardeau qui est stérilement infligé aux classes laborieuses; s'il provient de l'emprunt et augmente la dette publique, ils s'inquiètent du travail qui sera aussi stérilement et à perpétuité imposé aux générations futures pour en servir l'intérêt. Industriels et commerçans, la tranquillité du présent ne leur suffit pas : ils ont besoin d'une longue confiance pour se livrer aux opérations de l'esprit d'entreprise. L'Angleterre armée ne sera plus alarmée, mais elle aura hâte d'en finir avec un état de choses qui lui semblerait incertain et précaire. C'est alors qu'elle nous paraîtrait dangereuse, si, par une folle imprudence, on la provoquait à revenir au système des Chatham et des Pitt. Certes nous avons intérêt à ne pas oublier que la politique anglaise ne se pique point de logique, et qu'il lui serait moins difficile qu'on ne pense de rétrograder par un brusque saut vers cette tradition qu'elle a rompue depuis 1815, vers ce temps où, réformes intérieures, finances, principes libéraux, elle faisait tout céder aux intérêts de sa politique extérieure et de la guerre à outrance. Si esseulée qu'elle paraisse aujourd'hui dans le système des alliances européennes, nous ne nous fierions pas plus à la durée de son isolement qu'à la constance de ces sympathies de nos rivaux naturels du continent que nous croyons avoir conquises, chez les Russes à l'Alma et à Sébastopol, chez les Autrichiens à Magenta et à Solferino.

Nous prévoyons donc des épreuves délicates pour notre politique étran-

gère, mais nous espérons qu'elles seront adroitement et heureusement traversées. Plusieurs circonstances nous rassurent en effet. D'abord, si l'on en juge par la circulaire du ministre de l'intérieur, il est évident que notre gouvernement a fait son choix entre les deux systèmes où il est possible de maintenir ou de pousser la politique anglaise, et qu'il n'est pas disposé à signaler à l'Angleterre l'ère des Chatham et des Pitt comme l'époque de sa grandeur. L'expédition concertée contre la Chine est aussi un bon symptôme. L'on attribuait récemment à notre gouvernement une pensée qui, si elle se réalisait, contribuerait puissamment à rétablir la confiance normale entre les deux pays. Nous voulons parler des modifications qui devaient être prochainement apportées dans nos tarifs de douane, et qui auraient pour effet d'affranchir de droits les matières premières employées par nos industries, et de réduire les droits sur les denrées nécessaires à l'alimentation du peuple. De pareilles mesures ne seraient pas seulement utiles à notre commerce et aux classes populaires, elles seraient l'inauguration d'une véritable politique de paix, dont les tendances deviendraient manifestes au dehors. Enfin, quant à nous, persistant dans les idées que nous émettions dernièrement, nous verrions la plus efficace des garanties de la paix dans le réveil d'une vie politique intérieure qui intéresserait et associerait la France au développement libéral de ses institutions, et la détournerait ainsi des préoccupations stériles et périlleuses de la politique étrangère.

Nous ne serons malheureusement pas délivrés des questions étrangères avant que le congrès annoncé ait terminé son œuvre, et avant l'arrangement final des affaires d'Italie. Que la tâche du congrès soit difficile et que le travail de cette assemblée soit destiné à rencontrer bien des complications et à subir bien des lenteurs, personne ne le contestera. Nous n'aurons pas la témérité de devancer l'avenir, et d'émettre à ce sujet d'oiseuses prévisions. Nous nous contenterons, pour le moment, d'indiquer les dispositions dans lesquelles la nouvelle de la réunion du congrès va trouver l'Italie. L'on peut considérer les incidens qui ont suivi la proposition de la régence au prince de Carignan comme la crise finale de l'Italie centrale avant la réunion du congrès. Cette crise, à laquelle n'ont pas manqué les incidens imprévus et les contradictions logiques, s'est heureusement terminée par une sorte de compromis. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les griefs des diverses provinces de l'Italie centrale, sur le rôle que chacune d'elles joue dans les événemens actuels et sur le caractère du mouvement annexioniste, il est impossible de méconnaître que les dictateurs, en appelant les assemblées à conférer la régence au prince de Carignan, obéissaient à une pensée d'ordre et de conservation. L'on en a eu la preuve par la retraite de Garibaldi et par la publicité donnée depuis aux desseins que nourrissait ce hardi partisan. Le *statu quo* pesait en effet à Garibaldi, et il voulait faire dans les états pontificaux, et même dans le royaume de Naples, une pointe qui eût remis tout en feu, et qui eût enlevé à l'Italie révolutionnée ce mérite de la conservation de l'ordre, dont le congrès, il faut l'espérer, lui tiendra compte. Pour maintenir la paix, il fallait modérer les impatiences du parti extrême, et pour obtenir la patience des exaltés, il fallait donner une satisfaction à leurs espérances en faisant un pas nouveau dans le sens

de l'union. Les situations révolutionnaires imposent de tels compromis, et l'on est bien heureux lorsqu'avec ces ménagemens l'on peut les sauver des excès. La régence du prince de Carignan était la transaction indiquée par les circonstances. Depuis longtemps déjà, un de nos amis de Toscane, M. Matteucci, qui avait eu occasion à Turin de faire sur ce point au prince de Carignan des ouvertures dont le prince lui a témoigné sa reconnaissance par une lettre récente, avait indiqué ici même cette régence comme la meilleure des solutions provisoires pour l'Italie centrale. Les dictateurs s'étaient arrêtés à ce projet dès les premiers jours du mois d'octobre, et la surprise qu'ils ont montrée et que l'on a éprouvée à Turin lorsqu'a paru la note du *Moniteur* qui désapprouvait la régence du prince serait un fait singulier, s'il ne fallait y voir autre chose que l'effet du premier échec subi par l'optimisme systématique des Italiens depuis plusieurs mois. Quoi qu'il en soit, cette note produisit à Turin une vive émotion, si elle ne mit pas en désarroi les conseillers du roi Victor-Emmanuel. On sait que plusieurs chefs importans du libéralisme piémontais furent appelés à un conseil où il fut décidé que la vice-régence de M. Boncompagni serait substituée à la régence du prince de Carignan. M. Ratazzi, en annonçant cette résolution au roi, ne lui cacha point, dit-on, que le ministère était prêt à se retirer, si la vice-régence de M. Boncompagni n'était pas adoptée. Le roi ne pouvait évidemment pas accepter la dissolution de son ministère. Qui aurait-il pu appeler? M. d'Azeglio, avec cette chevaleresque franchise qui le distingue, a épousé le mouvement actuel sans garder ces diplomatiques ménagemens qui rendent, comme on dit, un homme possible. Malheureusement les circonstances qui ont déterminé M. de Cavour à sortir du pouvoir ne semblent pas lui permettre encore d'y rentrer. Fallait-il essayer d'un cabinet Revel-Menabrea? Mais c'était rentrer dans une politique exclusivement piémontaise, abandonner à lui-même le mouvement italien, c'est-à-dire exposer l'Italie à de grands désordres : à un tel parti la droiture du roi Victor-Emmanuel répugnait invinciblement. La retraite sur la vice-régence de M. Boncompagni était donc l'extrême concession que le Piémont pouvait faire. On l'a facilement compris à Paris, comme nous l'avons vu par une seconde note du *Moniteur;* il a été plus difficile de convaincre l'Autriche, et c'est au temps que l'on a dû employer à surmonter ses objections qu'il faut attribuer le retard qu'a subi l'expédition des lettres pour le congrès. Ce n'est pas le seul inconvénient qu'ait eu cet incident. La régence une fois reconnue impossible, il semble que la vice-régence de M. Boncompagni, désigné par le prince de Carignan, devait satisfaire les Italiens, qui se sont récemment montrés si habiles à prêter aux actes politiques la signification qui leur plaît. Cet expédient donnait encore beau jeu à cette subtilité d'interprétation que nous signalions en eux il y a quelques jours. Nous n'avons eu pourtant que des gloses françaises, assez comiques par leurs variations, sur la question de savoir s'il fallait attacher le même sens qu'à la régence du prince de Carignan à la vice-régence de M. Boncompagni, désigné par le prince. M. Minghetti pour les Romagnes, M. Peruzzi pour la Toscane, s'étaient montrés assez accommodans sur cette demi-solution; mais M. Ricasoli à Florence a voulu cette fois mettre les points sur les i. Il faut dire,

pour la défense du dictateur de Florence, qu'il a révélé depuis plusieurs mois des qualités qui ne lui permettent guère de devenir le simple subordonné de M. Boncompagni. Le baron Ricasoli, avec sa vigueur féodale, est comme un homme du XVIe siècle transplanté dans notre civilisation : il est un des caractères les plus saillans qu'ait produits la révolution italienne; mais enfin ses répugnances ont cédé comme celles de l'Autriche, et grâce aux concessions qu'il a su faire, qui ont dû lui coûter beaucoup en effet, le danger d'une dissidence éclatant entre la Toscane et le reste de l'Italie centrale, entre Florence et Turin, est aujourd'hui conjuré. Parmi les concessions personnelles qui ont empêché la crise d'avoir de redoutables conséquences, il faut compter aussi en première ligne la retraite du général Garibaldi. La démission du général, garantie d'ordre dans le présent, sert aussi pour l'avenir la cause de l'Italie, car elle laisse entrevoir les extrémités que l'on affronterait, si, en négligeant leurs vœux, on exposait les Italiens aux tentations du désespoir.

Le congrès trouvera sans doute le parlement piémontais rassemblé, et les vœux de l'Italie auront là un organe public et retentissant. Du reste, les dispositions de l'Italie centrale demeurent inébranlablement contraires aux restaurations. Les témoignages d'observateurs très modérés, et très peu enclins aux illusions et aux partis extrêmes, nous dépeignent l'antipathie contre le grand-duc comme ayant pris en Toscane un caractère plus déterminé et plus général. Toutes les classes se prononcent contre l'ancien ordre de choses. On ne pardonne pas à la maison de Lorraine d'avoir retiré la constitution, d'avoir appelé les Autrichiens en 1849, lorsque le pays lui-même avait accompli spontanément la restauration, d'avoir ruiné les finances pour payer l'armée étrangère, aboli la loi léopoldine pour faire un concordat avec Rome, supprimé la loi municipale, ruiné l'université de Pise et laissé systématiquement péricliter les institutions d'instruction publique par lesquelles la Toscane avait exercé si longtemps une éclatante influence sur la culture intellectuelle de l'Italie. La force du gouvernement actuel est très grande, et nous n'avons pas de peine à le croire. C'est en effet un gouvernement national, composé d'honnêtes gens et d'administrateurs éclairés, qui représente une grande réparation faite au patriotisme de la Toscane. Aussi nous assure-t-on que ce n'est point la situation de ce pays qui doit alarmer les amis de l'Italie, que le provisoire n'est point dangereux pour lui, et qu'il vivra parfaitement et tant qu'on voudra sous son régime actuel. Il n'est peut-être pas permis d'avoir la même confiance pour les Romagnes; il sera pourtant difficile au congrès de surmonter la résolution que témoignent les Romagnols contre une restauration pontificale. Le gouvernement des Romagnes vient de publier une *note circulaire* à ses agens à l'étranger qui est un plaidoyer, suivant nous irréfutable, en faveur de l'indépendance de cette province. Il ne sera permis à personne de voir dans cet écrit un factum révolutionnaire. Par l'élévation de la pensée, la force de l'argumentation, l'abondance et le caractère des preuves, la dignité du ton et la fermeté modérée du langage, c'est un véritable papier d'état et un des plus remarquables qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. Devant une réunion de véritables hommes d'état, devant cette assemblée de *gentlemen*

qui, comme disait le *Times*, doit former le congrès, il est impossible que l'on croie pouvoir se défaire avec un simple froncement de sourcil d'un exposé qui porte en soi une telle autorité de justice et de raison. La note de M. Pepoli arrêtera sans doute sérieusement le congrès.

Si l'on s'en tient à ce qui s'est passé dans la diète, les affaires de la confédération germanique n'ont pas fait depuis quinze jours de progrès visible. Les propositions de réforme partielle du pacte fédéral qui avaient été présentées à la diète par divers états secondaires ont été renvoyées à des commissions spéciales, qui n'apporteront vraisemblablement pas dans leurs travaux une précipitation insolite. L'affaire de la Hesse-Électorale se tend de jour en jour, si l'on en juge par les votes de la chambre hessoise, par les communications du gouvernement électoral à la diète et par le départ de Berlin et de Cassel des agens respectifs de la Hesse et de la Prusse; mais dans la phase actuelle, le gros événement est la réunion à Wurtzbourg des représentans des états secondaires. Sous l'inspiration du spirituel et actif ministre de Saxe, M. de Beust, et du représentant plus rêveur et plus diffus de Bavière à la diète, M. de Pfordten, les états secondaires essaient encore une fois de constituer un groupe intermédiaire entre les deux grandes puissances allemandes. L'agrégation des états secondaires, si elle parvenait à s'organiser, serait un organe assez respectable de l'Allemagne, car elle représente plus de 18 millions d'Allemands, c'est-à-dire une vraie population germanique, plus nombreuse que la population prussienne et surtout bien plus considérable que les sujets allemands de l'Autriche; mais les efforts de M. de Beust seront-ils plus heureux aujourd'hui qu'ils ne l'ont été dans le passé? Sans vouloir décourager sa persévérance, nous nous permettrons d'en douter. Ordinairement les petits états commencent leur levée de boucliers contre l'une des deux grandes puissances et avec le concours de l'autre. Pendant la guerre d'Orient, c'est contre l'Autriche que M. de Beust menait les petits états, et la Prusse venait à la rescousse. Aujourd'hui l'on en veut à la Prusse, et l'on s'inspire ou l'on s'appuie de l'Autriche. Ordinairement aussi il arrive qu'après que les petits états se sont bien démenés, les deux grandes puissances s'entendent par-dessus leur tête, et arrangent à leur guise les affaires fédérales. Les questions purement fédérales occupent sans doute le petit congrès de Wurtzbourg; mais nous ne serions pas surpris que l'éventualité du grand congrès européen ne tînt une plus grande place encore dans les desseins des meneurs des petits états allemands. Leur ambition constante a été de participer directement eux-mêmes, par un représentant spécial de la confédération, aux délibérations des grandes puissances européennes. L'Autriche et la Prusse, disent-ils, ont des intérêts propres trop distincts pour représenter l'Allemagne dans les conseils de l'Europe, et la confédération germanique est un corps politique trop considérable pour qu'il soit possible de lui refuser sa place dans les conseils européens. Ce n'est pas nous qui donnerons tort à cette argumentation des états secondaires de l'Allemagne; mais nous craignons fort qu'ils ne réussissent guère à forcer l'entrée du congrès de 1860, et qu'ils ne soient en train de faire, suivant leur habitude, beaucoup de bruit pour rien.

L'Espagne est définitivement engagée dans sa guerre d'Afrique. Tandis

que notre brillante et courte campagne finit, et que le corps expéditionnaire français est déjà rentré sur notre territoire, après avoir infligé une vigoureuse correction aux tribus indisciplinées du Maroc, l'armée espagnole paraît sur la côte africaine. Les débarquemens de troupes se succèdent. Le général O'Donnell est parti de Madrid, il y a quelques jours, pour aller prendre lui-même le commandement de l'expédition, et tout est en mouvement dans le midi de l'Espagne. Les hostilités ont même déjà commencé, et ces premiers combats, comme on devait le penser, ont été tout à l'honneur des armes espagnoles. D'un autre côté, les cortès viennent d'être suspendues à Madrid après avoir voté le budget au pas de course. Et puisqu'il s'agit de guerre, on pourrait dire que le président du conseil, avant de partir, n'a point négligé d'assurer ses positions en créant cinq grands commandemens militaires qu'il a confiés à des généraux sur lesquels il peut compter. Voilà donc le gouvernement espagnol libre de toute entrave parlementaire, rassuré sur la paix intérieure, et uniquement occupé de la guerre d'Afrique. Mais que va-t-il faire dans le Maroc? C'est peut-être la question qui s'élève aujourd'hui plus que jamais après la publication des dépêches récemment échangées entre le cabinet de Madrid et le gouvernement anglais. L'armée espagnole obtiendra des succès sans nul doute; elle battra les Marocains, elle ira camper dans leurs villes et occupera leurs ports. Tout ce qui est militaire, nous voulons le mettre hors de contestation; c'est le caractère politique de la guerre qui vient de s'obscurcir d'un nuage. Au moment présent, si nous ne nous trompons, le plus grand embarras n'est pas pour le général O'Donnell, chargé de faire une campagne avec de vaillans soldats; il est bien plutôt pour le cabinet qu'il a laissé à Madrid aux prises avec ce désenchantement d'opinion qui s'est produit aussitôt qu'on a connu les incidens diplomatiques qui ont précédé la guerre. Pour tout dire, la diplomatie espagnole a été moins heureuse que ne le seront indubitablement les soldats campés aujourd'hui devant Ceuta.

A considérer les intérêts de l'Angleterre et sa position à Gibraltar, à voir l'animation des journaux de Londres dans ces derniers temps, on ne pouvait douter que l'expédition préparée par le cabinet de Madrid contre le Maroc ne fût pour le gouvernement anglais l'objet d'une vive et pressante sollicitude. On peut voir aujourd'hui par les pièces mêmes de cette négociation, qui a été comme le prologue de la guerre, ce qu'il a fallu pour désarmer l'Angleterre, à quel prix elle a laissé s'accomplir l'expédition espagnole. L'Angleterre, on ne saurait le nier, va droit au but, elle fait ses conditions d'une façon qui pourrait paraître impérieuse. Une déclaration de désintéressement ne lui suffit pas : elle demande au gouvernement espagnol l'engagement écrit de ne poursuivre aucune conquête dans le Maroc, de n'occuper aucun port d'une manière permanente, de se retirer de toutes les positions conquises aussitôt après la ratification d'un traité de paix, et il est expressément stipulé que c'est immédiatement après la ratification de la paix, non après l'exécution des conditions. Ce n'est point vraiment dans son intérêt que l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar, tient tant à ce que l'Espagne n'occupe aucun point de la côte d'Afrique dans le détroit; c'est afin que la puissance espagnole ne puisse gêner la liberté de la navigation! Le cabinet de

Madrid s'est résigné à prendre les engagemens qu'on lui demandait, et il les a pris par écrit, comme on le lui demandait; il s'est obligé d'avance à n'occuper aucune position qui pourrait, dit-il, « assurer à l'Espagne une supériorité périlleuse pour la navigation ; » il s'est interdit toute conquête, tout agrandissement, et il a réservé sa liberté pour le reste, de sorte que tout considéré, à moins que, comme on l'a laissé croire un instant à Madrid, il n'y ait d'autres documens qui neutralisent jusqu'à un certain point la portée de ces engagemens et réservent d'une façon plus explicite la liberté d'action du gouvernement de la reine Isabelle, l'Espagne se trouverait engagée dans une entreprise dont elle ne pourrait attendre qu'un prix problématique. En tirant son épée, elle se serait lié les mains!

S'agit-il simplement d'infliger un châtiment aux Maures, d'obtenir des réparations ou des indemnités? Tout cela, le plénipotentiaire de l'empereur du Maroc l'accordait avant la guerre, et même il consentait en principe à une extension de territoire nécessaire à la sûreté de la place de Ceuta. L'Espagne, il est vrai, restait sans garanties contre de nouvelles insultes, par la raison bien simple que l'empereur du Maroc n'est pas maître chez lui; mais comment cet empereur battu pourra-t-il offrir des garanties plus sérieuses? Et dans tous les cas n'y a-t-il pas une singulière disproportion entre l'objet de l'expédition réduit à ces termes et l'immense déploiement de forces qu'on voit en ce moment au-delà des Pyrénées? C'est là ce que l'opinion s'est dit instinctivement, et l'opinion, qui avait pris feu au premier bruit de la guerre contre les Maures, a été subitement déçue par la divulgation des incidens diplomatiques de l'expédition. Le sentiment national, si puissant et si fier en Espagne, s'est trouvé blessé de la hauteur avec laquelle l'Angleterre a fait ses conditions et de la résignation avec laquelle le cabinet de Madrid s'est laissé dicter des engagemens si péremptoires. Ces dépêches ont fait souffrir l'esprit patriotique autant que la guerre l'avait exalté. Voilà la vérité. La situation n'en est pas plus facile pour le général O'Donnell, qui ne pourra peut-être effacer ces impressions que par de grands succès militaires et par l'imprévu, qui a sa place dans toute guerre. Il n'y a plus aujourd'hui qu'à attendre les événemens et à voir ce qui peut sortir de cette lutte, limitée d'avance dans ses effets par la diplomatie.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES MASQUES ET BOUFFONS DE LA COMÉDIE ITALIENNE.[1]

Qui ne connaît ces tableaux et ces estampes du siècle dernier où la nature et les personnages sont représentés dans un état de convention qui fait d'a-

(1) 2 beaux volumes grand in-8°; texte et dessins par Maurice Sand, gravures par A. Manceau, chez Michel Lévy.

bord sourire, qui fait ensuite rêver, groupes charmans que Watteau excellait à peindre? C'est un idéal maniéré sans doute, mais enfin c'est un idéal dont l'harmonie est visible et le charme certain. Dans ce pays enchanteur peuplé de gentilshommes, de baladins et d'héroïnes galantes, Regnard a placé la scène de ses *Folies amoureuses*, Lesage son château de Lirias, tous les poètes de l'époque leur retraite désirée jusqu'au jour où Jean-Jacques est venu bâtir sur ces ruines d'opéra sa maison blanche à volets verts. L'Italie a presque seule inspiré ces poses et ces costumes. De belles dames poudrées et fardées traînent leurs manteaux de velours et leurs robes de satin sur les marches d'un escalier de marbre rose. Les unes, au bras de leurs amans, cherchent les allées ombreuses; d'autres écoutent le récit fait en beau style de quelque aventure ou le sonnet déclamé par un cavalier vêtu d'un pourpoint couleur céladon. Partout c'est un babil capricieux et pétulant où se croisent les joyeuses médisances et les impertinentes déclarations. Égaré par Crispin, Pantalon cherche en le maudissant son libertin de fils Orazio : il est derrière cette charmille, qui joue de la flûte aux pieds de Silvia. La liberté la plus aimable règne dans cette heureuse région, où les arbres bizarrement taillés ne laissent pénétrer qu'un air tiède et une douce lumière. Sur le devant, Pulcinella gambade en ricanant, tandis que Pierrot, raide et les bras collés au corps, ouvre sa grande bouche étonnée; Mezzetin, tout en raclant sa guitare, poursuit les yeux au ciel quelque songe intérieur. Arlequin présente avec un salut ironique sa batte de bois au vieux capitan Spezzafer, qui s'appuie tristement sur l'épaule de son petit-fils Scaramouche, devenu marquis... en Espagne. Puis, vers les derniers plans, tout un monde de masques, de femmes et de bouffons circule, se mêle et s'évanouit dans une brume rosée...

C'est ce monde chimérique que M. Maurice Sand vient aujourd'hui nous raconter avec la plume et le crayon. L'an dernier, à pareille époque, il ornait de dessins originaux et gracieux une poétique narration des *Légendes rustiques* du Berri. En faisant succéder aujourd'hui les types de la comédie italienne aux *Lavandières de nuit* et au *Meneu de Loups*, le jeune artiste agrandit simplement le cercle de ses études et demeure en réalité sur le même terrain. Critiques bouffonnes du présent, souvenirs touchans ou terribles du passé, ces formes diverses de ce que M[me] Sand nomme la *fabulosité* traduisent également les espérances ou les craintes de l'imagination populaire. Un monde fantastique peuple à la fois cette littérature orale et cette littérature improvisée; mais celle-ci, plus libre et moins émue, est l'expression hardie des sens, l'organe naturel d'une foule toujours prête à se passionner pour des masques grotesques qui débordent de verve, d'insolence et de raillerie. La *Commedia dell' arte*, tel est le nom sans équivalent dans notre langue de ce genre d'improvisation appliquée à l'art dramatique, est certainement l'expression la plus intéressante et la plus fidèle du génie de la race italienne. Pour réunir ses personnages, elle a mis à contribution, en leur empruntant leur patois et leurs habitudes particulières, tous les groupes de la péninsule. Enfin elle est parvenue à représenter sous la forme la plus vive et la plus saisissante, en même temps que les instincts les plus naïfs de la créature humaine, toutes les variétés du caractère national. On

ne saurait donc refuser à ses masques et bouffons, malgré leur impuissance à s'élever jusqu'à la comédie véritable, l'honneur d'une histoire spéciale.

Cette histoire, que l'on a pu lire en partie dans la *Revue* (1), est complétée en beaucoup d'endroits par les recherches de M. Maurice Sand. On pourrait peut-être désirer que les curieux détails dont ce livre abonde fussent unis par une méthode plus rigoureuse et fécondés par quelques considérations générales. Toutefois, si M. Maurice Sand laisse au lecteur le soin de tirer lui-même ses conclusions, il ne néglige aucun des petits faits qui peuvent l'éclairer. Il nous donne d'abord au moyen de l'analyse une idée très nette de la comédie de l'art. Les essais de représentation en ce genre dont il a été le témoin, et qu'il raconte spirituellement, lui fournissent d'instructives et amusantes observations de mise en scène. C'est un fait acquis à la critique moderne que la nécessité, pour toute forme de l'art qui tend à se renouveler ou à se connaître elle-même, de remonter d'abord à ses sources. Ces types du théâtre italien, qui sont dus plutôt aux sentimens et aux passions d'un peuple qu'aux conquêtes rationnelles de son intelligence, M. Maurice Sand les prend à leur naissance et les suit patiemment jusqu'à nos jours dans les inévitables transformations qu'ils doivent aux années et aux événemens politiques. Il n'oublie pas de les accompagner dans leurs excursions transalpines. La France, on le sait, se les appropria presque tous, et leur imprima le cachet de ses mœurs et de ses traditions. Au XVIIIe siècle, elle fit, en la modifiant, de la *commedia dell' arte* un genre nouveau de son théâtre, se souvenant avec raison que Molière lui avait quelquefois repris son bien. C'est de cette influence réciproque que résulte pour nous le principal intérêt des figures dramatiques de l'Italie.

Les masques et bouffons qui composent l'ensemble de la comédie italienne sont en très grand nombre : chaque bourg, chaque patois a son représentant. M. Maurice Sand a eu l'heureuse idée de les classifier pour ainsi dire scientifiquement, en ramenant chaque variété à l'espèce, chaque espèce au genre. Un rapide examen de ces principales figures dans leurs détails les plus caractéristiques ne peut manquer d'offrir quelque intérêt. — Arlequin, le premier et le plus populaire, le *Panniculus* des Atellanes reconnaissable à la batte et au chapeau, est l'un des deux *zani* (2) bergamasques, dont l'autre porte le nom de Brighella. Celui-ci, personnage flagorneur et mielleux, est la souche de tous les valets fourbes et intrigans. Sa lignée française est nombreuse : Scapin, Sbrigani, Mascarille, Frontin, Labranche et Figaro le reconnaissent pour père. Il a volontiers la plaisanterie féroce : « J'ai vécu, dit-il, dans le théâtre de Gherardi (3) six ans avec ma première femme

(1) Voyez les études de MM. Ferrari, Ch. Magnin et Frédéric Mercey.

(2) *Sanniones*, bouffons.

(3) La troupe italienne appelée à Paris en 1645 par Mazarin commença à donner des pièces françaises le 22 janvier 1682; elle occupait alors, après la réunion des théâtres français, la salle de l'hôtel de Bourgogne. Évariste Gherardi, qui en devint le directeur, lui fit représenter un grand nombre de ses ouvrages. La plupart, qui offrent une alliance curieuse de l'esprit français et de la bouffonnerie italienne, sont réunis sous ce titre : *Le Théâtre-Italien, ou le Recueil de toutes les Comédies et Scènes françoises jouées par les comédiens italiens du roy pendant tout le temps qu'ils ont été au service.*

sans avoir le plus petit démêlé. Une fois seulement, après avoir pris du tabac, je voulais éternuer : elle me fit manquer mon coup. De dépit, je pris un chandelier et lui cassai la tête. Elle mourut un quart d'heure après. Voilà le seul différend que nous ayons eu ensemble. » Arlequin est moins méchant; il a même commencé par être un niais, un sot dont on se moquait, un *balordo affatto;* son costume bariolé témoignait de sa misère. Plus tard, il a laissé à Pierrot son héritage de horions et de balourdises et s'est rappelé qu'il était le petit-fils de Mercure. Il est devenu fin, spirituel et diseur de bons mots; il est l'amant de cœur de Colombine. Cependant toute gloire se perd : en Italie, il est relégué parmi les marionnettes; en France, ce n'est plus qu'un mime de tradition.

Venise, où vécurent et brillèrent les poètes Calmo et Baffo, Gritti et Lamberti, Goldoni et Gozzi; Venise, le foyer le plus littéraire de la *commedia dell' arte,* revendique comme sien le type le plus fécond en incidens comiques, le type de la dupe par excellence, Pantalon. Pantalon est l'anneau du milieu de cette longue chaîne de Gérontes qui commence au *Pappus* des Atellanes, se continue par le Philocléon d'Aristophane, le Déménète de Plaute et se termine par les Pasquale, Cassandre, Pandolphe, Orgon, Gorgibus, Harpagon, Sganarelle. La destinée de ce vieillard asthmatique, ladre, crédule et libertin, est d'être incessamment raillé, incessamment trompé. Ses filles sont coquettes, ses fils le volent, ses valets le dupent, les soubrettes le bernent. Est-il né à Bisceglia : les Napolitains, que son patois réjouit fort, lui font porter une perruque rousse ornée d'une queue en salsifis et l'appellent *Cucuzziello* (cornichon). On connaît le Cassandre français avec sa trogne rubiconde barbouillée de tabac et ses petits yeux enfoncés dans de gros sourcils. Voici comment l'un de ces vieillards insensés traduit parfois son naïf patriotisme. Regardant avec Arlequin des vaisseaux qui entrent dans le port : « Que disent les gens qui montent celui-ci ? demande-t-il. — Ils disent : *Yes, yes.* — Ce sont des amis. Et cet autre ? — Ils disent : *Oui, oui.* — Ce sont aussi des amis. Et ce troisième ? — Ceux-là disent : *Ia, ia.* — *Ia ! ia !* Ce sont des porcs ! » — Le favori du public romain est aujourd'hui Cassandrino, petit vieillard élégant et propret, aimable et fin, avec le cœur crédule des vieux garçons. Se marie-t-il à quelque Babet, le titre qu'il prend alors à Sganarelle n'a plus rien d'imaginaire.

Mais quels sont ces gens qui viennent de Naples et s'avancent « d'un pas mustaphique, c'est-à-dire cheminant superbement les mains sur les costés, comme pots à anses, dédaignant moustachiquement tout ce qu'ils rencontrent (1) ? » A ce pourpoint rouge et jaune, à ce manteau barbelé, à ce chapeau de feutre roux surmonté d'une plume de coq rouge, à ce nez d'aigle, à cette rapière, à ces vastes bottes enfin, reconnaissez Spavento, Matamoros et Fracasse, braves à trois poils, qui reçurent dans un endroit où il faisait fort chaud cette furieuse blessure vous savez où. Ils ont pour aïeul le général Bombomachides, petit-fils de Neptune. Ils mangent quelquefois comme Gargantua et sont plus souvent rossés comme Pierrot; mais ils sont magnanimes et pratiquent volontiers l'oubli des injures. « Ils m'ont bien battu, mais je

(1) *Œuvres de Tabarin.*

leur en ai dit! » Ils finissent ordinairement par prendre du service sur les galères du roi. Falstaff est leur cousin, et Marco-Pepe, de Rome, qui embourse dix-neuf coups de nerf de bœuf sur vingt, marche dignement sur leurs traces. Les Romains prétendent seulement que Marco-Pepe est un Napolitain naturalisé.

Au-dessus, et bien au-dessus de ces principaux types qui représentent dans une mesure plutôt comique qu'exagérée les sottises et les malices de la bête humaine, se dresse cette figure vraiment extraordinaire, vraiment monstrueuse, de Polichinelle. C'est d'ailleurs le plus ancien et le plus noble. Il est né, dit-on, à Atella, entre Naples et Capoue; mais son origine est plus haute, et son galbe grotesque se retrouve dessiné sur certains débris de la vieille Babylone et de l'antique Égypte. Était-il l'incarnation typique des élémens impurs adorés par les croyances païennes, ou bien représentait-il déjà la négation ironique des idéales destinées promises à l'homme? C'est aux souvenirs osques qu'il doit surtout ses habitudes brutales, et aux orgies de Caprée, dont il fut le témoin, ses cruautés lascives. Comme Mardoche, il a fait ses classes de bonne heure, et acquis de la vie une rude expérience; son enfance a été malheureuse : sa nourrice l'ayant laissé tomber sur le dos, puis sur le ventre, il en est résulté ces deux bosses qui ne l'empêchent pas de réussir auprès des femmes, car il sait être avec elles insolent et caustique. Tout jeune, il avait cette voix de poulet qui lui a fait donner son nom (*pullus gallinaceus*, *pulcino*, *pulcinella*), et que la *pratique* lui a conservée. Ce qui distingue Pulcinella, c'est son froid égoïsme et sa férocité goguenarde. Il est pourtant bonhomme, et il est parfois de belle humeur : c'est qu'il vient d'administrer à la morale une volée de coups de langue, au commissaire une volée de coups de bâton. A qui croit-il hors de lui-même? Il fut un temps où il croyait au diable; mais depuis qu'il l'a rossé et que Punch a tué Old-Nick, il est tombé dans un effrayant scepticisme et un profond découragement. Les enfans profitent de cet intervalle pour l'embrasser. « O Polichinelle, disait Charles Nodier, toi dont la tête de bois renferme essentiellement dans sa masse compacte et inorganique tout le savoir et tout le bon sens des temps modernes! »

Les figures secondaires de la comédie improvisée sont innombrables; il en est quelques-unes que leur présence habituelle a rendues nécessaires et typiques, celles d'abord qui représentent la loi, la force, la justice, la morale... et l'hygiène. Les apothicaires et les médecins de Molière sont présens à la mémoire de tous; le plus renommé en Italie, c'est le docteur bolonais Grazian Baloardo. On voit d'ici *le notaire* avec sa perruque à huit marteaux, sa robe noire, son nez bourgeonné, ses énormes lunettes, sa canne d'une main, son portefeuille de l'autre, plume à l'oreille. Alfred de Musset a fixé en deux lignes cette figure égrillarde et gourmande dans maître Capsucefalo, le notaire de la charmante comédie de *Bettine*. Tout cela se complète du procureur, du commissaire et du sbire. Une création napolitaine, Tartaglia, résume tour à tour ces différens types. George Sand, dans un de ses derniers romans, *Daniella*, a tracé de Tartaglia comme caractère italien de réalité moderne un très curieux portrait.

On a vu les pères et les valets, voici les enfans et les servantes. Ici les liber-

tés de l'improvisation sont nécessairement contenues en de certaines limites, et la part de l'originalité est moins grande. Les amoureux ne se font remarquer que par une nullité profonde. Complétement conduits par leurs valets, on pressent qu'ils auront plus tard le sort de leurs pères. Ce ne sont pour le moment que héros de galanteries, pâture d'usuriers, mannequins pavoisés de rubans, bourrés de madrigaux et ruisselant d'eaux de senteur. Il n'en faut point tant d'ailleurs pour toucher Clarice et soumettre Lucrèce : « Que vous êtes jolie! — Vous êtes bien obligeant. — Oh! point, je dis la vérité. — Vous êtes bien joli aussi, vous! — Tant mieux! Où demeurez-vous? Je vous irai voir. » Lelio prête-t-il directement le flanc au ridicule : il devient alors le *beau Léandre,* ignorant, maladroit, poltron, recevant à l'endroit voulu les coups de pied destinés à Pierrot. Colombine, à laquelle il daigne parfois descendre, fait fi de sa noblesse et lui préfère Arlequin. — Naturellement les filles sont plus intéressantes. Il faut si peu de chose pour composer un caractère de femme à la scène! Avec quelques nuances seulement d'Isabelle et de Silvia, Molière fait Agnès et Henriette. — Les soubrettes enfin sont vraies maîtresses de Mascarille et vraies filles de Brighella : paysannes malicieuses ou confidentes rusées, elles trompent pères, maîtres, tuteurs, maris, amans, pour le moindre bijou, que dis-je? pour le seul plaisir de tromper.

Enfin il ne faut pas oublier ce monde si curieux de comparses et de bouffons qui s'agite au dernier plan, et que Callot a si bien reproduit dans ses *Petits Danseurs.* M. Maurice Sand a rassemblé sur ce sujet de nombreux et intéressans détails. On sait que le véritable titre de ce recueil de Callot est *i Balli di Sfessania* (danses fescenniennes). Fescennia, petite ville de la Gaule Cisalpine, dont les ruines se voient encore à un quart de lieue de Galesa, peut disputer aux traditions grecques et osques, aux influences napolitaines, l'honneur d'avoir répandu dans le nord de l'Italie la *commedia dell' arte.* Toujours est-il qu'elle donna naissance à une spécialité de bouffons que les Romains appelaient *mimi septentrionis,* qu'elle inventa un genre de vers satiriques, de nature primitive et d'expression grossière, dont Horace a dit:

Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

Les acteurs fescenniens dansaient presque nus en s'accompagnant de castagnettes; ils font suite directe aux acrobates grecs, aux funambules latins et aux phallophores de Sicyone. Qui n'a feuilleté les dessins de Callot? Qui ne se rappelle ces créatures longues et osseuses, vêtues d'habits collans, ces mimes barbus enveloppés dans de larges pantalons, portant longue plume au chapeau et sabre de bois? Qui ne se souvient de Pasquariello et de Cucorongna, de Trastullo baisant la pantoufle de Lucia, de Franca-Trippa et de Fritellino, qui dansent en s'accompagnant l'un de son sabre de bois, l'autre d'une mandoline?

Telle apparaît au premier coup d'œil l'immense variété de personnages qui peuplent la comédie improvisée. M. Maurice Sand les a tous soigneusement décrits, en cherchant la raison de leurs mille nuances dans les circonstances locales et aussi dans le jeu varié des bouffons célèbres qui ont

tour à tour rempli ces rôles. Un fait digne de remarque, c'est le peu d'importance du faiseur de *libretti* à côté du type dramatique et du comédien. Toute la part de l'auteur consistait dans un canevas léger que l'acteur développait à son gré et sans efforts. Il lui suffisait de se laisser aller à l'inspiration du moment, assuré qu'il était, en obéissant à ses seuls instincts, de satisfaire un public qui, au lieu de juger, ne demandait qu'à partager la sensation. Aussi la supériorité de la *commedia dell' arte* sur la comédie noble et soutenue réside-t-elle plutôt dans l'interprétation que dans la conception. Il n'eût pas fallu à l'Italie moins qu'un Molière pour composer la comédie de caractères avec la comédie improvisée. Quelques-uns tentèrent cette difficile transformation. Au premier rang, M. Maurice Sand place Angelo Beolco, dit *Ruzzante* (bouffon), qui naquit à Padoue au commencement du XVIe siècle. Ruzzante fut-il supérieur à Gozzi comme inspiration humoristique, à Goldoni comme fine observation et facilité heureuse? Il est permis d'en douter. Quoi qu'il en soit, il faut tenir compte à Ruzzante d'avoir voulu, avec une intelligence de l'art que ne soupçonnèrent pas ses contemporains, donner à l'Italie un théâtre écrit véritablement national. Acteur et auteur, comme Shakspeare et Molière, il fut le premier, avec Calmo et Molino, qui rédigea ces improvisations que les autres poètes oubliaient quand ils avaient quitté la scène. On sait que les artistes et les jeunes gens nobles se faisaient un honneur de monter sur les planches et d'y interpréter la *commedia dell' arte*. Hoffmann, dans un de ses meilleurs contes, nous a montré Salvator Rosa jouant, avec quelle verve! le rôle de *signor Formica* au théâtre romain de Nicolo Musso, et il l'a entouré de véritables types scéniques, tels que messer Pasquale Capuzzi, le docteur Splendiano Accoramboni, et l'infortuné nain Pitichinaccio. Si Ruzzante n'atteignit pas complétement la comédie de caractères, il opposa du moins la comédie réelle à la comédie de convention. Presque tous ses personnages restèrent au théâtre comme des figures typiques, entre autres Truffaldin.

Enfin en 1528 Ruzzante composa sa première comédie en prose, où chaque rôle était écrit dans un dialecte différent. Il y avait là sans doute un grand progrès pour l'étude de mœurs et l'observation de la nature, mais n'était-ce point aussi enlever à la *commedia dell' arte* le caractère général qui eût pu tôt ou tard la transformer? Ruzzante voulait cette séparation complète, car il dit lui-même : « Personne ne veut plus parler sa langue, on veut contrefaire les Florentins; c'est comme si moi, qui suis de Padoue, je voulais écrire en allemand ou en français. » Ce ne fut du reste que dans les dernières années de sa vie, — il mourut à quarante ans, — que Ruzzante eut l'idée d'écrire et de mettre en ordre la plupart de ses pièces. Tempérament mélancolique et railleur, délicat observateur des nuances, patriote éloquent, Angelo Beolco est lui-même un caractère curieux et sympathique. Des éclairs de tristesse et de vraie passion viennent illuminer sa gaieté bouffonne. L'observation directe qu'il faisait de la nature lui a inspiré quelques scènes d'une vérité et d'une beauté saisissantes. Avec lui, le cœur humain apparaît pour la première fois dans les types de la *commedia dell' arte*. On peut en juger par le dialogue suivant, où l'analyse morale tient la première place. Messer Andronico a enlevé au paysan Bilora sa femme Dina. Bilora, qui aime sa

femme et la regrette, vient la trouver et lui tient simplement ce langage : « Viens-t'en avec moi, sœur de ma foi, et je te tiendrai encore pour bonne et chère, comme tu l'étais auparavant. — Bonsoir, me voici, puisque tu m'as demandée. Comment te portes-tu? Tu te portes bien? — Moi? bien, et toi? — Avec l'aide du ciel. Je ne me trouve cependant pas trop bien, si tu veux que je te dise la vérité. Je suis assommée de ce vieillard! Il est à moitié malade, il tousse toute la nuit à m'empêcher de dormir. A toute heure, il vient et revient me chercher pour me tourmenter, me prendre dans ses bras et m'embrasser. — Eh bien! dis-moi, ne veux-tu pas retourner dans ta maison, ou veux-tu rester ici avec ce vieux, dis? — Moi, je voudrais bien revenir, mais lui ne le veut pas. Il ne veut pas non plus que tu viennes ici. Si tu savais les attentions qu'il a pour moi, les caresses qu'il me fait! Par la fièvre! il me veut joliment du bien, et j'ai grandement du bon temps avec lui. — Mais qu'importe qu'il ne veuille pas, si tu veux, toi? Je vois bien le manége : tu ne le veux pas non plus, et tu me contes quelque mensonge. Eh! dis? — Que te dirai-je? Je voudrais et je ne voudrais pas (*vorràe e si no vorràe*). »

Cette scène de Ruzzante rend d'une manière bien pénétrante d'une part l'égoïste coquetterie innée aux plus misérables filles d'Ève, de l'autre cette douleur naïve et hébétée, ce regret, ce dévouement, ce pardon tacite où se condensent évidemment dans leur état embryonnaire tous les sentimens de l'homme. Si une pareille douleur fait avec la dignité et la morale des compromis dont la conscience ne peut plus rougir, comme la pente vers le meurtre devient facile! Le drame se complète par un monologue où les indécisions et les désespoirs de la créature qui n'a que des instincts sont exprimés dans leur véritable langage. Bilora attend messer Andronico devant sa maison. Le tuera-t-il? ne le tuera-t-il pas? Écoutons-le. « Ce vieux a ruiné ma vie. Il vaudrait mieux qu'il fût mort et mis en terre. Si j'en croyais ma rage, je l'y aiderais bien. J'y pense! quand il sortira de chez lui, je lui dirai son fait, et le malmènerai si bien qu'il en tombera tout de suite par terre, et alors, moi de taper dessus, en long, en travers, à lui faire sortir les tripes et la vie. Oui, mais il criera de peur, si je fais ainsi... Il vaut mieux procéder comme les soldats espagnols, il n'aura pas le temps de dire huit paroles. Tirons un peu mon coutelas de sa gaîne; voyons si la lame en est luisante. Par le cancre! elle ne l'est guère, il n'en aura pas trop peur; mais moi, Bilora, je saurai bien lui dire des injures épouvantables. Vieux maudit! puisses-tu venir vite! Je te veux d'abord enlever la peau des reins, et je te mène et je t'en donne tant et tant que je t'aurai bientôt tué! Je lui prendrai ses vêtemens, je les emporterai, et pour n'avoir pas à craindre les dépositions, je les vendrai, ainsi que mon manteau, pour acheter un cheval et m'en aller bien loin. Je me ferai soldat, je vivrai dans les camps, parce que maintenant j'ai horreur de ma maison. Je la cède à qui la veut. Ah! que je voudrais qu'il sortît! Chut! le voici!... le voilà sorti! Le moment est bon, pourvu qu'il ne vienne personne. Il vient! Ah! maintenant il ne m'échappera plus! »

En dehors des souvenirs de la représentation, la *commedia dell' arte* n'a cependant laissé dans la littérature italienne aucun de ces monumens du-

rables que fonde ordinairement en tout pays l'expression spontanée du génie national. Les types même les plus populaires finissent par être délaissés. Arlequin, Brighella et le docteur ne se démènent plus guère qu'au milieu des *fantoccini*. Trois types nouveaux ou renouvelés, mais sans grande originalité, occupent aujourd'hui l'Italie : Stenterello à Florence, Meneghino à Milan, Gianduja à Turin. Les bouffons créés en France à l'imitation italienne du XVI[e] au XVIII[e] siècle ne se retrouvent plus que dans les déguisemens de carnaval. Ce n'est pas d'ailleurs sans raison que ces types se modifient et s'amoindrissent. A mesure que se répand le souffle de la liberté, que la civilisation fait des progrès, que les individus apprennent à se connaître et les peuples à se gouverner, la part laissée aux instincts diminue chaque jour. Or les types de la comédie improvisée personnifiaient surtout les divers instincts soit naïfs, soit artificiels de la nature humaine. Un inévitable défaut de caractère individuel les transformait peu à peu en abstractions incolores. Pour en sauver la monotonie, il ne fallait rien moins que les ressources satiriques du génie italien, que sa particulière intelligence de la bouffonnerie, qui trouvait dans l'improvisation un moyen d'éviter la censure et de braver la persécution politique ou religieuse. Enfin, malgré ce qu'elle a de charmant, de curieux et d'humoristique, malgré ce qu'elle prête à la connaissance des habitudes intimes de tout un peuple, on peut se demander si la *commedia dell' arte* n'a pas exercé sur les destinées de la littérature dramatique en Italie une influence regrettable, si la faveur exclusive dont elle jouissait auprès du public n'a pas singulièrement contrarié le développement de la comédie de mœurs et de caractère. Ses masques sont-ils donc autre chose que des figures conventionnelles qui, en désignant constamment sous le même costume le même vice ou le même ridicule, n'éprouvent à le généraliser aucune difficulté? La comédie de l'art fait bon marché de l'harmonie, de la vraisemblance et de la progression de l'intérêt dramatique, pour s'attacher uniquement à l'imprévu. Les procédés qu'elle emploie se dérobent à l'étude pour ne relever que de la fantaisie. De plus, condamnée à se renfermer dans les étroites limites de la bouffonnerie, elle se refuse toute excursion dans le domaine des sentimens véritablement élevés, véritablement moraux. Voltaire en avait fait la judicieuse remarque. « Goldoni, dit-il à propos de la fameuse apostrophe du *Menteur,* n'a pu imiter dans son *Bugiardo* cette belle scène de Corneille, parce que Pantalon Bisognosi, marchand vénitien, le père de son menteur, ne peut avoir l'autorité et le nom d'un gentilhomme. Pantalon dit simplement à son fils qu'il faut qu'un marchand ait de la bonne foi. »

On attribue volontiers à l'influence de la comédie de l'art quelques-uns des chefs-d'œuvre de Molière; mais Molière a su simplement faire valoir cette forme dramatique et se l'approprier. Attachait-il d'ailleurs une souveraine importance à ces imbroglios destinés aux divertissemens de la cour? Il les écrivait rapidement, et la main du maître ne pouvait faire moins que d'y laisser son empreinte. On connaît la réponse railleuse de ce grand génie à quelque esprit intelligent qui s'inquiétait sans doute de ces imitations italiennes : « J'ai vu le public quitter *le Misanthrope* pour Scaramouche, j'ai chargé Scapin de le ramener. » Il n'est donc pas vrai de dire, et le vieillard

qui applaudit le premier aux *Précieuses ridicules* le savait bien, que sans la *commedia dell' arte* Molière n'eût pas créé la véritable comédie française. Elle n'est pas dans *l'Amour médecin* ou *le Mariage forcé*, la véritable comédie française : elle est dans *Tartufe*, elle est dans *le Menteur*, elle est dans l'étude des caractères, et non pas dans l'adroite mise en scène de situations comiques ou dans le défilé interminable des caricatures réalistes. On serait presque tenté de voir un retour direct à la *commedia dell' arte* dans cette latitude laissée aujourd'hui à l'acteur de suivre l'inspiration du moment, dans ces mouvemens mécaniques et prévus de marionnettes agaçantes qui n'ont ni caractère ni personnalité. Cette fâcheuse tendance est malheureusement trop visible, et n'a-t-elle pas pour origine l'erreur ou l'orgueil de l'écrivain, trop disposé à nous présenter le premier ridicule grossi par un acteur vulgaire comme une faculté générale et typique?

Toutefois, si l'on détourne les yeux de ces tourmens stériles de l'improvisation moderne, il faut rendre dans le passé pleine et entière justice à la comédie de l'art. Reflet capricieux de la plus mobile fantaisie, elle était composée d'élémens si subtils, qu'ils pouvaient difficilement se grouper et prendre corps dans une œuvre. Avec ces qualités fugitives, avec les attraits si fragiles de l'imprévu, elle a gouverné pendant des siècles cette race ardente,

Ce peuple ami de la gaîté,
Qui donnerait gloire et beauté
Pour une orange,

cette nation amoureuse des contemplations extérieures, qu'attiraient d'un autre côté les formes les plus pures et les plus sévères expressions du beau plastique. Mais la meilleure part de gloire de la *commedia dell' arte*, son droit le plus certain à revendiquer dans le domaine de la pensée une place supérieure, c'est l'influence qu'elle a exercée sur certaines imaginations. Illuminez un peu son obscur théâtre, et aussitôt vous verrez se grouper autour d'elle tous les esprits inquiets, toutes les âmes mécontentes de la réalité, ces poètes, ces musiciens, ces peintres, qui ne peuvent saisir leur idéal que dans le rêve et l'hallucination. C'est elle qui leur ouvre les portes des régions fantastiques où ils s'égarent; c'est elle qui leur montre, agissant et parlant, ces êtres bizarres dont ils soupçonnent les monstruosités morales et les difformités physiques. Callot, Charles Gozzi, Hoffmann, ces débauchés de la fantaisie, venaient chercher là l'enveloppe matérielle de leurs créations, et leur pensée, comme un papillon aux mille couleurs, s'échappait féconde et vive de ces chrysalides indécises de la bouffonnerie italienne, dont il faut encore une fois remercier M. Maurice Sand d'avoir établi la classification et raconté l'histoire avec la verve du peintre soutenue par la curiosité de l'érudit.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

ns la
aise.
co-
est
e si-
stes.
dans
mo-
ntes
heu-
ueil
par

ovi-
à la
était
r et
raits
ar-

l'un
beau
son
lace
ons.
au-
réa-
déal
des
nt et
ales
chés
réa-
pait
une,
i la
r la
.